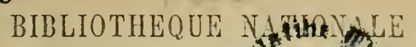


BRIEF
PA
0031373

Henri J. Tasch .E



BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

60543

Legislative Library Ontario

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

TRADUCTION DE FONTENELLE

Legislative Library Ontario

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1881

LIBRARY
SEP
15
1980
UNIVERSITY OF TORONTO
brief
PA
0031373

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

LIVRE PREMIER

ARGUMENT. — Séparation du Chaos en quatre éléments ; naissance de la terre ; les quatre âges du monde. Crime des Géants et leur châtiment. Lycaon changé en Loup. La terre ensevelie sous les eaux, se répare, et des pierres sont transformées en hommes. Apollon tue le Serpent Python. Origine des jeux Pythiens. Daphné métamorphosée en Laurier; Io en Génisse, et devenue ensuite la Déesse Isis. Mort d'Argus, dont les yeux ornent la queue du Paon.

I. Chaos et principes du Monde.

Mon génie me porte à chanter les nouvelles formes dans lesquelles ont été changés les corps. Dieux, auteurs de ces Métamorphoses, présidez à mon entreprise, et conduisez mes vers, sans interruption, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours.

Avant la mer, la terre et le ciel qui les enveloppe, la face de la Nature était la même dans tout l'univers. Les Grecs l'appelèrent Chaos : masse informe, grossière, sans mouvement, sans art, amas confus de semences ennemies. Aucun soleil ne fournissait sa lumière au monde; on ne voyait point de lune qui renouvelât son cours et sa clarté. La terre, en équilibre sur son propre poids, n'était point suspendue au milieu de l'air qui l'environne: l'Océan ne l'embrassait pas encore dans toutes ses extrémités. Partout où l'on trouvait de la terre, on trouvait aussi de

l'air et de l'eau; mais la terre manquait de solidité, l'onde était innavigable, l'air privé de lumière; rien enfin n'avait la forme qui lui convenait : les éléments etaient confondus, l'un était sans cesse opposé à l'autre. Dans le même corps, le froid combattait la chaleur, les principes humides étaient en guerre avec les secs, les matières molles avec les dures, les pesantes avec celles qui ne l'étaient pas.

II. Le Chaos se développe et les éléments sont rangés chacun à sa place.

Un Dieu, ou la Nature plus puissante, mit fin à ces divisions; elle separa le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, et l'air le plus pur d'avec l'air épais et grossier. Lorsqu'elle les eut tirés de cette confusion, en leur assignant à chacun son rang, elle établit la paix et l'union entr'eux. Le feu qui n'a point de poids, emporté par sa rapidité, brilla bientôt dans le ciel, et choisit sa demeure dans la région la plus élevée. L'air, dont la légereté naturelle en approche davantage, le suivit immédiatement. La terre, plus solide, entraînant les éléments les plus lourds, se fixa dans le lieu le plus bas où l'arrêta sa pesanteur. L'onde fluide s'étendant autour, et la pressant de toutes parts, occupa la dernière place.

Après avoir débrouillé ce Chaos et l'avoir ainsi divisé, quel que soit celui des Dieux à qui nous devons cet arrangement, il façonna d'abord la terre et lui donna la forme d'un globe pour qu'elle fût égale dans toute sa surface. Ensuite il répandit les mers sur elle, et leur ouvrit un lit dans son sein. Le souffle impétueux des vents eut ordre de les agiter et de les enfler; mais il défendit aux va-

gues de passer les rivages qui les bornent de tous côtés. Il y ajouta des fontaines, des étangs et des lacs, et il resserra les fleuves rapides entre des rives tortueuses; placés en divers lieux, les uns vont se perdre sous la terre, les autres parviennent jusqu'à la mer, et reçus dans son lit vaste et profond, coulant avec plus de liberté, n'ont plus d'autres bords à presser que les siens. Les plaines s'étendirent à sa voix, les vallées s'abaissèrent, les arbres et les forêts se couvrirent de feuilles, les rochers et les montagnes s'éleverent.

III. Les Zones et les Vents.

A l'imitation du ciel que coupent cinq Zones, dont deux sont à la droite, deux à la gauche, la dernière au milieu, et plus ardente que les autres, il partagea la terre en cinq parties semblables qui correspondent à celles du ciel. Celle du milieu n'est point habitable à cause de la chaleur; la neige couvre celles qui sont aux extrémités; les deux autres, placées entr'elles, reçurent un climat tempéré par un mélange de froid et de chaud. L'air étendu sur ces Zones est plus léger que la terre et que l'eau, comme il est plus pesant que le feu.

C'est là qu'il ordonna aux vapeurs et aux nuages de s'épaissir, à la foudre de se former pour effrayer les hommes, et aux vents de l'exciter et d'amener la fraîcheur. Il ne permit cependant pas à ces derniers de parcourir indifféremment les airs; car si le monde résiste à peine à leur impétuosité, quoiqu'ils restent dans les bornes qui leur sont prescrites, que deviendrait-il, s'il leur était libre de se répandre partout à leur gré? Tant sont terribles les divisions de ces frères.

Eurus s'envolant du côté de l'Aurore se fixa sur la Perse, sur l'Arabie et sur ces montagnes qui reçoivent les premiers rayons du jour. Les lieux où se lève l'étoile de Vénus, après que le soleil semble s'être éteint dans les flots, furent le partage de Zéphyre. Le sombre Borée s'empara de la Scythie et des tristes régions sur lesquelles la grande Ourse verse les influences glacées, et le pluvieux Auster, environné de nuages éternels, alla porter l'humidité dans les climats secs du midi. Ce fut au-dessus que Dieu plaça l'Ether, cette matière fluide et légère, dépouillée de la grossièreté des autres éléments.

IV. Les astres ornent le Ciel; la Terre se couvre d'animaux; l'Homme est créé.

Ces corps n'eurent pas été plutôt séparés et rangés dans des bornes fixes, que les astres, cachés auparavant dans les profondeurs du Chaos, commencèrent à briller dans les vastes plaines du ciel. Pour qu'il n'y eût point dans l'univers une seule partie privée d'habitants, les étoiles, et les Dieux eux-mêmes, remplirent la voûte des cieux; les mers furent peuplées par les poissons; la terre conçut et nourrit différentes espèces d'animaux; une foule innombrable d'oiseaux fendit les airs.

Il manquait encore à cet ouvrage un être plus noble, plus parfait, doué d'une intelligence plus sublime et qui pût étendre sa domination sur tous les autres. L'homme exista. Soit que l'Ouvrier suprême dont la main arrangea le monde l'eût formé d'une semence divine, soit que la terre nouvellement séparée de l'Ether eût conservé quelques-unes des parties les plus pures du ciel,

et que le fils de Japet les détrempant avec de l'onde, en eût fait l'homme à l'image des Dieux; distingué des autres animaux dont les yeux sont baissés sur la terre, il porta sa tête élevée, et ses regards se tournèrent vers le ciel et les astres. Ainsi la matière, auparavant stérile et sans forme, prit la figure de l'homme jusqu'à ce moment inconnue pour elle.

V. Ages du monde. Le premier est le siècle d'or; le second, le siècle d'argent.

Alors, on vit naître l'âge d'or, où la force ni les lois ne contraignaient personne, où par son propre penchant chacun suivait les règles de la justice et de la bonne foi. La terreur et les supplices étaient ignorés. On ne lisait point de lois menaçantes gravées sur des tables d'airain. Des coupables tremblants ne craignaient pas les regards de leurs juges, et ce n'était pas leur vigilance qui faisait la sûreté commune.

Les pins arrachés des montagnes n'étaient point encore descendus sur les mers pour aller visiter des bords étrangers. Les hommes ne connaissaient pas d'autres rivages que les leurs. Les villes n'avaient pas besoin d'être défendues par des fossés profonds; l'airain ni le fer n'avaient point encore été façonnés en instruments meurtriers; il n'y avait ni trompettes, ni cors, ni casques, ni épées; les nations vivaient dans une douce sécurité qu'elles ne devaient pas aux armes.

La terre que la charrue n'approchait point pour l'ouvrir, produisait tout d'elle-même. Contents des nourritures qu'elle leur présentait, sans y avoir été forcée, les hommes cueillaient les fruits qui naissaient sur les arbres, sur les montagnes, sur les haies, ou

les glands même qui tombaient des chênes. Un printemps éternel régnait. Les paisibles Zéphyrs animaient de leur souffle tempéré les fleurs qui naissaient sans culture. Les champs se couvraient de moissons abondantes et les renouvelaient sans cesse, sans le secours du laboureur. De tous côtés se répandaient des fleuves de lait et de nectar, et du creux de l'arbre du Souverain des Dieux découlaient des sources de miel.

Lorsque Jupiter se fut emparé de l'empire du monde, après avoir précipité Saturne au fond du Tartare, le siècle d'argent prit naissance, âge inférieur au précédent, mais préférable à celui d'airain qui le suivit. Le Maître des Dieux abrégea la durée de l'antique printemps; il en forma l'été, l'hiver, l'automne inégale, qui tient de l'un et de l'autre, et le printemps actuellement si court, qui partagèrent l'année en quatre saisons. Alors, pour la première fois, les chaleurs ardentes embrasèrent les airs, et les vents froids y condensèrent la glace. Alors les hommes cherchèrent des abris; leurs maisons ne furent d'abord que des antres, des arbrisseaux épais ou des cabanes de jonc. Ils enterrèrent dans de longs sillons les semences de Cérès, et les taureaux fatigués gémirent sous le joug.

VI. Siècles d'airain et de fer. Les Géants font la guerre au ciel et aux Dieux.

A cet âge succéda le siècle d'airain, où les esprits plus farouches, plus durs, furent plus prompts à courir aux armes, sans cependant se livrer à toute leur scélératesse. Les excès furent le partage du siècle de fer. Tous les crimes se montrèrent avec ce métal. La bonne Foi, la Pudeur, la Vérité s'enfuirent;

à leur place parurent les Fraudes, les Tromperies, les Trahisons, la Violence qui les appuie et l'Avidité criminelle de tout avoir. Le Pilote abandonna ses voiles à des vents qu'il ne connaissait pas bien encore. Les arbres quittant les montagnes sur lesquelles ils avaient vieillis, façonnés en vaisseaux, allèrent braver des flots inconnus.

Le laboureur défiant traça des limites autour du champ qu'il cultivait, et la terre, commune auparavant ainsi que l'air et la lumière, fut partagée entre différents maîtres. On ne lui demanda pas seulement de riches moissons et les aliments nécessaires; on fouilla dans ses entrailles, on en tira ce qu'elle y tenait caché dans les antres profonds et voisins du séjour des ombres. On y découvrit ces trésors dont l'effet est d'aggraver tous les maux; on vit sortir de son sein le fer pernicieux et l'or qui l'est davantage, et la guerre qui s'arme de l'un et de l'autre.

Employés par des mains homicides, les glaives se choquent et retentissent; on se livre aux rapines; l'hospitalité cesse d'être un asile sacré. Le beau-père craint les attentats de son gendre; les frères eux-mêmes sont rarement d'accord entre eux. L'homme menace les jours de son épouse, l'épouse ceux de son mari; des marâtres furieuses mêlent et préparent les poisons; le fils cherche avant le temps le terme des années de son père. La piété languit méprisée, et Astrée fut la dernière des divinités qui quitta la terre souillée de crimes et de sang.

Le ciel même ne fut pas à l'abri des attentats. On raconte que les Géants aspirèrent à s'en rendre les maîtres. Ils élevèrent jusqu'aux astres des montagnes entassées les unes sur les autres; mais le puissant Jupiter

brisa le mont Olympe de sa foudre, renversa le Pélion qu'ils avaient porté sur l'Ossa, et les ensevelit sous leurs masses écroulées.

On dit encore que la terre arrosée du sang de ses enfants en ranima les restes et leur donna une figure humaine, pour qu'il demeurât quelques monuments de ses productions; mais cette race impie continua de mépriser les Dieux, conserva la même violence, la même ardeur pour le meurtre, et née du sang, se montra digne de son origine.

VII. Jupiter assemble les Dieux. Voie lactée.

Jupiter du haut de son trône jeta les yeux sur ces attentats; il gémit, et rappelant surtout le repas affreux que lui avait offert récemment Lycaon, il conçut un courroux digne du Souverain des Dieux. Il les appelle tous au conseil; aucun prétexte ne retarde leur arrivée.

Dans la partie la plus brillante du ciel, il est une voie élevée, remarquable par sa blancheur, et qu'on nomme lactée : c'est le chemin qui conduit au séjour du Maître du Tonnerre. A droite et à gauche, on voit les palais des plus grands des Dieux, dont les portes sont toujours ouvertes. La multitude habite d'autres lieux. Les plus puissants ont établi leur demeure à l'entrée de cette voie. On pourrait l'appeler la Cour de l'Empire céleste, si la hardiesse de cette expression était permise.

Lorsque les Divinités eurent pris place sur des siéges de marbre dans le palais de leur Roi, Jupiter assis sur un trône plus élevé, s'appuyant sur son sceptre d'ivoire, secoua trois ou quatre fois la tète, et autant de fois ébranla les cieux, la terre et les mers. L'in-

dignation mit enfin ces mots dans sa bouche :

VIII. Jupiter se plaint aux Dieux de la méchanceté des hommes.

« Mon embarras fut moins grand qu'aujourd'hui, lorsque j'eus à défendre mon Empire contre la tempête excitée par ces Géants ambitieux qui voulaient porter leurs cent bras dans le ciel soumis; quelque féroce que fut l'ennemi, la guerre ne regardait qu'une seule race d'hommes : son extinction pouvait la terminer. Maintenant je suis outragé par le monde entier qu'entoure l'Océan. Le genre humain doit être détruit. J'ai tenté tout auparavant; j'en jure par les fleuves des enfers, errants sous les terres, dans les bois sombres du Styx; mais on doit porter le fer dans une blessure incurable, de crainte que le mal ne se communique aux parties saines.

« J'ai des demi-Dieux, des Divinités champêtres, des Nymphes, des Faunes, des Satyres et des Sylvains que nous n'avons point encore jugé dignes des honneurs du ciel, mais à qui nous avons donné la terre pour y fixer leur séjour; les y croyez-vous assez en sûreté, lorsque moi, qui tiens la foudre, qui vous commande à tous, je me suis vu l'objet des piéges de Lycaon, si connu par sa férocité? »

Les Dieux frémirent, et demandèrent à haute voix la punition d'un attentat si audacieux. Ainsi lorsqu'une multitude impie essaya d'éteindre le nom romain dans le sang de César, l'univers épouvanté pâlit a la nouvelle de cette entreprise si coupable, la terre entière en frémit d'horreur. Cet attachement des tiens, Auguste, ne te fut pas plus agréable que celui des Dieux le fut à Jupiter. Il fit

signe de la main et de la voix, les murmures s'apaisèrent et chacun se tut.

IX. Lycaon changé en loup. Jupiter se décide à perdre le monde par un déluge.

Les cris n'eurent pas plutôt été suspendus par l'autorité du Souverain des Dieux, qu'il rompit de nouveau le silence par ces mots :

« Quittez ce soin, le coupable a reçu son châtiment; je vous apprendrai cependant son crime et ma vengeance.

« Le bruit des forfaits de ce siècle avait frappé mes oreilles; désirant qu'il fût la voix du mensonge, je descends du ciel pour m'éclaircir; j'honore la terre de la présence d'un Dieu caché sous les apparences de l'humanité. Il serait trop long de vous raconter le nombre et les espèces de désordres que je découvris partout; la renommée était au-dessous de la vérité.

« J'avais passé le mont Ménale, terrible par les bêtes féroces dont il est la retraite; le mont Cyllène, le froid Lycée couvert de sapins, et j'arrivai bientôt dans le royaume d'Arcadie. J'entre sous ces toits où l'hospitalité n'est pas connue, dans le temps où les crépuscules du soir amènent la nuit après eux. J'avais donné des signes de l'arrivée d'un Dieu; le peuple commençait à prier. Lycaon rit d'abord des vœux que m'adresse la piété. J'éprouverai bientôt, dit-il, par une marque certaine, si c'est un Dieu ou un mortel, et la vérité ne sera pas douteuse. Il me prépare pendant mon sommeil, au milieu de la nuit, une mort imprévue. Il s'applaudit de son projet; peu content, le barbare égorge un des otages qu'il avait reçus des Molosses, fait bouillir partie des membres encore palpitants de ce malheureux, en fait rôtir une autre, et

les sert ensemble sur ma table. Des feux vengeurs s'allumèrent à mon ordre; je détruisis ce palais et ces Pénates dignes d'un tel Maître.

« Lycaon s'enfuit épouvanté. Vainement il s'efforce de parler; il remplit de hurlements le silence des campagnes. Il n'a rien perdu de sa fureur. Toujours avide de meurtres, il tourne sa rage contre les troupeaux et jouit encore du sang qu'il fait couler. Les habits qui le couvrent se convertissent en un poil épais, ses bras en jambes; il devient un loup et conserve des restes de sa première forme. On remarque la même couleur dans son poil, la même violence sur son visage; ses yeux brillent comme auparavant; il porte les mêmes marques de férocité.

« Une maison vient d'être anéantie, mais ce n'est pas la seule qui a mérité de l'être. La farouche Erynnis s'est emparée de la terre entiere. On dirait que les hommes se sont tous engagés au crime par un serment impie : il est temps qu'ils éprouvent le châtiment qu'ils ont mérité de souffrir. »

Les Dieux approuvent hautement la résolution de Jupiter; les uns ajoutent même des raisons pour augmenter sa colère. Les autres témoignent leur aveu par des signes. Cependant la perte du genre humain les afflige. Ils demandent quel sera désormais l'état de la terre déserte? Qui portera de l'encens sur leurs autels? et si le monde sera livré aux bêtes farouches pour en remplacer les habitants? Jupiter leur défend de s'inquiéter et de cher cher à connaître ce qu'il doit arriver. Il se charge de ce soin. Il leur promet une race d'hommes absolument différente de la première et dont l'origine sera miraculeuse.

Il était déjà prêt à lancer ses foudres; mais

il craignit que le pur Ether, embrasé par tant de feux, ne consumât le ciel même. Il se ressouvint aussi que les Destins avaient réglé qu'un temps viendrait où les cieux, la terre et les mers seraient dévorés par les flammes, et que la masse de l'univers arrangée avec tant de soin serait entièrement détruite. Il quitta donc les traits que les Cyclopes avaient forgés. Il choisit un supplice différent. Son dessein est d'ensevelir les mortels sous les eaux et d'envoyer des pluies de toutes les parties du ciel.

X. Description du Déluge.

Aussitôt il enferme dans les antres d'Éole l'Aquilon et les autres vents dont le souffle écarte les nuages; il ne laisse en liberté que celui du midi. Ce vent s'élève sur ses ailes humides; l'obscurité qui l'environne se répand partout autour de lui. Sa barbe est chargée de brouillards; l'onde coule le long de ses cheveux blancs; les nuées épaisses sont assises sur son front; des torrents tombent de son sein et de ses ailes. Il ramasse les nues suspendues au loin, et les presse entre ses mains. Soudain un horrible fracas se fait entendre; des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité. La messagère de Junon, vêtue de plusieurs couleurs différentes, Iris, puise des eaux dans la mer dont elle va grossir les nuages. Les moissons sont renversées, l'espérance du laboureur est détruite, et le travail pénible d'une année tombe et périt en un instant.

Le courroux de Jupiter n'est point encore satisfait des armes que lui fournit le ciel: son frère Neptune y joint le secours de ses ondes. Il assemble tous les fleuves, et lorsqu'ils sont entrés dans son palais: « De longs

discours seraient inutiles, leur dit-il ; déployez toutes vos forces, ouvrez toutes vos sources, reculez les bornes de vos rivages et laissez un cours libre à vos eaux. » Il ordonne : les fleuves partent, ils brisent les digues qui les retiennent, et roulent dans les mers impétueusement et sans ordre.

Neptune frappe la terre de son trident; elle s'ébranle et présente de nouveaux passages aux eaux. Les fleuves, sortis de leurs bords, s'élancent dans les campagnes qui leur sont ouvertes. Ils entraînent à la fois les arbres, les troupeaux, les hommes, les temples et les Dieux. Il ne reste plus de maisons; si quelqu'une peut résister à leur fureur, les ondes la couvrent bientôt jusqu'au sommet. Les tours pressées de tous côtés s'ensevelissent dans ces gouffres.

Déja l'Océan et la terre n'avaient plus rien qui les distinguât. On ne voyait partout qu'une mer vaste et sans rivage. L'un se retire sur une montagne, l'autre monte dans une barque et se sert de la rame dans les mêmes lieux où quelques jours auparavant il promenait la charrue. Quelques-uns naviguent sur leurs moissons ou sur leurs campagnes inondées. Celui-ci prend un poisson sur le sommet d'un orméau ; si par hasard il jette l'ancre, elle s'arrête dans une prairie. Les vaisseaux flottent au-dessus des côteaux qui portaient la vigne. Les veaux marins se reposent sur ces rochers où les chèvres paissaient autrefois. Les Néréides étonnées regardent, sous les ondes, des bois, des villes et des maisons. Les Dauphins se promènent dans les forêts, ils se heurtent contre des troncs et des branches, ils ébranlent les chênes.

Occupé de son propre péril et négligeant

sa proie, le loup nage au milieu des brebis. Le torrent entraîne les lions farouches et les tigres. La force du sanglier, égale à la foudre, lui devient inutile. Les jambes agiles du cerf ne lui sont d'aucun secours. L'oiseau timide errant de tous côtés, cherchant en vain un endroit sur lequel il puisse se reposer, baisse ses ailes fatiguées, et tombe au fond des eaux.

La mer librement répandue couvrait la terre entière et les lieux les plus élevés. Ses vagues, pour la première fois, battaient le sommet des montagnes; elles avaient englouti déjà la plus grande partie des hommes; une faim cruelle et dévorante eut bientôt fait périr ceux qu'elles avaient épargnés.

XI. Deucalion et Pyrrha sauvés du déluge. Plaintes touchantes de l'un et de l'autre. Le monde est rétabli.

La Phocide qui sépare la Béotie des champs Attiques était très fertile lorsqu'elle était encore terre. Alors elle était devenue partie de l'Océan et ses campagnes servaient de lit aux ondes qui les cachaient. Dans cette contrée une montagne célèbre porte deux cîmes jusqu'au ciel; son nom est le Parnasse; son sommet s'élève au-delà des nues. C'est dans ce lieu que Deucalion et Pyrrha son épouse abordèrent, portés sur une barque légère. Le reste du monde était sous les eaux. Ils adorent d'abord les Nymphes Corycides, les Dieux du Parnasse, et Thémis dont l'œil perce l'avenir et qui rendait alors des oracles.

Aucun homme ne fut meilleur ni plus juste que Deucalion; aucune femme ne respecta plus les Dieux que Pyrrha. Jupiter voyant que l'univers ne lui présente qu'une plaine immense et liquide, et que de taut de milliers d'êtres qui l'habitaient, il ne restait plus

qu'un homme et qu'une femme, innocents et pieux l'un et l'autre, sépare les nuages, ordonne à l'Aquilon de les chasser au loin, et montre la terre au ciel et le ciel à la terre.

Les flots s'apaisent, le Souverain des mers abaisse ses ondes; il pose son trident; il appelle sur leur surface le Triton couvert d'écailles et de pourpre, lui commande de sonner de sa conque et de révoquer les ordres donnes aux fleuves et aux flots. Celui-ci prend aussitôt cette conque cave, qui, recourbée vers une de ses extrémités, va toujours en s'élargissant jusqu'à l'autre. Quand il s'en sert du milieu de l'Océan, il se fait entendre de tous les rivages et de ceux qui voient le soleil se lever, et de ceux qui le voient se coucher.

Aussitôt qu'il l'eût approchée de sa bouche environnée d'une barbe limoneuse, et qu'il eût donné le signal ordonné par Neptune, les ondes de l'Océan et celles qui étaient répandues sur la terre, accoutumées à ces accents, rentre dans leur lit. La mer retire ses vagues et découvre ses bords. Les fleuves reprennent leurs limites. Les collines paraissent sortir du sein des eaux qui s'écoulent; la terre s'élève et s'étend à mesure qu'elles diminuent. Après un long temps, les forêts montrent leurs têtes nues, et conservent encore le limon laissé sur leurs branches. Le monde enfin reparaît tout entier.

Quand Deucalion eut vu ce globe ainsi dévasté, et le profond silence qui régnait sur ces terres désolées, il ne put retenir ses larmes et parla de la sorte à Pyrrha :

« O ma sœur, ô mon épouse! vous êtes restée seule de toutes les femmes. Nous avons une origine commune, nos pères étaient frères; l'Hymen ajoute à ces premiers nœuds; des

malheurs réciproques doivent les resserrer encore. Dans quelque partie de la terre que regarde le soleil, soit qu'il commence, soit qu'il achève son cours, il ne voit que nous deux de ses habitants. Les eaux ont englouti tout le reste. Notre vie même n'est peut-être point encore en sûreté, et l'aspect du moindre nuage m'inspire maintenant de l'effroi. Quelle serait aujourd'hui ton infortune si, sans moi, tu fusses échappée au malheur général! seule et sans appui, comment aurais-tu soutenu tes terreurs et tes peines? qui t'aurait consolée dans tes malheurs? quant à moi, si les mers t'avaient ensevelie, crois-moi, chère épouse, je t'aurais suivie, et les flots m'auraient reçu dans leur sein. Que n'est-il en mon pouvoir de reproduire les hommes par le même art que celui de Prométhée, mon père, et d'animer un peu de boue, comme lui! C'est en nous deux à présent que consiste le genre humain. Ainsi l'ont voulu les Dieux : nous sommes seulement des témoins qu'il exista des hommes. »

XII. Pierres transformées en hommes

Ainsi parlait Deucalion; son épouse pleurait avec lui. Ils croient devoir implorer le ciel et chercher du secours dans les oracles. Cette résolution ne souffre aucun retardement; ils vont ensemble sur les bords du fleuve Céphyse; ses ondes n'avaient point encore repris leur première limpidité, mais elles coulaient dans leur lit ordinaire. Ils en puisent, ils en arrosent leurs têtes et leurs habits pour se purifier, et marchent ensuite vers les lieux consacrés à Thémis. Le faîte de son temple était encore souillé d'une mousse bourbeuse. Aucun feu ne brûlait plus sur ses autels. Tous deux, en arrivant,

se prosternèrent sur la terre et baisèrent le marbre avec respect.

Si de justes prières peuvent fléchir les Dieux, dirent-ils, si leur courroux n'est point implacable, daignez nous apprendre, Thémis, comment la perte du genre humain peut être réparée. Que votre bonté vienne au secours de l'univers submergé. La Déesse fut touchee et rendit cet oracle :

Eloignez-vous du Temple, voilez vos têtes, détachez vos ceintures et jetez derrière vous les os de votre grand'mère.

Ils restèrent longtemps étonnés. Pyrrha rompit la première le silence. Elle refuse d'obeir aux ordres de la déesse, et, d'une voix tremblante, la supplie de lui pardonner; mais elle craint de manquer aux mânes de sa mère en en jetant ainsi les os.

Cependant ils examinent de nouveau, chacun séparément, l'obscurité de l'oracle. Ses paroles ambiguës occupent longtemps leur esprit. Enfin Deucalion adresse ces mots à Pyrrha, dont il soulage l'inquiétude : Ou mon jugement me trompe, ou l'oracle ne nous conseille aucun crime. La terre est notre mère commune ; ses os sont les pierres qu'elle renferme dans son sein, et ce sont ceux-là qu'on nous ordonne de jeter derrière nous.

Quoique Pyrrha soit frappée de l'interprétation de son mari, le doute accompagne son espérance. Tous deux se défient de l'avis des Dieux; mais y avait-il du danger à le tenter? Ils descendent, ils voilent leurs visages, ils détachent leurs ceintures, ils jettent derrière eux les pierres, ainsi qu'il leur avait été prescrit. Aussitôt, qui le croirait, si l'antiquité n'en était le garant? ces pierres quittent leur durete, s'amollissent et prennent une nouvelle forme; elles paraissent croître et se

couvrir d'une substance plus délicate, de manière qu'elles présentent bientôt des figures humaines, mais encore imparfaites, et semblables à des statues de marbre qui ne sont qu'ébauchées. Les parties terrestres de ces pierres, celles que quelques sucs rendaient humides, deviennent des chairs; ce qu'elles ont de solide et qui ne peut flechir se convertit en os. Ce qu'on appelait veine auparavant conserve le même nom, et dans un court espace de temps, avec l'aide des Dieux, les pierres lancées par la main de l'homme formèrent des êtres semblables à lui, et celles que jeta Pyrrha formèrent des femmes. De là vient ce tempérament dur qui nous caractérise, cette force éprouvée au travail, et nous donnons assez de marques de notre origine.

XIII. Formation des autres animaux : Apollon tue le serpent Python et institue les jeux pythiens.

La terre enfanta bientôt d'elle-même les autres animaux de différentes espèces. Après que le soleil eut répandu ses feux sur la fange laissée par le déluge, et que la chaleur l'eut fait fermenter, les semences des êtres, nourries dans un sol vivifiant, commencèrent à croître comme dans le sein de leur mère, et prirent une forme particulière au bout d'un certain temps. Ainsi, lorsque le Nil aux sept bouches a quitté le terrain qu'il inonde pour le féconder, et retiré tous ses flots dans leur premier lit, le limon qu'il vient d'y laisser, imprégné des feux de l'astre du jour, produit une infinité de petits animaux que le laboureur découvre en retournant ses champs. Quelques-uns commencent seulement à naître; d'autres, encore imparfaits, manquent des membres qui leur sont néces-

saires. Souvent on voit dans le même corps une partie animée, tandis que l'autre n'est qu'une terre grossière.

La chaleur et l'humidité, tempérées l'une par l'autre, sont les sources de la fécondité et l'origine des êtres; car, lorsque les feux agissent sur les eaux, la vapeur humide qui s'en exhale produit tout, et l'union de ces éléments contraires est le principe de la génération. Ainsi la terre couverte du limon bourbeux qui restait du déluge, échauffée par un soleil ardent, produisit des espèces innombrables d'animaux; elle en forma plusieurs semblables aux premiers, mais elle en créa beaucoup de nouveaux.

Elle ne l'aurait pas voulu, cependant elle t'engendra, funeste Python. Serpent épouvantable, inconnu, tu devins la terreur des hommes qui venaient de naître. Ta masse monstrueuse occupait la place d'une montagne. Apollon, armé d'un arc et de flèches, dont il ne s'était servi jusqu'alors que contre les daims et les chevreuils fugitifs, épuisa son carquois sur le dos de ce monstre et lui fit rendre par mille blessures son sang et son venin.

Pour que le temps n'affaiblît point l'éclat de ce triomphe, il institua des jeux sacrés auxquels il donna le nom de Pythiens, en mémoire du dragon qu'il avait dompté. Celui des jeunes gens qui, dans ces combats, était vainqueur à la lutte, à la course ou à la conduite d'un char, recevait l'honneur d'une couronne de chêne. Le laurier n'existait point encore. Apollon lui-même ornait ses longs cheveux de couronnes de feuilles de quelque arbre que ce fût.

XIV. Apollon blessé par Cupidon.

Daphné, fille du fleuve Penée, fut ses premières amours. Ce ne fut point une force inconnue qui l'enflamma, mais la vengeance de Cupidon irrité. Fier de la victoire qu'il venait de remporter, Apollon avait vu le fils de Vénus qui tendait son arc. « Enfant délicat, lui dit-il, que fais-tu de ces armes au-dessus de tes forces? Ce carquois siérait mieux sur mes épaules. Je puis porter des coups certains aux farouches habitants des bois. Je puis couvrir un ennemi de blessures. J'ai vu depuis peu tomber sous mes traits ce monstre terrible qui de son corps occupait une si grande étendue de terrain. Contente-toi d'allumer avec ton flambeau je ne sais quelles flammes, et ne te propose point d'égaler mes triomphes. »

L'Amour lui répondit : « Ton arc peut tout blesser, Apollon, mais c'est le mien qui te blessera. Tous les animaux te cèdent, et ta gloire est autant au-dessous de la mienne qu'ils sont au-dessous de toi. » Il dit, et frappant l'air de ses ailes, il va se reposer sur le sommet ombragé du Parnasse. Il tire aussitôt deux traits dont les effets sont différents. L'un excite l'amour, l'autre le repousse. Le premier est doré, la pointe en est aiguë; celle du second est émoussée et de plomb. C'est de ce dernier qu'il frappe la fille de Pénée; il lance l'autre contre Apollon. Le trait le pénètre jusqu'aux os. Soudain il aime; Daphné fuit jusqu'au nom d'amant. Elle se cache dans les bois; à l'exemple de Diane, elle y tend des piéges aux animaux, se pare de leurs dépouilles, et sous une coiffure simple rassemble ses cheveux épars.

Plusieurs amants l'avaient demandées pour

épouse: mais elle avait rejeté tous leurs vœux. Dédaignant et fuyant les hommes, elle ne se plaisait que dans les forêts. Son père lui disait souvent : « Ma fille, vous me devez un gendre; vous me devez des petits-fils, » lui répétait-il encore. Mais elle regardait comme un crime l'Hymen et ses flambeaux. Ses joues, à ces discours, se peignaient de l'incarnat modeste de la pudeur, et jetant ses bras autour du cou de Pénée : « Permettez-moi, lui disait-elle, de conserver mon innocence. Jupiter lui-même daigna l'accorder autrefois à sa fille Diane. » Son père y consentit. Mais votre beauté, Daphné, vous défend d'être ce que vous désirez. Tant de grâces s'opposent à de pareils souhaits. Apollon vous a vue et vous aime, Daphné; il veut être votre époux; il espère ce qu'il désire; il y compte et se trouve trompé par ses propres oracles. Semblable au chaume coupé que le feu consume si facilement, ou bien aux haies dont le voyageur a trop approché son flambeau pendant la nuit, ou dans lesquelles il l'a jeté au lever de l'aurore, le cœur d'Apollon s'échauffe et s'embrase. Daphné le fuit plus légère que les vents, et ne prête point l'oreille aux paroles du Dieu qui cherche à la retenir.

« Nymphe du Pénée, criait-il, arrêtez, je vous prie, arrêtez. Ce n'est pas un ennemi qui vous poursuit; je ne suis pas un berger; je ne veille point en ces lieux sur des troupeaux; vous ignorez, cruelle, quel est celui que vous évitez, et c'est pour cela que vous fuyez. Les peuples de Claros, de Ténédos, de Delphes et de Platare m'obéissent. Jupiter est mon père. C'est moi qui dévoile aux humains ce qui est, ce qui fut et ce qui sera. C'est moi qui leur apprends à marier leurs

voix au son de la lyre. Mes traits portent toujours des coups certains; il n'en est qu'un dont la force est plus sûre, c'est celui qui m'a blessé si profondément. La Médecine me doit la naissance, le monde me regarde comme son bienfaiteur, la vertu des simples m'est connue; hélas! il n'en est point qui puisse guérir de l'amour. Et cet art, utile à tous les hommes, n'est d'aucun secours pour son auteur. »

XV. Daphné changée en laurier.

Il en eût dit davantage; mais Daphné s'éloignait toujours sans écouter les discours qu'il avait commencés. Le jeune Dieu suit ses traces d'un pas rapide. Tel que le lévrier qui vient d'apercevoir un lièvre dans la plaine, s'élance avec agilité après sa proie qui cherche son salut dans la fuite; attaché à ses pas il croit déjà la tenir, il allonge la tête et la touche par une extrémité; le lièvre incertain, se croit pris; il ranime ses forces, évite les morsures de son ennemi, et échappe à la gueule prête à le saisir. Tels sont Apollon et Daphné. La crainte rend celle-ci légère, l'espérance produit le même effet sur l'autre : elle perd ses forces et pâlit. Epuisée par une si longue course, elle regarde les ondes du Pénée : « Si les fleuves ont le pouvoir des dieux, secourez-moi, mon père, ouvrez la terre pour m'engloutir, ou changez cette beauté qui fait mon malheur. »

Sa prière est à peine finie qu'un profond engourdissement fixe son corps; une écorce légère environne ses membres délicats; ses cheveux deviennent des feuilles; ses bras s'étendent en rameaux; ses pieds si rapides auparavant s'attachent à la terre par des racines.

« Puisque tu ne peux être mon épouse, s'écrie alors le Dieu, tu seras du moins mon arbre; mes cheveux, ma lyre, mon carquois, seront toujours ornés de tes feuilles; elles pareront les Guerriers Latins, lorsque les voix de la réjouissance chantant leurs triomphes, les accompagneront en pompe au Capitole. Tes branches se mêleront à celles du chêne conservateur qui sera placé devant la porte du Palais d'Auguste; et comme mes cheveux ne doivent jamais sentir les outrages de la vieillesse, tes feuilles conserveront une verdure éternelle. »

Apollon cessa de parler. Le laurier fléchit ses branches nouvelles, comme s'il eût baissé la tête pour le remercier de ses dons.

XVI. Io changée en vache.

Dans la Thessalie est une vallée environnée de bois de tous côtés, et qu'on appelle Tempé. Le Pénée descendant du haut du Pinde y roule avec rapidité ses flots écumants, et forme dans sa chute des vapeurs et des nuages légers qui vont arroser la cime de ces forêts. Le bruit de ses eaux se fait entendre au-delà des lieux qui l'avoisinent. C'est là qu'est le séjour de ce Dieu; c'est de son antre qu'il commande à ses ondes ainsi qu'aux Nymphes qui les habitent. Tous les fleuves s'y rendent, incertains s'ils doivent féliciter ou consoler un père. On y voyait le Sperchée qui baigne tant de peupliers sur ses bords; l'Enipée, dont les eaux ne sont jamais tranquilles, l'ancien Apidane, le paisible Amphryse et l'Eas, tous les autres enfin qui, par leur impétuosité naturelle, emportés en divers lieux, conduisent apres de longs détours leurs flots fatigués au sein des mers.

Le seul Inachus n'y vint point. Renfermé

dans son antre, il répandait des larmes dont il grossissait ses eaux. Père tendre, il pleurait sa fille qu'il venait de perdre; ignorant si elle jouissait encore de la vie, où si elle était descendue chez les morts. Ne l'ayant trouvée nulle part, il ne peut croire qu'elle existe en quelque lieu; il craint même pour elle des malheurs plus grands.

Jupiter l'avait vue revenant d'auprès de son père. « Nymphe, lui avait-il dit, viens à l'ombre de ces bois, pendant que le soleil au plus haut des cieux, semble s'arrêter au milieu de son cours. Ne me fuis point; » car elle s'éloignait. Elle avait déjà quitté les pâturages de Lerne, et les campagnes de Lycée couvertes d'arbres, lorsque le Dieu répandit partout les ténèbres. Junon porta ses regards sur la terre, et vit avec étonnement les nuages qui la couvraient et la plongeaient dans la nuit au milieu du plus beau jour. Bientôt elle reconnut qu'ils n'étaient point l'effet des vapeurs exhalées des lacs ou de l'humidité des campagnes. Elle chercha de tous côtés où pouvait être son époux, dont elle connaissait les infidélités, et qu'elle avait surpris si souvent. Ne le trouvant point dans le ciel : Ou je me trompe, ou je suis outragée, s'écrie-t-elle. Et s'élançant aussitôt du haut de l'Empyrée, elle vient s'arrêter dans l'Arcadie, et commande aux nuages de s'éloigner.

Jupiter avait pressenti l'arrivée de son épouse, et changé la fille d'Inachus en une Genisse blanche. Elle était encore belle sous cette forme. Junon même, malgré son dépit, fut forcée de l'admirer; et comme si réellement elle eût ignoré la vérité de cette aventure, elle demande de quels lieux elle est venue, à quels troupeaux elle appartient et quel en est le maître? Jupiter, pour mettre fin

à ses questions, lui dit qu'elle est née de la terre; et Junon le prie de la lui donner.

XVII. Io livrée à la garde d'Argus, reconnue par Inachus.

Ce présent ne rassura pas tout à fait la Déesse; elle craignit Jupiter et ses rechutes, jusqu'à ce qu'elle eût remis ce dépôt à la garde d'Argus, fils d'Arestor.

Cet homme avait cent yeux autour de la tête. Il n'y en avait jamais que deux qui dormissent à la fois; les autres restaient ouverts et veillaient. Ils étaient placés de manière qu'ils regardaient toujours Io, et qu'elle était toujours devant ses yeux quoiqu'elle fût derrière lui. Il lui permet de paître pendant le jour, et lorsque le soleil s'est précipité sous la terre, il l'enferme et passe à son cou d'indignes liens. Malheureuse! elle se nourrit de feuilles d'arbres, ou d'herbes amères. La terre, qui lui sert de lit, est souvent toute nue. C'est d'une eau bourbeuse qu'elle fait sa boisson. Elle voudrait tendre ses bras à l'impitoyable Argus, pour implorer sa pitié, elle ne les trouve plus. Quand elle essaie de se plaindre, il ne sort de sa bouche que des mugissements dont le son l'effraie; elle ne peut soutenir sa propre voix. Elle court sur les bords de l'Inachus, sur ces bords où jadis elle avait coutume de jouer; dès qu'elle aperçoit dans l'onde ces cornes nouvelles qui défigurent sa tête, elle frémit, son image l'épouvante, elle se fuit elle-même.

Non-seulement les Naïades, mais Inachus lui-même ne la reconnaissent point. Elle suit son père, elle suit ses sœurs, elle se laisse toucher et caresser; elle s'offre à leur admiration. Le vieil Inachus arrache des herbes et les lui présente. Elle baise ses mains, elle les

mouille de larmes qu'elle ne peut retenir, et si les mots pouvaient suivre ses désirs, elle implorerait ses secours et l'instruirait de son nom et de ses aventures. Au défaut de la parole, des lettres que ses pieds tracent sur la poussière font connaître sa fille au vieillard, sous la forme qui la lui dérobe.

« Infortuné que je suis, s'écrie Inachus en embrassant la Génisse et se penchant sur son cou ! Père infortuné, disait-il en gémissant ! Je t'ai cherchée par toute la terre, et j'étais moins à plaindre quand j'ignorais ton sort, qu'aujourd'hui que je te retrouve. Tu te tais, tu ne réponds rien à mes discours; de profonds soupirs t'échappent seulement de ton sein; des mugissements sont tout ce que tu peux me rendre pour mes paroles ! La mort ne peut mettre fin à mes peines; c'est un malheur pour moi d'être Dieu. La porte du séjour des ombres m'est fermée; et mes pleurs, éternels comme moi, ne cesseront de couler. » Le vigilant Argus arrive au milieu de ces plaintes; il arrache Io des bras de son père, et la conduit dans d'autres pâturages. Il va se placer sur le sommet d'une haute montagne. C'est là que s'asseyant, il peut la voir de tous côtés.

XVIII. Mercure tue Argus, dont les yeux sont placés sur la queue du Paon. Syrinx changée en roseaux.

Cependant le Souverain des Dieux ne put soutenir plus longtemps les maux qu'éprouvait la sœur de Phoronée. Il appelle son fils Mercure, né de l'une des Pléïades, et le charge de livrer Argus à la mort. Aussitôt Mercure attache ses ailes à ses talons, prend son bonnet et sa baguette qui fait naître le sommeil; ensuite il descend du Palais de Jupiter sur la terre. Il y quitte ses ailes et son cha-

peau, et ne conservant que sa baguette, il s'en sert comme un berger de sa houlette, pour rassembler un troupeau de chèvres qu'en chemin il avait dérobées dans les champs; et en même temps il joue de la flûte.

Le gardien employé par Junon, séduit par une harmonie qui lui était nouvelle : Qui que tu sois, dit-il à Mercure, tu peux venir t'asseoir avec moi sur ce rocher, il n'est point pour les troupeaux de pâturage plus fécond, ni meilleur que celui de ces lieux, et l'ombrage que tu vois est commode aux bergers.

Mercure s'assied, et l'entretenant de divers propos, il l'amuse jusqu'à la fin du jour qui lui parut s'écouler rapidement. Chantant ensuite des airs sur la flûte, il essaya de l'endormir. Argus cependant combattait le sommeil, et quoique ses pavots se fussent répandus sur la moitié de ses yeux, l'autre veillait encore. Il demande alors l'histoire de cet instrument dont la découverte était récente.

« Sur les monts glacés de l'Arcadie, lui dit Mercure, il fut une Naïade qui se plaisait à vivre avec les Hamadriades qui les habitaient; les Nymphes l'appelaient Syrinx. Elle avait échappé plusieurs fois aux Satyres qui la poursuivaient, à tous les Dieux des forêts et des campagnes. Elle avait adopté les occupations de Diane, et n'était pas moins chaste. On la voyait vêtue comme cette Déesse, et on l'aurait prise pour elle, si son arc n'eut pas été de corne, au lieu que celui de Diane était d'or; malgré cela l'on s'y méprenait encore.

« Pan, la tête couronnée de branches de pin, la vit un jour descendant du mont Lycée et lui dit ces paroles... » Mercure allait les rapporter; il allait ajouter que Syrinx, méprisant ses prières, s'était enfuie jusques vers

les bords sablonneux du paisible Ladon, qu'arrêtée dans sa course par les eaux de ce fleuve, elle pria les Naïades ses sœurs de changer sa figure; il allait lui apprendre comment le Dieu qui la suivait, s'imaginant déjà la tenir, ne saisit que des roseaux au lieu de cette Nymphe; comment pendant qu'il soupirait sur ces bords, ces roseaux agités rendirent un son tendre et semblable à des plaintes; comment séduit par la douceur de cette voix, cherchant à la fixer par un art nouveau, le Dieu s'écria : Nous nous entretiendrons du moins ainsi; et comment enfin ayant coupé des roseaux inégaux, il les joignit avec de la cire et forma l'instrument qui porte le nom de Syrinx.

Comme Mercure se préparait a raconter tous ces détails, il s'aperçut que les yeux d'Argus s'étaient appesantis, et que le sommeil les avait fermés. Il s'arrête aussitôt et rend ce sommeil plus profond en le touchant de sa baguette puissante. Pendant qu'Argus chancelle, il lui coupe la tête et la jette loin de lui. Le rocher sur lequel il était assis en reste ensanglanté.

Tu meurs, Argus, la lumière s'éteint pour toi; une éternelle nuit couvre tes cent yeux. Junon les recueillit; elle les plaça sur les plumes de l'oiseau qui de tout temps lui fut consacré et en décora sa queue comme de perles brillantes.

XIX. Io rendue à sa première forme et devenue Isis, Déesse des Egyptiens.

Le courroux de la Déesse augmenta cependant; elle ne différa point sa vengeance; sans cesse elle offrit à l'esprit et aux yeux de sa rivale une furie impitoyable. Elle remplit son

cœur de transports inconnus, l'épouvanta, la poursuivit par toute la terre.

Le Nil était le seul endroit dans lequel elle n'avait point encore porté ses malheurs. Arrivée sur ces bords, elle tomba fatiguée sur le sable qui les couvre; et repliant son cou en arrière, élevant vers le ciel le seul front qu'elle pouvait y tourner, elle parut se plaindre à Jupiter par des gémissements, des larmes et des mugissements plaintifs. La Nymphe reprit alors sa premiere forme et redevint ce qu'elle avait été. Le poil qui la couvre tombe; ses cornes disparaissent; l'orbe de ses yeux se rétrécit; l'ouverture de sa bouche se resserre; ses épaules et ses mains reprennent leur premier état; la corne de ses pieds se sépare en cinq ongles. Il ne lui reste plus rien de la Génisse que la blancheur. La Nymphe se relève contente du secours de deux pieds seulement. Elle n'ose parler, crainte de mugir encore; elle prononce timidement des mots qu'elle interrompt. Maintenant les habitants du Nil l'adorent comme une Déesse.

XX. Epaphus, fils d'Io, devenu Dieu d'Egypte; sa dispute avec Phaéton.

C'est en Egypte qu'Io mit au monde Epaphus, qu'on croit devoir le jour à Jupiter; il partage avec sa mère, dans ces Royaumes, des temples et les honneurs de la Divinité.

Phaéton, fils du Soleil, était de son âge et de son caractère. Epaphus ne put soutenir l'orgueil de celui-ci, qui fier de tirer son origine du Dieu qui porte la lumière, vantait à chaque instant sa naissance, et ne voulait céder à personne.

« Insensé, lui dit-il un jour, vous croyez tout ce que dit votre mère, et vous êtes bien vain du père qu'elle vous suppose.« Phaéton rougit;

la honte le força même à cacher sa fureur; et sur-le-champ il alla raconter à Clymène l'affront dont venait de les couvrir Epaphus. «Vous me plaindrez davantage, lui dit-il, quand vous saurez que malgré mon courage et ma fierté, je me suis vu contraint de me taire. Il est affreux pour moi d'avoir entendu ce reproche, et de n'avoir pu y répondre. Si je sors du sang des Dieux, donnez-moi donc des preuves de ma naissance, assurez-moi qu'elle vient réellement du ciel. » Il dit, et se jetant au cou de Clymène, il la conjure par sa vie et par celle de Mérops, son époux, par l'Hymen de ses sœurs, de lui faire connaître son véritable père.

Il n'est pas décidé si Clymène fût plus touchée des larmes de son fils, qu'irritée de se voir soupçonnée d'imposture. Elle leva ses deux mains au ciel, et portant ses yeux vers le Soleil : «Je te jure, mon fils, lui dit-elle, par ces rayons qui nous éclairent, par ce Dieu qui nous voit et qui nous entend, que tu dois le jour à cette Divinité que tu regardes, et qui féconde l'univers entier. Si je te trompe, qu'il me refuse ses feux, et que cet instant soit le dernier où je les verrai briller pour moi. Si tu veux aller jusqu'à sa demeure, le voyage n'en est pas long; les terres de l'orient qu'il habite sont voisines de la nôtre. Pars, si tu te sens assez de courage, et fais-toi confirmer par lui-même ce que je viens de te dire. »

Phaéton, satisfait des nouvelles assurances de sa mère, s'éloigne, et dans son esprit se place déjà dans le ciel. Il traverse les Régions Éthiopiennes qui lui sont soumises, les Indes placées sous les rayons brûlants de l'astre du jour, et bientôt il arrive dans les lieux où son père se lève.

LIVRE SECOND

ARGUMENT. — Phaéton précipité du Ciel: ses sœurs changées en peupliers; Cycnus en Cygne; Calisto en Ourse; le Corbeau blanc devenu noir; Ocyroe métamorphosée en Jument. Apollon Berger; Battus et Aglaure transformés en pierres; Jupiter en Taureau. Demeure de l'envie. Enlèvement d'Europe.

I. Phaéton demande au Soleil son Char à conduire au moins pendant un jour; description du Palais, du Char et des chevaux du Soleil.

Le Palais du Soleil était soutenu par de hautes colonnes; il brillait d'or et de pierreries, dont l'éclat imitait celui du feu; l'ivoire en couvrait les lambris; ses portes superbes étincelaient d'argent. L'ouvrage était encore au-dessus de la matière; la main de Vulcain y avait gravé les mers dont la terre est environnée, la terre elle-même, et le ciel étendu sur le monde.

Les Dieux marins se montraient sur les flots; les Tritons avec leurs conques, le subtil et changeant Prothée, le gigantesque Egéon, dont les bras immenses peuvent entourer les Baleines les plus monstrueuses, et Doris et ses filles. Les unes paraissent nager; d'autres, assises sur des écueils, semblent s'occuper à sécher leurs cheveux, et quelques-unes se promener sur le dos des monstres des mers. Leurs traits ne sont pas les mêmes, ils conservent cependant cet air de ressemblance qui convient à des sœurs.

On voyait sur la terre des Hommes, des Villes, des Bois, des Animaux, des Fleuves, des Nymphes, et toutes les autres Divinités des champs. Au-dessus de ces tableaux, le

Ciel était représenté dans tout son éclat, avec les signes du Zodiaque, rangés six à la droite et six à la gauche.

Phaéton, arrivé dans ce Palais, doutant encore s'il y trouverait un père, dirigea ses pas vers le Dieu; mais ébloui des traits de lumière qui l'environnaient, ne pouvant les soutenir de près, il s'arrêta dans l'éloignement.

Apollon vêtu d'une robe de pourpre, était assis sur un trône enrichi d'émeraudes; on voyait à ses côtés, à droite et à gauche, les Siècles, les Années, les Mois et les Jours, les Heures enfin placées dans des espaces égaux. On y distinguait le Printemps couronné de fleurs naissantes; l'Eté nu, tenant un bouquet d'épis; l'Automne couvert de raisins à demi-foulés; et l'Hiver glacé dont les cheveux blancs étaient hérissés sur sa tête.

Le Dieu du jour assis au milieu de cette Cour, jeta sur le jeune homme étonné de tant de merveilles, un de ces mêmes regards qui percent l'immensité. « Quel est le motif de ton voyage, lui dit-il? que viens-tu chercher dans ce Palais, ô mon fils? ton père ne peut te désavouer. »

Phaéton lui répondit: « Lumière bienfaisante de l'Univers, mon père, si vous me permettez de vous donner ce nom; si Clymène n'a point voulu cacher une faiblesse sous une fiction, faites-moi connaître par des signes certains que je suis vraiment votre fils, et fixez mes incertitudes. »

Il dit, et le Dieu adoucissant l'éclat des rayons qui brillaient autour de sa tête, lui commande de s'approcher, et l'embrasse en lui disant : « Tu mérites d'être mon fils; ta mère t'a découvert ta véritable origine. Pour dissiper tous tes doutes, demande-moi la grâce que tu voudras, et sois certain de l'obtenir;

j'en atteste le fleuve des Enfers inaccessible à mes rayons, mais garant inviolable des promesses des Dieux. »

A peine Apollon avait cessé de parler que Phaéton lui demande son Char à conduire, et la permission de gouverner ses chevaux pendant un jour.

II. Apollon tente vainement de faire désister son fils d'une demande téméraire

Le Soleil se repentit de son serment, et laissant tomber sa tête d'un air affligé : « Ma promesse imprudente, dit-il, a sans doute excité tes vœux indiscrets; si je pouvais la rétracter, je te l'avoue, mon fils, c'est cela seul que je te refuserais. Mais je puis du moins te détourner d'un pareil dessein, Ta demande est téméraire, Phaéton; cette entreprise est au-dessus de ton âge, et surtout de tes forces. Mortel, tes désirs sont au-dessus d'un mortel, interdits même aux Dieux. Qu'ils comptent tant qu'ils voudront sur leurs forces, seul je puis rester assis sur ces roues embrasées. Le Souverain même du ciel, dont le bras lance la foudre, ne pourrait conduire mon Char; qu'avons-nous cependant de plus puissant que Jupiter?

« Le premier chemin est escarpé; mes Coursiers le montent avec peine, quoiqu'ils soient réparés par le repos de la nuit. Le second est dans la plus haute élévation du ciel; la crainte s'empare toujours de mon cœur, quoique mes yeux soient accoutumés à voir la terre et les mers dans un semblable éloignement. Le dernier forme une pente si rapide, qu'on ne peut fixer aucune règle pour retenir les chevaux. Thétis elle-même qui me reçoit tous les soirs dans les flots qui lui sont soumis, tremble que je ne m'y précipite en des-

cendant. Ajoute à cela le mouvement constant du ciel qui tourne sans cesse et entraîne tous les astres. Je ne résiste qu'avec peine à ce mouvement qui triomphe de tout, et ne cède qu'à moi seul, et suivant un cours opposé je me transporte à l'occident.

« Supposons un moment que je t'aie confié mon Char; que feras-tu? pourras-tu résister à l'impétuosité du ciel tournant sur ses pôles, sans être emporté par sa rapidité? Tu penses peut-être y rencontrer des Bois, des Villes, ou des Temples enrichis de dons offerts aux Dieux. Il te faudra marcher à travers des obstacles et des bêtes farouches. Pour suivre ta véritable route et ne point t'égarer, tu passeras entre les cornes du Taureau; le Sagittaire te menacera de son arc; le Lion ouvrira sa gueule sanglante; tu verras les bras du Scorpion s'étendre, embrasser une vaste étendue du ciel, et le Cancer recourber les siens d'un autre côté. Il te sera difficile alors de conduire ces Coursiers ardents, qui par la bouche et par les narines lancent le feu dont ils sont remplis; à peine puis-je les soumettre lorsqu'ils sont échauffés, leur bouche résiste au frein. O mon fils, crains que je ne t'accorde une grâce funeste, tandis qu'il en est temps encore, révoque toi-même tes vœux. Si tu me demandes des témoignages de la naissance que tu me dois, en est-il de plus certain que mes craintes? mes terreurs paternelles prouvent que je suis ton père. Regarde-moi; que ne peux-tu lire dans mon cœur ainsi que dans mes yeux, y saisir mon trouble et mes tendres inquiétudes! Examine tout ce que le monde renferme de plus précieux; demande ce qu'il y a de plus rare dans les cieux, dans les mers, sur la terre; tu n'éprouveras point de refus, je n'en excepte que

cela seul, qui plutôt est une peine qu'un honneur. O Phaéton, ne souhaite point un châtiment pour un bienfait. Aveugle ! pourquoi me serrer dans tes bras ? N'en doute point, je t'accorderai ce que tu veux, j'en ai juré par les ondes du Styx ; mais sois plus circonspect dans tes désirs. »

III. Apollon fait monter Phaéton sur son Char, et lui donne des instructions qui lui seront inutiles.

Ainsi parla le Soleil à son fils. Phaéton rejette ses conseils ; ambitieux d'éclairer lui-même le monde, il persiste dans sa demande. Après avoir inutilement combattu ses désirs, Apollon le conduisit dans l'endroit où l'on enfermait son Char, ouvrage et présent de Vulcain. L'axe en était d'or ; le timon et le tour des roues étaient du même métal, les rayons en étaient d'argent ; des pierres précieuses rangées avec symétrie, l'enrichissaient de toutes parts, et réfléchissaient les traits de lumière dont elles étaient frappées.

Pendant que le jeune homme en examinait le travail et l'admirait, l'Aurore matinale ouvre les portes de l'Orient, et son Palais semé de roses. Les étoiles s'enfuient, et celle de Vénus, chassant leur troupe devant elle, sort du ciel la dernière.

Alors le Soleil voyant l'horizon se dorer des premiers feux du jour, et les derniers rayons de la Lune blanchir et s'évanouir, ordonne aux Heures rapides d'atteler ses chevaux. Les Déesses agiles exécutent cet ordre ; elles conduisent hors de leurs superbes écuries, ces Coursiers vomissant des feux, rassasiés du suc de l'ambroisie, et leur mettent leurs freins retentissants. Le Dieu frotte ensuite le front de son fils d'une essence divine, et le rend impénétrable à la flamme dévorante ; il

en couronne la tête de lumière, et tirant de son cœur affligé des soupirs, pressentiments de son infortune, il lui dit :

Si tu peux du moins écouter quelques avis de ton père, mon fils, épargne l'aiguillon à mes Coursiers, et sers-toi fortement du frein. Ils se hâtent assez de leur propre mouvement; la difficulté consiste à les retenir. Garde-toi de suivre le chemin marqué par ces cinq cercles que tu vois ; il en est un tracé par une ligne oblique qui coupe trois zones auxquelles elle se termine; il s'écarte du pôle du midi, et de l'arctique où règne l'Aquilon ; c'est celui que tu dois prendre, tu y verras les traces de mes roues.

Pour que le Ciel et la Terre éprouvent une chaleur égale, ne conduis point ton Char trop haut, ni trop bas. En t'élevant trop, tu pourrais embraser le Ciel ; en descendant, tu consumerais la Terre. Tu ne peux aller sûrement qu'en tenant le milieu. N'approche point à droite du Serpent tortueux, ni à gauche de l'Autel; marche toujours entre ces deux constellations. J'abandonne le reste à la Fortune; je souhaite qu'elle te favorise et qu'elle veille mieux que toi-même à ta conservation. Mais tandis que je parle, la nuit a déjà touché les bords de l'Hespérie, où finit son cours. Nous ne sommes point les maîtres de différer; on nous attend; l'Aurore brille et vient de chasser les ténèbres; prends les rênes, ou si ton cœur est changé, profite de mes conseils; abandonne ce projet pendant que tu le peux; reste tranquille et sans danger dans ma Cour. Puisque tu n'es point encore assis sur ce siége que tu désires avec tant d'imprudence, laisse-moi donner le jour au monde, et contente-toi d'en jouir.

Phaéton avec l'agilité de son âge, saute sur

le Char, s'assied, charmé de tenir les rênes qui lui sont confiées, et remercie son père qui cède à ses désirs malgré lui.

IV. Phaéton ne peut gouverner le Char du Soleil, il se trouble et laisse échapper les rênes.

Cependant les rapides Coursiers du Soleil Pyroïs, Eoüs, Eton et Phlégon remplissent l'air de hennissements et de feux; ils sortent de la barrière ouverte par la Déesse des Mers, qui ne prévoyait pas le sort de son petit-fils, et s'élancent librement dans l'espace immense du ciel. Ils prennent leur course, écartent avec leurs pieds les nuages opposés à leur passage, et, soutenus sur leurs ailes, ils devancent les vents levés avec eux et partis de l'Orient.

Leur charge était légère, ils ignoraient ce qu'ils portaient; ils ne sentaient plus leur poids accoutumé. Semblables aux vaisseaux qui n'ayant point le lest qui leur est nécessaire, sont emportés, agités par les mers à cause de leur trop grande légèreté, privé de sa pesanteur ordinaire, le Char secoué comme s'il était vide, ne fait que sauter dans les airs; les chevaux ne sentent pas plutôt ce mouvement qu'ils s'éloignent rapidement de la route marquée, et ne courent plus dans le même ordre qu'auparavant.

Phaéton s'effraye; il ne sait de quel côté les diriger; il ignore son chemin, et, quand il le saurait, comment rendre ces Coursiers dociles à sa voix?

Alors la grande Ourse glacée s'échauffa pour la première fois aux rayons du Soleil, et tenta vainement de se plonger dans les flots dont l'entrée lui est défendue. Le Serpent placé plus près du pôle septentrional, que le froid tenait autrefois engourdi, et ren-

dait par là peu redoutable, sentit la chaleur et s'anima de fureurs nouvelles. On assure que tu t'enfuis, lâche Boote, quoique tu fusses d'une lenteur excessive, et que ton chariot te retint.

L'infortuné Phaéton pâlit en regardant du haut des cieux la terre qu'il distinguait à peine dans un abaissement si profond. Une crainte soudaine le saisit ; ses genoux tremblent, les ténèbres environnent ses yeux éblouis de tant de lumière. Il voudrait n'avoir jamais touché les chevaux de son père ; il regrette d'avoir connu sa véritable origine, et surtout d'avoir obtenu ce qu'il demandait avec tant d'instance; il voudrait n'être que le fils de Mérops. Il est emporté malgré lui comme un vaisseau battu par l'impétueux Borée, dont le Pilote abandonne le gouvernail à la fortune, et se borne à faire des vœux. Quel parti prendra-t-il ? Il a laissé un espace immense derrière lui, celui qui se présente devant ses yeux a plus d'étendue encore; il les mesure tous les deux ; tantôt il regarde le couchant, tantôt le levant où le Destin ne lui permet plus de retourner. Il frémit ; incertain de ce qu'il doit faire, il ne lâche point les rênes, mais il ne sait pas les retenir. Il oublie jusqu'aux noms de ses Coursiers. Il n'aperçoit de tous côtés dans le ciel que des prodiges et des monstres farouches. Dans un endroit le Scorpion étend les bras dont il forme deux arcs, tandis que sa queue s'allonge du côté opposé; il occupe l'espace que peuvent remplir deux Signes.

Phaéton aperçut ce monstre terrible, souillé d'une sueur noire et venimeuse, et le menaçant de sa queue aiguillonnée. Son courage s'évanouit ; les rênes échappent à ses mains tremblantes; les Coursiers les sentent flotter

sur leurs dos ; ils s'égarent librement, et courant sans guide à travers les airs, ils pénètrent dans des régions qui leur étaient inconnues. Ils volent sans frein, partout où les entraîne leur impétuosité; ils conduisent le Char dans des lieux où l'on ne trouve aucun chemin, et vont frapper les étoiles fixes dans le ciel le plus élevé. Tantôt ils montent, tantôt ils descendent, et se frayent d'un pas précipité des routes voisines de la terre. Diane étonnée voit les chevaux de son frere errer au-dessous des siens, et les nuages embrasés s'exhaler en fumée.

V. Les montagnes dévorées par les flammes.

La Terre s'enflamme dans ses éminences, la chaleur les entr'ouvre, et tarit les sucs dont se nourrissent les plantes. Les prairies desséchées blanchissent, les arbres brûlent avec toutes leurs feuilles ; les moissons prêtes à être cueillies fournissent un aliment au feu qui les détruit. Ces maux sont les moindres ; les Villes périssent avec leurs murailles ; l'incendie consume et réduit en cendres les Nations et les Peuples, les Forêts et les Montagnes. Tout brûle, le mont Athos, le mont Taurus de la Cilicie, le Tmolus, l'Eta, le mont Ida, maintenant sec, autrefois célebre par ses fontaines, le chaste Hélicon, le mont Hémus, à qui la mort d'Orphée n'avait point encore donné le nom de ce Chantre. L'Etna voit redoubler les feux enfermes dans son sein ; le Parnasse au double sommet, l'Eryx, le Cinthe, l'Othrys, le Rhodope enfin couvert de neiges qui se fondent, le Mime, le Didyme, le Mycale, le Cythéron destiné aux sacrifices, en éprouvent la violence. Le froid ne garantit pas la Scythie ; le Caucase est en feu, ainsi que le Pinde et l'Ossa, et l'Olympe, plus élevé que

ces deux derniers, et les Alpes qui montent jusqu'au ciel, et l'Apennin couronné de nuages.

Alors Phaéton regarde l'Univers enflammé dans toutes ses parties; il ne peut soutenir un si grand feu; il ne tire de sa poitrine qu'un souffle embrasé qui semble sortir d'une fournaise ardente; il sent même son Char qui commence à s'échauffer; il n'a plus la force de supporter la cendre et les étincelles qui s'élèvent; partout il est environné d'une fumée brûlante; couvert de son ombre épaisse il ne sait ni où il va, ni où il est, et se laisse emporter au gré de ses chevaux.

On croit que les peuples d'Ethiopie prirent alors la couleur noire qui les distingue, parce que leur sang brûlé fut attiré sur la superficie de leur corps, où il se répandit.

La Libye perdant toute l'humidité qui la fécondait devint aride. Les Nymphes, les cheveux épars, pleurèrent la perte de leurs fontaines et de leurs lacs. La Béotie regretta les ondes de Dircé, Argos celles d'Amymon, Ephyre celles de Pyrène.

VI. Les fleuves et les mers se dessèchent

Les fleuves mêmes ne sont point en sûrete entre leurs rives écartées. Le Tanaïs fume au milieu de ses ondes, ainsi que le vieux Pénée, le Caïque qui arrose Theutrante, le rapide Ismène, l'Erimanthe qui coule dans la Phocide, le Xanthe qui devait rebrûler encore, le Lycorme jaune, le Méandre qui semble jouer dans ses eaux détournées si souvent de leurs cours, le Mélas qui baigne la Mygdonie, et l'Eurotas si voisin du Ténare. L'Euphrate brûle à Babylone, et l'Oronte et l'impétueux Thermodon, et le Gange, et le Phase, et le Danube. Alphée s'échauffe; les rives du Sperchée sont en feu; l'or que roule le Tage se

fond et coule avec ses eaux. Les Cygnes amis des ondes, qui remplissent de leurs chants les rives Méoniennes, brûlent au milieu des flots du Caystre. Le Nil épouvanté s'enfuit aux extrémités du monde; il y cacha sa tête qu'il nous dérobe encore; ses sept bouches desséchées parurent de profondes vallées où ne coulait plus aucune eau. Le même malheur tarit l'Ebre, le Strymon, tous les fleuves de l'Occident, le Rhin, le Rhône, le Pô et le Tibre à qui fut promis l'empire du Monde.

La terre s'ouvre de toutes parts, et la lumière pénétrant jusqu'au Tartare, épouvante le Roi des Enfers et son Epouse. La mer se resserre, et ce qui fut jadis l'Océan n'est plus qu'une campagne de sables arides. Des montagnes cachées auparavant dans son sein se montrent et augmentent le nombre des Cyclades. Les poissons cherchent les lieux les plus profonds. Les Dauphins recourbés n'osent plus s'élever sur la surface des ondes pour y respirer l'air frais. Les corps des monstres marins ramassés au fond des eaux qui restent encore, y languissent sans vie. On rapporte aussi que Nérée, Doris et ses filles se cachèrent sous leurs flots échauffés. Neptune d'un air sombre et farouche voulut trois fois élever ses bras au-dessus des mers, et trois fois il les y replongea, ne pouvant soutenir la chaleur de l'air.

VII. La Terre se plaint à Jupiter de la désolation du Monde.

Cependant la Terre voyant diminuer les eaux dont elle était environnée, et ses fontaines se retirer dans son sein comme dans celui de leur mère commune, soulève sa tête fertile, en portant une main sur son front; elle tremble, s'ébranle, descend au-dessous

du lieu qu'elle habite ordinairement, et parle ainsi d'une voix altérée :

« Si tu veux ma perte, Souverain des Dieux, si je l'ai méritée, que font tes foudres ? Si les feux doivent me consumer, que ce soit les tiens, et que je me console de ma destruction, en sachant que tu en seras l'auteur. A peine puis-je ouvrir la bouche pour t'adresser ces mots (une vapeur étouffait sa voix.) Regarde ces cheveux brûlés, cette fumée répandue sur mes yeux, ces étincelles qui volent de toutes parts élancées de mon sein. Est-ce là le prix de ma fertilité, l'honneur dû à mes travaux, la récompense pour laquelle je souffre pendant toute l'année les blessures de la charrue et de la bêche ? Est-ce pour cela que je fournis des feuilles aux troupeaux, des fruits, des aliments aux hommes, et de l'encens à tous les Dieux ? Mais je veux que j'aie mérité de périr ; qu'a mérité ton frère ? Pourquoi ses flots décroissent-ils victimes d'un sort barbare, et semblent-ils, en descendant plus bas, s'éloigner davantage des Cieux ? Si mon infortune et la sienne ne peuvent te toucher, aie du moins pitié de ton séjour ; jette les yeux de tous côtés, les deux pôles fument déjà ; si le feu les détruit, tes Palais vont s'écrouler. Vois Atlas qui redouble ses efforts ; à peine peut-il soutenir sur ses épaules l'axe chancelant du ciel. Si la Terre, si les Mers, si la Cour céleste périssent, nous rentrons tous confondus dans l'ancien chaos. Dérobe à la flamme le peu d'aliments qui lui restent, et sauve le monde presque anéanti. »

Telles sont les plaintes de la Terre ; elle ne peut plus soutenir la vapeur, ni se faire entendre davantage ; elle retire sa tête dans son sein et dans les antres les plus voisins des ombres.

VIII. Phaéton frappé de la foudre; son tombeau et son épitaphe.

Jupiter ayant pris à témoins les Dieux assemblés, et le Soleil lui-même, que tout allait périr s'il n'apportait de prompts secours, monte avec précipitation au plus haut de l'Olympe. C'est là qu'il assemble les nuages et qu'il les répand sur le monde ; c'est là qu'il forme la foudre, et c'est de là qu'il la lance ; mais il ne trouve plus de nuages pour couvrir la Terre, ni de pluies pour la rafraîchir. Il tonne, et saisissant le foudre vengeur, il le pousse avec force sur le conducteur du Char ; du même coup il le chasse de son siége, lui ôte la vie, et éteint le feu dans les feux.

Les chevaux ressautent épouvantés ; retournant en arrière, ils se débarrassent de leurs liens, rompent les rênes et les abandonnent. Là s'échappent leurs mors ; là restent le timon et l'essieu brisés ; ici s'arrêtent les rayons des roues en éclats ; les débris du Char sont répandus au loin.

Le fils du Soleil tombe la tête la première : ses cheveux sont dévorés par la flamme ; il laisse une longue trace dans les airs, semblable à une étoile, qui, dans un temps serein, paraît descendre du Ciel, quoiqu'elle n'en descende pas réellement. L'Eridan dont le cours est fort éloigné des contrées qui ont vu naître ce Prince infortuné, le reçoit dans son sein, et le lave dans ses ondes.

Les Nymphes de l'Occident ensevelirent son corps fumant encore du triple foudre qui l'avait frappé, et gravèrent ces mots sur la pierre qui couvrit son tombeau.

Ici repose PHAÉTON; *il conduisit le Char de son père ; s'il ne suffit pas dans une si grande en-*

treprise, il ne mourut du moins que pour l'avoir tentée.

IX. Les Sœurs de Phaéton changées en arbres; Cycnus, en Cygne.

Son père malheureux cacha son visage accablé du chagrin le plus profond, et s'il faut en croire la tradition, on dit que le Soleil fut un jour entier sans paraître. L'incendie fournissait assez de lumière, et ce fut du moins un avantage que procura ce malheur.

Clymène, triste, désespérée, se meurtrissant le sein, après avoir dit tout ce qu'on peut penser dans une si cruelle circonstance, parcourut l'univers pour chercher le corps inanimé de son fils, ou du moins ses cendres. Elle les trouve ensevelies sur des bords étrangers; elle se prosterne sur le lieu, lit son nom imprimé sur le marbre, l'arrose de ses pleurs et veut le réchauffer en le pressant contre son cœur. Les Héliades ses sœurs ne lui donnent pas un moindre tribut de douleurs et de larmes, inutiles aux morts, et se frappant la poitrine, appelant jour et nuit le malheureux Phaéton qui n'entend point leurs plaintes, elles s'attachent à son tombeau.

La Lune s'était déjà renouvelée quatre fois : leur douleur durait encore; le temps l'avait tournée en habitude, lorsque Phaétuse, l'aînee de ses sœurs, voulant s'asseoir sur la terre, sentit ses pieds se roidir; la belle Lampétie, voulant aller la secourir, se trouve arrêtée par des racines qui viennent de naître; la troisième, voulant s'arracher les cheveux, n'arrache que des feuilles. Les genoux de l'une deviennent un tronc d'arbre; l'autre se plaint de voir ses bras s'étendre en longs rameaux. Tandis que ce prodige les étonne,

une écorce légère environne leurs épaules et leurs bras. Leur bouche seule était encore découverte; elle appelait leur mère; mais que fera leur mère? Cédant au mouvement qui l'entraîne, ira-t-elle tantôt à l'une, tantôt à l'autre? Les couvrira-t-elle de baisers, pendant qu'elle le peut? Ce n'est pas assez pour sa tendresse, elle essaye de les débarrasser de cette écorce; elle rompt les branches légères qui s'attachent à leurs bras; des gouttes de sang en sortent comme d'une blessure.

« Arrêtez, je vous prie, ma mère! s'écrie chacune de celles qu'elle a touchées, épargnez-nous, vous nous blessez en déchirant cet arbre. C'en est fait... adieu... » L'écorce enveloppant leur tête arrêta les mots qui voulaient passer.

Leurs larmes coulent encore; le Soleil les durcit, il en forme l'ambre qui distille de leurs branches nouvelles; le rapide Eridan le reçoit et le transporte aux Dames romaines qui s'en servent dans leur parure.

Le fils de Sténélée, Cycnus vit ce prodige. Quoiqu'il te fût uni par le sang du côté de sa mère, Phaéton, l'amitié te l'attachait davantage. Il quitta son empire; car il régnait sur les villes et sur les peuples de la Ligurie; il remplit de ses plaintes les rives fertiles de l'Eridan, ainsi que le bois augmenté par les Héliades. Tout d'un coup sa voix affaiblie perd le son de celle d'un homme; des plumes blanches prennent la place de ses cheveux; son cou s'étend et s'éloigne de son sein; une membrane lie ses doigts qui rougissent. Un duvet couvre ses côtés, et sa bouche se termine en un bec sans aiguillon; Cycnus enfin devient un nouvel oiseau. Il ne se fie pas à l'air, il craint Jupiter, il se souvient de la

foudre injustement lancée par ce Dieu. Il cherche les lacs, les étangs les plus profonds, et, redoutant les feux, il établit sa demeure dans les fleuves qui peuvent les éteindre.

X. Le Soleil, à la prière des Dieux, reprend son char et ses fonctions.

Cependant le père de Phaéton en deuil, privé de son éclat, et tel qu'il est lorsqu'il se dérobe à la terre dans une éclipse, déteste le jour, la lumière et lui-même; il s'abandonne à la douleur, et joignant l'humeur à son affliction, il refuse son ministère au monde.

« Depuis le commencement des siecles, disait-il, mon sort n'a-t-il pas éte assez agité? Je me lasse à la fin de tant de travaux renouvelés sans cesse, et sans récompense. Que quelque autre à présent conduise ce Char qui porte la lumière; si personne n'en est capable, comme tous les Dieux avouent qu'ils ne le sont pas, que Jupiter l'entreprenne, et que du moins, pendant qu'il essayera d'en tenir les rênes, il laisse reposer ses foudres si terribles aux pères. Alors il éprouvera la force de mes coursiers enflammés; il apprendra que celui qui ne peut les gouverner ne mérite pas la mort. »

Tandis qu'il parle ainsi, tous les Dieux l'environnent et le conjurent de ne pas laisser l'Univers dans les ténebres. Jupiter lui-même s'excuse d'avoir employé la foudre, et bientôt ajoute en maître les ordres aux prières. Le Soleil rassemble ses chevaux encore effrayés et remplis de terreur; il leur fait sentir l'aiguillon et le fouet; il les presse, leur reprochant la perte de son fils et leur imputant son malheur.

XI. Calisto changée en Ourse.

Jupiter fit ensuite le tour du vaste empire du ciel; il examina si la violence du feu n'avait rien endommagé. Après avoir vu que tout avait repris sa première solidité, il jeta les yeux sur la terre et sur les désastres des hommes: mais l'Arcadie, qui lui fut toujours chère, devint le premier objet de ses soins; il rétablit ses fontaines et ses rivières qui semblaient craindre de couler; il couvrit les campagnes d'herbes nouvelles, les arbres de feuilles, et commanda aux forêts de reverdir.

Pendant que ses regards erraient de tous côtés, ils s'arrêtèrent sur une Nymphe du mont Nonacrien, et des feux secrets embrasèrent aussitôt son cœur. L'occupation de cette Nymphe n'était point de préparer de la laine ou de la travailler, de varier la forme et l'arrangement de ses cheveux. Un ruban blanc les liait négligemment; une agrafe attachait ses habits. Tantôt elle maniait un javelot léger, tantôt elle se servait de l'arc. Elle était de la suite de Diane; aucune Nymphe du mont Ménale ne fut plus agréable à cette Déesse; mais le bonheur est-il durable?

Le Soleil élevé s'avançait déjà dans l'espace qu'il parcourt au-delà du midi, lorsque Calisto pénétra dans une forêt qu'avait respectée tous les âges. Elle ôta son carquois de ses épaules, détendit son arc, se coucha sur la terre tapissée d'un gazon épais et reposa sa tête sur son carquois.

Bientôt Diane, suivie d'une troupe choisie, fière du carnage qu'elle avait fait des bêtes féroces, paraît sur cette montagne. Elle aperçoit la Nymphe et l'appelle; Calisto fuit à cette voix.

Qu'il est difficile que le crime ne se trahisse

lui-même sur le visage. A peine lève-t-elle ses yeux attachés à la terre; elle n'ose plus, comme autrefois, se montrer à côté de la fille de Latone, ni se mettre à la tête de ses compagnes; elle se tait, et sa rougeur et sa confusion annoncent l'outrage que vient de recevoir sa pudeur. « Fuis loin de moi! » s'écrie la Déesse, ne souille point ces ondes sacrées. » Elle lui commande de se séparer des Nymphes qui l'accompagnent.

L'épouse du Dieu qui est armé du tonnerre s'était aperçue de cette intrigue dans le temps; mais elle avait renvoyé sa vengeance à des moments plus favorables. Elle n'avait plus de raisons de la différer. Arcas était déjà née de Calisto, et cette naissance même confirmant l'infidélité de son époux, rendit sa fureur plus terrible.

« Malheureuse, dit-elle, il fallait encore que tu fusses féconde pour que mon injure fût mieux connue, et la honte de Jupiter plus manifeste; tu ne resteras pas impunie : je t'ôterai cette beauté qui te rend si vaine et que chérit mon époux. »

Elle dit, et saisissant la Nymphe par les cheveux, elle la jette sur la terre. Calisto, suppliante, lui tendait vainement les bras : ils commencèrent à se couvrir d'un poil noir; ses mains se recourbèrent pour faire l'office des pieds; ses doigts s'étendirent en ongles; cette bouche, l'objet des éloges de Jupiter, s'ouvrit d'une manière affreuse, et pour que ses prières ni ses discours ne puissent toucher personne, Junon la prive de la parole : elle lui laisse une voix farouche, menaçante et qui inspire la terreur. La raison qu'elle avait auparavant lui reste encore sous la forme d'une Ourse. Elle porte ce qui fut autrefois ses mains vers le ciel et les astres,

qu'elle prend à témoin de ses douleurs par un gémissement continuel. Elle sent toute l'ingratitude de son amant, sans pouvoir l'exprimer.

Combien de fois, n'osant pas demeurer seule dans les forêts, erra-t-elle autour de sa maison et dans les champs qui lui avaient appartenu! Combien de fois courut-elle à travers les rochers, effrayée des cris des chiens! Elle qui chassait avant son infortune, fuyait épouvantée devant les chasseurs. Souvent elle se cachait à la vue des bêtes féroces; oubliant ce qu'elle était devenue, Ourse, elle craignait les Ours; elle redoutait aussi les Loups, quoique son père fût avec eux.

XII. Calisto placée par Jupiter parmi les astres avec Arcas son fils.

Arcas, ce triste reste de la race de Lycaon, ignorant le destin de sa mère et son changement, était parvenu à l'âge de quinze ans. Un jour qu'il poursuivait les bêtes sauvages, qu'il avait choisi les lieux les plus propres à la chasse et tendu ses toiles dans les forêts d'Erimanthe, il rencontre sa mère qui s'arrête à sa vue et paraît le reconnaître. Il fuit, il croit éviter une Ourse, il en craint les yeux toujours fixés sur lui; elle le suit, cherche à l'approcher. Arcas, effrayé, s'apprêtait à lui lancer un trait mortel dans le cœur; Jupiter l'arrêta, prévint un parricide, les enleva tous les deux, le plaça dans le ciel, où les avaient portés les vents, et en forma deux constellations voisines l'une de l'autre.

Junon frémit de voir sa rivale briller parmi les astres; elle descendit dans la mer auprès de Thétis, sa nourrice, et du vieil Océan que

respectent les Dieux mêmes. Elle répondit de cette manière aux questions qu'ils lui firent sur le motif de son voyage :

« Vous demandez pourquoi la Reine des Dieux a quitté le séjour céleste : c'est qu'une autre occupe ma place dans le ciel. Je vous trompe, si, lorsque la nuit aura répondu l'obscurité dans l'univers, vous ne voyez pas auprès du dernier cercle qui environne le pôle du monde, des étoiles admises, à ma honte et depuis peu, au rang des Divinités. Maintenant, qui craindra de m'outrager? Qui redoutera ma vengeance, puisque je fais la grandeur de ceux à qui je veux nuire? Voilà donc tout ce que j'ai fait: quelle puissance est donc la mienne? Je l'ai tirée d'avec les hommes, elle est Déesse. Telles sont les peines que j'impose aux coupables, tel est mon pouvoir. Qu'il lui rende encore sa première forme, comme il a déjà fait autrefois pour Io. Et pourquoi, chassant Junon de son lit, ne la met-il point à sa place, et ne devient-il pas le gendre de Lycaon? Mais vous, si l'outrage qu'on m'a fait vous touche, défendez à l'Ourse ces mers vastes où vous recevez toutes les étoiles. »

XIII. Le Corbeau de blanc qu'i. était devenu noir.

Les Dieux de la mer consentirent à la demande de Junon, et cette Déesse remonta sur son char rapide, traîné par des Paons. Ces oiseaux avaient été parés des yeux d'Argus assassiné, dans le même temps où tes ailes, indiscret Corbeau, devinrent noires, de blanches qu'elles étaient auparavant. Ses plumes argentées avaient eu tout l'éclat de la neige; elles égalaient celui de la Colombe, sur laquelle on n'apercevait aucune tache; elles n'eussent pas cédé même à celui de l'Oie,

dont le chant, dans la suite, sauva le Capitole pendant la nuit, ni du Cygne ami des fleuves. Son indiscrétion causa son malheur. Coupable d'avoir trop parlé, il perdit sa blancheur pour prendre la couleur opposée.

La Thessalie n'eut point de fille plus belle que Coronis, de la ville de Laris. Elle te plut, Dieu de Delphes; l'oiseau qui t'est consacré, le Corbeau, fut témoin de son inconstance, et te découvrit le crime caché. Le laurier qui couronne le Dieu tombe de sa tête; sa lyre échappe de sa main, la pâleur couvre son visage. Enflammé de courroux, il lui perce le sein d'un trait inévitable.

Coronis, frappée, pousse un gémissement; elle arrache la flèche de sa blessure, et son sang baigne aussitôt ses membres délicats. « Tu pouvais me punir, Apollon, s'écrie-t-elle, mais tu devais attendre la naissance de l'enfant que je porte dans mon sein. Nous périrons du même coup, et dans une seule personne, tu en immoles deux. » A ce mot, elle perdit la vie avec son sang; le froid de la mort s'empara de ce corps dont l'âme venait de s'échapper.

Son amant se repentit, mais trop tard, d'une vengeance si cruelle. Il s'abhorre d'avoir écouté le Corbeau, et de s'être livré à son premier mouvement; il déteste l'oiseau par lequel il a su le crime, et qui fut la cause de sa fureur; il a en horreur ses traits, son arc et la main qui s'en est servie. Il réchauffe ce corps pâle et glacé, il cherche par des soins tardifs à vaincre les Destins. Il emploie inutilement les secours de la médecine. Après de vains efforts, il fait préparer le bûcher dont les flammes doivent consumer son amante. Alors des gémissements, des sanglots sortent du fond de son cœur; car il ne

convient pas que les larmes baignent les yeux des immortels. Tels sont ceux de la compagne du Taureau, regardant élevée dans l'air la massue qui brise en tombant la tête de la jeune victime qu'elle allaite.

Le Dieu ne souffrit pas que son fils fût réduit en cendres; il le tira du sein de sa mère et du feu. et le porta dans l'antre du Centaure Chiron. Ensuite il défendit au Corbeau, qui attendait une récompense de son rapport, de paraître parmi les oiseaux qui sont blancs.

XIV. Métamorphoses différentes d'Esculape, de Chiron et d'Ocyroé.

Chiron cependant se réjouissait d'élever cet enfant d'un Dieu; il se glorifiait de cet emploi pénible, mais honorable; sa fille le partageait avec lui; de longs cheveux blonds lui descendaient sur les épaules. La Nymphe Chariclo lui avait donné le jour sur les bords d'un fleuve rapide et l'avait appelée Ocyroé. Peu contente de posséder les connaissances de Chiron, elle chantait encore les secrets des Destins.

Un jour, agitée de fureurs prophétiques, pleine du Dieu qui l'inspirait, elle dit en regardant le nourrisson de son père : « Crois, jeune enfant, et sois utile à tout l'univers. Par toi les corps mortels triompheront souvent du trépas. Ton pouvoir ira jusqu'à rendre à la vie ceux que la mort en aura privés. Une fois tu l'oseras entreprendre malgré les Dieux irrités. La foudre de ton aïeul t'empêchera de le faire encore. Quoique Dieu, tu mourras; tu redeviendras ensuite Dieu; deux fois tu renouvelleras ta destinée. Et vous aussi, mon père, né immortel et devant vivre toujours, par la loi de votre naissance, vous

souhaiterez pouvoir mourir, quand vous serez tourmenté par tous les poisons d'un Serpent, qui pénétreront dans vos membres déchirés. Les Dieux vous ôteront cette immortalité funeste, et les Parques couperont le fil de vos années. »

Il lui restait encore quelques secrets à découvrir; mais de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine, des larmes coulent le long de ses joues, elle continue : « Les Destins m'arrêtent; il m'est défendu d'en dire davantage; ils m'interdisent l'usage de la voix. Mon savoir est-il donc si grand, puisqu'il m'attire le courroux des Dieux? J'aimerais mieux n'avoir jamais connu l'avenir. Il me semble déjà que ma figure humaine s'évanouit; déjà l'herbe est la seule nourriture qui me plaise; un mouvement inconnu m'entraîne à courir les campagnes; je deviens une Jument comme Chiron; pourquoi cependant tout entière? mon père tient des deux formes. »

C'est ainsi qu'elle parle; la dernière partie de ses plaintes est à peine entendue. Bientôt ses paroles se confondent; bientôt ce ne sont plus des mots, ni les cris d'une Jument, mais une imitation de ceux de cette dernière; un instant après elle rend de véritables hennissements. Ses mains s'agitèrent sur l'herbe; ses doigts se resserrèrent; une seule corne enferma ses cinq ongles; sa bouche s'étendit ainsi que son cou; la dernière partie de sa robe descend comme une queue; ses cheveux qui flottaient sur son cou, deviennent une longue crinière. Sa forme et sa voix étaient changées, et cette métamorphose lui fit donner un autre nom.

XV. Battus changé en pierre.

Le malheureux Chiron pleurait, et demandait en vain ton secours, Apollon; mais tu ne pouvais empêcher les décrets de Jupiter, et quand tu l'aurais pu, tu n'étais pas présent. Tu demeurais dans la ville d'Elis et dans les champs de Messène. Alors couvert de l'habit d'un Berger, tu tenais une houlette dans ta main gauche, tandis que ta main droite portait une flûte. On dit qu'un jour occupé de tes amours et de tes chants, oubliant de veiller sur tes Bœufs, tu les laissas s'égarer dans les campagnes de Pyle. Le fils de Maïa, Mercure, les aperçut, et cédant à ses dispositions naturelles, il les poussa dans une forêt pour les y cacher.

Personne n'avait vu ce vol qu'un vieillard connu dans ces campagnes; ses voisins l'appelaient Battus; il gardait dans de gras pâturages les chevaux superbes du riche Nélée. Mercure le craint et cherche à le séduire. « Ami, qui que tu sois, lui dit-il en le flattant de la main, si quelqu'un, par hasard, cherchait ce troupeau, réponds que tu ne l'as point vu; et pour récompenser ton silence, prends cette vache blanche; et il la lui donna. »

Battus l'ayant reçue, lui dit ces mots : « Allez en sûreté; cette pierre, et il lui en montrait une, parlera plutôt que moi de votre larcin. »

Mercure feignit de s'éloigner; mais il revint bientôt; ayant changé de figure et de voix, il lui cria : « Si tu viens de voir des Bœufs aller de ce côté, prête-moi ton secours, romps le silence sur ce vol, et je te donnerai ce Taureau et sa compagne. »

Battus ayant comparé les deux récom-

penses : « Ils sont, lui répondit-il, derrière ces montagnes. » Ils y étaient effectivement. Le petit-fils d'Atlas sourit. « Tu me trahis, dit-il, perfide, et tu me décèles à moi-même. » Il changea cet homme parjure en une pierre, qui maintenant appelée pierre de touche, conserve encore cet ancien nom injurieux qu'elle n'a pas mérité.

XVI. Mercure voit Hersé dont il devient amoureux.

Le Dieu qui porte le Caducée s'élève alors dans les airs. Soutenu sur ses ailes égales, il regardait, en volant, les campagnes d'Athènes, pays agréable à Minerve, et les bois du Lycée. C'était par hasard le jour où, selon leur coutume, des Nymphes chastes portaient sur leurs têtes et dans des corbeilles ornées de fleurs, des offrandes pures au Temple de Pallas. Mercure les aperçoit à leur retour ; il ne continue plus sa route en avançant, mais il semble voler autour d'elles. Comme le Milan, cet oiseau rapide, plane autour des victimes entourées d'une troupe de sacrificateurs qu'il redoute, il n'ose pas trop s'éloigner, il tourne, et ses yeux avides restent fixés sur la proie qu'il espère ; ainsi l'agile Cyllène dirige son vol sur les murs d'Athènes, va et revient, et parcourt toujours le même cercle.

Autant que l'étoile de Vénus brille au-dessus de tous les astres, autant que Diane est elle-même au-dessus de cette étoile, autant Hersé était plus belle que les autres nymphes. Elle faisait l'ornement des fêtes et celui de ses compagnes. Le fils de Jupiter, ébloui de ses attraits, s'enflamme dans l'air où il est suspendu, comme la balle de plomb qui lancée par la fronde vole, s'échauffe dans

sa course, se fond, et trouve sous les nues des feux qu'elle ne connaissait pas.

Le Dieu change de route, et laissant le ciel, descend dans d'autres lieux. Il ne se déguise point, tant il compte sur sa beauté. Quoiqu'il soit d'une figure avantageuse, il ne laisse pas de se parer. Il arrange ses cheveux ; il dispose son habit de manière qu'il flotte avec élégance, et que la broderie en paraisse toute d'or. Il s'exerce à porter avec grâce cette baguette qui excite le sommeil ; il a soin que les ailes attachées à ses pieds brillent d'un nouvel éclat comme le reste de son ajustement. Aglaure l'observe des mêmes yeux dont elle avait regardé depuis peu les secrets de Minerve. La Déesse guerrière tourne sur elle un regard farouche.

XVII. Pallas se rend dans la demeure de l'Envie.

Soudain elle porte ses pas vers la demeure sombre et sanglante de l'Envie. C'est un antre caché dans la profondeur des vallées. Le Soleil semble fuir ce lieu ; le vent n'y pénètre jamais, la tristesse et le froid le remplissent ; on n'y trouve point de feux ; les brouillards epais y font régner sans cesse l'obscurité.

La Déesse redoutable des combats s'arrête devant ce séjour ; car il n'est pas permis à Minerve d'y entrer. Du bout de sa lance, elle en frappe les portes qui retentisssent et s'ouvrent. Elle aperçoit l'Envie mangeant des serpents, aliments affreux de sa rage, et détourne la tête à sa vue. Celle-ci se lève pesamment de la terre sur laquelle elle était couchée ; elle laisse ses serpents à demi rongés, et s'avance d'un pas incertain. Dès qu'elle eut reconnu la Déesse parée de ses

armes et de sa beauté, elle frémit et soupira.

La pâleur règne sur son visage; la maigreur s'est emparée de son corps; ses yeux égarés ne se fixent jamais qu'obliquement. La rouille consume ses dents. Son cœur est rempli de fiel, et sa bouche de poison. Le rire s'éloigne de ses lèvres, si ce n'est celui qu'excite l'aspect des douleurs. Elle ne jouit point du sommeil; sans cesse éveillée par des soucis vigilants, elle souffre de ne pas voir les malheurs des hommes, et gémit de voir leur bonheur. Elle tourmente, et est tourmentée en même temps; c'est son supplice.

Minerve, quoique remplie d'horreur pour ce monstre, lui dit cependant ces mots: « Jette tes poisons sur une des filles de Cécrops; c'est là tout ce que je veux de toi; Aglaure est cette fille. » Sans parler davantage, elle part, et quitte la terre qu'elle repousse de sa lance.

L'Envie, d'un œil sombre et de côté, regarde partir la Déesse, laisse échapper quelques murmures étouffés, et se plaint du succès dont ses volontés vont être suivies. Elle prend son bâton noueux, qu'une chaîne d'épines environne tout entier et se couvre d'une nue épaisse.

Partout où elle passe, elle détruit l'émail des campagnes, brûle les herbes, coupe les têtes des épis, et souille de son haleine infecte les peuples, les villes et les maisons. Enfin elle aperçoit la ville d'Athènes, où fleurissent les arts, les richesses, la paix et les plaisirs; elle retient à peine ses larmes, parce qu'elle n'y voit rien qui doive en faire couler.

XVIII. L'Envie tourmente Aglaure, que Mercure métamorphose en pierre.

Arrivée dans le palais de Cécrops, elle exécute l'ordre qu'elle a reçu. Elle porte sur le sein d'Aglaure une main imprégnée de poisons dont elle remplit son cœur. Elle souffle sur cette Princesse le venin le plus subtil, l'insinue dans ses poumons, dans ses os ; et pour que rien n'en arrête le progrès et l'effet, elle présente à ses yeux sa sœur, son mariage brillant, le Dieu sous sa plus belle image, et lui fait voir ce spectacle dans tout son éclat.

Aglaure accablée est saisie d'une douleur secrète ; elle gémit le jour et la nuit, fatiguée de l'un et de l'autre. Malheureuse, une langueur cruelle la consume, telle que la glace qui se fond aux rayons d'un soleil incertain. Jalouse du bonheur d'Hersé, elle brûle comme ces herbes épineuses, qui se réduisent lentement en cendres et ne donnent aucune flamme. Souvent elle souhaite la mort pour ne point voir l'hymen de sa sœur. Quelquefois elle songe à révéler ce secret à des parents rigides, et à le leur annoncer comme un crime ; elle court enfin à la porte pour chasser le Dieu lorsqu'il se présentera.

Sans écouter ses paroles gracieuses, ni ses prières, rejetant ses caresses : « Cessez, lui dit-elle, je ne quitte point ce lieu que vous ne soyez parti. — Je m'en tiens à cette résolution, lui répond sur-le-champ Mercure. » Son caducée touche la porte et l'ouvre. Aglaure veut se lever ; mais les parties que nous fléchissons pour nous asseoir, accablées d'une pesanteur inconnue, refusent de se mouvoir. Elle essaye de tendre son corps, mais ses genoux se durcissent ; un froid coule dans ses

ongles, ses veines perdent leur sang et blanchissent ; et semblable à la gangrène incurable, qui s'étendant insensiblement, ajoute aux parties malades celles qui ne le sont pas, le froid mortel pénètre peu à peu jusqu'au cœur d'Aglaure, arrête sa respiration, et ferme en elle les sources de la vie. Elle n'essaya point de parler, et quand elle l'aurait voulu, sa voix n'eût plus trouvé de passage. La pétrification était déjà parvenue à son cou. Sa bouche était devenue dure. Statue inanimée, elle était assise. La pierre n'en était pas blanche. L'Envie l'avait ternie.

XIX. Jupiter revêt la forme d'un Taureau.

Mercure s'étant ainsi vengé de son esprit jaloux, de ses promesses vaines, quitte les campagnes protégées par Pallas, et remonte au ciel porté sur ses ailes. Jupiter l'appelle aussitôt, et sans lui faire connaître le nouvel objet de ses amours : « Mon fils, lui dit-il, fidèle exécuteur de mes ordres, que rien ne t'arrête, vole avec ta vitesse ordinaire, et descends sur cette partie de la terre qui voit les Pléiades à sa gauche ; les peuples qui l'habitent la nomment Sidonie ; tu vois ce troupeau qui paît l'herbe sur ces montagnes ; conduis-le sur le bord de la mer. »

Il dit, et les Taureaux chassés de la montagne tournent déjà leurs pas vers le rivage indiqué, où la fille du Roi, suivie de ses compagnes, s'amusait selon sa coutume.

L'Amour et la Majesté ne se concilient pas bien ; ils ne sont point faits pour marcher ensemble. Le Père et le Maître des Divinités quitte le poids du sceptre ; ce Dieu dont un triple foudre arme la main, qui d'un mouvement de sa tête fait trembler les cieux, la terre et les mers, revêt la forme d'un Tau-

reau. Mêlé parmi les autres, il mugit, et promène sa beauté sur la plaine. Sa blancheur égale celle de la neige que n'a point foulée le pied du voyageur, ni souillé le pluvieux Auster. Ses muscles s'élevaient sur son cou, son fanon pendait agréablement sur sa poitrine; ses cornes étaient petites, on les croirait sorties de la main de l'ouvrier; elles brillaient comme le diamant le plus pur. Son front n'était point menaçant; ses yeux n'étaient point farouches; la paix semblait y respirer.

La fille d'Agénor, Europe, l'admire; il est si beau, il annonce si peu de férocité; mais quoiqu'il parût si doux, elle craignit d'abord de le toucher. Bientôt elle en approche, et lui présente des fleurs.

Tantôt il folâtre et bondit sur l'herbe; tantôt il s'étend sur un sable pur. Europe quitte peu à peu sa crainte, porte sur sa poitrine une main timide et caressante; elle passe à ses cornes des liens de fleurs; elle ose même s'asseoir sur son dos. Elle ne connaissait pas celui qu'elle pressait.

Le Dieu s'éloignant doucement de la terre et du rivage sec, imprime des traces trompeuses dans les premieres ondes; ensuite il va plus loin; il emporte enfin sa proie à travers les mers. Europe tremble, elle regarde le rivage qu'elle quitte. D'une main elle tient les cornes du Taureau, elle appuie l'autre sur son dos, et ses habits légers flottent agités par le souffle des vents.

LIVRE TROISIÈME

ARGUMENTS. — Les dents du Dragon forment des soldats; Actéon changé en cerf; Narcisse en fleur; Echo en voix; des matelots en dauphins. Tirésias aveugle et prédisant l'avenir. Sacrifices de Bacchus. Penthée déchiré.

I. Cadmus bâtit Thèbes; ses compagnons mis à mort par un dragon.

Déjà Jupiter était arrivé dans les campagnes de la Crète; il avait quitté la figure trompeuse du taureau et s'était fait connaître à Europe.

Agenor, ignorant le destin de cette princesse, ordonne à son fils Cadmus d'aller chercher sa sœur enlevée; tendre et cruel à la fois, il veut que l'exil soit sa peine s'il ne la retrouve point.

L'infortuné Cadmus fuit sa patrie et le courroux de son père, après avoir inutilement parcouru l'univers; car, qui peut découvrir les larcins de Jupiter? Il consulte alors en tremblant l'oracle d'Apollon, et lui demande quelle terre il doit habiter désormais. Le Dieu lui répondit :

Tu trouveras dans des champs solitaires une Génisse qui n'a jamais porté le joug et qui ne connaît point encore les travaux de la charrue. Marche sous sa conduite, et dans la contrée où tu la verras s'arrêter, bâtis une ville, et nomme cette contrée Béotie.

A peine était-il sorti de l'antre arrosé par la source de Castalie, qu'il aperçoit une génisse sans gardien, allant avec lenteur, et ne portant sur sa tête aucune marque de servi-

tude. Il la suit et s'attache à ne point perdre ses traces, adorant en silence le Dieu qui la guide.

Il avait déjà traversé le fleuve Céphyse et les champs de Panope, lorsque la Génisse s'arrêta. Il la vit alors porter vers le ciel son front large orné de cornes élevées, frapper l'air de ses mugissements, regarder ensuite celui qui suivait ses pas, se coucher et reposer ses flancs sur l'herbe. Cadmus rend grâces aux Dieux, baise cette terre étrangère et salue ces montagnes et ces champs inconnus. Voulant ensuite sacrifier à Jupiter, il ordonne à ses compagnons d'aller puiser de l'eau dans des sources pures.

Non loin de là se trouvait une forêt antique, que la cognée n'avait jamais offensée Un antre environné de haies et d'arbrisseaux était au milieu. Les pierres grossieres qui en formaient l'entrée étaient disposées en arc; il en sortait une onde abondante. C'était la retraite du Dragon consacré à Mars. Ses écailles ont la couleur et l'éclat de l'or, ses yeux étincellent de feux, son corps est enflé de venin, il agite et darde trois langues, trois rangs de dents arment sa gueule.

Quand les Tyriens furent arrivés dans ce lieu funeste, ils plongèrent un vase dans cette onde; au bruit qu'ils firent, le Dragon étendit la tête hors de son antre et poussa d'affreux sifflements. L'urne échappe de leurs mains, leur sang se glace, ils sont frappés de terreur.

Le monstre cependant plie et replie son corps écaillé, bondit et forme des arcs immenses; il se dresse et s'élève en l'air jusqu'à la moitié de son corps; il regarde dans le bois. Quand on le voit tout entier, il paraît aussi grand que le Dragon céleste qui sé-

pare la grande Ourse de la petite. Sans tarder, il s'élance sur les Phéniciens; soit qu'ils lui préparassent des traits, soit qu'ils songeassent à fuir, soit que la crainte leur défendît l'un et l'autre, il déchire les uns par ses morsures, il étouffe les autres en les embrassant, il en fait mourir plusieurs qui respirent ses poisons.

II. Cadmus tue le Dragon.

Déjà le soleil, dans sa plus haute élévation, diminuait les ombres. Le fils d'Agénor, inquiet du retard de ses compagnons, marche sur leurs pas. Il était vêtu d'une peau de lion, armé d'un javelot et d'une lance; son courage était encore superieur à ses armes. Il entre dans la forêt, voit ses soldats expirants, et le Dragon vainqueur, sur le dos de ses victimes, suçant leurs blessures sanglantes.

« Amis, s'écria-t-il, je vais vous venger ou vous suivre. » A ces mots, il prend un caillou d'une masse et d'un poids énormes; il le jette avec vigueur. Ce coup, dont la force aurait ébranlé les murailles les plus épaisses et les tours les plus solides, ne fit aucune blessure au monstre, défendu par ses écailles comme par une cuirasse. La dureté de sa peau le renvoie; mais elle ne repoussa pas de même le javelot que lui lança Cadmus. Il s'arrêta dans la courbure de son dos, où le fer descendit tout entier.

Rendu plus furieux par la douleur, le Serpent porte sa tête en arrière, se replie, regarde sa blessure et mord le trait qui y est fixé. Il le secoue de tous côtés, il ébranle le bois et parvient presque à l'en arracher; mais le fer reste engagé dans les os; ses veines gonflées s'enflent autour de son cou; une

écume blanchâtre environne sa gueule; ses écailles résonnent en pressant la terre sur laquelle il rampe. Chaque souffle qu'il exhale infecte, empoisonne les airs. Quelquefois il se recourbe et forme des cercles; quelquefois il s'étend en ligne droite; bientôt il s'élance avec impétuosité, et, tel qu'un torrent grossi par les pluies, il renverse les arbres qu'il rencontre sur son passage. Cadmus s'éloigne de quelque pas et l'évite; il soutient ses attaques avec la dépouille du lion qui le couvre, et du fer de sa lance écarte sa gueule menaçante.

Le Dragon redouble ses fureurs et fatigue en vain ses dents sur le fer; il les brise et se blesse. Déjà son sang commençait à couler et rougissait l'herbe verte; mais cette plaie était légère, parce qu'en retirant sa tête en arrière, il évitait la pointe de la lance et l'empêchait de pénétrer plus avant. Enfin, le fils d'Agénor lui plonge le fer dans le gosier, le suit et le pousse jusque auprès d'un gros chêne sur lequel le serpent reste et s'appuie; il l'y fixe en le perçant, ainsi que l'arbre, qui plie, courbé sous le poids, gémissant en quelque sorte des coups qu'il reçoit de la queue de ce monstre.

Pendant que Cadmus examinait la grosseur de ce Dragon qu'il venait de vaincre, une voix se fit entendre; on ne put connaître de quel endroit elle venait, mais elle fut entendue :

Pourquoi, fils d'Agénor, regardes-tu ce Serpent? Tu seras Serpent un jour.

Cadmus, à cette menace, reste longtemps effrayé. Dans le même moment, son courage l'abandonne; il pâlit, la terreur le glace, ses cheveux se hérissent.

III. Les dents du dragon forment une armée.

Soudain, prête à favoriser le héros, et descendant à travers les airs, Pallas se présente à ses yeux. Elle lui commande de semer dans des sillons les dents du monstre, qui doivent être la source d'un peuple futur. Il obéit. Après avoir ouvert la terre pressée par la charrue, il y répand ces semences qui doivent produire des hommes. Peu de temps après, à peine le croira-t-on, la terre commence à se mouvoir; d'abord on voit sortir de son sein des bouts de lance, des casques ornés d'aigrettes et de plumes de différentes couleurs; bientôt on aperçoit des épaules, des corps, des bras chargés de traits; il croît enfin une moisson d'hommes armés. Ainsi s'élèvent ces décorations théâtrales qui représentent des hommes; ils font voir d'abord leurs visages, le reste vient par degrés; ils se montrent enfin tout entiers et semblent poser leurs pieds sur la terre.

Surpris de ces nouveaux ennemis, Cadmus se préparait à combattre. « Arrête, lui dit un de ceux que venait de produire la terre, et ne te mêle point dans nos querelles civiles. » En disant ces mots, il perce un de ses frères d'un coup d'épée et tombe lui-même percé d'un coup de javelot. Celui qui vient de le frapper ne lui survit pas longtemps et perd la vie qui l'anime depuis un instant. Toute la troupe s'enflamme à cet exemple d'une égale fureur, et ces frères nés si subitement expirent en même temps sous leurs coups mutuels.

Ainsi, cette jeunesse abrégeant le court espace de sa vie, frappait en tombant le sein de sa mère. Cinq seulement échappèrent; chion fut un de ces derniers. Il jeta ses

armes à terre par l'ordre de Minerve, demanda et donna des gages de paix à ses frères. Ils furent les compagnons des travaux de Cadmus lorsqu'il bâtit la ville ordonnée par Apollon.

IV Actéon changé par Diane en Cerf

Déjà Thèbes existait. Tu pouvais, ô Cadmus! regarder ton exil comme un bonheur. Mars et Vénus t'avaient fait leur gendre; ajoute à l'origine d'une telle épouse la naissance de tant de fils, de tant de filles et de leurs enfants, ceux-ci déjà dans la jeunesse; mais il faut toujours attendre la dernière heure de l'homme pour juger de son bonheur, et personne avant sa mort ne peut s'appeler heureux.

Parmi tant de prospérités, un de tes petits-fils causa tes premières douleurs. Des cornes étrangères s'élevèrent sur son front, des chiens s'abreuvèrent du sang de leur maître, et si l'on demande la cause de ce malheur, il n'était point coupable; la fortune seule fit son crime, s'il peut y en avoir dans une erreur.

Le mont Cithéron était couvert du sang et du carnage des animaux; le jour avait déjà raccourci les ombres, et le soleil, dans un juste milieu, était également éloigné des lieux où il se lève et de ceux où il se couche, quand le jeune Actéon rassembla ses compagnons, et leur parla de cette manière :

« Nos filets, nos javelots sont souillés d'assez de sang: notre chasse a été heureuse aujourd'hui. Demain, lorsque l'Aurore portée sur son char doré aura ramené le jour, nous reprendrons nos travaux. Le soleil à present éclaire également les deux bornes de la terre, il attire avec plus de force les vapeurs des

campagnes. Suspendons nos fatigues, détendez vos filets. »

Ils exécutent ces ordres, et la chasse est interrompue.

Non loin de cet endroit était une vallée ouverte de pins et de cyprès, appelée Gargaphie et consacrée à Diane. A l'extrémité la plus reculée se trouvait un antre sombre qui n'était point l'ouvrage de l'art; la nature seule en avait imité les effets; elle avait formé une voûte simple de pierre ponce et de tuf; une source pure y murmure à droite; son onde limpide coule et serpente sur un lit de gazon.

C'est là que la Déesse des Forêts, lasse de chasser, avait coutume de rafraîchir ses membres délicats. Ce jour même elle y vint, et dès qu'elle fut arrivée, elle remit à l'une de ses Nymphes son javelot, son carquois et son arc détendu; une seconde détache ses habits, tandis que deux autres défont sa chaussure. Crocalé, fille du fleuve Ismène, plus adroite que ses compagnes, rassemble et noue les cheveux de la déesse épars sur son cou, quoiqu'elle laisse flotter les siens. Néphele, Hyale, Rhanis, Psécas et Phiale puisent de l'eau dans des urnes et la font couler sur leur maîtresse.

Pendant que, selon sa coutume, la fille de Titan se baignait dans cette onde, le fils de Cadmus, ayant remis sa chasse, errait d'un pas incertain dans ces forêts qu'il ne connaissait pas. Entraîné par sa destinée, il parvint dans ce lieu. Combien Diane eût alors souhaité d'avoir ses traits rapides! A leur défaut, elle se sert de l'onde qui coule sous ses mains: elle en puise, en jette sur le visage d'Actéon et en arrose les cheveux; elle donne a sa tête les cornes d'un Cerf déjà

vieux. Elle allonge son cou, élève ses oreilles, qu'elle termine en pointe. Elle change ses mains en pieds, ses bras en longues jambes, et revêt son corps d'une peau tachetée; à ces changements rapides, Diane ajoute la crainte.

Le fils d'Autonoé s'enfuit et s'étonne de la légèreté de sa course : mais lorsqu'il eut vu son bois dans le cristal d'une onde qu'il fréquentait : Malheureux! voulut-il s'écrier; la parole manque à ses désirs; il gémit, ce fut son langage; les larmes même ne purent couler de ses yeux, et sa raison qu'il avait auparavant fut la seule chose qu'il conserva.

V. Actéon déchiré par ses chiens.

Que fera-t-il? retournera-t-il dans le palais de son père? ira-t-il se cacher dans les forêts? La peur ne lui permet pas de suivre ce dernier parti; la honte le détourne de l'autre. Tandis qu'il flotte dans le doute, ses chiens l'aperçoivent. Mélampe et Ichnobate en donnent les premiers des signes par leurs aboiements; celui-là vient de Sparte, et celui-ci de l'île de Crète.

Les autres accourent aussitôt avec la légèreté des vents : Pamphagus, Dorcée, Oribase, tous trois d'Arcadie; le courageux Nébrophon, le cruel Théron, suivi de Lélape; Ptérélas et Agré, l'un si rapide à la course, et l'autre si adroit à découvrir les traces du gibier; Hylé blessé depuis peu par un sanglier farouche; Napé qui naquit d'un loup; Pémène qui avait autrefois marché à la suite des troupeaux; Harpye accompagnée de ses deux petits; Ladon de Sycione avec ses flancs resserrés; Dromas, Canace, Sticte, Tigre, Alcé, Leucon dont la blancheur égale celle de la neige; le noir Asbo, le fort Lacon, Aëllo qui est si léger, Thoüs, Lyciscas et son frère

Cyprius; Harpale dont le corps est noir, et qui n'a qu'une marque blanche sur le front; Mélane, Lachné qui a tous ses poils hérissés; Labros, Agriode, Hylactor à la voix aiguë, tous trois nés d'un père de Crète et d'une mère de Sparte; et plusieurs autres enfin, dont les noms seraient trop longs à rapporter.

Toute cette meute brûlant de saisir sa proie, poursuit Actéon à travers les rochers, les précipices, les endroits les moins accessibles, partout où le chemin est le plus difficile et dans les lieux où il n'y en a point. Il fuit dans ces mêmes montagnes où il avait chassé si souvent; hélas! il fuit ses compagnons. Il voudrait crier: « Je suis Actéon, reconnaissez votre maître; » mais les expressions lui manquent.

Cependant l'air résonne des cris de ses chiens. Mélanchète lui fait les premières blessures; Théridamas le mord ensuite, Orésitrophe l'atteint à l'épaule; ceux-ci étaient partis les derniers, mais ils avaient abrégé leur route en traversant la montagne; ils arrêtent le prince, les autres suivent, se jettent sur lui, l'accablent de morsures. Il ne reste déjà plus sur son corps de place pour de nouvelles plaies. Il gémit, et les sons qu'il fait entendre, s'ils ne sont pas semblables à ceux d'un homme, sont cependant différents de ceux d'un cerf; il remplit de ses plaintes ces lieux qu'il a tant parcourus; et fléchissant les genoux d'un air suppliant comme s'il eût demandé la vie, il porte sa tête muette de tous côtés, de la même manière qu'il aurait tendu les bras; mais ses compagnons qui ne le reconnaissent point excitent la meute avec les cris accoutumés. Ils cherchent Actéon des yeux, et le croyant éloigné,

l'appellent à l'envi; il tourne la tête à ce nom; ils se plaignent de son absence qui le prive du plaisir d'assister à la mort du cerf. Il voudrait bien ne pas s'y trouver, mais il est présent; il desirerait ne pas éprouver la barbarie de ses chiens; ils l'environnent de tous côtés; ils déchirent leur maître dans le cerf qui le leur dérobe.

On dit que le courroux de Diane ne put être apaisé que par la mort de ce malheureux prince, qui perdit la vie par tant de blessures.

VI. Tirésias aveugle, prédisant l'avenir. Echo.

Les sentiments furent partagés sur cette vengeance; plusieurs la trouvèrent injuste et cruelle, d'autres l'approuvèrent et la jugèrent digne d'une vierge sévère; les deux partis appuyèrent leurs opinions sur de bonnes raisons.

Tandis que par la loi fatale des destinées, ces événements se passaient sur la terre, on raconte que Jupiter oubliant un jour les soins graves qui l'occupaient, noyant ses inquiétudes dans le nectar, s'amusait à des jeux avec Junon. Il leur plut de savoir quel était le sentiment de Tirésias. Ce juge d'un procès badin décida en faveur de Jupiter. On dit que Junon en fut plus irritée que cela n'était juste et que le sujet ne le méritait; elle condamna les yeux de son juge à des ténèbres éternelles.

Alors le Père tout-puissant, car il n'est pas permis à un Dieu de détruire ce qu'a fait un autre Dieu, lui donna la science de l'avenir et le dédommagea de sa perte par cet avantage.

La Renommée le rendit bientôt célèbre dans la Béotie; il donnait des réponses sûres

à ceux qui le consultaient. Le beau Narcisse éprouva le premier la certitude de ses oracles. Le Devin à qui l'on demanda si cet enfant parviendrait à une longue vieillesse, répondit : « Oui, s'il ne se connaît pas. »

L'oracle parut d'abord frivole, et fut regardé longtemps comme tel; mais l'événement, le genre de mort, la nouveauté de la passion le justifièrent. Déjà le fils de Céphyse venait d'ajouter une année à ses trois lustres. Il joignait les grâces de l'enfance à celles de la jeunesse. Echo le vit un jour poussant des cerfs agiles dans ses toiles. Nymphe causeuse, qui ne sait ni se taire quand les autres parlent, ni parler la première, elle avait alors un corps, et n'était point une simple voix comme aujourd'hui. Son babil était le même; cependant elle ne faisait pas un plus grand usage de la parole qu'à présent, elle ne pouvait redire que les derniers mots qu'elle avait entendus. Cette Nymphe ayant donc vu Narcisse chassant dans les campagnes, voulut l'aborder avec des paroles flatteuses, et y joindre les plus tendres prières; mais sa nature s'y oppose et lui défend de commencer. Ce qu'elle lui permet, c'est de se disposer à entendre ses discours et de se tenir prête à lui répondre.

Narcisse s'étant écarté de ses compagnons, s'écria par hasard : « N'y a-t-il personne auprès de moi? *Moi*, » répondit Echo. Il est étonné, ses yeux se tournent de tous côtés et il dit à haute voix : « Venez. » Echo l'appelle de la même manière. Il regarde encore, et ne voyant personne : « Me fuyez-vous? » s'écrie-t-il. Echo répète les mêmes mots. La Nymphe méprisée va se cacher au fond des bois : elle couvre son front de feuilles, et vit depuis ce temps dans des antres solitaires. Son amour sub-

siste cependant; la honte du refus l'augmente encore. Les veilles et les soucis affaiblissent son corps; la maigreur le resserre, l'humidité s'en évapore; il ne lui demeure que les os et la voix: bientôt cette dernière lui reste seule, car ses os sont devenus des rochers. Cachée dans l'épaisseur des forêts, elle ne se montre nulle part et se fait entendre de tout le monde; ce n'est plus rien qu'un son qui vit en elle.

VII. Narcisse meurt pour s'être vu dans une fontaine.

Près de ces lieux on voyait une fontaine dont les ondes argentées n'avaient jamais été approchées par les bergers, ni par les chèvres qui paissaient sur les montagnes, ni par aucun autre troupeau. Nul oiseau, nulle bête sauvage, nulle branche même tombée de quelque arbre voisin ne les avaient troublées. Leur humidité nourrissait le gazon dont elles étaient entourées; les arbres qui les couvraient ne permettaient pas au soleil de les échauffer.

Fatigué par la chaleur, las des travaux de la chasse, attiré par la beauté du lieu et par sa fraîcheur, le jeune homme s'assied au bord de cette fontaine. Pendant qu'il apaise sa soif, un autre désir, une autre soif s'éveille. Il boit; séduit par son image qu'il aperçoit, il adore un fantôme sans consistance; il regarde comme un corps ce qui n'est qu'une ombre; étonné de lui-même, il reste immobile, attaché à ce qu'il voit, et tel qu'on le prendrait pour une statue de marbre de Paros.

Couché sur la terre, penché sur l'onde, il contemple ses yeux semblables à deux astres, ses cheveux dignes de Bacchus et d'Apollon, ses joues animées des fleurs de la jeunesse, son cou blanc comme l'ivoire, la beauté de sa

bouche, les roses et les lis de son teint; il admire enfin tous les traits qui le rendent digne d'admiration.

Insensé, il se désire lui-même; il éprouve les sentiments qu'il inspire; il demande; il est lui-même l'objet qu'il demande; il allume les feux qui le brûlent. Combien de baisers donna-t-il à cette fontaine qui l'égarait? combien de fois plongea-t-il les bras dans son onde pour y saisir celui qui se montrait à ses regards! Mais il ne le trouve plus; il ne connaît pas ce qu'il voit; il brûle pour lui-même, et l'erreur qui flatte ses yeux le trompe en même temps.

Crédule Narcisse, pourquoi suivre en vain une ombre fugitive? Ce que tu cherches n'existe en aucun lieu. Eloigne-toi, tu perdras ce que tu aimes. Ce que tu vois n'est que ton ombre réfléchie. Elle n'a rien à elle; elle vient et demeure avec toi; elle disparaîtrait si tu pouvais t'éloigner.

Le besoin de nourriture, celui du repos ne peuvent l'en arracher. Assis sur l'herbe épaisse et fleurie, il regarde sans cesse et d'un œil avide cette image trompeuse; il périt enfin par ses propres regards.

S'élevant un peu, tendant les bras aux forêts qui l'environnent: « Quel homme, s'écria-t-il, a jamais aimé plus malheureusement? Depuis que les siècles de votre vie s'écoulent, vous souvenez-vous d'en avoir vu périr ainsi? Il me plaît, je le vois; mais je ne puis joindre ce que je vois et ce qui me plaît. Une plus grande erreur peut-elle séduire un amant? Ce qui m'afflige davantage, c'est que ce n'est point une mer immense qui nous sépare; ce ne sont point des pays éloignés, des montagnes, des murailles ni des portes fermées; une faible source d'eau nous arrête. Lui-

même, il répond à mes désirs; car toutes les fois que j'ai voulu l'embrasser dans cette onde liquide, je l'ai vu faire des efforts pour m'atteindre.

« Qui que tu sois, unique ami, viens ici, pourquoi m'échappes-tu? Je te cherche, où vas-tu? Certainement ce n'est ni ma figure, ni mon âge qui peuvent t'engager à me fuir. Les plus belles Nymphes m'ont aimé. Je ne sais quelles espérances me donne ton visage gracieux. Lorsque je te tends les bras, tu me tends les tiens; tu souris lorsque je ris; j'ai souvent remarqué tes larmes lorsqu'il m'en est échappé; tes signes répondent aux miens, et autant que j'en puis juger par le mouvement de tes belles lèvres, tu m'adresses des paroles qui ne parviennent point à mes oreilles. Je suis cet objet; je le sens; mon image ne me trompe point; je brûle d'amour pour moi-même; j'excite les feux qui me consument? Que ferai-je? le prierai-je, ou dois-je attendre qu'il me prie? que demanderai-je enfin? Ce que je désire est en moi, cette union fait mon malheur. Que ne puis-je quitter mon corps! Vœu nouveau dans un amant, je voudrais être séparé de ce que j'aime! Déjà la douleur m'ôte les forces; il ne me reste plus longtemps à vivre; à peine ai-je commencé, et j'expire. Le trépas ne m'afflige point, il mettra fin à mes malheurs. Je voudrais seulement que ce que j'aime fût éternel. Maintenant unis et d'accord, nous mourrons tous deux dans un seul. »

VIII. Narcisse est changé en fleur.

Il dit, et revient au même fantôme. Ses larmes troublent les eaux; son image s'évanouit, obscurcie par le mouvement de la fontaine. Quand il la vit s'éloigner: « Où fuis-tu,

s'écria-t-il? demeure, ne quitte point ton amant; souffre du moins que je te voie, s'il ne m'est pas permis de te toucher, et donne ainsi quelque soulagement à ma malheureuse passion. »

En parlant de la sorte, il déchire sa robe et découvre sa poitrine; il la frappe avec ses mains; son sein meurtri se couvre d'une légère rougeur; il paraît semblable à la pomme dont une partie est colorée, tandis que l'autre est de la blancheur la plus éclatante; ou comme le raisin qui n'est pas encore mûr et qui commence à se peindre d'une couleur de pourpre.

L'onde s'étant éclaircie de nouveau, Narcisse y retrouva son image, et ne se frappa plus. Tel que la cire qui se fond auprès d'un feu léger, tel que la rosée du matin qui se dissipe au soleil, il se dessèche affaibli par l'amour, et dévoré de tous les feux de cette passion. Les roses mêlées aux lis s'effacent sur son visage. Il n'a plus cette vigueur, ce coloris et ces grâces qui charmaient tous ceux qui le voyaient. Il ne lui reste plus rien de cette beauté qu'avait aimée Echo.

La Nymphe cependant, quoiqu'elle fût irritée, quoiqu'elle se souvînt de ses mépris, ne le vit point sans le plaindre; et toutes les fois que l'infortuné jeune homme disait : Hélas! elle répondait par le même mot. Quand il frappait sa poitrine, elle imitait le bruit des coups. Les dernières paroles qu'il prononça en regardant son ombre fugitive, furent celles-ci : Mortel trop vainement aimé. Echo les répéta, et lorsqu'il eut dit adieu: *adieu*, dit la Nymphe.

Il laissa tomber alors sur le gazon sa tête chancelante. La mort ferma ces yeux qui ne se lassaient point d'admirer la beauté de

leur maître. Arrivé dans la demeure des ombres, il se cherche encore dans les ondes du Styx.

Les Naïades ses sœurs le pleurèrent; elles coupèrent leurs cheveux qu'elles mirent sur son corps. Les Dryades déplorèrent son sort; Echo répondit à leurs gemissements. Elles avaient déjà préparé le bûcher, les torches et l'urne; mais son corps n'existe plus ; elles ne trouvent à la place qu'une fleur jaune dans le milieu, et environnée de feuilles blanches.

IX. Bacchus méprisé par Penthée.

Cette aventure s'étant répandue dans toutes les villes de la Grèce, acquit à Tirésias une réputation méritée; son nom et ses oracles devinrent plus célèbres. Le fils d'Echion, Penthée, qui méprisait les Dieux, fut le seul qui se moqua des augures du vieillard ; il lui reprocha même son aveuglement, et les raisons qui lui avaient fait perdre la vue.

Tirésias secouant sa tête couverte de cheveux blancs: « Que tu serais heureux, lui dit-il, si, privé comme moi de la lumière, tu ne voyais jamais les fêtes secrètes de Bacchus ! Un jour viendra, et je le vois qui s'approche, où le jeune fils de Sémelé arrivera dans ces lieux ; si tu ne lui bâtis pas de temples, ton corps déchiré sera mis en pièces, et tu souilleras de ton sang les forêts, ta mère même et ses sœurs. Ces malheurs t'arriveront, car tu ne rendras point à ce Dieu les honneurs qui lui sont dus, et tu gémiras de ce que j'aurai trop bien vu à travers ces ténèbres. »

Le fils d'Echion chassa de sa présence celui qui venait de lui parler ainsi. L'événement justifia bientôt cette prédiction ; les discours du vieillard s'accomplirent.

Bacchus arrive; les campagnes retentissent des cris qui accompagnent ses fêtes. Tout le monde y court; les hommes, les femmes, les mères, leurs brus, les grands, le peuple, tous se mêlent, tous se transportent en foule à ces cérémonies inconnues.

« Thébains, digne sang de Mars, dit Penthée, quelle fureur a saisi vos esprits? Ce bruit de l'airain qu'on frappe et qui résonne, ces flûtes, ces sons magiques, ces enchantements ont-ils tant de pouvoir? Ni les épées, ni les trompettes guerrières, ni les bataillons hérissés de traits n'ont pu vous épouvanter; et des voix de femmes, des assemblées tumultueuses, excitées par le vin, un troupeau vil et efféminé, un bruit enfantin de tambours vous attirent! Vieillards, vois-je encore en vous ces hommes qui, sortis de Tyr, et traversant de vastes mers, ont transporté dans ce pays leurs pénates errants? Vous rendez-vous ainsi sans combat? Et vous, jeunes Thébains, dont l'âge vif et bouillant approche plus du mien, à qui sans doute il convient mieux de porter des armes que des thyrses, et de se couvrir la tête d'un casque au lieu de feuilles, ressouvenez-vous, je vous prie, de quelle race vous êtes sortis. Prenez le courage de ce Dragon, qui seul a vaincu tant de monde. Il mourut pour défendre son antre et ses fontaines; triomphez pour votre gloire. Il donna la mort aux courageux; vous n'avez à repousser que des faibles. Soutenez l'honneur de vos aïeux. Si les destins ordonnaient que Thèbes n'existât pas plus longtemps, je voudrais que les machines guerrières et la force la détruisissent, et qu'elle tombât sous le fer et sous le feu. Nous serions malheureux sans opprobre; nous pourrions nous plaindre de notre sort; rien ne

nous forcerait à le cacher, et nos pleurs couleraient sans honte. Maintenant les Thébains seront vaincus par un faible enfant, qui ne connaît ni la guerre, ni les armes, ni l'usage des coursiers, mais dont les cheveux sont parfumés de myrrhe, couronnés de fleurs, et qui se revêt de pourpre, ou d'habits peints et tissus d'or. Pourvu que vous ne le souteniez pas, je le forcerai moi-même d'avouer l'imposture de ses mystères, et que c'est faussement qu'il se dit né de Jupiter. Acrise aura eu assez de courage pour mépriser une vaine Divinité et lui fermer les portes d'Argos, et cet étranger fera trembler Penthée et tous les Thébains? Allez promptement, continua-t-il, en s'adressant aux siens, allez et conduisez ici ce chef enchaîné; qu'aucun retardement n'arrête l'effet de mes ordres. »

Son aïeul Cadmus, son oncle Athamas, tous ceux qui composaient sa cour, condamnent ce discours impie, et tentent vainement de le détourner de ce dessein. Leurs conseils redoublent sa rage; elle s'irrite et croît des efforts qu'on fait pour la retenir; les avertissements même l'augmentent. Ainsi j'ai vu des torrents couler lentement et sans bruit dans des lieux où rien ne s'opposait à leur passage; mais quand des arbres, quand des rochers les arrêtaient, écumeux et rapides, ils roulaient avec plus de fureur, irrités par l'obstacle.

Dans ce moment les officiers de Penthée reviennent blessés, et répondent à leur maître, qui leur demande Bacchus, qu'ils ne l'ont point rencontré. « Nous avons pris cependant, ajoutent-ils, un de ses compagnons, ministre de son culte et de ses fêtes. » Et ils lui livrent cet homme, les mains liées der-

rière le dos. Il avait autrefois quitté l'Etrurie pour se consacrer à ce Dieu.

X. Bacchus pris par des Matelots.

Penthée le regarde d'un œil que la colère rendait plus terrible. Il diffère à peine son supplice. « Tu vas périr, lui dit-il, ta mort va servir d'exemple aux autres; dis-moi ton nom, celui de tes parents, quel est ton pays, et pourquoi tu pratiques une religion nouvelle? »

Celui-ci, bannissant toute crainte, lui répondit : Mon « nom est Acète, la Méonie est ma patrie, mes parents sont nés dans l'obscurité; mon père ne m'a laissé ni troupeaux chargés de laine, ni champs que retournent les Taureaux infatigables. Il fut aussi pauvre que moi. Son occupation était de tendre des piéges aux poissons avides, et de les attirer sur le rivage attachés à l'hameçon; son métier faisait sa fortune. Lorsqu'il me l'eut enseigné : Héritier et successeur de mes travaux, me dit-il, reçois toutes les richesses que je possède. Il ne m'abandonna rien en mourant que les eaux; c'est ce que je puis appeler mon seul héritage paternel. Pour ne rester pas toujours attaché sur les mêmes rochers, j'ajoutai à ces connaissances celle de conduire un vaisseau; j'observai l'astre pluvieux de la Chèvre Amalthée, les Pléiades, les Hyades, la grande Ourse, les maisons des Vents, et les ports où les navires peuvent se mettre à l'abri.

« Un jour que par hasard j'allais à Délos, je fus forcé de m'arrêter dans l'Ile de Naxe. J'approche du rivage, j'y descends légèrement, et je foule le sable humide qui le couvre. La Nuit venait de finir son cours, l'Aurore vermeille commençait le sien. Je me

lève, et j'avertis mes compagnons de porter de l'eau douce dans le vaisseau. Je leur montre le chemin qui conduit aux sources. Pendant ce temps, du haut d'un rocher, j'examine ce que les vents me promettent. J'appelle tout le monde, et je remonte sur mon bord. Me voici, me dit Opheltes, regarde. Il amenait sur le rivage un enfant d'une beauté semblable à celle d'une jeune fille, et qu'il venait d'enlever dans un champ désert.

« Cet enfant, pris de vin et de sommeil, paraissait chanceler et suivre avec peine. Je regarde sa taille, sa démarche, son air, et je ne découvre rien en lui qui puisse me faire croire qu'il est un mortel. Je le sentis, et je dis aux matelots : Je ne sais quel Dieu peut être caché sous ce corps, mais certainement il y en a un. Qui que tu sois, m'écriai je, favorise-nous, et pardonne à mes compagnons.

« Cesse de prier pour nous, me répond Dyctys qui n'avait pas son égal pour monter rapidement au haut des mâts, et en redescendre par la corde qu'on y trouve attachée. Libys, le blond Mélanthe qui veille à la proue, Alcimédon, Epopée qui encourageait les autres, et qui réglait lui-même le mouvement ou le repos des rames, tous enfin approuvent ce discours, tant les aveuglait leur avidité pour leur proie. Je ne souffrirai point cependant, leur répondis-je, que mon vaisseau soit profané par un sacrilége ; maître du navire, j'ai plus de droit que personne d'y donner des lois.

« Je m'oppose à ce qu'on y fasse entrer cet enfant. Lycabas, le plus audacieux de toute la troupe, devient furieux ; on l'avait banni de l'Etrurie pour un meurtre horrible. Pendant que je résiste, il me porte à la gorge un coup vigoureux et m'eût jeté évanoui dans la mer,

si, malgré mon étourdissement, je ne me fusse retenu à un cordage.

XI. Les Matelots changés en Dauphins.

« La troupe impie approuve cette action. Alors Bacchus, car c'était ce Dieu lui-même, comme si le bruit avait interrompu son sommeil, et qu'il eût repris ses sens assoupis par le vin : « Que faites-vous? quels cris, s'écria-t-il? dites, Matelots, de quelle maniere suis-je arrivé dans ce lieu? où prétendez-vous me conduire? — Quittez toute crainte, lui répondit celui qui était à la proue, apprenez-nous dans quels ports, dans quel pays vous voulez aller, nous sommes prêts à vous y descendre. — A Naxe, répondit Bacchus; tournez vos voiles vers Naxe; c'est là qu'est ma demeure, vous y trouverez l'hospitalité. »

« Les traîtres jurent par la mer et par tous les Dieux qu'ils vont obéir, et m'ordonnent de prendre cette route. Cette île était à droite, j'y dirige le vaisseau. Que fais-tu? me disent-ils aussitôt. Insensé Acète, quelle fureur est la tienne? tourne à la gauche. La plus grande partie m'explique ses intentions par des signes; le reste me les dit à l'oreille. Je frémis. Qu'un autre, m'écriai-je, prenne le gouvernail. Je refusai mon ministère et mon art au crime, et je m'éloignai. Tous alors m'accablent de reproches, tous murmurent contre moi. Crois-tu, me dit Etalion, que de toi seul dépend la sûreté commune? Aussitôt il vole au gouvernail, fait mon ouvrage, prend une route différente, et quitte celle de Naxe.

« Le Dieu dissimulant, feignant de s'apercevoir enfin de leur manœuvre, regarde la mer du haut du navire, et paraissant pleurer : « Matelots, s'écria-t-il, ce ne sont point là les rivages que vous m'avez promis; ce n'es

point la terre que je vous ai demandée. En quoi donc ai-je mérité vos trahisons? Quelle est votre gloire, si vous vous entendez tous pour tromper un seul enfant? »

« Je pleurais pendant ce temps; cette foule impie riait de mes larmes, et pressait les flots à coups précipités. Je vous jure par Bacchus, car il n'est point de Dieu plus puissant que lui, que je vais vous raconter la vérité, quoique ces faits paraissent au-dessus de toute vraisemblance. Le vaisseau s'arrête au milieu des mers, comme s'il était à sec dans un havre. Les Matelots surpris continuent de se servir de leurs rames; ils déploient toutes les voiles, et tentent d'avancer avec ses secours réunis. Des feuilles de lierre se courbent et s'entrelacent autour des rames, dont elles empêchent les mouvements. Elles s'étendent sur les voiles qu'elles appesantissent. Le Dieu lui-même couronné de branches de vignes et de grappes, agite son thyrse; il paraît environné de Tigres, de Lynx et de Panthères farouches couchés autour de lui.

« L'équipage entier se tut et tressaillit, soit que la folie eût causé ce silence, soit que ce fût la crainte. Médon fut le premier dont le corps se resserra, et qui se pliant en arc vers l'épine du dos, se couvrit de nageoires noirâtres. Lycabas lui criait : Quel prodige! et sa bouche ouverte pour parler, courbée par le milieu, formait déjà des narines; sa peau endurcie se revêtait d'écailles. Libys voulant pousser les rames qui résistent, voit ses mains se retirer, cesser d'être mains, et prendre la place, la forme et le nom de petites nageoires. Un autre voulant porter ses bras aux câbles embarrassés, ne trouve plus de bras, et comme un tronc tombe dans la

mer; il paraît avec une queue nouvelle, et semblable au croissant que la lune présente dans son décours.

« On les voit bondir de tous côtés, et lancer l'eau qui rejaillit comme une pluie. Tantôt ils se plongent dans la mer, tantôt ils reviennent sur sa surface, ils nagent en troupe et jouent ensemble; leurs corps souples se meuvent avec agilité. Ils respirent l'onde dans leurs narines enflées, et la rejettent.

« De vingt environ que nous étions, car le navire en portait tout autant, j'étais demeuré seul; j'étais pâle, glacé, tremblant; le Dieu me rassure à peine, en me disant : Cesse de craindre, et prends le chemin de Naxe. Arrivé dans cette île, je me joins à ceux qui fréquentent les Autels de Bacchus, et je préside à ses sacrifices. »

XII. Penthée déchiré par les Ménades

Penthée lui dit alors : « J'ai prêté l'oreille au long récit que tu m'as fait, pour voir si ce retard pourrait du moins apaiser mon courroux. Amis, saisissez ce téméraire, et faites-le descendre chez les morts par les tourments les plus cruels. »

Aussitôt on se jette sur Acète; on l'enferme dans une prison obscure; mais tandis qu'on préparait le fer et le feu, instruments affreux de son supplice, on dit que les portes de son cachot s'ouvrirent d'elles-mêmes, et que sans le secours de personne les chaînes tombèrent de ses bras.

Cependant le fils d'Echion persiste, il n'ordonne plus d'aller, mais il va lui-même dans le lieu du mont Cythéron que l'on avait choisi pour les sacrifices, et qui retentissait des cris et des chansons des Bacchantes. Sem-

LIVRE QUATRIÈME

Argument. — Fêtes de Bacchus; la Mûre blanche devenue noire; les filles de Minée changées en chauve-souris; Enfer poétique; Athamas et Ino tourmentés par les Furies; Ino admise au nombre des Dieux marins avec son fils Mélicerte; leurs compagnes métamorphosées en statues et en oiseaux; Cadmus et Hermione en serpents; couleuvres nées de la tête de Méduse; Atlas changé en rocher. Racines durcies, et formant le corail. Persée délivre Andromède.

I. Les filles de Minée profanent les fêtes de Bacchus. Sémiramis changée en colombe.

Cependant Alcithoé, fille de Minée, ne pense pas qu'on doive respecter les Orgies. Bien plus, elle a la témérité de nier que Bacchus soit né de Jupiter. Ses sœurs sont complices de son impiété.

Déjà le Grand-Prêtre avait ordonné de célébrer la fête; il avait recommandé aux Thébaines de suspendre leurs travaux, ainsi que ceux de leurs Esclaves, de se couvrir de peaux, de couronner de pampres leurs cheveux épars et négligés, et de prendre des thyrses dans leurs mains. Il avait en même temps annoncé les terribles effets du courroux de ce Dieu lorsqu'il est offensé.

Les mères et leurs filles obéissent; elles quittent leurs toiles, leurs fuseaux, et leurs ouvrages commencés; elles portent de l'encens sur les autels du Dieu, invoquent Bacchus, le nomment Bromius, Lyæus qui adoucit nos peines, né parmi les feux, né deux fois, et porté par deux mères. Elles ajoutent à ces noms ceux de Nyséus, de Chevelu Thyonée, de Lénée, créateur de la Vigne, de Nyc-

ėlius, de père Elélée, d'Iacchus et d'Evan, et ous les autres enfin sous lesquels il est onnu dans la Grèce.

« Tu jouis, disent-elles, d'une jeunesse qui ne oit jamais finir; tu es l'enfant éternel; on te egarde dans le ciel comme le plus beau des ieux. Lorsque tu te montres sans les cornes ont ton front est ordinairement paré, ta tête essemble à celle d'une jeune fille. L'Orient ntier t'est soumis jusqu'à l'extrémité de l'Inde ioire arrosée par le Gange. Dieu redoutable, u sus punir les sacriléges de Penthée, et de 'impie Lycurgue, Roi de Thrace. Ton cour-oux a plongé dans les ondes les coupables Matelots de l'Etrurie. Ta main presse et guide es Lynx attachés à ton char, et chargés du même joug. Les Satyres et les Bacchantes t'accompagnent, ainsi que le vieux Silène ton nourricier, qui plein de vin et soutenant à peine ses membres appesantis, chancelle sur le dos courbé de son âne. Dans quelque lieu que tu passes, la voix des jeunes gens, celle des femmes, le bruit des timbales, des trompettes et des flûtes retentissent de tous côtés. Les Thébaines demandent que ton arrivée leur soit favorable, et elles célèbrent tes fêtes avec joie. »

Les seules filles de Minée, renfermées dans leurs appartements, profanent cette fête par un travail hors de saison; elles filent de la laine, ou préparent la trame de leurs étoffes, ou bien en forment le tisssu, et surtout elles animent leurs Esclaves à l'ouvrage. L'une d'elles, pressant entre ses doigts une laine légère dont elle fait un fil délié, parle de la sorte à ses sœurs :

« Tandis que tout le monde se repose, ou s'empresse aux autels d'une vaine Divinité, nous que Pallas, Déesse bien plus puissante,

LIVRE QUATRIÈME

ARGUMENT. — Fêtes de Bacchus; la Mûre blanche devenue noire; les filles de Minée changées en chauvesouris; Enfer poétique; Athamas et Ino tourmentés par les Furies; Ino admise au nombre des Dieux marins avec son fils Mélicerte; leurs compagnes métamorphosées en statues et en oiseaux; Cadmus et Hermione en serpents; couleuvres nées de la tête de Méduse; Atlas changé en rocher. Racines durcies, et formant le corail. Persée délivre Andromède.

I. Les filles de Minée profanent les fêtes de Bacchus. Sémiramis changée en colombe.

Cependant Alcithoé, fille de Minée, ne pense pas qu'on doive respecter les Orgies. Bien plus, elle a la témérité de nier que Bacchus soit né de Jupiter. Ses sœurs sont complices de son impiété.

Déjà le Grand-Prêtre avait ordonné de célébrer la fête; il avait recommandé aux Thébaines de suspendre leurs travaux, ainsi que ceux de leurs Esclaves, de se couvrir de peaux, de couronner de pampres leurs cheveux épars et négligés, et de prendre des thyrses dans leurs mains. Il avait en même temps annoncé les terribles effets du courroux de ce Dieu lorsqu'il est offensé.

Les mères et leurs filles obéissent; elles quittent leurs toiles, leurs fuseaux, et leurs ouvrages commencés; elles portent de l'encens sur les autels du Dieu, invoquent Bacchus, le nomment Bromius, Lyæus qui adoucit nos peines, né parmi les feux, né deux fois, et porté par deux mères. Elles ajoutent à ces noms ceux de Nyséus, de Chevelu Thyonée, de Lénée, créateur de la Vigne, de Nyc-

ɛlius, de père Elélée, d'Iacchus et d'Evan, et ɔus les autres enfin sous lesquels il est ɔnnu dans la Grèce.

« Tu jouis, disent-elles, d'une jeunesse qui ne oit jamais finir; tu es l'enfant éternel; on te egarde dans le ciel comme le plus beau des ɔieux. Lorsque tu te montres sans les cornes ont ton front est ordinairement paré, ta tête essemble à celle d'une jeune fille. L'Orient ntier t'est soumis jusqu'à l'extrémité de l'Inde ıoire arrosée par le Gange. Dieu redoutable, u sus punir les sacriléges de Penthée, et de 'impie Lycurgue, Roi de Thrace. Ton cour-'oux a plongé dans les ondes les coupables Matelots de l'Etrurie. Ta main presse et guide es Lynx attachés à ton char, et chargés du même joug. Les Satyres et les Bacchantes t'accompagnent, ainsi que le vieux Silène ton nourricier, qui plein de vin et soutenant à peine ses membres appesantis, chancelle sur le dos courbé de son âne. Dans quelque lieu que tu passes, la voix des jeunes gens, celle des femmes, le bruit des timbales, des trompettes et des flûtes retentissent de tous côtés. Les Thébaines demandent que ton arrivée leur soit favorable, et elles célèbrent tes fêtes avec joie. »

Les seules filles de Minée, renfermées dans leurs appartements, profanent cette fête par un travail hors de saison; elles filent de la laine, ou préparent la trame de leurs étoffes, ou bien en forment le tisssu, et surtout elles animent leurs Esclaves à l'ouvrage. L'une d'elles, pressant entre ses doigts une laine légère dont elle fait un fil délié, parle de la sorte à ses sœurs :

« Tandis que tout le monde se repose, ou s'empresse aux autels d'une vaine Divinité, nous que Pallas, Déesse bien plus puissante,

retient en ces lieux, égayons par nos discours l'ouvrage utile de nos mains; occupons nos oreilles oisives; racontons tour à tour quelque chose qui nous fasse trouver le temps moins long. » Ses sœurs applaudirent et la prièrent de recommencer.

Elle hésite pendant quelques moments sur le choix de l'histoire dont elle les entretiendra; car elle en sait plusieurs. Elle est d'abord incertaine, et balance si elle ne parlera point de toi, Babylonienne Dercete, que les Syriens croient avoir été couverte d'écailles, et faire ton séjour dans les étangs de la Palestine ou de Sémiramis, ta fille, qui, revêtue de plumes blanches, a passé ses dernières années sur des tours élevées; ou de Naïs, qui par la douceur de son chant, et plus encore par des herbes puissantes, changeait en poissons muets les jeunes gens qui devenaient amoureux d'elle, jusqu'à ce qu'elle subit le même sort; ou enfin de l'arbre qui portait des fruits blancs qui devinrent rouges pour avoir été teints de sang. Ce dernier sujet lui plaît, l'aventure n'était pas commune; elle la raconte en ces termes en continuant de filer.

II. La Mûre devenue noire de blanche qu'elle était.

Pyrame et Thisbé, l'un, le plus beau jeune homme, et l'autre, la fille la plus accomplie de l'Orient, occupaient deux maisons contiguës, dans cette ville superbe que Sémiramis fit, dit-on, entourer autrefois de murailles de briques. Le voisinage commença leur connaissance et leur liaison. Leur amour crut avec le temps; l'hymen eût dû les unir; mais leurs parents s'y opposèrent, et défendirent peut-être ce qu'ils ne pouvaient plus défendre. Tous deux, épris des mêmes ardeurs, brûlaient également. Plus le feu est couvert,

s il acquiert de force. Après s'être beauup plaint, ils résolurent de tromper leurs veillants, d'essayer d'ouvrir les portes idant le silence de la nuit, et de sortir de rs maisons et de la ville; mais pour ne pas garer dans de vastes campagnes, ils conrent de se trouver au tombeau de Ninus, de s'attendre, cachés sous l'arbre qui le ivre de son ombrage. Cet arbre placé sur bord d'une fontaine, était un mûrier dont ruit était alors blanc.

e projet les satisfait l'un et l'autre; déjà jour qui leur avait paru s'écouler lentent, s'était précipité dans les ondes d'où la t s'élevait. Thisbé, brûlant de désirs, int fait tourner les portes sur leurs gonds, orisée par les ténèbres, sort et se dérobe a vigilance de ses parents. Enveloppée de i voile elle arrive au tombeau de Ninus, et ssied sous l'arbre dont elle est convenue ec son amant. L'amour la rendait courause.

Soudain s'avance une lionne la gueule ensglantée et portant les marques du carge qu'elle venait de faire d'un troupeau de ufs. Elle vient pour apaiser sa soif dans ide de la fontaine voisine. Thisbé l'apert de loin aux rayons de la lune, et d'un s timide s'enfuit dans un antre obscur. ndis qu'elle s'éloigne, son voile se détache tombe. La lionne, après avoir éteint sa f, le trouve par hasard en retournant dans forêt, le déchire et le teint du sang dont gueule est encore souillée.

Pyrame sorti plus tard, remarque les traces la bête féroce empreintes sur la poussière. n front se couvre d'une pâleur mortelle; is lorsqu'il eut trouvé le voile sanglant de isbé : « Une même nuit, s'écria-t-il, verra

périr deux amants, dont l'un était digne de la plus longue vie. Je suis coupable, c'est moi qui t'assassine, infortunée Thisbé! moi, qui t'ai pressée de te rendre seule et pendant la nuit dans ces lieux dangereux, et qui ne suis pas arrivé le premier. O lions, qui habitez sous ces rochers, dévorez mon corps, et déchirez, par vos morsures ce cœur criminel; mais, que dis-je? la lâcheté seule se borne à souhaiter la mort. »

Il dit, et prend le voile de Thisbé, l'emporte avec lui vers le lieu désigné. De combien de pleurs il arrosa ce voile qu'il connaissait si bien! que de baisers il lui donna! Reçois aussi mon sang, dit-il ensuite, sois-en pareillement baigné. Il se plonge dans le sein le fer qui pendait à son côté, et déjà mourant, il le retire avec effort de sa blessure.

Il tombe couché sur la poussière; son sang s'écoule à gros bouillons, semblable à l'eau qui, pressée dans un canal étroit, s'élance avec impétuosité par la première ouverture, frappe et fend l'air dans lequel elle s'élève. Les fruits de l'arbre arrosés de ce sang perdent leur blancheur; les racines qui viennent d'en être humectées rougissent la mûre suspendue aux branches.

Pendant ce temps Thisbé n'étant point encore remise de sa terreur, mais craignant de manquer son amant, revient et le cherche des yeux; elle se prépare à lui raconter le danger qu'elle vient d'éviter. Arrivée au lieu du rendez-vous, voyant le changement de l'arbre, car la couleur différente du fruit la rend incertaine, elle doute si c'est bien le même endroit. Tandis qu'elle hésite, elle aperçoit des membres palpitants presser la terre ensanglantée; elle fait un pas en arrière; bientôt reportant ses yeux effrayés sur ce

corps, elle frémit d'horreur, pareille à l'onde qui s'agite, quand un vent léger en émeut la surface. Après l'avoir observé pendant quelques moments, elle reconnaît l'objet de sa tendresse, elle se meurtrit le sein, s'arrache les cheveux, remplit l'air de ses cris, embrasse son amant, baigne ses blessures de larmes, qu'elle mêle avec son sang. Elle donne d'inutiles baisers à ce front glacé. Pyrame lui dit-elle, quel malheur nous a séparés? « Pyrame, réponds-moi, c'est ta chère Thisbé qui t'appelle; entends sa voix, soulève cette tête penchée. »

Pyrame, au nom de Thisbé, ouvre ses yeux appesantis par la mort, et les referme après l'avoir vue. Elle aperçut son voile et l'épée de son amant hors du fourreau. Malheureux, s'écria-t-elle, c'est ta main, c'est l'amour qui vient de t'immoler; ma main me suffit pour m'ôter aussi la vie; l'amour me donnera des forces pour ouvrir une blessure semblable. Je te suivrai dans le tombeau; je serai la cause et la compagne infortunée de ta mort. Hélas! le trépas seul pouvait nous séparer; qu'il n'ait pas même ce pouvoir.

Ecoutez cependant ma dernière prière, parents affligés de deux amants malheureux; mon père, et vous qui fûtes le sien, ne refusez pas le même tombeau à ceux que l'amour et la mort ont unis; et toi, qui ne couvres encore de tes branches que le corps déplorable d'un seul, arbre funeste, tu les couvriras bientôt tous les deux. Conserve des marques de notre sort affreux; porte toujours des fruits noirâtres, symbole de deuil et de larmes, monuments du trépas de l'un et de l'autre. » Elle dit, et appuyant la poignée de l'épée contre la terre, elle se précipite sur le fer teint du sang de son amant.

Ses vœux cependant touchèrent les Dieux et leurs parents; la couleur du fruit rougit en mûrissant; et leurs cendres furent enfermées dans la même urne.

III. Les filles de Minée changées en chauve-souris.

Les histoires étaient finies. Les filles de Minée poursuivaient encore leurs ouvrages, méprisaient Bacchus et profanaient sa fête. Tout à coup se fit entendre un bruit confus de timbales, de flûtes, de trompettes qu'on n'apercevait point. Leur appartement se remplit des odeurs du safran et de la myrrhe, et ce qu'il y a de plus incroyable, leurs toiles commencent à verdir; elles se couvrirent de feuilles de lierre; une partie s'étendit en vignes. Ce qui était auparavant des fils, devint des ceps; des pampres sortirent de la trame, et les grappes se peignirent de la pourpre dont la toile avait la couleur.

Déjà le jour était écoulé. L'on était dans ces moments qu'on ne peut appeler ténèbres ni lumière, mais où le jour éteint semble se rapprocher de la nuit qui va le suivre. Les toits s'ébranlent, on voit des flambeaux brûler, la maison entière briller de feu; on entend hurler des bêtes féroces.

Les Minéides épouvantées se cachent, évitent la lumière et les flammes; tandis qu'elles descendent dans les lieux les plus sombres et les plus secrets, une membrane s'étend sur leurs corps qui se raccourcissent; des ailes légères enveloppent leurs bras. L'obscurité ne leur permit pas d'abord de voir comment elles avaient perdu leur ancienne figure. Elles ne s'élevèrent point sur des plumes, et cependant elles furent enlevées dans les airs à l'aide d'ailes transparentes. Elles veulent parler, et ne rendent qu'un son faible

et proportionné à la petitesse de leurs corps. Un murmure est la seule expression permise à leurs regrets. Elles ne se retirent pas dans les forêts, mais dans les maisons. Fatiguées du jour, elles errent pendant la nuit dont elles tirent leur nom.

IV. Junon descend dans les Enfers.

Alors la Divinité de Bacchus fut mieux respectée dans Thebes. Sa tante Ino racontait partout les merveilles qu'il avait opérées. Seule exempte des malheurs de ses sœurs, elle n'avait à se plaindre que de ce qui leur était arrivé.

Junon l'aperçut fière de son hymen avec Athamas, du grand nombre de ses enfants, et surtout d'avoir elevé Bacchus. La Deesse ne put soutenir cet orgueil.

« Le fils d'une vile maîtresse, dit-elle en elle-même, a pu précipiter des matelots dans la mer, les changer en poissons, porter une mère à déchirer son fils, et donner des ailes nouvelles aux trois Minéides; et Junon ne pourra que répandre d'impuissantes larmes? c'est ainsi qu'elle saura se venger? ce sera là tout son pouvoir? Bacchus vient de m'enseigner ce que je dois faire; on peut prendre des leçons de son ennemi. Il m'a montré suffisamment, par le meurtre de Penthée, ce que peut la fureur. Pourquoi la fière Ino n'éprouvera-t-elle pas les mêmes transports à l'exemple de ses sœurs? »

Il est un chemin sombre, couvert de nues obscures, ombragé d'ifs funèbres, dont la pente conduit aux Enfers à travers les silences. L'immobile Styx y exhale des vapeurs épaisses. C'est par là qu'après avoir reçu les tristes honneurs du tombeau, descendent les ombres nouvellement sorties de la vie. La

pâleur, la crainte et le froid occupent ces lieux incultes. Les Mânes arrivés depuis peu, égarés dans l'obscurité, trouvent à peine la route qui conduit à la demeure infernale, où le sombre Dieu tient sa cour. Son empire cependant a mille entrées spacieuses et des portes innombrables, ouvertes de tous côtés. Semblable à l'Océan qui reçoit dans son sein tous les fleuves de la terre, ce lieu rassemble toutes les âmes de l'univers ; jamais il ne se trouve trop étroit, et quelque grande que soit la foule, elle ne s'y fait point sentir. On y voit errer les ombres, sans corps, sans sang et sans os. Les unes fréquentent le barreau, d'autres la cour du Souverain ; plusieurs exercent différents arts ; elles imitent enfin ce qu'elles ont fait durant leur vie ; quelques-unes subissent les châtiments qu'elles ont mérités.

V. Junon ramène des Enfers Tisiphone qu'elle charge de tourmenter Athamas et Ino.

Junon quittant son trône, se détermine à descendre dans cet empire ; ainsi la colère et la haine lui font oublier sa dignité. Le terrain des Enfers gémit bientôt sous les pieds sacrés de la Déesse qui le presse. Cerbère ouvre ses trois gueules, et pousse trois aboiements à la fois.

L'épouse de Jupiter appelle les trois sœurs filles de la Nuit. Divinités implacables et farouches, elles étaient assises devant les portes de diamant qui ferment les cachots ; des serpents noirs et venimeux pendaient de leurs têtes, en guise de cheveux.

Les Furies reconnaissent Junon à travers les ténèbres et se lèvent. Leur demeure est dans cette partie des Enfers où sont punis les coupables. Là, Titye couché sur la terre,

occupant un espace de neuf arpents, donne ses entrailles à dévorer au vautour. C'est là, Tantale, qu'au milieu des eaux tu ne peux apaiser ta soif, et que le fruit suspendu près de ta bouche ne cesse de t'échapper. On t'y voit aussi, Sisyphe, rouler avec effort ce rocher qui retombe sans cesse. C'est dans ces lieux qu'Ixion étendu sur sa roue, tourne, se suit et se suit éternellement. Les Danaïdes qui donnèrent la mort à leurs époux, y puisent assidûment des eaux qui s'écoulent toujours.

Junon les ayant regardés d'un œil irrité, surtout Ixion, et après lui Sisyphe : « Pourquoi, dit-elle, ce dernier, seul de tous ses frères, souffre-t-il des tourments qui ne finiront jamais, tandis qu'Athamas vit tranquille au milieu de sa cour et de ses richesses, lui qui, comme sa criminelle épouse, m'a toujours méprisée ? »

Elle expose alors le sujet de sa haine, celui qui l'amène en ces lieux, et ce qu'elle désire. Elle veut que la maison de Cadmus s'éteigne, et que les Furies entraînent Athamas dans le crime; elle ordonne, prie, sollicite et promet à la fois. Junon se tait. Tysiphone agite ses cheveux blancs, repousse loin de son visage les couleuvres qui la gênent, et lui répond ainsi : « Les longs discours ne sont pas nécessaires; croyez que tout ce que vous ordonnez est fait; quittez cet empire funèbre et retournez dans l'air pur du ciel où vous régnez. »

Junon part satisfaite, et reçoit, avant de rentrer dans l'Olympe, la rosée céleste que lui verse Iris pour la purifier.

VI. Athamas en proie aux Furies, tue son fils Léarque, et Ino se précipite dans la mer avec un autre de ses fils.

Cependant l'implacable Tysiphone ne tarde pas; elle prend sa torche fumante, revêt une robe rouge encore d'un sang fluide, se ceint d'un serpent, et sort des Enfers. Le deuil, la douleur, l'épouvante, la terreur et la rage au front égaré l'accompagnent dans son chemin. Elle s'arrête devant la demeure d'Athamas. On dit que les portiques de son Palais tremblèrent, que les portes se ternirent, et que le soleil reculant d'horreur, abandonna ce lieu.

Athamas et son épouse, épouvantés de ces prodiges, s'apprêtent à sortir; l'impitoyable Erinnys se jette au-devant d'eux, et leur ferme le passage. Elle étend ses bras entourés de vipères, et secoue sa tête. Les couleuvres qui la couvrent s'agitent; les unes et les autres éparses autour de ses tempes, ou pendantes sur ses épaules, jettent d'horribles sifflements, vomissent leur venin, et agitent leurs langues armées de dards. Du milieu de ses cheveux, elle arrache deux serpents, les saisit d'une main, et les lance sur Athamas et sur Ino. Ils errent sur leur sein, et leur inspirent leurs rages. Les blessures ne se font pas sentir à leurs corps, leurs âmes seules en éprouvent la violence, elles en sont déchirées.

La Furie avait apporté avec elle des poisons liquides et plus terribles. Ils étaient composés de l'écume de Cerbère et du venin de l'Hydre; elle y avait mêlé les vagues erreurs, l'oubli de la raison, le crime, les pleurs, la rage et l'ardeur du meurtre, détrempés dans du sang nouvellement versé. Elle les avait fait bouillir dans un vase d'airain, et y avait ajouté de la ciguë.

Tandis que les deux époux frémissent, elle répand ces poisons dans leurs âmes, et les remplit de toutes ses fureurs. Elle agite après cela son flambeau plusieurs fois autour d'eux. La flamme émue en devient plus rapide, et semble former un cercle de feux qui se suivent.

Victorieuse et fière d'avoir exécuté les ordres de Junon, Tysiphone redescend dans le Royaume des ombres, et délie le serpent qui lui servait de ceinture.

Dans l'instant Athamas agité de mouvements furieux, s'ecrie au milieu même de sa cour : « Accourez, compagnons, tendez vos toiles dans ces forêts; j'aperçois une lionne avec ses deux petits. » Insensé il suit les traces de son épouse qu'il prend pour une bête farouche. Il regarde le jeune Learque riant sur le sein de sa mère, et lui tendant ses petits bras. Il le saisit, et le tournant trois ou quatre fois dans les airs comme une fronde, le barbâre le lance contre un rocher, où va se briser sa tête délicate.

Ino remplie d'effroi pousse alors des gémissements, soit que la douleur les causât, ou que ce fût un effet du poison répandu dans ses veines, elle s'enfuit échevelée hors d'elle-même, et te portant dans ses bras, tendre Mélicerte, elle appelle Evohé, Bacchus. Junon sourit au nom de ce Dieu. « Que ton nourrisson, dit-elle, serve à redoubler tes fureurs. »

Il est un écueil au-dessus de la mer voisine de ces lieux. La base creusée par les flots, les y reçoit et les met a l'abri de la pluie; son sommet s'élève en pointe, et s'étend sur les ondes. Ino n'hésite point d'y monter; la rage lui donne des forces; aucune crainte ne l'arrête; elle se précipite dans les mers avec son fardeau. L'onde qu'elle frappe en tombant bouillonne et blanchit.

VII. Ino et Mélicerte changés en Dieux marins, leurs compagnes et leurs esclaves en statues et en oiseaux.

Vénus touchée des malheurs dont sa petite-fille était accablée sans les avoir mérités, adresse ces mots, d'une voix caressante, à Neptune.

« Dieu puissant, à qui fut cédé, par le sort, l'Empire le plus vaste après celui du Ciel, je viens vous demander beaucoup ; mais ayez pitié des miens que vous voyez ensevelis dans les ondes immenses de l'Ionie ; réunissez-les à vos Dieux. J'ai déjà quelques obligations à la mer.

Neptune se rend à ses désirs ; il ôte à ces corps ce qu'ils ont de mortel, il imprime sur leur front une majesté divine, et change à la fois leur nom et leur substance ; il appelle Ino Leucothée, son fils Palémon.

Les compagnes d'Ino ayant suivi ses pas autant qu'elles le purent, en observèrent les dernieres traces sur le bord du rocher. Ne doutant plus de sa mort, elles déplorèrent la chute de la maison de Cadmus, en se frappant les mains, s'arrachant les cheveux, et déchirant leurs robes. Elles osèrent même témoigner leur indignation contre Junon, trop cruelle et trop injuste envers sa rivale.

La Déesse ne put souffrir leurs reproches. « Je vais faire de vous, dit-elle, des monuments terribles de ma vengeance ; » et l'effet suivit la menace. Celle qui pleurait le plus Ino, et qui s'était écriée la première : Reine, je vais vous suivre dans les flots, s'élançant pour s'y précipiter, ne peut plus se mouvoir, et reste attachée au rocher. Une autre voulant se frapper dans sa douleur, sent ses bras se durcir. Celle-ci tend ses mains vers les ondes,

et ses mains pétrifiées restent étendues. Vous auriez vu les doigts de celle-là devenir de la pierre au moment qu'elle veut les porter à ses cheveux. Chacune enfin prise dans une attitude différente y reste fixée. Les autres deviennent des oiseaux, et soutenues sur leurs ailes elles voltigent encore au-dessus de ce gouffre.

VIII. Cadmus et Hermione prennent la figure d'un serpent.

Cadmus ignore cependant que sa fille et son petit-fils sont devenus des Divinités de la mer. Accablé de ses pertes, de cette longue suite de malheurs et de tant de prodiges, il quitte la ville qu'il a bâtie, comme si ces désastres étaient attachés au lieu qu'il habitait, et non pas à sa personne. Après avoir erré longtemps avec son épouse qui l'accompagnait dans son voyage, il arrive sur les confins de l'Illyrie. Affaiblis l'un et l'autre par l'âge et par les disgrâces, ils rappellent les premières infortunes de leur maison, et tâchent en racontant leurs peines d'en adoucir l'amertume.

« Ce Dragon, disait Cadmus, que je perçai de mon javelot, à mon arrivée de Tyr, et dont je jetai les dents dans la terre, comme une nouvelle semence, était-il donc sacré? Si le courroux des Dieux le venge avec tant de soin, qu'ils me donnent la forme de ce monstre; qu'ils me fassent moi-même ramper ainsi que lui. » Il dit, et son corps s'etendit comme celui d'un serpent; il sentit des écailles croître sur sa peau qui s'était endurcie, et son dos se peindre de petites taches de différentes couleurs. Il tombe sur sa poitrine; ses deux jambes se joignent, s'unissent et s'étendent insensiblement en une longue queue.

Ses bras lui demeurent encore, il les tend à son épouse, et laissant couler des pleurs sur son visage qui n'avait point changé : « Approche, chère Hermione, approche, lui dit-il, tandis qu'il reste quelque chose de moi ; touche-moi ; prends ma main pendant qu'elle existe encore et que le serpent ne m'enveloppe pas tout entier. » Il veut en dire davantage, mais sa langue se divise en deux parties. Les mots ne cèdent plus à sa volonté; toutes les fois qu'il veut se plaindre, il siffle, c'est le seul accent que lui laisse la nature.

Hermione se meurtrit le sein et s'écrie : « Demeure, Cadmus, demeure, cher époux; malheureux, quitte cette figure monstrueuse. Cadmus, qu'est-ce que cela? où sont tes pieds, tes mains, tes épaules, ta couleur, ton visage? Et tandis que je parle, qu'es-tu déjà devenu? pourquoi, grands Dieux! pourquoi ne me changez-vous pas aussi? »

Quelqu'un approche : c'étaient des compagnons du prince; ils frémissent, ils regardent Hermione presser de la main le cou écaillé d'un dragon armé de crêtes; bientôt ils en voient deux. Unis, ils rampent ensemble, et vont dans les détours d'une forêt voisine. Maintenant même ils ne fuient point les hommes, ils ne les blessent point, et ces paisibles serpents se ressouviennent de ce qu'ils ont été.

IX. Des gouttes de sang de la tête de Méduse changées en serpents; Atlas en rocher.

Bacchus fut cependant une grande consolation pour eux sous ce changement. Ce Dieu, leur petit-fils, était adoré dans l'Inde qu'il avait conquise; la Grèce lui avait bâti des temples. Le seul Acrise, fils d'Abantide, quoique sorti du même sang, lui défend les murs

d'Argos; il se prépare à le repousser par les armes, et ne peut croire qu'il doive le jour à Jupiter. Il refuse la même origine à Persée, que Danaé sa fille avait conçu au milieu d'une pluie d'or. Peu de temps après, il se repentit d'avoir méprisé Bacchus et méconnu Persée; tant la vérité se manifesta avec éclat! Le premier était déjà reçu dans le ciel; le second fendait les airs sur des ailes agiles, emportant avec lui les dépouilles d'un monstre tombé sous ses coups.

Le vainqueur planait sur les sables de l'aride Libye, quand des gouttes de sang tomberent de la tête de la Gorgone; la Terre qui les reçut en forma différents serpents; et c'est depuis ce temps que cette contrée est infectée de ces reptiles venimeux.

Porté de côté et d'autre dans le vague des airs, ainsi qu'une nue chargée de pluie, et poussée par des vents contraires, il regarde du haut des cieux la terre au-dessous de lui, dont il est séparé par un espace immense, et semble voler au-dessus du monde entier. Trois fois il voit le pôle glacé du Nord, trois fois il s'approche des bras du Cancer. Tantôt il est emporté vers l'Orient, tantôt sous l'Occident. Le jour tombait; ne voulant pas se laisser surprendre par la nuit, il descendit au Couchant dans le royaume d'Atlas, pour y chercher du repos, en attendant que l'étoile du matin appelât l'Aurore, et celle-ci le Soleil.

Atlas, fils de Japet, était d'une taille supérieure à celle des autres hommes. Cette extrémité de la terre était sous sa domination, ainsi que cette partie de l'Océan qui donne une retraite sous ses flots aux coursiers fatigués du Soleil, et reçoit son char enflammé. Mille troupeaux de différente espèce erraient

dans ses pâturages. Aucun empire voisin ne touchait son royaume. Il y croissait des arbres merveilleux, ornés de feuilles d'un or éclatant, qui couvraient des branches aussi riches, où pendaient des fruits du même métal.

« Prince, lui dit Persée, si tu es flatté de la gloire d'une grande origine, Jupiter est mon père. Si tu admires les hauts faits, tu pourras être satisfait des miens. Je te demande un asile et du repos. »

Atlas se rappelle alors un ancien oracle que Thémis avait jadis rendu sur le Parnasse. Atlas, avait dit la Déesse, un temps viendra où tes arbres seront dépouillés de leur or, et c'est un fils de Jupiter qui l'enlèvera.

Le fils de Japet, craignant cette perte, avait enfermé ses jardins de hautes murailles; il les donnait à garder à un dragon monstrueux, et défendait ses frontières à tous les étrangers. « Eloigne-toi, dit-il à Persée, de crainte que tu ne perdes la gloire des vaines actions que tu supposes, et celle d'une naissance que tu ne dois point à Jupiter. » Il ajouta la violence aux menaces, et tenta de le chasser de son palais.

Cependant Persée résiste en lui tenant les discours les plus paisibles; mais il était inférieur aux forces d'Atlas; car qui pourrait les égaler? « Puisque tu fais si peu de cas de mon amitié, lui dit-il, reçois-en le châtiment. En se détournant à gauche, il lui présente la tête sanglante de Méduse. » Aussitôt Atlas fut changé en montagne. Sa barbe et ses cheveux s'étendirent en forêts pour la couvrir; ses épaules, ses bras et ses mains en furent les éminences; ce qui était la tête auparavant en forma le sommet, ses os se changèrent en pierres. Grossi dans toutes ses parties, il de-

vint une masse énorme : ainsi le réglèrent les Dieux. Le ciel et tous les astres reposèrent sur lui.

X. Andromède exposée à un monstre marin; Persée prié par ses parents de la délivrer.

Eole avait renfermé les vents dans leurs prisons éternelles. L'étoile brillante de Vénus, qui avertit les hommes de courir au travail, était déjà levée dans le ciel; Persée s'arme d'une épée recourbée, prend ses ailes, les attache à ses pieds, et soutenu sur elles, il s'élance dans les airs. Il avait déjà laissé derrière lui des regions innombrables; il en voyait plusieurs autour de lui; ses regards errants s'arrêtèrent sur les peuples de l'Ethiopie et sur les champs de Céphée.

C'était dans ces lieux que l'ordre impitoyable de Jupiter-Ammon condamnait alors l'innocente Andromède à subir le châtiment dû aux discours imprudents de sa mère. Persée l'aperçut, les bras attachés sur un écueil; sans le vent qui faisait flotter ses cheveux et les pleurs qu'elle répandait, il l'aurait prise pour une statue de marbre. Il s'enflamme sans s'en apercevoir, il admire, et séduit par tant de beauté, il oublie presque d'agiter ses ailes. Il descend, et lui dit : « O vous qui ne méritez pas d'être liée de pareilles chaînes, apprenez-moi de grâce votre nom, celui de ce pays et pourquoi vous portez des fers. »

Andromède se tait d'abord, elle n'ose regarder un homme, ni lui parler; elle aurait même caché son front modeste avec ses mains, si elles eussent été libres. Ses yeux se remplirent de larmes, et c'était là tout ce qui lui était permis. Ne voulant pas cependant paraître coupable en s'obstinant à se

taire, elle raconte à Persée, qui la pressait avec tant d'instance, combien sa mère fut vaine de sa beauté, quel est son nom, quelles sont ses infortunes. Elle n'avait pas encore fini ce récit, que les flots s'agitent et retentissent. Un monstre terrible s'élève, s'avance sur l'immense Océan, et couvre de son corps une vaste étendue des ondes.

Andromède s'écrie; son père affligé, sa mère au désespoir sont présents, tous deux sont malheureux; mais la mère l'est bien davantage. Ils n'apportent point de secours avec eux, ils n'ont que des plaintes stériles; des larmes amères coulent le long de leurs joues; ils embrassent en pleurant leur fille enchaînée.

Persée leur dit alors : « Vous aurez assez de temps à donner aux larmes; nous n'avons qu'un instant pour la défendre. Je suis Persée, fils de Jupiter et de Danaé, qui renfermée dans une tour, devint féconde au milieu de l'or, vainqueur de la Gorgone aux cheveux de serpents, et qui, comme vous le voyez, ose voyager dans les airs, porté sur des ailes. Si je vous demandais votre fille pour épouse, vous me préféreriez sans doute à tous les gendres que vous pourriez choisir; mais pourvu que les Dieux me secondent, je vais joindre à tant d'avantages celui de la mériter. Ma condition est que sauvée par ma valeur, Andromède soit à moi. » Ils l'accordent, et qui eût balancé? Ils le conjurent d'agir, et lui promettent encore le royaume pour dot.

XI. Persée tue le monstre marin, et délivre Andromède. Origine du corail.

Dans le moment, semblable à un vaisseau dont la proue est armée d'un fer aigu, et qui sillonne les eaux, conduit à force de bras par une troupe de rameurs suants sous leurs ef-

forts, le monstre fend les ondes et n'est plus éloigné du rocher que de l'espace que peut mesurer dans les airs une balle lancée par la fronde.

Soudain le jeune héros, frappant d'un pied la terre qu'il semble repousser, s'élance rapidement dans les nues. Son ombre réfléchie sur la surface de l'onde, attire la fureur du monstre qui la voit et qui la combat.

Comme l'oiseau de Jupiter qui, fondant sur le dos d'un serpent qu'il vient d'apercevoir exposé au soleil au milieu de la plaine, enfonce ses serres dans sa tête écaillée, pour qu'il ne tourne point son dard contre lui, de même Persée descend d'un vol précipité sur son ennemi, et lui plonge son fer tout entier dans l'épaule droite.

Blessé profondément, le monstre s'élève tantôt au-dessus des flots, tantôt s'y plonge et s'y cache; quelquefois il s'agite et se roule comme un sanglier effrayé des cris et des approches d'une troupe de chiens.

Persée, par l'agilité de ses ailes, évite ses morsures avides; il frappe de son épée recourbée sur toutes les parties qui s'offrent à ses coups, sur son dos couvert de coquillages, à travers ses côtes et dans l'endroit où sa queue plus menue s'étend et finit comme celle des poissons.

Le monstre vomit par la bouche des flots mêlés d'un sang noir. Les ailes de Persée se mouillent et s'appesantissent; il n'ose plus s'exposer sur elles. Il aperçoit un rocher dont le sommet s'élève au-dessus de l'onde, quand elle est tranquille, et qu'elle couvre dans les tempêtes. Il y monte, s'appuie de la main gauche sur la pointe, et de l'autre enfonce trois ou quatre fois son épée dans les flancs du monstre déjà blessé.

Les cris et les applaudissements remplirent le rivage; ils parvinrent même au palais des Dieux. Cassiope et Céphée se réjouissent de ce secours, saluent leur gendre et conviennent qu'il est le sauveur et le conservateur de leur maison. Andromède, dont les chaînes sont brisées, objet et prix de la victoire, revient dans leurs bras.

Le vainqueur purifie ses mains dans l'onde. Il cache ensuite sur la terre la tête de Méduse; de peur que le sablé ne l'endommage, il lui fait un lit de feuilles; il y étend quelques-unes de ces herbes tendres qui croissent sous les eaux, il en place sur elle. Ces racines nouvellement coupées, vives encore et remplies de leur sève, éprouvent le pouvoir de cette tête; elles se durcissent en la touchant, et reçoivent dans leurs feuilles et dans leurs branches une rougeur qui ne leur est pas ordinaire.

Les Nymphes de l'Océan essayèrent plusieurs fois de renouveler ce prodige sur une infinité de plantes, et jouirent du plaisir de voir toujours le même effet; elles les jetèrent ensuite dans les mers. Ces tiges devinrent les semences du corail. Depuis ce temps, il a conservé la même propriété, il se durcit dès qu'il est à l'air; plante tendre et flexible sous les eaux, c'est une pierre aussitôt qu'on l'en a tiré.

XII. Persée rend grâces aux Dieux de sa victoire, et raconte comment il a coupé la tête à Méduse.

Cependant Persée élève trois autels de gazon à trois Divinités : celui de Jupiter est au milieu: le tien est à la droite, Déesse guerrière; Mercure a le sien à la gauche. Il immole une Génisse à Minerve, un Taureau au Souverain des Dieux et un Veau à son fils;

ensuite il épouse Andromède, il ne veut qu'elle; seule elle est la récompense d'un si grand combat.

L'Amour et l'Hymen allument et secouent leurs flambeaux. Les feux entretenus dans les cassolettes se nourrissent de parfums. On orne les maisons de bouquets de fleurs, on chante l'allégresse publique sur les luths, sur les lyres et sur les flûtes. Le Palais, décoré de ce qu'il renferme de plus précieux, est ouvert à tout le monde. Les Céphéiens, dans le plus grand appareil, assistent au festin du Roi.

Sur la fin du repas, dans ces moments où le vin égaye, anime les esprits, Persée s'informe des mœurs et des coutumes du pays. Le fils de Lyncus répond à ses demandes et l'instruit; il lui dit ensuite : « Apprenez-nous à present, vaillant Persée, par quel courage et par quel art vous etes venu à bout de couper cette tête de la Gorgone, dont des serpents forment la chevelure. »

Le petit-fils d'Acrise raconte qu'il existe un lieu placé au-dessous du froid Atlas, autrefois défendu par des murailles épaisses. L'entrée en était habitée par les deux filles de Phorcys, à qui les Destins n'avaient accordé que l'usage d'un œil, dont elles se servaient alternativement; tandis que l'une le remettait à l'autre, il s'en était emparé avec art, en opposant sa main au-devant de celle qui l'allait prendre. Arrivé par des routes pénibles et couvertes de bois au Palais des Gorgones, il avait aperçu partout dans les champs et sur son chemin des hommes et des animaux pétrifiés pour avoir regardé le monstre. Il ne l'avait vu lui-même que sur son bouclier d'un airain poli, sur lequel s'était réfléchie son image. Il lui coupa la tête pendant que le

sommeil la tenait assoupie, ainsi que ses couleuvres. Pégase et son frère Chrysaor étaient nés du sang qui en avait coulé.

Il ajouta le récit des dangers qu'il avait courus dans un long voyage ; il leur dit quelles terres, quelles mers il avait vues sous lui du haut des airs, et vers quels astres ses ailes l'avaient porté.

LIVRE CINQUIÈME

Argument. — Les Céphéiens, pendant qu'ils se préparent à accabler Persée, sont changés par lui en pierres. Origine de la fontaine d'Hippocrène. Les Muses se transforment en oiseaux, et changent les Piérides en pies. Les Dieux, pendant la guerre des Géants, prennent des formes différentes d'animaux. Enlèvement de Proserpine. Pendant que Cérès la cherche par tout le monde, elle change un enfant insolent en lézard, et Lyncus en lynx; Proserpine métamorphose Ascalaphe en hibou. Aréthuse et Cyané deviennent des fontaines. Les Syrènes métamorphosées en oiseaux; Triptolème enseigne l'art de semer le froment.

I. Phinée arme les Céphéiens contre Persée; le combat s'engage.

Pendant que le fils de Danaé racontait ainsi ses aventures aux Céphéiens, le Palais retentit de cris et de frémissements. On n'entend plus les chants des fêtes de l'hymen, mais le bruit terrible qui annonce les combats. On pourrait comparer le trouble et la confusion qui succédèrent tout à coup à la tranquillité du festin, au mouvement des flots dont la furie des vents a troublé le repos.

L'imprudent Phinée était l'auteur de ce tumulte et le chef de ceux qui l'excitaient. Il arrive tenant un javelot de frêne dont la pointe était d'airain.

« Me voici, s'écria-t-il, prêt à me venger du traître qui m'enlève mon épouse. Ni tes ailes, ni Jupiter, que tu dis faussement s'être changé en or, ne te garantiront de ma fureur. » Il allait lancer ton javelot, lorsque Céphée lui cria : « Que fais-tu, mon frere? Quel mouve-

ment affreux te pousse et te conduit ainsi au crime? Est-ce là la reconnaissance due à tant de services, et le prix de la conservation d'Andromède? Si la vérité peut faire quelque impression sur ton esprit, ce n'est point Persée qui te l'enlève; ce sont les Néréides offensées, c'est Jupiter-Ammon, c'est ce monstre qui, du sein des eaux, venait se rassasier de mon sang. Tu l'as perdu dès l'instant qu'elle fut condamnée à périr; aimerais-tu mieux, cruel, qu'elle ne fût plus, et ma douleur adoucirait-elle la tienne? Ne te suffit-il pas qu'elle ait été sauvée, pendant que tu te contentais d'être le spectateur de son infortune? Tu n'as daigné lui porter aucun secours comme oncle ou comme époux, et tu te plaindras qu'un autre l'ait délivrée, et tu voudras enlever sa récompense à son défenseur? Si cette récompense te paraît si précieuse, que ne l'as-tu cherchée sur ce rocher même où ma fille était enchaînée? Souffre du moins que le Héros qui l'a trouvée, qui seul a consolé ma vieillesse, reçoive le prix qu'il a mérité, celui que je me suis engagé à lui donner. Ce n'est pas sur toi qu'il obtient la préférence, c'est sur une mort certaine. »

Phinée ne répond rien; il regarde alternativement son frère et son rival, incertain sur lequel il fera tomber ses coups. Il se tourne enfin contre Persée, et lui lance, mais sans effet, son javelot avec toute la fureur que peut inspirer la rage. Le javelot s'arrête sur le lit où le Héros est assis. Il l'arrache, le renvoie à son ennemi, dont il eût percé le sein, si le lâche ne s'était mis à couvert derrière un autel; devait-il sauver un scélérat? La pointe cependant atteint Rhétus au front et le blesse; il tombe, tire le fer de sa bles-

sure et souille de son sang les tables encore dressées.

Soudain toute la troupe s'enflamme de fureur; les traits volent; quelques-uns crient que Céphée doit mourir avec son gendre; mais il était déjà sorti du palais, attestant les lois, la religion et les Dieux hospitaliers que ces troubles s'élevaient malgré lui.

II. Persée, conduit et soutenu par Pallas, combat contre les Céphéiens.

La guerrière Pallas arrive, couvre son frère de son égide, le soutient et ranime son courage.

Un Indien, dont le nom était Atys, se trouvait dans le parti de Phinée. On croyait que Limniate, fille du Gange, lui avait donné le jour sous ses antres liquides; il était d'une grande beauté. Sa parure l'augmentait encore. Il avait seize ans; sa robe était de pourpre bordée d'une frange d'or; un collier de même métal ornait son cou, et ses cheveux parfumés étaient retenus par un cercle aussi riche. Quoiqu'il fût très habile à pousser le javelot à une grande distance, il l'était davantage à se servir de l'arc. Dans le temps même qu'il le tendait avec effort, Persée saisit un tison qui fumait sur l'autel, l'en frappe au visage et lui brise les os.

L'Assyrien Lycabas ne put voir sans fureur Atys étendu sur la terre, et ce visage chéri baigné de sang. Il était son compagnon, et ne dissimulait point la tendresse sincère qu'il avait pour lui.

Ayant vu et pleuré ce jeune homme exhalant sa vie par sa blessure, il prend l'arc qu'il apprêtait et crie à Persée : « Combats avec moi, barbare : tu ne te réjouiras pas longtemps de la mort d'un enfant, et tu en

seras plus haï que loué. » Il n'avait pas encore fini ces mots qu'il pousse avec force un trait aigu que Persée évite, et qui s'attache seulement à sa robe flottante. Le petit-fils d'Acrise tourne sur Lycabas cette épée qu'il avait teinte du sang de Méduse, et la lui plonge dans le cœur.

L'Assyrien mourant lève encore sur Atys des yeux environnés de ténèbres épaisses; il le cherche en tombant, et porte chez les morts la consolation de le suivre et d'expirer auprès de lui.

III. Carnage des Céphéiens.

Dans ce moment paraissent le fils de Méthion, Phorbas de Syène, et le Lybien Amphimédon. Tous deux avides de combattre, errent et tombent en glissant sur le plancher humide du sang qu'on avait répandu. Persée court sur eux avec son épée, et pendant qu'ils se relèvent, il frappe l'un dans le côté, l'autre à la gorge. Le Héros ne la tourne pas contre Ericthée, fils d'Actor, qui s'approchait avec une hache qui lui servait d'arme; mais il saisit à deux mains un vase immense par son poids et par sa masse, couvert de sculptures, et le jette sur lui; Ericthée vomit un sang épais et tombe sur la terre qu'il presse de sa tête mourante.

Polydémon, sorti du sang de Sémiramis, Abaris, parti du Caucase; Lycète, des bords du fleuve Sperchée; Elys, dont les cheveux n'ont jamais été coupés; Clyton et Phlégias, tous tombent sous ses coups. Bientôt on ne marche que sur des morts.

Phinée, n'osant combattre son ennemi de près, lui lance un second javelot qui s'égare et va percer Ida. En vain celui-ci n'avait point combattu, en vain il était resté neutre.

regardant Phinée d'un œil irrité : « Puisque tu me forces à prendre un parti, lui dit-il, reçois les coups de l'ennemi que tu t'es fait, et paye ma blessure par celle-ci. » Essayant alors de lui jeter le fer qu'il a tiré de son sein, il tombe nageant dans son sang.

Odite, le premier après Céphée, expire sous les coups de Clymène, Proténor sous ceux d'Hypsée, qui meurt lui-même blessé par Lyncide.

Parmi cette multitude, on voyait le respectable Emathion, ami de la justice, et qui redoutait les Dieux; son âge ne lui permet pas de combattre autrement que par ses discours; il blâme, il déteste ces divisions criminelles, il cherche à les calmer. Le farouche Cromis ne l'écoute point. Au moment même où ses mains tremblantes embrassaient l'autel, il lui coupe la tête qui tombe sur les feux sacrés au milieu desquels s'exhale l'âme de ce vieillard, en murmurant quelques imprécations contre son meurtrier.

IV. Le Poëte continue la description de ce combat.

Les deux frères jumeaux, Ammon et Brotée, invincibles si le ceste pouvait vaincre l'épée, reçurent la mort de la main de Phinée, ainsi que le Prêtre de Cérès Amphite, dont la tête était ceinte de bandelettes de lin blanc.

Tu péris aussi, fils de Japet; tu n'étais point fait pour les combats, mais pour chanter sur ta lyre les douceurs de la paix. Tu n'étais venu dans ces lieux que pour égayer par tes sons les fêtes et les festins.

Pétale le voyant à l'écart, tenant un instrument si peu guerrier : Va, dit-il en riant, chanter le reste aux Enfers. Il le frappe à la tempe gauche. L'infortuné Musicien chancelle

et tombe; de ses doigts mourants, il presse encore les cordes de sa lyre, et leur fait rendre par hasard un son lugubre.

Lycormas ne le laisse point périr sans le venger. Saisissant d'un bras vigoureux une des barres de fer dont on se servait pour fermer la porte, il en donne un coup sur la tête à son meurtrier. Pétale tombe ainsi qu'un jeune taureau qu'on vient d'immoler. L'Africain Pélate essayait à son tour d'arracher l'autre barre, quand Corythe l'Ethiopien, d'un coup de javelot, attache à la porte la main qui y travaillait, et la cloue au bois. Abas le perce encore dans le côté. Pélate ne tomba point, il mourut, et resta suspendu par la main.

On vit périr Mélanée qui avait suivi le parti de Persée, et Dorilas, le plus riche des Nasamones, qui possédait le plus de champs, et qui recueillait le plus de grains et de froment. Le fer qui blessa ce dernier s'arrêta dans l'aine, où les blessures sont mortelles. Le Bactrien Alcionée qui l'avait frappé, voyant son âme s'exhaler à travers des sanglots, et ses yeux se tourner : De tant de terres que tu possédais, lui dit-il, tu ne conserves plus que ce que ton corps en peut occuper; il le quitte à ces mots.

Persée, pour le venger, tourne contre Alcionée le javelot qu'il vient de tirer de la blessure encore fumante de Dorilas; et le fer entré par les narines du Bactrien sort par son cou, et paraît également des deux côtés.

V. Persée soutient avec peine les assauts de ses ennemis.

Tandis que la fortune le favorise, il frappe de blessures différentes Clytie et Clanis, nés d'une même mère. La flèche poussée avec

force, traverse les deux cuisses du premier, le second en reçoit une dans la bouche. Il immole Céladon de la ville de Mende, Astrée qui doit le jour à une Syrienne, et dont le père est incertain; Ethion autrefois si savant dans la connaissance de l'avenir, trompé dans ce jour par un faux augure; Thoaste, Ecuyer du Roi, et Agyrte infâme par le meurtre de son père.

Cependant il restait encore plus de sang à répandre qu'on n'en avait versé. Le péril augmente; tous s'animent, tous s'assemblent pour accabler un seul; la Cour entière combat pour Phinée, contre le droit, le devoir et la justice. Le beau-père de Persée, fidèle à son parti, Cassioppe et sa nouvelle épouse, le favorisent en vain, et remplissent le Palais de leurs gémissements; le bruit des armes, les cris des mourants étouffent leurs voix; Bellone arrose leurs pénates de sang, et renouvelle sans cesse la mêlée.

Phinée et ceux qui le suivent se réunissent contre le Héros. Les traits volent autour de lui, brillent à ses yeux, sifflent à ses oreilles, comme la grêle qui tombe en hiver. Il appuie son dos contre une haute colonne, et défendant ses côtés, tourné contre la foule. il en soutient tous les efforts. Molphée de la Chaonie l'attaque à gauche, et le Nabathéen Ethemon à droite. Semblable au tigre qui, pressé par la faim, venant d'entendre les mugissements de deux troupeaux dans différentes vallées, s'arrête, hésite sur lequel il s'élancera d'abord, et brûle cependant de se jeter sur l'un et l'autre, Persée incertain s'il doit frapper à droite ou à gauche, blesse enfin Molphée en lui perçant la cuisse, et se contente de le voir fuir; car Ethemon ne lui donne pas le temps d'achever. Ce Nabathéen

furieux voulant lui faire une blessure dans le cou, rompt son épée qu'il pousse avec des forces trop peu ménagées contre la partie supérieure de la colonne; la lame se brise, un des éclats rejaillit et se fixe dans sa gorge. Cette plaie cependant n'est pas assez considérable pour lui donner la mort; et Persée, au moment où son ennemi lui tend en vain ses bras affaiblis, lui plonge dans le sein cette épée recourbée qu'il avait reçue de Mercure.

VI. Persée change ses ennemis en pierre, en leur montrant la tête de Méduse.

Voyant enfin que son courage allait succomber sous le nombre : « Puisque vous m'y forcez, cria le Héros, je me servirai du secours de l'ennemi que j'ai vaincu. S'il me reste encore quelque ami parmi vous, qu'il détourne les yeux. » Il dit, et leur présente la tête de la Gorgone.

« Cherche ailleurs, lui répondit Thescèle, quelqu'un qui craigne tes prodiges ; » et levant la main pour lancer un trait fatal, il resta dans cette attitude, ainsi qu'une statue de marbre. Ampyx qui était auprès de lui, voulant percer le sein du vaillant Lyncée, tendit un bras qui s'arrêta, sans pouvoir avancer ni reculer. Nilée, qui se vantait de devoir le jour au Nil, et qui montrait sur son bouclier les sept bouches de ce fleuve qu'il avait fait graver en or et en argent, s'approche et dit à Persée : « Regarde les marques illustres de mon origine, emporte chez les morts la consolation d'être tombé sous les coups d'un homme tel que moi. » La dernière partie de son discours est interrompue; on croirait, à voir sa bouche ouverte, qu'il va parler en-

core; mais elle n'est plus propre à former des sons.

Eryx insulte ses compagnons en cet état. « Ce n'est point la tête de la Gorgone, leur dit-il, c'est la peur qui vous rend immobiles ; venez avec moi, renversons un jeune homme qui ne se sert que d'armes magiques. » Il voulait s'élancer, ses pieds s'arrêtent sur la terre. Rocher inanimé, il devient une statue àrmée et prête à courir.

Ceux-ci venaient de subir le châtiment qu'ils avaient mérité ; mais un Soldat de Persée, Acontée, qui combattait pour lui, ayant par hasard regardé Méduse, fut aussitôt un rocher. Astiage qui le croit encore vivant, le frappe de son épée, elle retentit et rend un son aigu. Tandis que ce prodige l'étonne, il prend la même nature ; l'air de surprise reste encore sur son visage.

Il serait trop long de répéter les noms de toute cette multitude ; deux cents hommes étaient restés du combat, deux cents furent pétrifiés en regardant Méduse.

VII. Phinée, Prétus et Polydecte subissent la même peine.

Phinée se repent alors d'avoir allumé cette guerre injuste ; mais à quoi se résoudra-t-il ? Il n'aperçoit que des statues dans différentes situations ; il y reconnaît ses amis, les appelle par leurs noms, leur demande des secours. N'en croyant pas ses yeux, il touche ceux qui sont près de lui ; ils étaient de marbre. Il se retire, et tendant les bras et les mains à son ennemi, il lui parle ainsi d'une voix suppliante :

« Tu triomphes, Persée, éloigne ce monstre farouche ; cache ce front de la Gorgone, s'il fait lui-même ces prodiges ; écarte-la, je t'en

conjure. Ce n'est ni la haine, ni la soif de régner qui m'ont fait entreprendre cette guerre; j'ai combattu pour une épouse; tu l'as méritée par ta valeur, et moi par mon amour. Je suis au désespoir de ne te l'avoir point cédée. O vaillant Persée, ne m'accorde plus rien que la vie, le reste t'appartient.

En parlant de la sorte, il n'osait regarder celui qu'il implorait. « Ce que je puis t'accorder, timide Phinée, lui répondit le Prince, est d'un grand prix pour les lâches. Bannis toute crainte, tu n'éprouveras point l'atteinte de mon fer. Tu vas être un monument éternel de ma clémence. On te verra toujours dans le Palais de mon beau-père, et mon épouse y jouira de la vue de l'époux qui lui fut destiné. »

Il dit, et présente la tête de la fille de Phorcys du côté même où Phinée avait tourné son visage pâle; il la dirigea vers le lâche qui s'efforçait en vain de baisser les yeux. Les larmes qui les remplissaient se durcirent; il conserva cet air timide, cet humble visage, ces mains suppliantes, et ce front coupable sur lequel on lit le crime.

Persée victorieux revint dans sa patrie avec son épouse. Vengeur de son aïeul, qui ne méritait pas ses bienfaits, il attaque Prétus qui s'était emparé du trône de son frère Acrise, après l'en avoir chassé par la force. Le secours des armes, l'abri des forteresses qu'il avait usurpées, ne purent le défendre contre l'aspect funeste du monstre qui portait des couleuvres au lieu de cheveux.

Ni le corage de ce Héros, célèbre par tant de hauts fuits, ni ses travaux, ni ses peines n'avaient pu at'adoucir, Polydecte, Roi de la petite île de Sériphe. Tu nourris contre lui une haine implacable; une haine injuste n'a

point de fin. Tu veux diminuer sa gloire, tu prétends que la mort de Méduse est une fiction. « Je te donnerai des preuves de la vérité, s'écrie Persée. Détournez tous les yeux, compagnons ; » aussitôt l'aspect de Méduse fait de ce Prince un rocher inanimé.

VIII. Les Muses se changent en oiseaux.

Jusqu'à ce moment, Pallas avait accompagné son frère ; s'enveloppant alors d'une nue épaisse, elle quitte Sériphe, laissant à sa droite Cythne et Gyare ; et planant sur les flots par le chemin qui lui paraît le plus court, elle passe à Thèbes, d'où elle se rend sur l'Hélicon. Arrivée sur cette montagne, elle s'arrête et parle de la sorte aux doctes Sœurs.

« La Renommée a porté jusqu'à moi les merveilles de cette nouvelle fontaine, sortie de la terre sous les pas de Pégase. Elle est la cause de mon voyage ; j'ai voulu voir ce prodige ; car j'en ai déjà vu naître l'auteur du sang de Méduse. »

Uranie lui répondit : « Quel que soit le motif qui vous amène dans nos demeures, votre présence nous est toujours agréable. La Renommée ne vous a rien annoncé que de vrai. Pégase a réellement fait naître ces eaux ; » et elle conduisit la Déesse vers ces sources sacrées.

Minerve, après avoir admiré ces ondes que fit jaillir un coup de pied, regarde ces bois, ces forêts antiques, ces antres et ces gazons émaillés d'une multitude innombrable de fleurs, et trouve les filles de Mnémon également heureuses, par leurs connaissances et par le lieu qu'elles habitent. Une des sœurs lui adressa ces mots :

« Si votre courage ne vous portait pas à de

plus hautes entreprises, Déesse, vous pourriez venir l'habiter avec nous. Vous dites vrai, c'est avec justice que vous louez nos occupations et la beauté de notre séjour; nous jouirions en effet d'un sort heureux, si nous étions en sûreté; mais il n'est rien que le crime n'ose tenter, et tout épouvante des filles chastes. Le cruel Pyrénee est toujours présent à mes yeux, et je ne suis point encore tout à fait rassurée.

« Le barbare, suivi de Soldats Thraces et Phocéens, s'était emparé des campagnes de Daulis, il y régnait injustement. Nous allions au Temple du Parnasse; il nous rencontra dans notre route, et nous rendit les honneurs dus à des Déesses, car il nous connaissait; mais ces hommages étaient trompeurs.

« Arrêtez, je vous prie, nous dit-il, ne dédaignez pas d'entrer dans mon Palais pour vous mettre à l'abri de ce nuage épais et de la pluie (elle tombait effectivement). Les Dieux, ajouta-t-il, sont entrés souvent dans de moindres maisons.

« Vaincues par ses prières et par le temps qu'il faisait, nous le suivîmes dans le vestibule de son Palais. Bientôt la pluie cessa. Le vent du midi fit place à l'Aquilon, les nues épaisses s'éloignèrent, et le ciel reprit sa sérénité.

« Nous voulons partir; Pyrénée ferme les portes; il se prépare à la violence, et nous n'échappons à ses attentats qu'à l'aide des ailes dont nous nous couvrons. Il s'arrête étonné sur le sommet de la tour, d'où nous avions pris notre essor; et comme s'il eût été prêt à nous suivre. Quelque chemin que vous preniez, nous dit-il, ce sera le mien. A ces mots, il s'élance furieux et se précipite

du haut de la tour. Il tombe sur sa tête, qui se brise, et teint en mourant la terre de son sang criminel. »

IX. Les Muses disputent pour le chant avec les filles de Piérus. Les Dieux cachés sous différentes figures pendant la guerre des Géants.

La Muse parlait ainsi, quand un bruit confus, un mouvement d'ailes se fit entendre; des voix qui semblaient descendre du sommet des arbres, saluaient Minerve. La Déesse regarde et cherche d'où viennent ces accents qui frappent si distinctement ses oreilles. Elle croit qu'ils sont formés par des humains; ils l'étaient par des oiseaux au nombre de neuf, par des Pies, qui déploraient leurs malheurs, et qui placées sur des branches élevées, écoutaient et redisaient tout.

Uranie dit alors à la Déesse surprise: C'est depuis peu que, vaincues dans un défi, elles augmentent le nombre des oiseaux. Leur père fut Piérus, roi de Macédoine, riche dans les champs de Pella. Evippé de la Péonie fut leur mère. Neuf fois elle appela la puissante Lucine à son secours, neuf fois elle enfanta. Ces Princesses, fières de leur nombre, ayant traversé les villes de l'Emonie et de l'Achaïe, vinrent sur le Parnasse, et nous défièrent au combat par ces mots :

« Cessez de tromper le vulgaire ignorant par de vains agréments. Si vous avez quelque confiance, combattez avec nous, Déesses de la Thespie, nous ne craignons ni vos voix, ni votre art; notre nombre est égal. Si vous êtes vaincues, abandonnez-nous les sources d'Hippocrène et d'Aganippe. Si nous le sommes, nous vous céderons les campagnes agréables de l'Emathie, jusqu'aux montagnes

couvertes de neige de la Péonie. Que les Nymphes jugent de notre combat. »

Il était honteux de l'accepter, mais le refus l'eût paru davantage. Les Nymphes choisies jurèrent par le Styx, et s'assirent sur le rocher.

Aussitôt, sans tirer au sort, celle des Piérides qui nous avait proposé le défi, commence et chante la guerre entreprise par les Géants. Elle relève insolemment les actions de ces derniers, et diminue l'éclat de celles des Dieux. Elle raconte que Typhée sorti des entrailles de la terre, leur avait inspiré tant d'effroi qu'ils avaient tous pris la fuite, et ne s'étaient arrêtés que dans l'Egypte, où le Nil qui se divise en sept bouches avait reçu les Immortels fatigués. Elle ajoute que poursuivis par ce fils de la Terre qui s'y rendit aussi, ils se dérobèrent à sa fureur sous les formes de différents animaux.

« Jupiter, dit-elle, devint le chef d'un troupeau, et c'est depuis ce temps que les Libyens, qui l'adorent sous le nom d'Ammon, le représentent avec des cornes recourbées. Apollon se cacha sous la figure d'un corbeau; le fils de Sémelé, Bacchus, sous celle d'un bouc; Diane prit celle d'une chatte; Junon celle d'une genisse blanche; Vénus se couvrit des écailles d'un poisson, et Mercure revêtit les ailes de l'Ibis. »

X. Calliope raconte comment Cupidon, cédant aux désirs de sa mère, blessa Pluton d'un de ses traits.

C'est ainsi que la Piéride rapporta cette guerre en mariant sa voix au son de sa lyre. Nous fûmes ensuite invitées à parler à notre tour... Mais peut-être, Déesse, votre temps ne vous permet pas de rester davantage et de prêter l'oreille à nos récits.—Ne craignez point,

ɛpliqua la Déesse, continuez, apprenez-moi
ɛ que vous répondîtes. Elle s'assied à l'om-
re d'un bois, et la Muse reprend :

Nous remîmes le combat à l'une de nous;
: fut Calliope. Elle se lève, et ramassant ses
ıeveux entrelacés de lierre, elle presse de
:s doigts les cordes sonores de son luth, et
ıante ces vers sur son instrument :

« Cérès est la première qui se servit du soc
ɔur ouvrir la terre. Elle est la première qui
i a fait porter des fruits, des aliments
:réables, et qui lui a donné des lois. Ce
nt les présents qu'elle nous a faits; c'est
.e que je vais célébrer. Que ne puis-je chan-
: des vers dignes d'elle! Certainement elle
t digne de mes vers.

.l est une île vaste appuyée sur les mem-
ɜs déchirés des Géants. Là, Typhée, ense-
li sous des montagnes pesantes, est puni
.voir osé prétendre à la conquête des de-
:ures éternelles. Il s'agite sans cesse pour
relever; mais ses efforts sont vains. Sa
.in droite est assujettie par le cap de Pélore
i la couvre; sa gauche l'est par celui de
:hyne; l'Illybée repose sur ses jambes; sa
e est sous l'Etna. Couchée sous ce dernier,
bouche furieuse vomit et lance des tor-
.ts de sable et de feu. Souvent il lutte, et
:rche à se débarrasser du poids qui l'acca-
. Il veut repousser loin de son corps les
es et les hautes montagnes. La terre trem-
des secousses qu'il lui donne; le Dieu des
rts pâlit lui-même, il a peur qu'en s'ou-
nt elle ne découvre son empire, et que le
r en s'y introduisant ne frappe de nou-
u les ombres épouvantées. Craignant ce
ordre, il quitte son trône ténébreux, et
courant la Sicile sur son char attelé de
vaux noirs, il en examine avec soin les

fondements. Après d'exactes recherches, reconnaît que rien n'est en danger, et la t reur se dissipe.

Vénus assise sur le mont Eryx, où elle adorée, aperçoit de loin Pluton errant. E embrasse aussitôt l'Amour, et lui dit : « M fils, ma puissance, mon bras, mes arm prends ces traits avec lesquels tu triompl de tout, lance les plus rapides contre ce Di à qui le sort dans le partage des trois E pires accorda le dernier. Tes flèches ont s mis tous les Dieux, Jupiter lui-même, Divinités des mers, et celui qui leur co mande. Pourquoi laisser les enfers tranquil Pourquoi n'y pas étendre ton pouvoir, celui de ta mère? Il s'agit du troisième Roy me du monde. On nous méprise déjà dan Ciel. Quelle patience est la nôtre! Les fo de l'Amour et les miennes s'affaibliss Ne vois-tu point Pallas et Diane qui se éloignées de moi? Il en sera de même d fille de Cérès, si nous le souffrons; car affecte les mêmes espérances. Si je te chère, unis cette Déesse à son oncle Plut

Ainsi parle Vénus. L'Amour détache carquois; il y prend une flèche sur mill choix de sa mère. Il n'en est point de aiguë, de plus certaine ni de plus pro l'arc. Il le tend en l'appuyant sur un d genoux, et lance dans le cœur du Die flèche acérée.

XI. Proserpine enlevée par Pluton. Cyane ch en fontaine.

Non loin de la ville d'Henna se trou lac profond, appelé Pergus. Le Caystre tend pas plus de cygnes chanter dan ondes dormantes que ce lac. Des arbres tourant de tous côtés couronnent ses fl

comme un voile, arrêtent avec leurs rameaux touffus les rayons du soleil. L'ombrage y retient la fraîcheur : la terre qu'il baigne s'émaille de mille fleurs, et le printemps y règne toujours.

Proserpine errait dans cette forêt, elle y ramassait des lis ou des violettes, et se livrant à des jeux innocents, elle en parait son sein, en remplissait des corbeilles, et disputait avec ses compagnes à qui cueillerait les plus belles fleurs.

Le Dieu des morts la voit à peine qu'il l'aime et qu'il l'enlève en même temps, tant son amour a déjà fait de progrès. La jeune Déesse épouvantée appelle d'une voix triste sa mère, ses compagnes, mais plus souvent sa mère. Sa robe se déchire vers son sein, les fleurs qu'elle vient d'y placer, tombent; et telle est la simplicité inséparable de son âge, que cette perte excite aussi ses regrets.

Le ravisseur cependant s'éloigne avec toute la vitesse de son char ; il anime ses chevaux en les appelant chacun par son nom; il les pousse à travers les rochers et les précipices, et leur lâche le mors teint d'une rouille noire. Il traverse les lacs profonds, les étangs de Palice, dont les eaux bouillantes, dans la terre qui leur ouvre son sein, rendent une odeur de soufre, et la ville que bâtirent entre deux ports d'inégale grandeur les enfants de Bacchias, lorsqu'ils sortirent de Corinthe.

Entre Aréthuse et Cyane est un endroit, où la mer enfermée par des écueils étroits, forme un lac. Cyane, qui lui donna son nom, y demeurait. Elle était la plus belle des Nymphes de la Sicile. S'élevant du fond de ce gouffre jusqu'au dessous du sein, elle reconnut le Dieu. « Vous n'irez pas plus loin, lui dit-elle; vous ne pouvez être le gendre de Cérès mal-

gré cette Déesse. Il fallait lui demander sa fille, et non l'enlever. S'il m'est permis de comparer les petites choses aux grandes, Anapis eut aussi de l'amour pour moi ; je l'épousai, vaincue par ses prières, et non point épouvantée comme cette jeune Déesse. » Elle dit, et tendant ses bras de différents côtés elle s'oppose à son passage.

Le fils de Saturne, qui ne peut retenir sa colère, pousse ses chevaux terribles, et lance d'un bras vigoureux son sceptre au fond du lac. La terre qu'il frappe lui ouvre un chemin aux Enfers, et reçoit son char rapide par cette ouverture.

Cyane se plaignant de l'enlèvement de Proserpine, des droits violés de son ondes, conserve en secret au fond de son cœur une blessure immortelle ; elle se consume en larmes, et se mêle avec les eaux dont elle fut autrefois la Divinité.

Vous eussiez vu ses membres s'amollir, ses os fléchir, ses ongles perdre leur dureté ; ses cheveux, ses doigts, ses jambes, ses pieds et toutes les parties les plus déliées de son corps, commencent d'abord à se fondre ; car le passage de ces membres délicats à la fluidité est plus facile et plus court ; après eux, son dos, ses épaules, ses flancs et son sein s'écoulent en ruisseaux. Une lymphe entre dans ses veines à la place du sang qui les nourrissait. Il ne reste plus rien enfin d'elle-même qui soit sensible au toucher.

XII. Métamorphose d'un enfant en lézard.

Cependant Cérès affligée cherche en vain sa fille par toute la terre et sur toutes les mers. Ni l'Aurore aux cheveux humides quand elle commence sa carrière, ni la Nuit ne la virent point s'arrêter. Elle allume de ses mains aux

feux de l'Etna deux flambeaux dont elle se sert pendant les ténèbres, cherchant sans cesse, et sans se reposer. Quand le soleil a de nouveau fait disparaître les étoiles, elle continue encore à visiter le monde du levant au couchant.

Un jour, accablée de fatigue, brûlant de soif, ne trouvant aucune fontaine, aucune onde dont elle pût rafraîchir sa bouche altérée, elle aperçut enfin, par hasard, une cabane couverte de chaume; elle frappe à la porte; une vieille en sort, et donne à la Déesse, qui lui demande de l'eau, un breuvage agréable qu'elle vient de préparer. Tandis qu'elle boit, un enfant audacieux s'arrête devant elle, rit de son avidité et l'appelle *gourmande*.

Cérès offensée répand sur l'insolent le reste de la liqueur qu'elle n'avait point encore bu. Son visage se couvre aussitôt de petites taches. Les bras qu'il avait auparavant descendent vers la terre pour lui servir de jambes. Elle ajoute une queue à ses membres métamorphosés. Elle les resserre et les rend d'une petitesse extrême, afin qu'il n'ait pas assez de force pour nuire. Enfin, elle en fait un lézard de la plus petite espèce. Il suit soudain la vieille en pleurs, étonnée de ce prodige, et qui s'apprête à le toucher; il court et se cache dans un trou; son corps couvert de légères taches semblables à des étoiles, reçoit un nom conforme à sa couleur.

XIII. Arêthuse apprend à Cérès que sa fille a été enlevée par Pluton.

Il serait trop long de raconter dans quelles terres et sur quelles mers erra la Déesse; l'univers manqua bientôt à ses recherches. Elle revint dans la Sicile. Tandis qu'elle observe tout dans sa route, elle arrive au lac

de Cyane. Si cette Nymphe n'eût pas été métamorphosée, sans doute elle lui eût tout appris; mais la voix se refuse à ses désirs; elle n'a plus de bouche pour former des sons. Elle lui donne cependant quelques signes; elle montre à la Déesse la ceinture de Proserpine, qui par hasard était tombée dans ce lieu, et qui flottait sur ses ondes.

Dès que Cérès l'eut reconnue, elle s'arracha les cheveux, se frappa le sein de coups multipliés, comme si elle eût su que sa fille avait été réellement enlevée. Elle ignore encore le pays qu'habite Proserpine; elle maudit cependant toutes les terres, les appelle ingrates, indignes de porter des fruits; elle accable surtout de sa haine la Sicile, dans laquelle elle vient de trouver des marques de sa perte. Elle rompt de ses mains les charrues qui la retournaient; elle livre également à la mort les bœufs laborieux et les laboureurs qui les conduisent. Elle ordonne aux champs de ne point rendre le dépôt de grains qu'on leur a confié; elle corrompt les semences. La fertilité de cette terre, célèbre dans le monde entier, s'évanouit. Les moissons naissantes meurent dans leur germe; tantôt elles reçoivent trop de feux du soleil, tantôt trop de pluies. Les astres et les vents leur sont nuisibles; d'avides oiseaux dévorent le grain à mesure qu'on le sème. L'ivraie, le chardon, le chiendent qu'on ne peut détruire, étouffent les froments.

Alors Aréthuse élevant sa tête au-dessus de ses ondes, éloigna de son front ses cheveux humides, et dit à Cérès : « Mère des fruits, et de la Déesse que tu viens de chercher dans tout l'univers, suspends tes vengeances cruelles; ne t'irrite point contre une terre qui t'est fidèle; elle n'a pas mérité ton cour-

roux, elle s'est ouverte malgré elle devant le ravisseur.

« Ce n'est point pour ma patrie que j'implore ici ta pitié. Etrangère dans cette contrée, née à Pise, je tire mon origine de l'Elide et je voyage simplement dans la Sicile; mais ce pays m'est plus cher que tous les autres, j'y ai transporté mes pénates, j'y ai choisi ma demeure. Je te prie de t'adoucir et de le conserver. Il viendra peut-être un temps plus favorable, où je te raconterai pourquoi, du sein de la Grèce, je suis venue dans cette île à travers tant de mers. Ce sera lorsque ton chagrin sera dissipé et que ton cœur sera plus tranquille.

«La terre m'ouvre un chemin dans son sein; après avoir roulé dans ses vastes cavernes, je lève enfin ici la tête, et je regarde les astres que j'ai longtemps perdus de vue. Pendant que je voyageais sous ces antres profonds, près des gouffres obscurs du Styx, Proserpine a frappé mes regards. Elle est triste, son visage annonce encore son effroi. Cependant elle règne dans le Royaume sombre; elle est l'épouse puissante du Souverain des Enfers. »

XIV. Cérès se plaint de Pluton à Jupiter. Ascalaphe changé en hibou.

Cerès à ce discours reste immobile de surprise et semblable à un rocher. Son étonnement dure longtemps. Bientôt sa douleur fait place à la rage. Elle traverse les airs sur son char, et s'arrête devant Jupiter avec les yeux baignés de larmes et les cheveux épars.

« Jupiter, lui dit-elle, tu me vois t'implorer pour mon sang et pour le tien; si une mère ne peut rien obtenir, que Proserpine du moins attendrisse son père; qu'elle ne te paraisse pas indigne de tes soins pour être née de moi.

Je la retrouve enfin cette fille que j'ai perdue, et que j'ai cherchée si longtemps, si c'est la retrouver que d'être plus sûre de sa perte, si c'est la retrouver que de savoir où elle est. Je me consolerai de son enlèvement, pourvu qu'elle me soit rendue. Si ma fille ne peut être la proie d'un ravisseur, la tienne doit encore moins l'être. »

« Proserpine est un gage de notre tendresse mutuelle, lui répondit Jupiter; les soins qui lui sont dus me sont communs avec vous; mais s'il faut donner aux choses leur véritable nom, cette action n'est point une injure, elle est un effet de l'amour. Un gendre tel que Pluton ne saurait nous faire rougir, pourvu que vous y consentiez, Déesse; quand il n'aurait pas tout ce qui peut le rendre digne de cet hymen, n'est-ce pas beaucoup que d'être le frère de Jupiter? Mais que lui manque-t-il? Le sort seul l'a mis au-dessous de moi. Si cependant vous vous obstinez à souhaiter leur divorce, Proserpine peut remonter dans le Ciel, à condition qu'aucun mets n'aura touché sa bouche dans les Enfers; car c'est ainsi que les Parques l'ont réglé. »

Il dit; mais Cérès inexorable exige toujours que sa fille revienne auprès d'elle. Les Destins ne le permettent pas; Proserpine avait manqué aux conditions prescrites. L'innocente Déesse se promenant dans les jardins de Pluton, ayant cueilli une grenade, en avait tiré sept grains qu'elle avait portés à sa bouche. Le seul Ascalaphe s'en était aperçu. Il devait le jour à la nymphe Orphné, l'une des plus célèbres de l'Averne, qui l'ayant conçu de son amant Achéron, l'avait enfanté dans ces sombres cavernes. Le cruel ayant vu Proserpine, empêcha son retour en découvrant ce mystère.

La Souveraine de l'Erèbe irritée fit un oiseau de ce témoin indiscret. Elle jeta sur sa tête de l'eau du Phlégéton et lui donna un bec, des plumes et de grands yeux. Perdant sa forme, il s'élève sur des ailes jaunâtres, sa tête grossit, ses ongles s'allongent et se recourbent; à peine a-t-il la force d'agiter les plumes qui sont nées sur ses bras débiles. Il devient un oiseau sinistre. Hideux hibou, il n'annonce que des malheurs, et présente sans cesse aux mortels de funestes augures.

XV. Les Sirènes prennent des plumes d'oiseaux.

Ascalaphe peut paraître avoir mérité ce châtiment par son indiscrétion; mais vous, Sirènes, filles d'Achéloüs, pour quelle raison avez-vous des plumes et des pieds d'oiseaux avec une tête de fille? Serait-ce parce que vous étiez au nombre des compagnes de Proserpine, lorsqu'elle cueillait les fleurs du printemps? Après avoir en vain parcouru toute la terre, voulant pousser vos soins et vos recherches sur les mers, vos vœux furent de pouvoir être portées sur les flots par le secours des ailes. Vous éprouvâtes des Dieux faciles; vos corps se couvrirent sur-le-champ de duvet. Cependant, afin que vos accents nés pour flatter agréablement les oreilles, et que les charmes de vos sons ne fussent point anéantis en vous avec l'usage de la parole, ils vous laissèrent une voix et une figure humaine.

Jupiter, arbitre équitable des différends de Pluton et de Cérès affligée, partagea le cours de l'année en deux parties égales; il ordonna que Proserpine, Déesse commune aux deux Empires, en passerait une avec sa mère et l'autre avec son époux.

Alors le calme rentra dans l'âme de Cérès,

et se montra sur son visage. Son front qui avait paru triste aux yeux même de Pluton s'éclaircit, tel que le soleil qui sort vainqueur et brillant des nuages épais qui le cachaient.

XVI. *Aréthuse changée en fontaine.*

Cérès, satisfaite et tranquille après avoir retrouvé sa fille, voulut enfin savoir l'histoire de ton voyage dans la Sicile, Aréthuse, et pourquoi tu devins une fontaine sacrée.

Les ondes se turent quand leur Déesse éleva sa tête au-dessus d'elles. Après avoir essuyé ses cheveux d'une main : « Je fus autrefois, dit-elle, une des Nymphes qui habitent la Grèce. Aucune ne sut mieux que moi choisir les lieux propres à la chasse, ni tendre les filets avec plus d'art. Un jour, je m'en souviens, je revenais fatiguée de la forêt de Stymphale; la chaleur était violente; les peines que je m'étais données à la chasse me la faisaient sentir davantage. Je trouve un ruisseau dont les ondes presque immobiles erraient sans murmure; elles étaient si claires qu'on apercevait leur lit et qu'on eût pu compter les cailloux qui le couvraient; vous auriez juré qu'elles coulaient à peine. Des saules et des peupliers qu'elles arrosaient en couvraient le bord de leur ombrage; je m'en approche, j'y mets d'abord le pied; j'entends je ne sais quel murmure au fond du ruisseau. Je m'élance épouvantée vers le bord le moins éloigné de moi.

« Aréthuse, où vas-tu? me crie Alphée de ces ondes. Où vas-tu? me répète-t-il d'une voix tendre. » Je m'éloigne telle que j'étais; il me poursuit; je ressemblais à la colombe qui fuit d'une aile tremblante devant le milan; le cruel marchait sur mes pas comme le milan qui poursuit la colombe timide. Je soutins

ma course jusque auprès de la ville d'Orchomène et de celle de Psophis. Je traversai le mont Cyllène, le mont Ménale, l'Erimanthe glacé et l'Elide; il ne marchait pas avec plus de rapidité que moi; mais nos forces n'étaient point égales; je ne pouvais plus soutenir longtemps mes efforts; il était en état de continuer les siens.

« Je courus cependant encore à travers les campagnes, les montagnes couvertes de bois, les rochers et les cailloux, et par des lieux qui ne m'offraient aucun chemin.

« Le soleil était derrière moi. Bientôt j'aperçois une ombre longue qui devance mes pas, je crois d'abord que c'est la crainte qui me la fait voir; mais le bruit des pieds d'Alphée m'épouvante en m'assurant de son approche. Son haleine faisait déjà voltiger mes cheveux. Fatiguée d'une fuite si pénible : Je suis perdue, m'écriai-je; Diane protége une de tes Nymphes à qui tu donnas souvent ton arc et ton carquois à porter !

« La Déesse, attendrie, saisit une nue des plus épaisses et la jette sur moi pour m'en couvrir. Alphée marche vers ce brouillard; il m'ignore et me cherche sous ce nuage. Deux fois il tourne autour de la nue qui me cache, et deux fois il m'appelle : Aréthuse ! Aréthuse ! Quel fut mon trouble alors ! Il était semblable à celui de la brebis quand elle entend le loup frémir auprès de son étable; ou à celui du lièvre timide, qui caché sous un buisson, regarde en tremblant les chiens ennemis et n'ose faire aucun mouvement.

« Alphée ne s'éloigne cependant point; il ne voit aucune trace de mes pas s'étendre plus loin. Il veille, il observe la nue et le lieu. Une sueur froide s'empare aussitôt de mon corps, l'onde en coule de toutes parts. Par-

tout où je porte mes pieds, ils se plongent dans un lac. La rosée coule de mes cheveux en moins de temps que je ne le raconte, je suis changée en eau; mais Alphée reconnut bientôt les ondes qu'il aimait. Quittant la figure humaine qu'il avait prise, il redevient fleuve, retrouve ses flots et les mêle aux miens.

« Diane ouvre la terre; je me plonge dans des cavernes obscures et je me transporte vers l'Ortygie qui m'est chère par le nom de la Déesse qui m'a secourue; c'est là que sortant de la terre pour la première fois, je parais au jour. »

XVII. Triptolème enseigne l'art de l'agriculture; Lyncus changé en lynx; les filles de Piérus changées en pies.

Aréthuse se tut à ces mots, et la Déesse qui féconde tout, attelant deux Dragons à son char, leur met le frein, s'élance et voyage au milieu de l'air, entre le ciel et la terre. Descendue dans Athènes, elle confie ce char à Triptolème, et lui commande d'aller partout jeter des semences dans les terres qui n'ont pas encore été défrichées, et de cultiver celles qui ne l'ont pas été depuis longtemps.

Déjà le jeune homme avait parcouru l'Europe et l'Asie; il tourne ses pas vers les contrées des Scythes. Lyncus y régnait. Triptolème entre dans le palais de ce prince, qui lui demande d'où il vient, le motif de son voyage, son nom et celui de son pays.

« Ma patrie, lui répondit-il, est la célèbre Athènes. Mon nom est Triptolème; ce n'est point à travers les ondes et sur un vaisseau, ni par terre que je suis venu dans ces lieux. L'air m'a seul ouvert un chemin. J'apporte avec moi les dons de Cérès, qui répandus

dans les campagnes, rapportent des moissons de fruits et des aliments précieux. »

Le barbare en fut jaloux, et voulant se faire passer pour l'auteur d'un si grand bienfait, il reçoit son hôte et l'attaque avec le fer pendant qu'il est enseveli dans un profond sommeil. Cérès métamorphosa l'impie en lynx, au moment même qu'il s'efforçait de percer le cœur de Triptolème, et envoya de nouveau le jeune Athénien au milieu des airs tenir les rênes de ses coursiers sacrés.

Calliope avait ainsi fini ses chants. Les Nymphes, d'une voix unanime, décidèrent que les Déesses de l'Hélicon avaient triomphé. Les Piérides murmurèrent de leur défaite.

Puisque c'est peu pour vous, leur dîmesnous, d'avoir déjà mérité des châtiments par votre défi téméraire, et que vous ajoutez les injures à votre faute, la patience n'est plus en notre pouvoir, nous vous punirons, et nous suivrons les mouvements de la colère.

Elles rirent de nos menaces et les méprisèrent; mais voulant parler et lever leurs mains sur nous avec de grands cris, elles aperçurent des plumes sortir par leurs ongles, et les couvrir bientôt entièrement; elles virent les unes et les autres leurs bouches s'étendre et se durcir en bec. Oiseaux nouveaux, elles s'approchent des forêts. Elles veulent se frapper le sein; leurs bras qu'elles agitent changés en ailes les élèvent et les suspendent dans les airs; devenues enfin des pies, elles ne cessent de se plaindre et de murmurer dans les bois. Maintenant même ces oiseaux ont conservé, sous cette forme, leur ancien babil, des cris rauques, une envie démesurée de parler.

LIVRE SIXIÈME

ARGUMENT. — Arachné changée en araignée; Hémus et Rhodope en montagnes; Pygmée en grue; Antigone en cigogne; les filles de Cynire en pierres; les Dieux en différentes formes; Niobé en écueil; des Paysans en grenouilles; Térée en huppe; Procné en hirondelle; Philomèle en rossignol; Marsyas en fleuve; épaule d'ivoire de Pélops; enlèvement d'Orythie, Zéthès et Calaïs prenant des ailes.

I. Arachné habile à travailler la laine, défie Minerve.

Minerve avait écouté ces chants, donné des éloges aux Muses, et approuvé les justes effets de leur colère: « Ce n'est pas assez de louer, dit-elle ensuite en elle-même, il faut mériter de l'être, et ne pas souffrir qu'on méprise impunément ma divinité. » Alors elle se rappelle l'orgueil de la Lydienne Arachné qu'elle avait entendu se vanter de ne pas lui céder dans l'art de travailler la laine.

Cette fille n'était point illustre par sa naissance, ni par le rang de sa famille, mais par son habileté. Son père Idmon de la ville de Colophon teignait les étoffes en pourpre. Sa mère, qui n'était plus, était née dans une obscurité pareille à celle de son mari.

Arachné cependant, quoiqu'elle fût sortie d'une basse origine, et qu'elle n'habitât que la petite ville d'Hypépis, s'était fait un nom célèbre par son travail dans toutes les villes de la Lydie. Les Nymphes du mont fertile du Tmole vinrent souvent admirer ses ouvrages; celles du Pactole quittèrent plusieurs fois leurs ondes avec le même dessein. Elles ne bornaient pas leur curiosité aux robes déjà

faites; elles la regardaient aussi travailler, tant elle mettait d'art et de grâces dans l'exécution de ses dessins.

Soit qu'elle dévide sa laine, et qu'elle l'arrange par pelotons, soit qu'elle la prépare avec ses doigts, soit qu'elle en tire de longs fils égaux aux nuages par leur blancheur et par leur légèreté, soit enfin qu'elle en remplisse son fuseau ou qu'elle en trace des dessins à l'aiguille, ou eût dit que Pallas l'avait instruite elle-même. Arachné cependant dédaigne cet éloge et regarde comme un outrage qu'on lui donne une maîtresse si puissante. « Qu'elle dispute avec moi, s'écrie-t-elle; il n'est point de peine à laquelle je ne me soumette, si je suis vaincue. »

Minerve irritée prend les traits d'une vieille femme; elle couvre sa tête de faux cheveux blancs, appuie son corps chancelant sur un bâton, et s'approchant d'Arachné lui parle en ces termes :

« On ne doit pas toujours négliger la vieillesse; l'expérience est le fruit des longues années; ne rejette pas mes conseils. La Renommée te vante comme la première parmi les mortelles qui travaillent en laine; c'en est assez, cède à Pallas, téméraire, demande-lui pardon de ton orgueil et de tes discours, elle daignera te l'accorder. »

II Pallas accepte le défi; toutes deux se mettent à l'ouvrage.

Arachné la regarde d'un œil irrité; elle quitte l'ouvrage qu'elle a commencé, et retenant à peine sa main levée, découvrant sa colère dans ses regards, elle répond en ces mots à la Déesse qu'elle ne connaît pas :

« Insensée, le poids de l'âge qui t'accable affaiblit aussi ton esprit; c'est un malheur pour

toi d'avoir vécu si longtemps. Que ta fille ou ta bru, si tu en as, écoutent tes avis; je n'ai de conseils à prendre que de moi; et pour que tu ne t'imagines point que tes avertissements m'ont touchée, apprends que mes sentiments sont toujours les mêmes. Pourquoi Minerve ne vient-elle point ? Pourquoi paraît-elle éviter le défi ? »

« Elle est venue, » s'écria la Déesse. Soudain elle quitta la forme d'une vieille, et lui montra Pallas.

Les Nymphes saluèrent la Divinité; les Dames de la Phrygie l'adorèrent. Arachné seule ne parut point émue. Elle rougit cependant; un éclat subit teignit ses joues malgré elle; il s'évanouit bientôt, semblable à l'air qui s'est peint des couleurs de l'aurore, et qui blanchit ensuite à l'aspect du soleil. Elle persiste dans son entreprise; un désir insensé de vaincre la précipite à sa perte.

La fille de Jupiter ne refuse point le défi, elle cesse les avertissements, et ne diffère plus la dispute. Toutes deux s'asseyent aussitôt de différents côtés; elles étendent la chaîne de leurs toiles, et l'attachent au metier. Un roseau sépare les longs fils; de plus petits entrelacés avec eux forment la trame tissue par la navette qu'elles dirigent avec leurs doigts; le peigne les rassemble et les resserre. Toutes deux hâtent leur ouvrage; leurs robes sont rattachées vers leur sein, leurs bras se meuvent avec agilité, et leur application leur fait oublier le travail.

Elles emploient des couleurs préparées à Tyr, les mêlent, en arrangent les nuances légères; elles ressemblent à celles de cet arc, qui formé par les gouttes de la pluie frappées des rayons du soleil, trace dans le ciel une courbe immense. On y voit briller mille cou-

leurs; le passage de l'une à l'autre trompe les regards les plus attentifs; celles qui se touchent paraissent absolument semblables, et celles qui sont aux deux extrémités diffèrent cependant.

Elles mêlent l'or à leur ouvrage; elles y représentent des sujets historiques.

III. Arachné et Pallas tracent sur leurs toiles différentes métamorphoses.

Pallas peignit sur le sien ce rocher antique consacré à Mars, où s'assemblait l'Areopage dans Athènes, et son ancien différend avec Neptune, qui voulait donner un nom à cette ville.

Les douze grands Dieux, au milieu desquels on remarque Jupiter, y sont assis sur des trônes dans toute leur majesté. La figure de chacune de ces Divinités en indique le rang et la grandeur; mais celle de Jupiter annonce le Monarque de l'univers. On y voyait Neptune debout frapper de son trident un écueil aride d'où sortait un coursier. C'est par ce prodige qu'il prétend au droit de nommer cette ville.

La Déesse s'était aussi représentée armée d'un bouclier et d'une lance. Un casque couvrait sa tête; son cœur était défendu par son égide. Elle semble appuyer le bout de sa lance sur la terre, et l'on voit naître un olivier chargé de fruit. Les Dieux admirent, et sa victoire couronne son ouvrage.

Mais afin que sa rivale apprenne ce qu'elle doit attendre de sa téméraire entreprise, elle ajoute dans les coins quatre exemples de combats pareils, exprimés par de petites figures distinctes.

Dans l'un elle peint le Roi de Thrace, Hémus et son épouse Rhodope, dont l'orgueil alla

jusqu'à prendre les noms des deux maîtres des Dieux. Ils étaient autrefois des humains; ils sont aujourd'hui des montagnes couvertes de glaces.

L'autre représente le destin déplorable de la Reine des Pygmées; Junon l'ayant vaincue dans un défi, lui donna la forme d'une grue, et lui commanda de faire la guerre à son peuple.

On voyait dans le troisième, Antigone, qui ne craignit point de comparer autrefois sa beauté à celle de l'épouse de Jupiter. La Déesse puissante en fit un oiseau. Il lui fut inutile d'être de Troye, et d'avoir Laomédon pour père; rien ne la garantit d'être changée en cicogne, et de se couvrir de plumes blanches dont elle s'applaudit encore.

Dans le dernier enfin était le malheureux Cynire, embarrassant les marches d'un Temple de Junon, dans lesquelles ses filles avaient été métamorphosées. Il est couché sur le marbre, des larmes paraissent couler de ses yeux.

Minerve entoure ensuite les bords de rameaux d'olivier. Tel est son ouvrage; elle le termine par l'arbre qui lui est consacré.

IV. Description de la toile d'Arachné. Pallas se plaignant d'être vaincue la frappe et la change en araignée.

Arachné représente sur sa toile Europe abusée. Vous croiriez voir un véritable taureau, des mers véritables; elle semble regarder la terre qu'elle quitte, appeler ses compagnes, craindre de toucher les eaux qui flottent sous elle, et retirer timidement ses pieds.

Elle avait peint Astérie se débattant sous l'aigle qui lui cachait Jupiter; elle y avait ajouté comment le maître des Dieux, trans-

formé en Satyre, séduisit Antiope, qu'il rendit mère de deux enfants. Sous la forme d'Amphitryon, il volait dans les bras d'Alcmène, il descendait en pluie d'or chez Danaé; changé en feu, il trompait Egine; en Berger, Mnémosyne, et Déoïs sous l'écaille d'un serpent.

Arachné te peignit aussi, Neptune, métamorphosé en taureau auprès de la fille d'Eole; on te voyait, sous la figure du fleuve Enipé, aimer Iphimédie et donner la vie aux Aloïdes. Devenu bélier, tu trompes Bisaltis; la mère des fruits, Cérès, te reçoit sous la forme d'un cheval. Méduse, aux cheveux de serpent, qui donna le jour à Pégase, t'aime sous celle d'un oiseau, et Mélanthe sous celle d'un poisson.

Elle donne à tous ces tableaux les traits qui leur conviennent; elle rend de même les lieux où ces aventures se sont passées. On y trouvait encore Apollon sous la figure d'un habitant des campagnes, couvert des plumes d'un vautour et ensuite d'une peau de lion. Changé en Berger, il séduisait Issé, fille de Macharée.

Elle n'avait oublié ni Bacchus trompant Erigone, caché sous une grappe de raisin; ni Saturne donnant le jour au Centaure Chiron. La dernière partie de sa toile, environnée d'une bordure légère, était ornée de fleurs et de feuilles de lierre entrelacées.

Ni Pallas ni l'Envie même ne pouvaient rien retrouver à reprendre dans cet ouvrage. La Déesse, furieuse du succès de sa rivale, déchira cette toile, sur laquelle étaient si bien représentées les faiblesses des Dieux. Comme elle tenait encore sa navette, elle en porta trois ou quatre coups sur la tête d'Arachné. L'infortunée ne put résister à son

désespoir et courut s'étrangler. Pallas en eut pitié, la soutint et lui dit : « Tu vivras, malheureuse, mais toujours suspendue. N'espère pas une meilleure condition à l'avenir. Ce même châtiment s'étendra sur toute ta postérité. »

A ces mots, elle s'éloigne après avoir versé sur elle le suc d'une herbe empoisonnée; ses cheveux tombent aussitôt qu'ils en sont touchés, ses oreilles et son nez disparaissent, la tête devient plus petite, ainsi que tout son corps; ses doigts amincis s'attachent à ses côtés comme des jambes; son ventre occupe tout le reste; il en sort encore des fils; araignée, elle travaille à la toile comme auparavant.

V. Niobé méprise Latone; son discours plein d'audace et d'impiété.

La Lydie fut épouvantée de cette punition; la Renommée la publia dans toutes les villes de la Phrygie, et ses récits en remplirent bientôt le monde entier.

Niobé, avant son mariage, lorsque fille encore elle demeurait à Sipyle, dans la Méonie, avait connu la malheureuse Arachné. Ce châtiment épouvantable sur une fille vulgaire ne lui fit point assez d'impression pour l'obliger de céder aux Dieux et d'en parler avec plus de respect.

Beaucoup de choses contribuaient à nourrir son orgueil. Ce n'étaient ni les tours, ni les forteresses de son époux, ni la naissance d'Amphion, ni la sienne, ni la possession d'un vaste empire, qui causaient sa fierté, quoiqu'elle en fût très vaine; c'était surtout ses enfants. Elle eût été la plus heureuse des mères, si elle eût moins pensé qu'elle l'était.

Manto, fille de Tirésias, instruite de l'ave-

nir, poussée par un mouvement divin, prédisait un jour dans les rues de Thèbes : « Thébains, disait-elle, allez en foule porter de l'encens à Latone et à ses deux enfants; priez-les et couronnez vos cheveux de lauriers, la Déesse vous l'ordonne par ma voix. »

On obéit; toutes les femmes de Thèbes ornent leurs cheveux des feuilles prescrites; elles brûlent de l'encens sur les autels de ces Dieux et leur adressent des prières.

Soudain Niobé s'avance avec sa suite nombreuse. Elle est remarquable par ses habits, que les Phrygiens ont travaillés et tissus d'or; elle est aussi belle que la colère le permet; elle s'arrête en agitant sa tête superbe, et ses cheveux épars et flottants sur ses épaules.

Dès qu'elle eut porté de tous côtés ses regards avec fierté : « Quelle folie, dit-elle, vous fait préférer les Dieux dont vous entendez parler à ceux que vous voyez? Pourquoi Latone est-elle adorée sur des autels, tandis oue je n'ai point encore reçu d'encens?

« Tantale m'a donné le jour; c'est à lui seul qu'il a été donné d'assister aux festins des Dieux. J'ai pour mère une sœur des Pléïades; le puissant Atlas, qui porte l'axe du ciel sur sa tête, est mon aïeul; Jupiter est celui de mon mari. J'ai la gloire de l'avoir pour beau-père.

« Les Phrygiens me craignent; l'empire de Cadmus me reconnaît pour sa Souveraine, Ces murs, qui se sont élevés au son de la lyre de mon époux, et les peuples qui les habitent me sont soumis ainsi qu'à lui. De quelque côté de ma maison que je porte la vue, je n'aperçois que des richesses immenses. J'ai la grandeur et la beauté d'une Déesse; ajoutez à tant d'éclat sept fils et sept

filles, et bientôt autant de gendres et de brus; et demandez ensuite d'où naît mon orgueil?

« Je ne sais pourquoi vous osez me préférer Latone, la fille d'un certain Géant Cée, elle, à qui le monde entier a refusé jadis le plus faible asile pour y accoucher. Votre Déesse ne fut reçue ni dans le ciel, ni dans les eaux, ni sur la terre ; elle fut exilée de l'univers jusqu'à ce que l'île flottante de Délos lui dit: Tu erres sur la terre comme moi sur les ondes, et daigna lui donner une retraite mal assurée. Elle est la mère de deux enfants, ce n'est que la septième partie de ceux à qui j'ai donné le jour. Je suis heureuse, qui le niera? Je serai toujours heureuse, qui peut en douter? Ma fécondité garantit mon bonheur. Je suis au-dessus des revers de la fortune : elle ne peut plus me nuire. Quelque bien qu'elle puisse m'ôter, elle m'en laissera toujours davantage. Ma gloire et ma félicité sont arrivées à un degré qui ne me permet plus crainte.

« Supposons que le sort m'enlève quelqu'un de mes enfants, il ne me dépouillera jamais assez pour me réduire à deux, comme Latone. Combien sera-t-elle toujours éloignée du nombre qui me restera? Allez donc, quittez ces sacrifices, détachez ces lauriers de dessus vos têtes. » Les Thébaines les détachent, elles abandonnent leurs vœux et leurs sacrifices sans les finir ; mais, autant qu'elles le peuvent, elle adorent la Déesse en silence.

Latone, indignée se transporte sur le sommet du mont Cynthe, et parle de la sorte à ses deux enfants.

VI. Latone se plaint à ses enfants de l'orgueil de Niobé; Apollon et Diane font mourir tous les fils de cette princesse.

« Fière de votre naissance, votre mère n'eût cédé à aucune deesse, excepté Junon; maintenant elle doute de sa divinité. On va s'éloigner de ses autels honorés de tout temps, si vous ne les secourez; mais ce n'est pas ma seule douleur : la fille de Tantale ajoute les injures au crime. Elle ose vous préférer sa race, et, imitant l'impiété de son père, elle me méprise et m'appelle stérile; que ce titre odieux retombe sur elle. »

Latone allait ajouter les prières aux larmes, lorsque Apollon lui dit : « Laissez les plaintes, elles retardent la vengeance. » Diane lui adresse les mêmes mots; et, s'élançant rapidement dans les airs, tous deux, couverts d'une nue, arrivent sur la ville de Thèbes.

Une plaine immense en bordait les murailles. C'est là qu'on exerçait ordinairement les chevaux à la course; les traces de leurs pieds et celles des roues étaient imprimées sur la terre. Les enfants de Niobé s'étaient rendus dans ce lieu; quelques-uns sur des coursiers ardents, parés de housses brillantes et pourprées; ils les gouvernaient avec des freins d'or.

Pendant qu'Ismène, celui des Princes qui, le premier, avait fait sentir à Niobé le plaisir d'être mère, voltige, tourne et caracole, il s'écrie tout à coup : Ciel!... Un trait venait de s'arrêter au milieu de son cœur; sa main mourante abandonne les rênes; il glisse le long de l'épaule droite de son cheval et tombe mort.

Siphyle son frère avait entendu le bruit de la flèche, et, semblable au Pilote qui, pré-

voyant la tempête, fuit à l'aspect du nuage et déploie toutes ses voiles, comme s'il craignait de laisser échapper le moindre souffle du vent, il s'éloigne à toute bride; le trait inévitable le suit; il s'arrête en balançant sur sa tête, s'y fixe, la perce et sort par son gosier. Comme il se penchait en poussant son cheval, il passe par-dessus, franchit son cou et va souiller la terre de son sang.

Un instant après, le malheureux Phédime, et celui qui hérita du nom de Tantale son aïeul, mirent fin à leurs travaux. Occupés des exercices d'une jeunesse vigoureuse, ils luttaient, et déjà pressaient avec effort leur sein l'un contre l'autre, quand une flèche partie de l'arc les atteignit tous les deux ainsi liés. Ils gémirent ensemble; leurs corps, courbés par la douleur, tombèrent sans se séparer sur la terre, leurs yeux se fermèrent et leurs âmes s'exhalèrent en même temps.

Alphénor les voit expirer, déchire ses habits, frappe son sein, vole à ces corps glacés, les embrasse, les soulève et meurt dans cette occupation, Apollon lui lance une flèche qui lui perce le sein. En voulant l'arracher, Alphénor attire avec le fer une partie de ses poumons; son sang se répand aussitôt dans l'air et sa vie s'évapore.

Le jeune Damasichton ne mourut pas d'une seule blessure; il fut d'abord frappé dans l'endroit où commence le genou, jusqu'où le jarret forme des nœuds de nerfs. Tandis qu'il essaye d'arracher la flèche, une autre arrive et l'atteint à la gorge. Le sang qui coule avec impétuosité repousse, renvoie ce second trait et le suit dans l'air qu'il souille et qu'il rougit.

Ilionée restait le dernier; il lève ses bras vers le Ciel et lui adresse d'inutiles prières.

« Pardonnez, grands Dieux! » disait-il en général, ignorant qu'il ne fallait pas les prier tous. Apollon fut touché; mais le trait était déjà parti. Ce prince expira cependant d'une blessure plus légère, la flèche n'étant pas entrée bien avant dans son cœur.

VII. Fureur de Niobé. Mort de ses filles percées de flèches. Elle est changée en rocher

Le bruit de cette catastrophe, la douleur du peuple, les larmes de ses amis assurèrent Niobé d'une perte si subite. Elle est d'abord surprise de la possibilité de ce malheur; bientôt elle s'irrite de ce que les Dieux ont osé le causer. Elle s'étonne de leur droit et de leur pouvoir. Son époux Amphion s'étant déjà donné la mort, avait ainsi terminé sa vie et ses peines.

Qu'en ce moment Niobe était différente de cette Reine superbe qui venait d'éloigner le peuple des autels de Latone, qui portait ses pas avec fierté au milieu de la ville qui lui était soumise, excitant l'envie, maintenant digne de la pitié de ses ennemis mêmes.

Elle accourt dans la plaine, se couche sur les corps de ses enfants, et leur donne les derniers baisers. Levant ensuite ses bras vers le Ciel : « Jouis de ma douleur, s'écriet-elle, jouis, cruelle Latone; rassasie ton cœur de mes larmes; repais ce cœur féroce du massacre de sept enfants. Je souffre, réjouis-toi; triomphe, ennemie victorieuse!... Pourquoi victorieuse? Il me reste encore plus dans mon malheur qu'à toi dans toute ta félicité; c'est moi qui triomphe encore après tant de funérailles. »

Elle dit. L'arc de nouveau s'étend avec force et résonne; tout s'effraye, Niobé seule est sans crainte : l'excès du malheur ajoute à

son audace. Ses filles vêtues de deuil, les cheveux épars, étaient debout autour des lits funèbres de leurs frères. Une d'elles, frappée soudain d'un trait enfoncé dans ses entrailles, tombe mourante sur les Princes. Une autre, s'efforçant de consoler sa mère infortunée, se tait, percée d'un coup invisible, et ne ferme la bouche qu'après avoir rendu le dernier soupir. Celle-ci meurt, en essayant vainement de fuir, l'autre expire sur le corps de sa sœur; celle-là n'est plus, on voit encore palpiter cette autre.

Six avaient été déjà livrées à la mort par des blessures différentes. Une dernière restait. Sa mère, la couvrant de son corps et de ses habits : « Laisse-m'en du moins une, s'écria-t-elle; de toutes celles que j'avais, je n'en demande qu'une, et la plus jeune. » Tandis qu'elle implore Latone, elle voit tomber celle pour laquelle elle la supplie.

Privée de son époux, de ses fils et de ses filles, elle s'assied au milieu d'eux. Tant de maux la rendent insensible; elle devient un rocher. Déjà le vent n'agite plus ses cheveux. La couleur de son visage ne reçoit plus celle de son sang. Ses yeux demeurent immobiles sur son front affligé. Il ne reste rien de vivant dans elle. Sa langue se durcit dans sa bouche pétrifiée. Ses veines ont perdu leur mouvement; sa tête ne peut plus se fléchir, ni ses bras exprimer des signes, ni ses pieds former des pas. Ses entrailles ne sont plus que de la pierre. Elle pleure cependant. Environnée par un tourbillon de vent, elle est emportée dans sa patrie. Là, placée sur le sommet d'une montagne, elle pleure encore et mouille son marbre de ses larmes.

VIII. Laboureurs changés en grenouilles.

Alors on redouta le courroux de Latone. Les hommes et les femmes, tous rendirent un culte à la grande Divinité mère des deux Jumeaux, et comme il arrive qu'un événement récent en rappelle de plus anciens, un homme raconte celui-ci :

Les Laboureurs de la fertile Lycie n'ont pas méprisé cette Déesse impunément. Cette aventure est peu connue, parce qu'elle a pour objet des hommes grossiers; elle est cependant surprenante; j'ai vu le lac et le pays célèbres par ce prodige.

Mon père, accablé de vieillesse, incapable de voyager lui-même, m'avait ordonné de lui amener des bœufs de la Lycie, et m'avait donné un guide de cette nation. Pendant que j'en parcourais les pâturages avec lui, j'aperçois au milieu d'un lac un autel antique, noir encore de la fumée des sacrifices, entouré de roseaux agités. Mon compagnon s'arrête, et dit à voix basse et d'un air religieux : « Soyez-moi favorable. — Soyez-moi favorable, » repris-je aussitôt d'un ton pareil. Je lui demande cependant si cet autel est consacré aux Naïades, aux Faunes ou à quelque Dieu du pays.

« Jeune homme, me répondit mon guide, ce n'est point à des Divinités des montagnes qu'il est dédié. Il appartient à cette Déesse que la sévère Junon bannit autrefois du monde entier, et que reçut à peine, après bien des prières, l'errante Délos, lorsqu'elle était une île flottante. Couchée sous un olivier, Latone donna la naissance à deux enfants, malgré la puissante Junon. On dit que la Reine des Dieux l'obligea de fuir encore aussitôt après, et qu'elle emporta dans ses bras

les deux Divinités qui venaient de naître. Elle arriva sur les frontières de la Lycie, célèbre par la Chimère.

Le soleil ardent brûlait les campagnes; fatiguée d'un long voyage, accablée par la chaleur, elle fut saisie d'une soif ardente; ses enfants avaient épuisé le lait de ses mamelles; elle aperçut enfin par hasard un lac d'eau pure dans le fond des vallées.

Des laboureurs arrachaient l'osier, le jonc et les herbes marécageuses qui croissaient à l'entour. La fille de Titan s'en approcha, se pencha sur le bord et plia les genoux pour puiser l'onde plus facilement. Elle allait boire, les Laboureurs la repoussèrent.

« Pourquoi, leur dit la Déesse, me défendez-vous ces eaux? L'usage n'en est-il pas commun? La Nature n'a point donné à un seul l'air, la lumière, ni l'onde. Je viens jouir des dons qu'elle accorde à tous, et je veux bien les demander pour les obtenir. Je ne me prépare pas à laver ici mon corps fatigué; je ne prétends qu'étancher ma soif; ma bouche, privée d'humidité, ne peut plus former des mots. Mon gosier desséché laisse à peine un passage à ma voix. Cette eau me sera plus précieuse que le nectar, et j'avouerai qu'avec elle j'aurai reçu la vie; vous me la donnerez en m'en laissant puiser. Que ces enfants vous touchent; ils tendent leurs petits bras à mon sein. » Et par hasard il les y tendaient.

Comment ces Laboureurs purent-ils n'être pas attendris par cette prière touchante? Ils persistent dans leur refus. Ils ajoutent même des injures et des menaces, si elle ne s'éloigne à l'instant. Ce n'est pas encore assez; ils troublent les eaux du lac avec leurs pieds et leurs mains; ils y mar-

chent et élèvent le limon qui couvre leur lit.

La colère fit oublier sa soif à Latone; elle ne s'abaisse plus à les supplier, elle ne prononce plus un mot indigne d'une Déesse; mais levant ses mains vers le Ciel : « Vivez éternellement dans ce lac, » leur dit-elle. Ses vœux s'accomplissent; ces mortels grossiers se précipitent dans ces ondes. Tantôt ils plongent leurs corps entiers dans le fond de ce marais, tantôt ils élèvent leurs têtes; ils nagent dans la fange; souvent ils se reposent sur le bord, et bientôt ressautent dans l'onde. Ils font encore entendre leurs cris sur le rivage; bannissant toute pudeur, quoiqu'ils soient sous les flots, ils ne cessent point de maudire. Leur voix est déjà devenue rauque, leurs gorges s'enflent; leurs bouches s'élargissent pour laisser un passage aux injures. Bientôt leurs cous disparaissent entièrement, et leur tête se joint à leurs épaules. Leur dos devient vert; leur ventre, la plus grande partie de leurs corps blanchissent, et nouvelles grenouilles, elles se jettent dans le lac.

IX. Marsyas vaincu par Apollon. Epaule d'ivoire de Pélops.

Quand celui qui venait de parler eut ainsi raconté l'histoire des Lyciens, un autre se souvint de celle du Satyre Marsyas. Le fils de Latone l'ayant vaincu dans un duel à la flûte l'en punit d'une manière terrible.

« Pourquoi m'arraches-tu une partie de moi-même, s'écriait Marsyas? Je me repens de mon audace; une flûte devait-elle me couter si cher? » Sa peau, malgré ses cris, fut enlevée de tous ses membres. Son corps n'était plus qu'une plaie; le sang en coulait de tous côtés. Ses veines, ses nerfs s'offraient à

découvert. On aurait pu compter ses intestins et les fibres placées autour de son cœur.

Les Satyres ses frères, les Dieux des forêts, les Faunes, les Nymphes et son disciple Olympe, alors célèbre, le pleurèrent. Les Bergers de ces contrées donnèrent aussi des pleurs à son infortune. La terre fertile, mouillée de tant de larmes, les reçut dans son sein, les rassembla, les fit couler sur elle. Elles allèrent à la mer entre des rives dont la pente est insensible, et prirent le nom de Marsyas. Ce fleuve est celui de la Phrygie, dont les ondes sont les plus claires.

Ces histoires funestes ramenèrent enfin le peuple à celle qui venait d'arriver. Il plaint Amphion détruit avec tous ses enfants; mais Niobé en était haïe. On dit que Pélops son frère fut le seul qui la pleura. Déchirant son habit jusqu'à la poitrine, il laissa voir son épaule gauche qui était d'ivoire. Elle était semblable à la droite au temps de sa naissance. Son père l'ayant autrefois égorgé pour le servir aux Dieux dans un festin, on prétend que les immortels en rassemblèrent les membres pour les rejoindre, et que les ayant retrouvés tous, excepté celui qui tient le milieu entre la gorge et le bras, ils en mirent un d'ivoire à la place, et ranimèrent ainsi Pélops tout entier.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

FIN DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, r. des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

TRADUCTION DE FONTANELLE

TOME II

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

X. Térée, roi de Thrace, épouse Procné, fille de Pandion, roi d'Athènes.

Tous les princes voisins vinrent dans Thèbes. Lés villes éloignées engagèrent leurs Rois à porter des consolations à Pélops. Argos, Sparte, Mycènes, qu'augmentèrent dans la suite les descendants de ce Prince; Calydon, contre qui Diane n'était point encore irritée; la fertile Orchomène, Corinthe, célèbre par son airain, et Messène par ses guerres; Patrée, l'humble Cléone, Pylos et Trézène, où ne régnaient pas encore le père de Nestor et l'aïeul de Thésée, toutes les autres villes enfin, et celles qui sont enfermées par l'isthme, et celles qui, situées au-delà, peuvent en être vues, y envoyèrent. Qui le croirait? Athènes, seule tu t'en dispensas!

La guerre s'opposait à ce devoir. Une troupe de barbares, venus à travers les flots, assiégeait ses murailles. Le roi de Thrace, Térée, avait amené ses armes au secours de cette ville et acquérait un grand nom par ses victoires. Pandion, roi d'Athènes, admirant la puissance de ce Prince en trésors et en hommes, et la grandeur de son origine qu'il tirait de Mars, l'unit à sa fille Procné.

Ni Junon, ni l'Hymen ne présidèrent à cette union. Les Grâces ne parèrent point le lit nuptial; les Furies l'environnèrent et l'éclairèrent de leurs torches funèbres. Le si-

nistre Hibou entra dans le Palais et se reposa dans la chambre des époux. C'est sous cet augure que sont unis Térée et Procné; c'est le même qui préside au moment qu'ils sont pères.

La Thrace entière se réjouit cependant de leur bonheur; eux-mêmes en rendent grâces aux Dieux. On veut que le jour où la fille de Pandion est devenue la femme de Térée et que celui de la naissance d'Itys soient des fêtes. Tant il est vrai que les hommes ignorent leurs véritables avantages!

Déjà les saisons et les années s'étaient renouvelées cinq fois, quand Procné tint ce discours à son mari :

« Si vous m'aimez, permettez que j'aille voir ma sœur, ou qu'elle vienne en ces lieux. Vous promettrez à mon père qu'elle retournera bientôt auprès de lui. Le plus grand plaisir que vous puissiez me procurer est celui de la voir et de l'embrasser. »

Térée ordonne aussitôt qu'on mette ses navires en mer. Secondé par la rame et par les vents, il entre dans les ports d'Athènes et descend sur les rivages du Pirée. Il donne d'abord les premiers embrassements à son beau-père et joint sa main à la sienne; il lui parle sous des auspices funestes.

XI. Térée conduit en Thrace Philomèle, sœur de Procné

Il commençait à exposer le motif de son voyage, à rapporter les souhaits de son épouse et à répondre du retour le plus prompt, lorsque Philomèle arriva dans la parure la plus magnifique, mais plus brillante encore par sa beauté. Elle était telle que nous entendons dire que les Nymphes et les Dryades se montrent dans les forêts, si

pourtant nous leur supposons la même parure et la même beauté.

Terée, à l'aspect de sa belle-sœur, s'enflamme ainsi que la paille dévorée par le feu ou la feuille sèche et le foin. Déjà il ne supporte qu'avec impatience les délais qu'on lui oppose. Il revient avec l'ardeur la plus pressante aux souhaits de Procné. Il cache ses désirs sous ceux de son épouse. L'amour le rend éloquent. Toutes les fois qu'il presse avec trop de vivacité, il ajoute : « Procné le veut ainsi; » il répand même des larmes, comme si elle lui eût recommandé d'en verser.

Grands Dieux, quelles ténèbres épaisses environnent les cœurs des mortels! Térée paraît tendre et bon époux pendant qu'il médite un crime. Il en reçoit des eloges. Mais quoi? Philomèle forme les mêmes vœux, elle embrasse son père d'un air caressant, lui demande la permission d'aller voir sa sœur, et le conjure par sa vie de lui accorder une râce qui lui doit être si funeste.

Le Roi d'Athènes cède enfin aux prières de l'un et de l'autre. Philomèle charmée lui rend grâce; elle croit que cette permission fera la joie de sa sœur et la sienne; malheureuse, elle fera leur tourment.

Le soleil n'avait plus qu'une fàible partie de sa carrière à parcourir. Ses coursiers descendant du ciel, en diminuaient l'espace sous leurs pas. On couvre les tables de mets délicats; les coupes d'or se remplissent de vin et se vident. Chacun s'abandonne ensuite aux douceurs d'un paisible repos.

Le jour reparaît bientôt. Pandion embrasse son gendre; c'est avec des pleurs qu'il lui recommande la Princesse qui doit l'accompagner.

« Mon fils, lui dit-il, je te confie cette fille, un motif pieux m'y fait consentir ; les deux sœurs l'ont voulu ; tu l'as voulu aussi, Té rée ; mais, je t'en conjure par notre alliance, par les Dieux, par ma confiance en toi, veille sur elle avec la tendresse d'un père ; et rends-moi mon unique consolation, l'appui de ma vieillesse, le plus tôt que tu pourras ; car toute absence me paraîtra bien longue. Et toi, Philomele, si tu chéris ton père, ne tarde pas à revenir; c'est déjà bien assez pour moi de me voir séparé de ta sœur. »

Ainsi parlait le vieillard : en même temps il embrassait sa fille et mouillait ses joues des plus tendres larmes. Il prenait ensuite ses mains et celles de Térée comme le garant d'un prompt retour ; il les serrait entre les siennes; il leur recommandait de saluer pour lui sa fille et son petit-fils. Bientôt sa voix est étouffée par ses sanglots ; à peine a-t-il la force de leur dire un dernier adieu. Mille présages se présentent a son esprit et l'épouvantent.

Aussitôt Philomèle est placée sur le vaisseau. La mer écume sous les coups des rames; la terre semble s'éloigner. « Je triomphe, s'écrie Térée, et j'emmène avec moi l'objet de mes vœux. » Le barbare! jamais il ne détourne les yeux de dessus elle. Semblable à l'oiseau de Jupiter qui a déposé dans son nid un lièvre timide qu'il vient d'enlever entre ses serres, il ne craint plus que sa proie lui échappe ; il la contemple avec la joie d'un ravisseur.

XII. Philomèle fait connaître à sa sœur le crime de Térée

Philomèle frémit d'effroi, telle qu'une brebis timide, qui venant d'être arrachée san-

glante par les chiens à la gueule du loup carnassier, ne se croit point encore en sûreté ; ou telle que la colombe, qui voyant le sang dont ses plumes sont souillées, pâlit et craint encore les serres avides qui la tenaient attachée.

Revenue à elle-même, livrée au deuil le plus profond, elle s'arracha les cheveux, versa des larmes, se frappa le sein, et tendant les bras vers Térée : « Barbare ! lui dit-elle, quelles actions ! cruel ! Ni les prières de mon père, ni les pleurs qui les ont accompagnées, ni le souvenir de ma sœur n'ont pu t'arrêter ! Si les Dieux nous voient cependant, s'ils existent, si tous ne sont pas anéantis avec mon innocence, je te rendrai les tourments que je souffre; bravant la honte, je raconterai moi-même tes forfaits ; je les dirai aux peuples, si j'en ai la liberté ; si je reste enfermée dans les bois, je les conterai aux forêts et aux rochers. Le Ciel m'entendra, et les Dieux, s'il en est quelqu'un qui l'habite, me vengeront. »

La colère de Térée s'allume à ces paroles, il craint aussi ces menaces. Plein de rage et de terreur, aigri par ces deux mouvements, il tire de son fourreau l'épée pendue à son côté. Saisissant Philomèle par les cheveux, lui attirant les bras derrière le dos, il s'efforce de les lier. Cette Princesse infortunée lui présentait son cou. Elle avait conçu l'espérance de mourir en voyant cette épée. Térée arrête et presse avec des tenailles cette langue qui essaye encore de parler et d'appeler son père. Il la coupe jusqu'à la racine ; elle tombe et murmure sur la terre ensanglantée ; telle que la queue d'une couleuvre que l'on vient de séparer du reste de son corps, elle palpite et cherche en mourant les traces de sa maîtresse.

Après un pareil crime, il a l'audace de se présenter devant Procné. Elle demande sa sœur. En apercevant son époux; mais il sait feindre; il pousse des gémissements; il a préparé un récit de la mort de Philomèle, et les larmes dont il l'accompagne attirent la confiance.

Procné déchire ses habits, se dépouille de l'or et de l'éclat dont elle était parée, se couvre de robes noires, bâtit un tombeau inutile à sa sœur, rend de vains honneurs à ses mânes, en pleure les destins qui lui doivent coûter bien d'autres larmes.

Le soleil avait déjà parcouru les douze signes qui partagent l'année. Que fera Philomèle? Une garde lui ferme la fuite; les murs du palais, construits de pierres solides, s'élèvent trop haut. Sa bouche muette ne peut expliquer ce qui s'est passé; mais la douleur est ingénieuse, et le malheur fournit des ressources.

Elle trace le sien sur une toile; en mêlant avec art des fils rouges et des fils blancs, elle parvient à décrire ses infortunes. Ayant fini cet ouvrage, elle le confie à un de ses gardes, et le conjure par des signes de le porter à la Reine.

Le garde remet la toile à Procné, sans savoir ce qu'on y a tracé. L'épouse de Térée la reçoit, l'ouvre, et lit les terribles aventures de sa sœur. Elle se tait; il est étonnant qu'elle en eut le pouvoir. La douleur lui ferme la bouche; elle ne trouve point de termes assez forts pour exprimer son indignation; mais elle ne perd pas son temps à pleurer; elle médite une vengeance à quelque prix que ce soit, et s'occupe tout entière à réfléchir sur le châtiment.

XIII. Procné tire Philomèle de sa prison; elle se détermine à donner la mort à son fils Itys.

On était dans le temps où les femmes de la Thrace célébraient les Orgies de Bacchus. La Nuit était le témoin de ces fêtes. Elle etait venue. Le mont Rhodope retentissait déjà du bruit des instruments d'airain.

La Reine sort de son Palais revêtue des ornements ordonnés par le Dieu, armée d'un thyrse, et la tête couronnée de feuilles de vigne. La peau d'un cerf attachée sur ses épaules, pendait à son côté gauche. Elle portait une lance légère.

Terrible, agitée par les douleurs les plus furieuses, imitant tous les mouvements des Bacchantes, elle parcourt les forêts, suivie d'une troupe de ses compagnes. Elle vole avec elles au Palais désert, remplit le voisinage de ses hurlements, appelle Bacchus, brise les portes, enlève sa sœur, lui donne les ornements du Dieu, cache son visage sous des feuilles de lierre, et l'entraînant épouvantée, la conduit dans son appartement.

Philomèle pâlit et frémit d'horreur en s'apercevant qu'elle est dans le Palais de l'impie Térée. Dans ce moment Procné la dépouille des vêtements sacrés, découvre son visage qui se détourne avec honte, et veut l'embrasser; mais Philomèle n'ose lever les yeux sur elle; elle fond en larmes; le courroux de Procné augmente, elle ne peut plus le contenir; elle condamne les larmes de sa sœur et lui dit : « Ce ne sont point les pleurs qu'il faut employer, mais le fer, et ce qu'il peut y avoir de plus terrible encore, s'il en existe. Oui, ma sœur, je suis préparée à tous les crimes. Ou je réduirai ce Palais en cendres

avec mes flambeaux, et je précipiterai le trompeur Térée au milieu des flammes, ou je lui arracherai la langue et les yeux, complices de sa honte et de son forfait, ou je chasserai de son corps, par mille blessures, son âme criminelle. J'ai conçu, enfin, tout ce qu'il y a de plus affreux, et je ne sais encore à quoi je me déterminerai. »

Pendant qu'elle parle ainsi, son fils Itys vient auprès d'elle. Cette vue l'éclaire et la décide. Elle l'observe d'un œil sombre. « Ah que tu ressembles à ton père! » Elle dit et se tait. Elle médite un crime horrible, et couve sa colère en silence.

Cependant Itys s'approche de sa mère; il la salue, il tend ses petits bras à son cou, et lui donne des baisers mêlés de caresses enfantines. Procné est attendrie, son courroux s'adoucit, ses yeux, malgré elle, se mouillent de pleurs qui s'efforcent de couler ; mais aussitôt qu'elle se sent affaiblir par la pitié, elle détourne ses regards de son fils, et les porte sur sa sœur; elle les observe tour à tour l'un et l'autre.

« Pourquoi faut-il, dit-elle, qu'il me touche par ses caresses, et que l'autre se taise privée de sa langue? Pourquoi n'appelle-t-elle pas sa sœur, tandis qu'il appelle sa mère? Ah! fille de Pandion, regarde à quel époux ton sort est lié! Songe à ton sang. La tendresse est un crime, lorsqu'elle a pour objet un homme tel que Térée. »

XIV. Procné apprête à Térée son fils égorgé; elle est changée en oiseau, ainsi que sa sœur et son mari.

Aussitôt, semblable à une tigresse qui emporte au fond des forêts voisines du Gange le faon d'une biche dont elle veut faire sa pâture, elle se saisit d'Itys et l'emmène dans

l'appartement le plus secret du Palais. Là, tandis que son fils prévoyant déjà son sort, lui tendant les mains, s'écriait en s'attachant à son cou : O ma mère ! elle lui perce le cœur d'une épée, et ne détourne point le visage.

Cette seule blessure suffisait pour lui ôter la vie; Philomèle lui coupe encore la gorge. Toutes deux déchirent et mettent en pièces ses membres palpitants et remplis d'un reste de sang qui les animait. Elles en mettent une partie dans des vases d'airain, elles en placent une autre sur des charbons ardents. Le Palais est tout souillé de sang et de carnage.

La barbare fait servir ces mets à Térée qui ne soupçonne rien; et feignant que, selon les usages de son pays, l'épouse seule a le droit de rester auprès de son mari pendant ces fêtes, elle renvoie ses domestiques et tout le monde. Térée s'étant assis ensuite, mange et porte dans ses entrailles son propre sang et sa propre substance. Et tel est son aveuglement, qu'il dit à son épouse : « Eloignez-vous aussi mon fils ? » Procné ne peut plus dissimuler sa joie cruelle, et désirant l'instruire de sa perte : « Tu as dans ton sein, dit-elle, celui que tu demandes. » Térée regarde autour de lui, cherche où peut être Itys et l'appelle.

Aussitôt Philomèle, les cheveux épars, souillés de sang, découvre la tête d'Itys égorgé, la présente et la jette à son père. Jamais elle ne souhaita davantage de pouvoir parler pour exprimer sa joie par des paroles convenables.

Le Roi repousse la table avec un grand cri ; il appelle à son secours les sombres Sœurs redoutées dans les Enfers. Il voudrait pouvoir, en s'ouvrant le sein, en arracher la nour-

riture horrible dont il s'est rempli. Il pleure, il s'appelle le tombeau de son fils. Bientôt, le fer à la main, il poursuit les filles de Pandion. Vous eussiez dit que ces Athéniennes avaient été sur le champ suspendues sur des ailes. Elles l'étaient effectivement. L'une avec leur secours s'élance dans les forêts, l'autre sur les toits des maisons. Les marques du meurtre sont encore autour de leurs poitrines; leurs plumes sont teintes de sang.

Térée accablé par la douleur, brûlant du désir de se venger, est aussi changé en oiseau. Une crête s'élève sur son front. Son bec s'étend et prend la forme d'une javeline. Son nom est huppe; sa tête paraît armée.

XV. Borée enlève Orithye. Zétès et Calaïs revêtus d'ailes.

Cette cruelle aventure abrégea les jours de Pandion, et le fit descendre chez les morts avant le temps et la fin de sa vieillesse.

Erechthée, son fils, succéda à son sceptre et au gouvernement d'Athènes. On ne peut dire s'il était plus puissant et plus grand par les armes que par la justice. Il avait eu quatre fils, autant de filles, dont deux étaient également belles. Céphale, petit-fils d'Eole, fut l'heureux époux de l'une appelée Procris. Les crimes de Térée, et les penchants des Thraces furent longtemps un obstacle au bonheur de Borée.

Orithye qu'il aimait lui fut refusée tant qu'il se servit des prières, et non de la force; mais quand il eut vu qu'il n'obtenait rien par ses demandes, ému d'une fureur qui lui est trop ordinaire : « On a raison, s'écria-t-il; pourquoi ai-je quitté mes armes, ma férocité, ma force, ma colère, mon pouvoir et mon courage, pour employer des prières dont

l'usage m'est honteux? La violence m'est naturelle. C'est par elle que j'éloigne les nuages sombres, que je soulève les mers, que je déracine les chênes les plus forts, que je durcis les neiges, et que je chasse la grêle sur la terre. N'est-ce pas moi qui, lorsque je rencontre mes frères dans le ciel ouvert devant nous, car mon champ de bataille est dans ce lieu, lutte avec tant d'effort, que l'air mitoyen retentit et tonne de notre choc, et que du sein des nues épaisses jaillissent la foudre et les éclairs? C'est moi, qui pénétrant dans les antres les plus profonds, plaçant mon corps dans ces vastes cavernes, fais trembler la terre et les enfers. Ce sont là les moyens que j'aurais dû employer pour obtenir Orithye. C'est par la force, plutôt que par les prières, qu'Erechthée devait consentir à devenir mon beau-père. »

Ainsi parle Borée, ou ne dit rien de moins violent que ces expressions. Il secoue ses ailes, et soudain la terre s'agite, la mer profonde frémit; entraînant avec lui des tourbillons de poussière, couvert d'un brouillard qu'il vient d'exciter, il embrasse la tremblante Orithye, s'élève sur ses ailes et vole; les nuages pressés plus fortement brûlent de feux plus vifs.

Le ravisseur ne ralentit point sa course qu'il ne soit arrivé parmi les Thraces où il règne. C'est dans ce pays qu'Orithye devint épouse et mère. Elle y donna le jour à deux Jumeaux; ils avaient tous les charmes de leur mère, et les ailes de Borée. On dit cependant qu'ils ne les apportèrent point en naissant; ils en furent privés tant que la barbe ne vint point altérer la première fleur de leur teint. On les appela Calaïs et Zéthès. Bientôt des plumes semblables à celles des

oiseaux ceignirent leurs côtés, en même temps que leurs joues commencèrent à se couvrir d'un duvet léger. Lorsque les années de leur enfance furent écoulées, ils allèrent avec les Argonautes sur le premier vaisseau, à travers des mers inconnues, conquérir la toison d'or.

LIVRE SEPTIÈME

ARGUMENT. — Jason se rend maître de la toison d'or ; Médée rétablit dans sa première jeunesse le vieil Eson ; elle tue Pélias. Abandonnée par Jason, elle en fait mourir la femme et les enfants ; reçue par Egée, elle tente d'empoisonner son fils Thésée ; il est reconnu. Egine est dépeuplée par la peste ; des fourmis sont changées en hommes ; un chien, en pierre Procris blessée par mégarde par son mari.

I. Les Argonautes arrivent à Colchos. Médée, amoureuse de Jason, combat longtemps contre elle-même.

Embarqués sur le navire Argo, les Thessaliens avaient déjà traversé plusieurs mers ; ils avaient visité Phinée devenu aveugle, et traînant une vieillesse languissante dans une nuit éternelle. Calaïs et Zéthès avaient chassé les Harpies qui tourmentaient ce Prince infortuné.

Après avoir couru beaucoup de dangers sous la conduite de Jason, cette troupe de Héros était arrivée vers les ondes rapides du Phase. Pendant qu'ils vont trouver le Roi de Colchos, qu'ils lui demandent la toison d'or laissée dans ses Etats par Phryxus, et que ce Prince leur apprend les conditions terribles et périlleuses auxquelles il peut la leur livrer, sa fille Médée conçoit un amour violent pour Jason.

Après l'avoir combattu longtemps, voyant que sa raison ne pouvait en triompher : « Médée, dit-elle, c'est en vain que tu te défends. Je ne sais quel Dieu s'oppose à tes efforts. J'ignore la nature des transports qui m'agitent ; car pourquoi les ordres de mon père me paraissent-ils si durs ? Ils le sont trop en

effet. Pourquoi crains-je si fort la perte d'un Prince que je n'ai vu que de ce moment? Quelle est la cause d'une si grande inquiétude? Malheureuse! repousse, éteins, si tu le peux, ces feux qui naissent dans ton cœur. Si cet effort était en mon pouvoir, je serais plus tranquille; mais une force inconnue m'entraîne. La raison me parle, l'amour la combat. Je vois le meilleur, je le sens, je l'approuve, et je suis le pire.

« Quoi, fille d'Aëte, tu brûles pour ton hôte! Tu désires de suivre un époux dans un monde étranger! Ce pays-ci ne peut-il te montrer un objet digne de toi? Jason d'ailleurs peut mourir; sa vie et sa mort sont entre les mains des Dieux. Qu'il vive cependant, il est permis de le souhaiter, même sans amour. Car enfin, quel crime a-t-il commis? Quelle est celle que ne touchera point son âge, si ce n'est une barbare? Si je ne lui donne point de secours, nous le verrons étouffé par le souffle des taureaux, accablé sous les coups des ennemis qu'aura créés la terre, dans laquelle il les aura semés, ou il deviendra la proie de l'avide dragon. Si je le souffrais, je croirais être née d'un tigre, et porter un cœur plus dur que le fer et les rochers. Le regarderai-je périr? Me rendrai-je complice de sa mort en jouissant de ce spectacle? Exciterai-je les taureaux, les enfants de la terre, et le dragon qui n'a jamais fermé l'œil? Que les Dieux lui réservent un meilleur sort! mais ce n'est point à eux qu'il faut le demander; c'est de moi qu'il doit l'attendre.

« Trahirai-je mon père? Cet étranger que je connais à peine, triomphera-t-il par mon secours, afin que sauvé par mes soins, il s'embarque sans moi, qu'il s'éloigne emporté par

les vents, qu'il devienne l'époux d'une autre, et abandonne Médée à ses tourments? S'il en était capable, s'il pouvait me préférer une autre femme, qu'il meure l'ingrat! Mais non, son visage n'annonce point une pareille perfidie; la noblesse de son âme, ses grâces, sa beauté, tout doit m'empêcher de craindre une infidélité, et l'oubli de mes bienfaits. Auparavant il me donnera sa foi. Je lui ferai prendre les Dieux a témoin de notre alliance. Tu es en sûreté, Médée, que crains-tu? Commence, préviens de dangereux retards. Jason te devra tout; des nœuds solennels l'uniront à toi. Conservatrice de ce Héros, tu seras admirée et louée de toutes les villes de la Grèce.

« Ainsi donc je quitterai ma sœur, mon frère, mon père, ma patrie et mes Dieux! Mais mon père est cruel, ma patrie est barbare, mon frère est encore un enfant, les vœux de ma sœur me favorisent. Un Dieu plus puissant m'inspire; je ne quitterai pas beaucoup, et je suivrai de grandes destinées; le titre de protectrice des Grecs fera ma gloire; je connaîtrai de meilleurs pays, des villes dont la renommée est venue jusqu'en ces lieux, des mœurs, des arts, des hommes différents. Je posséderai ce fils d'Eson, que je ne changerais pas contre tout ce que l'univers a de plus précieux. Heureuse avec cet époux, je serai chère aux Dieux auxquels mon bonheur m'égalera, et mon orgueil satisfait s'élèvera jusqu'aux Cieux... Mais quoi! ne sais-je pas ce qu'on dit des écueils qui se trouvent au milieu des ondes, de Charybde ennemie des vaisseaux, qui engloutit les flots et les vomit ensuite, de l'avide Scylla environnée de chiens qui font retentir de leurs aboiements les mers de la Sicile? Ah! si j'ai quel-

que terreur, ce ne sera que pour mon époux... Médée, quel homme appelles-tu ton époux? Donnes-tu des noms specieux à ta faiblesse? Regarde à quel forfait tu veux t'abandonner, et fuis-en l'horreur tandis qu'il en est temps. »

II. Médée cède et promet son secours à Jason.

Elle dit; la justice, la piété, la pudeur s'arrêtèrent devant ses yeux. L'Amour vaincu s'éloignait déjà; elle allait aux autels antiques d'Hécate, sa mère, cachés dans l'épaisseur solitaire d'une sombre forêt; elle était enfin plus forte; son ardeur réprimée la laissait tranquille, quand elle aperçut le fils d'Eson : sa flamme éteinte se rallume, ses joues rougissent, bientôt elle pâlit; et tel qu'une légère étincelle, qui cachée sous la cendre, se réveille au souffle des vents, s'accroît, reprend ses forces et redevient capable de tout dévorer, son amour assoupi qu'on aurait cru déjà languir, se ranime à l'aspect de ce Héros, et se fortifie par sa présence. Mais quand il eut commencé à parler, quand il lui eut pris la main, demandé son appui, promis son cœur et sa foi, Médée lui dit en versant quelques larmes :

« Je vois bien ce que je ferai; ce n'est point l'ignorance qui me trompera, ce sera l'amour. Vous serez sauvé par mes soins; mais lorsque vous aurez triomphé, tenez vos promesses. » Il en jure par la triple Hécate, adorée dans ce bois, par le soleil qui voit tout, et qui donna le jour au Prince qu'il choisit pour son beau-père, par ses aventures, par tous les dangers auxquels il vient s'exposer. Il fut cru, et reçut aussitôt des herbes enchantées, en apprit l'usage, et se retira avec joie dans son camp.

III. Jason, avec le secours de Médée, s'empare de la toison d'or, et retourne avec elle en Thessalie.

L'aurore le lendemain avait déjà fait pâlir les étoiles brillantes; le peuple se rassemble dans le champ consacré à Mars; il s'arrête sur les hauteurs qui l'entourent. Le Roi couvert de sa robe de pourpre, tenant un sceptre d'ivoire à la main, arrive et s'assied, distingué au milieu de ses gardes.

Aussitôt on voit sortir les taureaux aux pieds d'airain; ils soufflent le feu par leurs narines. Les herbes touchées de leur haleine enflammée s'embrasent. Comme l'on entend le bois pétiller dans le bûcher qu'on vient d'allumer, ou la pierre calcinée dans la fournaise bouillonner avec bruit lorsqu'on y jette de l'eau, la gueule ardente de ces monstres résonne et retentit en vomissant par torrents les feux renfermés dans leur sein.

Le fils d'Eson cependant court au-devan d'eux; ils lui présentent leurs fronts terribles et menaçants, et leurs cornes armées de fer. Ils frappent la terre de leurs pieds, en renvoient la poussière, et remplissent le lieu de mugissements suivis de fumée.

Les Argonautes sont effrayés. Jason s'avance; il ne sent point l'haleine brûlante de ces taureaux, tant les charmes qu'il a reçus sont puissants. Il les flatte en pressant leurs cous d'une main hardie; il les dompte, les charge du poids du joug et les force à tirer la charrue, à tracer des sillons dans des champs qui n'ont jamais été labourés.

Les habitants de Colchos admirent; les compagnons du Héros animent son courage, et font retentir l'air de leurs applaudissements.

Alors il prend les dents du serpent dans un

casque d'airain, et les répand dans les sillons qu'il vient d'ouvrir. La terre amollit ces semences imprégnées d'un poison puissant; elles croissent et deviennent de nouveaux corps; et comme l'enfant qui commence à prendre dans le sein de sa mère la forme qui lui est propre, y développe ensuite ses membres, et ne vient respirer l'air que lorsqu'il a reçu la consistance dont il a besoin, ces semences ayant pris une figure humaine dans les entrailles de la terre, s'élevent, sortent de son sein fertile, et ce qui doit surprendre davantage, ces hommes sont couverts d'armes qui sont nées avec eux.

Quand on les vit prêts à tourner contre Jason la pointe aiguë de leurs lances, les Grecs montrèrent sur leurs visages la crainte dont leurs âmes étaient pénétrées. Médée même qui avait travaillé à la sûreté du Héros, ne put se défendre d'effroi, quand elle le vit seul, attaqué par tant d'ennemis. Elle pâlit, son sang se glace, et de peur que les herbes qu'elle lui a données n'aient pas assez de pouvoir, elle prononce de nouvelles paroles, appelle à son secours tous les secrets de son art. Jason jetant un caillou pesant au milieu de ses ennemis, les force à tourner contre eux-mêmes les fureurs et les combats dont ils le menaçaient.

Les frères nés de la terre périssent par des blessures qu'ils se font mutuellement, et tombent victimes de leurs guerres civiles.

Les Grecs se réjouissent, ils entourent le vainqueur, s'attachent à lui par des embrassements ardents. Et toi aussi, Médée, tu aurais bien voulu embrasser Jason; mais la pudeur t'empêche de courir à lui, tu te bornes à désirer qu'il vienne à toi. Si le respect dû a ta réputation t'arrêta, tu te réjouis du

moins en secret, et ce sentiment t'était permis. Tu rendis grâces à tes enchantements, et aux Dieux infernaux qui les ont inventés.

Il restait encore à livrer au sommeil, avec les herbes, le dragon vigilant; brillant d'une tête écaillée, armé de trois dards, terrible par ses griffes et par ses dents, il gardait la toison. Après que Jason eut jeté sur ce monstre des plantes dont le suc est mortel, lorsqu'il eut dit trois mots qui peuvent exciter l'assoupissement, apaiser la mer agitée et suspendre le courroux des flots émus, le sommeil entre dans ces yeux qui ne le connaissaient point, etl e Héros enlève la toison.

Fier de sa conquête, et plus encore de celle dont elle est le bienfait, il s'embarque et descend avec son épouse dans les ports d'Iolchos.

IV. Jason prie Médée de rendre à Eson la vigueur et la jeunesse.

Les pères et les mères des Argonautes vont remercier les Dieux de l'heureux retour de leurs enfants. Ils portent des offrandes sur les autels, y brûlent de l'encens; les victimes dont on a doré les cornes, y tombent immolées.

Eson seul n'assista point à ces actions de grâces; accablé du poids de ses années, il était déjà près de la mort; son fils Jason parla de la sorte à son épouse :

« O vous à qui j'avoue que je dois la vie, quoique vous m'ayez déjà tout accordé, quoique vos bienfaits soient au-dessus de toute croyance, daignez encore, si vos secrets le peuvent, et que ne peuvent-ils pas? daignez m'ôter quelques années et les ajouter à celles de mon père. »

Ses larmes coulèrent à ces mots; sa tendresse

filiale émut Médée. Elle se rappela les sentiments différents avec lesquels elle avait quitté le vieil Aëte; mais elle ne découvrit point ses pensées.

« Quel crime, cher époux, lui dit-elle, me propose ton âme sensible! Je pourrais diminuer la durée de ta vie! Hécate ne le permettrait point; tu ne demandes pas des choses justes. J'essayerai de te faire un don plus grand que celui que tu veux obtenir de moi. Je tâcherai de rappeler par mon art la jeunesse de ton père, sans rien ôter à tes années, pourvu que la triple Déesse me seconde, et qu'elle favorise de sa présence mes entreprises hardies. »

Il fallait encore trois nuits pour que le cercle de la Lune fût rempli. Aussitôt qu'elle brilla dans son plein et qu'elle présenta son corps tout entier à la terre, Médée sortit de son palais, avec sa robe retroussée, un pied nu et ses cheveux flottants sur ses épaules. Seule, sans témoins, elle porta ses pas incertains au milieu du silence de la nuit.

Le repos le plus profond s'était emparé des hommes, des oiseaux et des bêtes féroces. Le serpent assoupi rampe sans bruit sur la terre. Les feuilles immobiles ne sont point agitées; l'air humide se tait, les astres seuls étincellent.

Levant les bras vers eux, Médée tourne trois fois; trois fois elle arrose ses cheveux d'une eau puisée dans un fleuve; elle fait retentir l'air de trois cris, plie ensuite un genou sur la terre, et dit :

V. Invocations magiques de Médée. Elle prépare les herbes propres à ses enchantements.

« O Nuit fidèle à mes secrets, vous, Etoiles dorées, qui succédez avec la Lune aux feux

du jour; triple Hécate qui viens me secourir dans mes entreprises et en être le témoin, mots puissants, arts des Enchanteurs, Terre qui leur fournis des herbes pleines de force, air, vents, montagnes, fleuves et lacs, Dieux des bois, Dieux des Enfers, paraissez.

« Aidée de vos secours, lorsque je le veux, les torrents remontent à leurs sources au milieu de leurs rives étonnées; j'apaise le courroux des mers, ou je l'excite quand elles sont calmes; je chasse les nuages ou je les rassemble; j'appelle ou je dissipe les vents. C'est par vous que mes enchantements font mourir les couleuvres, ébranlent les rochers, les forêts, et déracinent les arbres attachés à la terre. Favorisée de votre présence, j'ordonne aux montagnes de s'ébranler, à la terre de mugir, aux mânes de sortir de leurs tombeaux; et toi, Lune, je te force pareillement à descendre, quoique le bruit de l'airain diminue tes travaux. Le char du Soleil mon aïeul pâlit à ma voix; mes charmes produisent le même effet sur l'Aurore. C'est vous qui me servîtes à éteindre les flammes des taureaux, à les charger malgré eux du poids du joug, à leur faire traîner la charrue. Vous avez excité les guerres cruelles des hommes nés du serpent; vous avez assoupi le dragon infatigable, et trompant ce gardien farouche, vous avez envoyé la toison d'or dans la Grèce.

« Maintenant j'ai besoin de ces sucs par lesquels la vieillesse se renouvelle, revient en fleur, rétrograde et retrouve ses premières années. Je les obtiendrai sans doute, car les astres n'ont pas brillé vainement, et le char tiré par des dragons ailés ne se montre pas en vain. »

Il paraissait effectivement descendre du

ciel. Aussitôt qu'elle y fut montée, qu'elle eut flatté ces dragons attachés par le cou, qu'elle eut agité de ses mains les rênes légères, elle est enlevée dans les airs. Elle regarde au-dessous d'elle la Thessalie et Tempé, et dirige ses serpents vers les campagnes de la Crète.

Elle cueille les plantes que produisent le mont Ossa, le Pélion, l'Othris, le Pinde et l'Olympe plus élevé que le Pinde. Elle en arrache quelques-unes avec leurs racines, en coupe d'autres avec une faux d'airain. Beaucoup de ces simples qui naissent sur les bords de l'Apidane et de l'Amphryse lui plurent; elle n'épargna pas les bords de l'Enipée, ni ceux du Pénée, ni les ondes du Sperchée. Les rives couvertes de jonc du Bébé lui en fournirent aussi; elle n'oublia pas celles qui croissent auprès de l'Anthédon dans l'Eubée, qui n'était pas encore célèbre par la métamorphose de Glaucus.

VI. Sacrifice de Médée; elle prépare ses sucs magiques.

Il y avait déjà neuf jours et neuf nuits que, portée sur son char, conduite par ses dragons, elle avait cherché dans toutes les campagnes. Lorsqu'elle revint, ses coursiers ailés, sans être touchés par ces plantes, respirant seulement leurs odeurs, quittèrent leur vieille peau.

Médée s'arrête enfin, et descend devant la porte du palais, ne voulant pas d'autre toit que le Ciel, évitant les regards de son époux.

Elle élève deux autels de gazon, l'un à droite pour Hécate, l'autre à gauche pour la Jeunesse. Quand elle les eut entourés de branches sauvages et de verveine, elle ouvrit la terre à peu de distance et y creusa deux

fosses. Sacrifiant ensuite une brebis noire, elle lui plonge le couteau dans la gorge, en verse le sang dans les deux fosses, répand après dans l'une une coupe de vin, et dans l'autre une de lait chaud. En même temps elle prononce quelques paroles, invoque les Divinités de la Terre, et conjure le Roi des Ombres et l'epouse qu'il enleva, de ne pas se hâter d'ôter la vie au malheureux et faible Eson.

Après les avoir apaisés par ses prières, elle fait apporter le vieillard infirme auprès des autels; l'ayant plongé par ses enchantements dans un sommeil profond et ressemblant à la mort, elle le place sur les herbes qu'elle vient d'étendre sur la terre; elle ordonne ensuite à Jason, aux esclaves de se retirer, et les avertit d'écarter leurs yeux profanes de ces mystères.

Alors Medée, les cheveux épars comme les Bacchantes, tourne autour des autels; elle plonge plusieurs torches dans les fosses pleines de sang, les allume ainsi souillées et les place sur les deux autels. Elle purifie le vieillard trois fois par le feu, trois fois par l'onde et autant de fois par le soufre.

Pendant ce temps, le remède fermente dans un vase d'airain; il bouillonne et blanchit d'écume. C'est là qu'elle fait dissoudre les racines arrachées dans la Thessalie, les semences, les fleurs et leurs sucs. Elle y jette des pierres qu'elle avait été chercher à l'extrémité de l'Orient, et des sables qu'ont lavé le flux et le reflux de la mer; elle y joint les brouillards et les influences de la Lune qu'elle a recueillis pendant la nuit, les ailes informes d'une chauve-souris avec ses chairs, les entrailles coupées en pièces d'un de ces loups qui quittent quelquefois leur forme fa-

rouche pour prendre celle d'un homme. Elle n'oublie pas la membrane mince et écaillée d'une tortue du fleuve Cinyphe, le foie d'un cerf déjà vieux; elle y ajoute la tête d'une corneille qui a vécu neuf siècles.

VII. Eson de la décrépitude revenu à la jeunesse.

Après avoir rassemblé ces matières magiques et mille autres sans nom, elle perfectionne cet ouvrage qui doit reproduire la jeunesse. Elle mêle le tout avec une baguette desséchée de bois d'olivier; à mesure qu'elle la roule dans le vase, on la voit d'abord devenir verte, se couvrir ensuite de feuilles et bientôt se charger d'olives. Partout autour du vase où la violence du feu repousse les écumes qui tombent en gouttes bouillantes sur la terre, l'herbe fanée se ranime, des fleurs et des gazons s'élèvent.

Médée, s'en étant aperçue, ouvre aussitôt avec une épée la gorge du vieillard, en fait sortir le vieux sang et le remplace avec ces sucs. Quand Eson les eut reçus par la bouche ou par sa blessure, sa barbe et ses cheveux quittèrent soudain leur blancheur et se noircirent; la maigreur s'éloigna de son corps, sa pâleur et ses rides disparurent; ses veines se remplirent d'un autre sang, ses membres se fortifièrent, Eson enfin se vit tel qu'il était et qu'il se souvenait d'avoir été il y avait quarante ans.

Bacchus du haut de l'Olympe ayant vu ce prodige, espérant que par le même moyen ses nourrices pourraient recouvrer leur première jeunesse, demanda pour elles cette faveur à Médée.

VIII. Pélie égorgé par ses filles, trompées par Médée.

Afin de mieux poursuivre le cours de ses méchancetés, elle feint une colère implacable contre son époux, et fuyant en suppliante, elle cherche un asile dans le palais de Pélie; ce prince était alors affaibli par l'âge; Médée fut reçue par ses filles. En peu de temps, elle gagna leurs cœurs par les trompeuses apparences d'une amitié véritable. En racontant les services qu'elle a rendus à son époux, elle relève surtout le rajeunissement d'Éson, s'arrête longtemps et pèse sur ce dernier prodige. Les filles de Pélie ne manquent pas de souhaiter que par un effet semblable de son art, leur père reprenne sa première vigueur. Elles lui demandent cette grâce, la conjurent d'en fixer la récompense et de n'y mettre point de bornes.

Médée se tait pendant quelques moments, et paraît hésiter; elle suspend leurs esprits et les inquiète par une irrésolution feinte; elle consent enfin; « Mais, dit-elle, pour que vous ayez une plus grande confiance en mes promesses, donnez-moi le bélier le plus vieux qui soit à la tête de vos troupeaux, mon art en va faire un agneau. »

Soudain on en amène un accablé d'années, dont les cornes recourbées autour de sa tête chauve paraissent à peine attachées. Médée lui coupe la gorge; sa faiblesse est si grande, qu'il n'en sort presque pas assez de sang pour tacher le fer.

Elle en rassemble les membres, les plonge dans des sucs enfermés dans un vase d'airain. Aussitôt on les voit diminuer, ses cornes tombent, les marques de ses années disparaissent avec elles; on entend bientôt un léger bêlement dans le fond du vase; à l'in-

stant il en sort un agneau qui se présente aux regards des sœurs étonnées; il fuit d'un pas vif et léger, et va chercher des mamelles pleines de lait.

Les filles de Pélie sont frappées d'admiration; rien n'égale leur confiance au pouvoir de Médée; elles la pressent avec plus d'instance.

Le soleil descendu dans les mers de l'Hespérie avait déjà dételé trois fois ses coursiers. Pour la quatrième fois, les astres radieux éclairaient la nuit, lorsque la trompeuse fille d'Aëte mit sur des charbons ardents de l'eau pure et des herbes sans forces. Un sommeil profond, image de la mort, excité par ses charmes et par ses accents magiques, tenait assoupis le vieux Pélie et les Gardes de son Palais. Ses filles étaient entrées dans son appartement avec Médée, et ar son ordre, elles approchaient de son lit.

Ames faibles, leur dit alors l'Enchanteresse, qui vous arrête maintenant? Préparez les couteaux, épuisez ce vieux sang, faites-le sortir de ces veines, pour que je le remplisse d'un nouveau. La vie et l'âge de votre père sont entre vos mains. Si vous avez de la pitié, si vous ne concevez pas de vaines espérances, prêtez-lui vos secours; que sa vieillesse disparaisse sous les coups de poignard; ouvrez avec ce fer un passage à ce sang refroidi. »

A ces mots, celle qui a le plus de tendresse devient la première cruelle, et commet un crime, de peur d'être coupable. Aucune cependant n'a le courage de regarder où elle porte ses coups. Toutes ferment les yeux, et lui font, en se détournant, des blessures horribles.

Pélie se réveille tout sanglant; il s'appuie

sur le côté; il tente, à demi-déchiré, de sortir de son lit, et tendant ses bras affaiblis au milieu de tant de poignards : « Que faites-vous, mes filles? s'écria-t-il. Qui vous arme ainsi contre les jours de votre père? »

A ce discours, leur courage s'évanouit; leurs bras tombent; mais Médée, en lui coupant la gorge, l'empêche d'en dire davantage, et le met en cet état dans le vase.

IX. Médée fuit après la mort de Pélie, et parcourt des pays célèbres par différentes métamorphoses.

Si elle ne se fût promptement éloignée à l'aide de ses dragons ailés, elle n'aurait pas évité le châtiment. Elle fuit, transportée au-dessus des nuages, passe le mont ombragé du Pélion, les toits de Philyre, l'Othrys et les lieux connus par l'aventure de l'antique Cérambe. Cet homme secouru par des Nymphes, s'élevant en l'air sur des plumes, lorsque la terre entière était engloutie sous les eaux de la mer, s'enfuit sur le Parnasse où il échappa au déluge du temps de Deucalion.

Elle laissa sur la gauche Pitane, ville d'Eolie, où l'on voit la statue du dragon qui fut autrefois changé en rocher, et les forêts de l'Ida, où Bacchus cacha sous la forme d'un cerf le veau que son fils avait dérobé. Elle traversa les campagnes où repose, enseveli sous le sable, le père de Corythe, et les champs que Méra, métamorphosée en chienne, remplit jadis de nouveaux aboiements. Elle vit aussi dans l'île de Cos la ville où régnait Eurypile, et dont les femmes furent changées en vaches lorsque le troupeau d'Hercule eut été dérobé. Elle passa près de Rhodos, consacrée à Apollon, et de Jalysie, habitée par les Telchines, qui, de leurs regards

mêmes, infectaient tout ce qu'elles voyaient, et que Jupiter plongea dans les ondes soumises à son frère. Elle s'éloigna des murs antiques de Cée, où le vieil Alcidamas vit avec étonnement sa fille prendre la forme d'une paisible colombe.

Elle aperçut ensuite le lac d'Hyrie, et Tempé que fréquentait un nouveau cygne qui venait d'y naître. C'est là que Phyllius s'était précipité du haut d'un rocher. Tous s'imaginèrent qu'il était tombé; mais devenu cygne tout à coup, il s'était soutenu dans les airs sur des ailes blanches. Sa mère Hyrie, ignorant qu'il avait été conservé, fondit en larmes et forma le lac qui porte son nom.

Médée, près de ces lieux, voit la ville de Pleuron, où Combe, fille d'Ophias, vint se réfugier portée sur des ailes, pour éviter la mort que voulaient lui donner ses enfants. Elle regarde les campagnes de Calaure dédiées à Latone, et dont le prince et son épouse ont été changés en oiseaux.

Non loin de là, Céphyse frappe ses yeux; il pleurait le sort de son petit-fils qu'Apollon venait de changer en veau marin; elle les jette sur le palais d'Eumèle, en deuil de sa fille devenue oiseau. Elle pousse enfin ses dragons vers Corinthe, auprès de laquelle coule la source de Pyrène. Les Anciens racontent qu'au commencement du monde, la pluie et l'humidité produisirent les premiers habitants de cette ville.

X. *Médée, après s'être vengée cruellement de Jason, se fait porter à Athènes, où elle est reçue par Egée, dont elle veut empoisonner le fils.*

Mais quand elle eut vu célébrer sur la mer et sur la terre les noces de Jason et de

Créuse, elle brûla la nouvelle épouse et son palais avec des poisons préparés à Colchos. Barbare et dénaturée, elle teignit une épée du sang de ses enfants, et s'étant vengée de la sorte et si horriblement pour une mère, elle fuit la fureur de Jason, remonta sur son char, pressa le vol de ses dragons et arriva dans Athènes.

Cette ville vous a vus dans les airs, également couverts de plumes nouvelles, juste Phinée, vieux Périphas, et ta petite-fille Polyphémon.

Egée la recut; déjà condamnable par cette faiblesse, il ne se contenta pas de lui donner un asile, il eut encore celle d'unir son sort au sien par les nœuds de l'hymen.

Thésée venait d'arriver; son bras et son courage avaient chassé les brigands de l'isthme de Corinthe; il ne connaissait pas son père. Médée travaille à la perte de ce Héros. Elle prépare l'aconit venimeux qu'elle avait autrefois apporté de la Scythie, où l'on dit que ce poison fut vomi par le monstre né d'Echidne.

Il est dans ce pays un antre dont l'ouverture sombre et ténébreuse a un chemin en pente, par lequel autrefois le Héros de Tyrinthe, Hercule, amena Cerbère qu'il avait attaché avec des chaînes de diamant. Le monstre résistait en vain et détournait ses yeux farouches, fatigués du jour et de l'éclat du soleil. Irrité par la rage et par la fureur, il remplit les airs de trois aboiements, et répandit sur la campagne une écume blanchâtre. On dit qu'elle se durcit, et que nourrie et fécondée dans un terrain fertile, elle forma dans la suite une plante qui reçut le pouvoir de nuire. Les Laboureurs l'appellent Aconit, parce qu'elle croît sur des rochers et vit très longtemps.

Egée, séduit par les artifices de Médée, avait présenté ce poison à son fils comme à son ennemi. Thésée, sans défiance, avait reçu le vase et le tenait dans ses mains, quand le Roi, jetant les yeux sur le pommeau d'ivoire de l'épée de ce prince, aperçut des marques de sa naissance et le reconnut. Il écarte aussitôt de sa bouche cette boisson funeste, et Médée évita la mort en s'élançant dans les nues agitées par ses enchantements.

XI. Le peuple célèbre Thésée reconnu par son père.

Egée, se rejouissant d'avoir retrouvé son fils, effrayé de s'être vu près de le perdre par un si grand crime, rend grâces aux Dieux, allume des feux sur leurs autels, les couvre de présents et leur immole des taureaux couronnés de pampres. Aucun jour, dit-on, ne fut célébré avec plus de magnificence par les Athéniens. Les grands et le peuple mêlés assistent aux festins; egayés par le vin qui anime les esprits, ils chantent ainsi les louanges du Héros.

« Illustre Thésée, disent-ils, Marathon a vu couler sous tes mains le sang du taureau qui désolait ses plaines. Si les habitants de Cromyon auprès de Corinthe, délivrés d'un sanglier redoutable, cultivent leurs champs en sûreté, c'est ton ouvrage, c'est un de tes bienfaits. Le Royaume d'Epidaure a vu périr sous tes coups ce monstrueux enfant de Vulcain qu'armait une massue. Les lieux arrosés par le Céphyse ne craignent plus le cruel Procuste ; la fertile Eleusis t'a vu donner la mort à Cercyon; c'est toi qui frappas le terrible Sinis qui ne se servait de ses forces que pour le crime. Le barbare! il pouvait courber les plus gros arbres; pliant jusqu'à

terre des pins énormes, il leur faisait déchirer en se relevant les corps des malheureux qu'il y avait attachés.

« Le chemin est sûr jusqu'à Mégare depuis que Sciron, qui l'infestait, n'est plus. La terre dédaigna de s'ouvrir pour recevoir ses os; les ondes leur refusèrent un asile. On dit qu'après avoir été quelque temps suspendus, ils se sont durcis en rochers, et le nom de Sciron a demeuré aux écueils qu'ils ont formés.

« Si nous comptons tes actions et tes années, les premières sont au-dessus de ton âge. C'est pour toi, vaillant Héros, que nous formons des vœux; c'est à toi que nous buvons. »

Le Palais retentit des cris de joie, des applaudissements et des transports du peuple. Dans la ville entière, il n'y avait point d'endroit où la tristesse osât paraître.

XII. Minos déclare la guerre aux Athéniens, recherche des secours; Eaque lui en refuse.

On ne trouve nulle part de bonheur parfait; toujours quelques inquiétudes viennent se mêler à nos plaisirs. Pendant qu'Egée s'abandonne à la joie d'avoir retrouvé son fils, Minos lui déclare la guerre. Quelque redoutable qu'il fût par sa flotte et par ses soldats, il l'était davantage par la fureur qui l'animait. Il voulait venger par une guerre juste la mort de son fils Androgée.

Avant de l'entreprendre, il cherche des alliés et des secours; il en rassemble dans tous les ports où sa flotte trouve entrée. Ici, il augmente ses troupes de celles de l'île d'Anaphe, et de celles d'Astypale; il en obtint de la première par des prières, et de la seconde par la force. Là, il engage dans son

parti l'humble Mycone, Cimole, fertile par ses champs; la florissante Cythne, Scyros, Sériphe, Paros, couverte de marbres, et Sithone, que l'avare et impie Arné trahit et livra pour les tresors qu'elle avait demandés. En punition de ce crime, elle fut changée en un oiseau qui maintenant encore aime l'or; espèce de corneille, elle a les pieds noirs, ses plumes sont de la même couleur.

Les îles d'Oliare, de Didyme, de Ténos, d'Andros, de Gyare et de Pépareche, fertile en oliviers, ne secoururent point la flotte de Crète. Minos, tournant à gauche, alla dans le pays où régnait Eaque. Les anciens l'appelaient Enopie; mais Eaque lui avait donné le nom d'Egine, qui était celui de sa mère.

La foule court et s'empresse pour connaître un Prince d'une si haute réputation. Les fils du Roi, Télamon, Pélée et Phocus, le plus jeune des trois, vont au devant de lui. Leur père, appesanti par la vieillesse, y vient aussi lui-même, et s'informe du sujet de son voyage. Cette question renouvelle le souvenir de la perte de Minos, il soupire, et ce maître de cent peuples divers répond en ces mots :

« Secondez, je vous prie, une guerre entreprise pour venger mon fils; augmentez de vos troupes ces soldats armés par la piété. Je demande des consolations pour des mânes. »

« Vous formez, lui répliqua le petit-fils d'Asope, des désirs qui ne me sont pas permis tet que je ne puis satisfaire. Aucun empire n'est plus uni que le mien à celui d'Athènes; notre alliance est inviolable. » Minos se retire tristement. « Cette alliance, dit-il, vous coûtera cher. » Il part et pense qu'il lui est plus utile de menacer d'une guerre que de la faire réellement et de consumer ses forces contre ce Prince.

XIII. Eaque renouvelle son ancienne alliance avec Céphale, envoyé d'Athènes.

La flotte crétoise pouvait encore se voir des murs d'Egine, lorsqu'un navire athénien voguant à pleines voiles arriva dans ce port. Il portait Céphale, chargé des prières de sa patrie. Quoi qu'il y eût longtemps que les enfants d'Eaque n'avaient vu ce Prince, ils le reconnurent cependant, lui tendirent la main et le conduisirent au palais.

Ce Héros respectable, qui conservait encore des traces de son ancienne beauté, parut tenant à la main un rameau d'olivier. Il avait à ses côtés, à droite et à gauche, deux fils de Pallante, Clyton et Bute, tous deux plus jeunes que lui. Après les premiers embrassements, il rendit compte des demandes d'Athènes. Il implore des secours ; il atteste l'alliance et les traités des deux peuples ; il ajoute que Minos prétend à l'empire de la Grèce entière.

Quand il eut expliqué tous les objets de sa mission avec éloquence, Eaque, tenant son sceptre de la main gauche, lui répondit : « Ne demandez point de secours, Athéniens, prenez-les ; n'en doutez pas, toutes les troupes de cette île sont à vous, conduisez-les ; que mon empire même marche sur vos pas. Les soldats ne me manquent point ; il m'en reste assez pour défendre mes alliés et pour repousser mes ennemis. »

« Je souhaite, lui dit Céphale, que votre puissance soit toujours telle, et je demande aux Dieux que le nombre de vos sujets et de vos soldats augmente sans cesse. Quelle a été ma joie de voir à mon arrivée une jeunesse si brillante et d'un âge égal venir au devant de moi ! Je cherche cependant plu-

sieurs personnes que j'ai vues autrefois dans cette ville lorsque vous daignâtes m'y recevoir. »

Eaque gémit à ces mots et lui répondit en ces termes d'un air affligé :

« Les commencements funestes de mon règne ont eu de meilleures suites; je voudrais pouvoir t'en peindre toute l'horreur; je me contenterai de te la raconter sans ordre, pour ne pas te fatiguer par un trop long récit.

« Ceux que tu cherches, et que ta mémoir te rappelle, ne sont plus que de la cendre et des os; ils ont péri avec la plus grande partie de mon royaume.

XIV. La peste dévaste Egine.

« Une peste cruelle envoyée par Junon irritée contre un pays qui porte le nom d'une de ses rivales, a désolé mon peuple. Tant que ce fléau nous parut naturel et que la cause en fut cachée, nous le combattîmes par l'art de la médecine; mais la violence du mal surpassait les secours; ils furent inutiles.

« D'abord le Ciel se couvrit d'un brouillard épais et renferma sous les nues des feux contagieux. La lune en croissant avait rempli quatre fois son cercle, quatre fois elle l'avait diminué. Pendant ce temps, le vent du midi n'avait cessé de souffler partout ses poisons. Les fontaines et les lacs en furent d'abord infectés. On vit des multitudes de serpents errer parmi nos campagnes incultes et communiquer leur venin aux fleuves mêmes.

« Le premier ravage attaqua les chiens, les brebis et les bœufs; il se fit sentir aux bêtes féroces. Le laboureur affligé voyait ses taureaux les plus forts périr au milieu de leurs travaux et se coucher sur les sillons. Les

laines des troupeaux tombent d'elles-mêmes, leur chairs se corrompent, on entend de tous côtés leurs bêlements plaintifs. Le coursier bouillant autrefois d'ardeur abandonne la palme au milieu de la carrière; il oublie ses anciens honneurs et gémit dans l'écurie où l'attend une mort obscure. Le sanglier ne s'irrite plus. La biche ne se souvient plus de sa vitesse ou cesse de s'y fier. Les ours craignent d'attaquer les bœufs. La langueur les arrête tous. Leurs corps, privés de vie, remplissent les bois, les campagnes, les chemins, et, ce qui t'étonnera, ni les chiens, ni les oiseaux n'en approchent et n'osent y toucher. Ils se détruisent et se consument. Les exhalaisons funestes qui s'en échappent portent la contagion au loin. Elle cause encore un plus grand dommage aux laboureurs, auxquels elle s'attache; elle se répand bientôt dans les villes.

« D'abord elle brûle les entrailles. La rougeur, une respiration difficile et gênée annonce les feux enfermés et cachés dans le sein. La langue devient âpre et s'épaissit. La bouche desséchée, s'ouvrant pour se rafraîchir, respire avec l'air des poisons qui se transportent dans les veines. On ne peut supporter ni lit, ni couverture. C'est sur la terre qu'on repose ses membres, encore ne les soulage-t-elle point; la chaleur du corps la pénètre. On ne trouve plus de médecin, le fléau ne les épargne pas, et l'art manque à ceux qui le cultivent.

« Celui qui s'approche le plus d'un malade, qui le sert avec le plus de zele, marche à plus grand pas vers la mort. L'espérance de la santé s'évanouit. Les malheureux ne voient d'autres termes à leurs souffrances que le tombeau. Ils se permettent tout. Ils ne cher-

chent plus de secours; de quoi leur serviraient ces soins? Il n'en est aucun d'utile. Cessant de se contraindre, ils se plongent dans les fontaines, dans les fleuves et dans les puits. Ils boivent, et leur soif ne s'éteint qu'avec leur vie. Plusieurs refusent de quitter ces bains funestes et meurent dans ces mêmes eaux, pendant qu'un autre en boit à leurs côtés. Leurs lits les fatiguent tellement qu'ils ne peuvent y demeurer; ils en sortent; et, si leurs forces ne leur permettent pas de marcher, ils se roulent sur la terre et fuient de cette manière leurs Pénates. Ils regardent leurs maisons comme un objet funeste, et parce qu'ils ne connaissent pas la cause de leurs maux, ils en accusent le lieu.

« Vous auriez vu des hommes à demi-morts, errer dans les chemins, tant qu'ils pouvaient rester debout; d'autres pleurants et couchés sur la terre, faire un dernier mouvement, et tourner leurs yeux appesantis; tous exhalant leur vie çà et là, partout où la mort les arrêtait, tendre leurs bras vers les astres et vers le ciel étendu sur eux.

XV. Eaque déplore les calamités de ses sujets, et adresse ses prières à Jupiter.

Quelle était cependant alors la situation de mon âme? Quelle devait-elle être? Je souhaitais le trépas; je voulais partager le sort de mes sujets. Partout où je tournais mes regards, j'apercevais mon peuple expirant comme les fruits putréfiés tombés de leurs branches émues, et les glands du chêne agité.

« Vous voyez d'ici ce Temple dont la porte est au-dessus de ces marches, c'est celui de Jupiter. Qui n'a pas porté de l'encens sur ses autels pendant ces désastres? Combien de

fois l'époux, venant faire des vœux pour son épouse, le père pour son fils, interrompus au milieu de leurs prières, expirèrent-ils avant de les avoir finies, conservant dans leurs mains une partie de l'encens qu'ils avaient apporté, et qui n'était pas encore consumé? Combien de fois les taureaux affaiblis, conduits dans les temples pour apaiser les Dieux, n'ont-ils pas péri sans attendre la hache du sacrificateur, pendant qu'il commençait à prier et qu'il répandait du vin pur entre leurs cornes? Moi-même, offrant des sacrifices pour moi, pour mon peuple, pour mes trois enfants, n'ai-je pas entendu la victime pousser des gémissements affreux? ne l'ai-je pas vue tomber sans être frappée d'aucun coup, et rougir à peine les couteaux sacrés d'un peu de sang? Leurs entrailles viciées ne montraient aucuns présages, et n'annonçaient aucun ordre des Dieux; les maladies y avaient pénétré.

« J'ai vu des hommes frappés de la contagion devant les portes sacrées, devant les autels même où le trépas les attendait; plusieurs s'étranglent, ils fuient par la mort même la crainte de la mort, et hâtent le terme de leurs jours qui s'approche. Cette multitude innombrable de cadavres n'est plus portée, selon l'usage, dans les tombeaux. Les portes de la ville ne sont pas assez grandes pour lui ouvrir un passage. Ou ils restent sans sépulture amoncelés sur la terre, ou on les brûle sans cérémonie sur des bûchers immenses. Il n'y a plus de respect ni d'égards. Les Citoyens se disputent ces flammes funèbres, et quoiqu'elles soient destinées pour d'autres, ils veulent y jeter les corps de leurs parents. Les pleureurs s'en éloignent, les mères et leurs filles, les vieillards et les

jeunes gens, personne n'est regretté. Le lieu n'est pas assez vaste pour tant de funérailles, et les arbres des forêts ne suffisent point aux feux.

« Accablé par tant de malheurs, ô Jupiter, m'écriai-je, si ce qu'on raconte de toi est véritable; si tu ne rougis pas d'être mon père, ou rends-moi mes sujets, ou précipite-moi dans le même tombeau. » Il daigna me marquer qu'il m'avait entendu, par un éclair suivi d'un coup de tonnerre, et je continuai : « Que ce signe soit un présage heureux du terme de ton courroux; c'est en ce sens que j'accepte l'augure. »

XVI. Fourmis changées en hommes.

« Il se trouvait par hasard auprès de l'endroit où j'étais alors, un chêne consacré à Jupiter. Sa semence venait de Dodone; ses branches épaisses étaient chargées de peu de feuilles. J'y vis une multitude de fourmis, ramassant des grains, en emportant une charge considérable pour leur petitesse, et conservant leur chemin sur l'écorce de l'arbre; j'en admire le nombre, et m'écrie aussitôt : O mon Père, daigne m'accorder autant de Citoyens, et remplis-en mes villes dépeuplées.

« Le chêne trembla, ses branches agitées, quoiqu'il ne fît aucun vent, rendirent un bruit éclatant; l'horreur et la crainte me saisirent, mes cheveux se dressèrent, je baisai la terre et ce chêne. Je ne m'avouais pas encore que j'avais de l'espérance, j'espérais cependant, et je m'excitais en secret à la confiance.

« La nuit vient, le sommeil s'empare de mes sens appesantis par les chagrins; je crois voir le même arbre devant mes yeux; il avait autant de branches, autant de fourmis sur chacune. Il tremblait d'un mouvement sem-

blable à celui que j'avais vu; le troupeau qui ramasse les grains se répand dans les champs; il me paraît d'abord croître et grandir de plus en plus, se lever de la terre, se tenir debout, quitter sa maigreur, le nombre de ses pieds, sa couleur noire, et revêtir une figure humaine.

« Mon sommeil se dissipe enfin. Je condamne mon songe en m'éveillant. Je me plains du peu de secours que je dois attendre des Dieux. Cependant un grand bruit retentissait de tous côtés. Je crois entendre des voix d'hommes auxquelles je n'étais pas accoutumé. Tandis que flottant entre l'incertitude et l'espoir, je crains d'être encore dans l'illusion d'un songe, Télamon accourt avec précipitation. « Mon père, me dit-il, vous allez voir dans la ville un prodige au-dessus de votre croyance et de votre espoir. Sortez. » Je sors, et j'aperçois des hommes semblables à ceux que j'avais vus durant mon sommeil. Ils sont dans le même ordre; je les examine, je les reconnais; ils s'avancent et me saluent comme leur roi; je rends grâces à Jupiter, je partage ma ville entre ces nouveaux habitants, et de nouveaux cultivateurs vont peupler mes campagnes désertes. Je les appelle Mirmidons, et je ne leur donne point un nom qui cache leur origine.

« Vous les avez vus, ils ont encore les mêmes mœurs qu'auparavant. Race économe, patiente dans le travail, ardente à ramasser des richesses, elle sait les conserver quand elle les a trouvées. Egaux en âge, en valeur, ils vous suivront a la guerre, Céphale, quand le vent d'Orient qui vous a conduit ici, car c'était ce vent, aura fait place à celui du Midi. »

XVII. Céphale raconte l'histoire du javelot et du chien que son épouse lui a donnés.

C'est par ces discours et d'autres de cette espèce que les Princes remplirent la journée ; ils en passèrent la fin dans les festins, et donnèrent la nuit entière au repos.

Le Soleil avait déjà reparu le lendemain, Eurus soufflait encore, et mettait obstacle au retour des Vaisseaux. Les fils de Pallante se rendent alors auprès de Céphale, et l'accompagnent chez le Roi ; mais Eaque était encore plongé dans un profond sommeil. En attendant son réveil, Phocus les reçut ; ses frères Télamon et Pélée rassemblaient les soldats qui devaient marcher à la guerre.

Le jeune Prince conduisit les Athéniens dans un appartement magnifique et retiré, où il s'assit avec eux. Il remarqua dans les mains du fils d'Eole un javelot d'un bois inconnu, dont la pointe était dorée. Après avoir parlé d'abord d'objets indifférents, « Je passe ma vie dans les forêts, lui dit-il, j'aime la chasse, cependant je ne sais de quelle espèce de bois est ce javelot que vous tenez. S'il était de frêne, il serait d'une couleur noirâtre ; on y verrait des nœuds, s'il était de cornouiller. J'ignore absolument de quel arbre on a pu le tirer ; mais mes yeux n'en ont jamais vu de plus beau. »

« Vous en admirerez moins le travail que l'utilité, lui dit un des Pallantides ; il atteint toujours le but ; la fortune ou le hasard ne le guide point, et après avoir fait une blessure, il revient de lui-même dans la main de celui qui l'a lancé. »

Phocus demande d'où vient ce javelot, la cause de ces qualités extraordinaires, et quel est celui qui pût faire un si grand pré-

sent. Céphale répond à ces questions, et saisi de douleur au souvenir de la perte de son épouse, il lui parle ainsi, en laissant couler des pleurs. « Le croirait-on, ô fils d'une Déesse, ce javelot est la cause de mes larmes, et les fera couler longtemps, si les Dieux me laissent vivre encore? Il m'a privé d'une épouse chérie. Plût aux Dieux que je n'eusse jamais reçu ce présent funeste!

« Procris était sœur d'Orithye, dont le nom et les aventures sont peut-être allées jusqu'à toi; elle était plus digne d'être enlevée. Son père Erechthée m'unit a elle; elle me donna un chien qu'elle avait reçu de Diane. La Déesse avait dit en le lui livrant : « Il surpassera tous les autres à la course. » Elle me fait en même temps présent d'un javelot, c'est celui que tu vois dans mes mains. Tu voudrais savoir peut-être quel fut le sort du chien, apprends-le, Phocus, tu seras étonné de la nouveauté de cette aventure.

XVIII. Changement du chien et du monstre en pierres.

« Le fils de Laius avait expliqué l'énigme que personne n'avait comprise avant lui. Le sphinx oubliant ses détours obscurs, précipité du haut de son rocher, était couché sur la terre. Thémis ne laissa pas cet affront impuni. Elle envoya dans les campagnes de Thèbes un autre fléau, un monstre terrible, redoutable aux Laboureurs qu'il attaquait, et dont il détruisait les troupeaux. Toute la jeunesse du voisinage s'arma ; nous vînmes, nous fîmes autour des champs une enceinte de toiles et de filets; mais le monstre agile les franchissait, et s'élançait d'un saut léger au-delà des barrières. On découple les chiens; il évite leurs poursuites, et leur échappe avec la légèreté d'un oiseau.

« On me conjure alors, et je consens de lâcher mon Lélape, c'était le nom du chien dont m'avait fait présent mon épouse. Depuis longtemps il tâchait de se débarrasser des liens qui l'arrêtaient, secouant inutilement sa tête et son cou. A peine est-il libre, il vole. Nous ne savons bientôt plus où il est. La poussière seule nous montre ses traces. Il se dérobe a nos yeux. Le javelot que vient de lancer un bras vigoureux, le gland qui tombe d'un chêne secoué, la flèche partie de l'arc d'un Crétois, n'ont pas plus de rapidité.

« Une colline escarpée s'élevait au milieu de la campagne, d'où l'on pouvait la découvrir de tous côtés. Je monte sur son sommet, et je jouis du spectacle d'une course nouvelle. Tantôt on voit la bête féroce au moment d'être prise ; tantôt on la voit échapper aux blessures. Elle ne court pas en ligne droite ; elle trompe le chien qui la suit, se détourne, forme des cercles, de peur que l'impétuosité de Lélape ne le pousse sur elle et ne lui soit fatale. Celui-ci paraît l'atteindre, il semble la toucher ; il ne la touche cependant point, et ses morsures ne frappent que l'air.

« Je me préparais à me servir de mon javelot ; tandis que ma main s'essaye à le lancer, que je cherche à défaire les courroies dans lesquelles mes doigts sont embarrassés, je détourne un moment les yeux, je les reporte bientôt sur eux. Quelle est ma surprise ! je vois deux statues de marbre au milieu de la plaine. On croirait que l'une fuit et que l'autre aboie. Un Dieu voulut sans doute qu'ils restassent tous deux invincibles dans cette course, s'il est vrai que quelqu'un en fût le témoin. »

Céphale se tut à ces mots. « Mais quel mal-

heur a causé ce javelot? » demande Phocus. Céphale le lui raconte ainsi :

XIX. Céphale blesse imprudemment Procris, son épouse.

« Ma joie fut la source de mes douleurs, je t'en entretiendrai d'abord. Quel plaisir n'éprouvé-je pas encore, ô Phocus, à me souvenir de ce temps heureux! Pendant les premières années, mon épouse faisait ma félicité, je faisais la sienne.

« Tous les matins, lorsque le Soleil commençait à peine à dorer de ses premiers rayons les lieux élevés, j'allais chasser dans les bois avec toute la vivacité de mon âge. Je ne menais avec moi ni compagnons, ni chevaux, ni chiens, ni filets; mon javelot faisait ma sûreté. Quand ma main était lasse du carnage des bêtes féroces, je cherchais la fraîcheur et l'ombrage, et l'air qui vient du fond des vallées. Au milieu de l'été, j'en désirais la douceur, je l'attendais, c'était le délassement de mes travaux. Douce fraîcheur, disais-je souvent, car je m'en souviens, viens, daigne apaiser, comme tu as coutume de le faire, les feux dont je brûle. Quelqu'un prêta l'oreille à ces expressions ambiguës, et y fut trompé; croyant que ce nom de *fraîcheur*, que je répétais si souvent, fût celui d'une Nymphe, il s'imagina que j'aimais une Nymphe. Le téméraire, pensant avoir découvert mon prétendu crime, courut aussitôt à Procris, et lui rapporta les discours qu'il avait entendus. L'amour est crédule. Saisie de douleur à ce récit, Procris tombe évanouie. Elle ne revient à elle qu'après un long temps, elle s'appelle malheureuse, trouve son sort cruel et se plaint de ma fidélité. Affligée d'un crime imaginaire, elle craignit ce qui n'etait rien; elle

fut jalouse d'un nom sans objet. Infortunée, elle gémit, comme si réellement elle avait une rivale. Elle doute cependant, elle pense qu'on peut la tromper; elle refuse sa confiance à ces rapports, et si elle ne voit elle-même l'infidélité de son époux, elle ne le croira point coupable.

XX. Procris reconnaît son erreur et meurt.

« Le lendemain, l'aurore brillante venait de chasser la nuit; je sors, je vais dans les forêts et, content de ma chasse, je m'assieds sur l'herbe, et je dis : Viens, aimable fraîcheur, viens me délasser de mes fatigues... A ces mots, je crus entendre je ne sais quels gémissements... Viens cependant, m'écriai-je encore... Un nouveau bruit, semblable à celui de quelqu'un qui marcherait sur des feuilles, frappe mes oreilles. Je pense que c'est une bête féroce, je lance mon javelot... c'était Procris.

« Hélas ! s'écria-t-elle, atteinte d'une blessure au milieu du corps.

« Je reconnais la voix de ma fidèle épouse; au désespoir, je cours auprès d'elle d'un pas précipité. Malheureux que je suis ! je la trouve à demi-morte, souillant sa robe de son sang, et tirant de son sein le funeste présent qu'elle m'avait fait. Je la soulève, je déchire sa robe, je ferme sa plaie, j'essaye d'arrêter son sang; je la conjure de ne point m'abandonner, et de ne me pas laisser avec le regret d'être coupable de sa mort. »

Affaiblie, déjà mourante, elle fait un effort pour me dire ce peu de mots : « Par notre Hymen, par tous les Dieux du Ciel et des Enfers où je vais descendre, si j'ai mérité quelque reconnaissance de toi, Céphale, je te conjure par l'amour qui cause mon trépas, et dont je

brûle encore au moment que je péris, n'épouse point après moi la Nymphe *fraicheur.* »

« Je reconnus alors que c'etait un nom qui faisait son erreur; je la detrompai, mais de quoi servaient ces lumières? Elle meurt; ses forces épuisées se perdent avec son sang; mais sûre de ma fidélité, elle semble expirer d'un visage plus content. »

Le Héros en pleurs racontait ainsi cette histoire à des auditeurs qui pleuraient aussi. Le vieil Eaque s'approche ensuite avec ses deux enfants et de nouveaux soldats. Céphale les reçoit pour les conduire au secours d'Athènes.



LIVRE HUITIÈME

ARGUMENT. — Scylla, Nisus, Perdix et les sœurs de Méléagre, changés en oiseaux ; la couronne d'Ariadne placée parmi les astres ; Naiades transformées en îles ; une ville en étang ; une maison en temple ; Philémon et Baucis en arbres ; changements différents de Protée et de Métra. Dédale se sauve du labyrinthe à travers les airs ; Icare tombe dans la mer. Sanglier de Calydon. Atalante, Althée, Méléagre. Impiété d'Eresichthon et son châtiment. Description de la Faim.

I. Minos assiége Mégare. Nisus dépouillé par sa fille du cheveu auquel est attachée sa destinée.

Déjà l'étoile de Vénus, chassant la nuit devant elle, découvrait le jour naissant. Le vent d'Orient était tombé ; les nuages humides s'élevaient, et le paisible Auster favorisait le départ des vaisseaux de Céphale et d'Eaque. Conduits heureusement, ils arrivèrent au terme de leur course plus tôt qu'ils ne l'espéraient.

Cependant Minos ravage les rives de Mégare ; toutes ses forces entourent bientôt cette ville, bâtie par Alcathoé. Nisus en était Roi. Parmi ses cheveux blancs, ce prince en avait un rouge, qui était la confiance et l'espoir de son Royaume. La Lune avait renouvelé son croissant pour la sixième fois ; la fortune de la guerre était encore suspendue, et la victoire flottait incertaine entre les deux partis.

Il y avait dans la ville une tour, dont les murs étaient sonores, et dans laquelle on prétend que le fils de Latone, Apollon, avait déposé sa Lyre d'or. Les sons en restèrent

dans la pierre. La fille de Nisus avait coutume d'y monter souvent pendant la paix, et de faire résonner ces murs harmonieux en les frappant avec de petits cailloux. C'est de là que depuis le commencement de la guerre elle regardait aussi les combats. La longueur du siége lui avait appris les noms des troupes Crétoises; elle en connaissait les officiers, leurs armes, leurs habits et leurs chevaux; elle avait distingué surtout la beauté du fils d'Europe, leur Chef, et elle l'avait remarqué plus qu'il ne lui convenait, et qu'elle ne l'aurait dû.

Quand Minos couvrait sa tête de son armure, ornée d'aigrettes et de plumes, elle le trouvait beau sous le casque. Prenait-il son bouclier brillant d'or, son bouclier lui donnait une nouvelle grâce; s'il essayait un javelot, elle admirait en lui l'art uni à la force. Plaçait-il une flèche sur son arc: Ainsi, disait-elle, paraît Apollon quand il se sert de ses traits. Lorsqu'il ôtait l'airain qui dérobait son visage, et que vêtu d'une robe de pourpre, il pressait le dos d'un coursier couvert de harnais peints, dont il gouvernait la bouche écumante, la fille de Nisus se possédait à peine, et ne pouvait réprimer le trouble de ses esprits. Heureux le javelot qu'il touche! heureuses les rênes qu'il tient entre ses mains! S'il lui était permis d'y céder, son penchant emporterait ses pas parmi les escadrons ennemis. Elle voudrait, du haut de la tour, pouvoir se transporter au milieu du camp des Crétois, ou leur ouvrir les portes couvertes d'airain de la ville; et plus encore, si Minos l'exigeait.

Un jour assise sur cette tour, attachant ses regards sur la tente de ce Prince: Me réjouirai-je, dit-elle, ou m'affligerai-je e cette

guerre funeste? Je ne puis le décider. Il est douloureux pour moi de voir Minos ennemi de celle qui l'aime; mais aussi sans cela, m'eût-il jamais été connu? En m'acceptant pour ôtage, ne pourrait-il pas quitter les armes? je serais sa compagne, et le gage de la paix.

Certainement il entreprend une guerre juste, pour venger la mort de son fils. Sa cause l'emporte, et puisque ses armes la défendent, nous serons vaincus, je le crois. Si le sort de cette ville est d'être prise, pourquoi sa valeur lui en ouvrira-t-elle les murs, et non mon amour? Ne vaut-il pas mieux qu'il triomphe sans retard, sans carnage, sans exposer le sang de ses soldats, ni le sien? Ce que je crains, Minos, c'est que tu ne sois blessé par quelque imprudent: qui serait, en effet, assez barbare pour oser lancer des traits contre toi, si ce n'est par erreur? Ce dessein me séduit; ma résolution est de te livrer, avec moi, ma patrie pour dot, et de mettre fin à la guerre; mais c'est peu de le vouloir. Une troupe de soldats defend l'entrée de la ville; mon père en garde les clefs; c'est lui seul que je crains: malheureuse! seul, il retarde l'effet de mes desirs. Plût aux Dieux que je n'eusse point de père! Mais quoi, chacun peut se servir, peut être un Dieu pour soi. La fortune rejette de vaines prières, il faut agir. Une autre, éprise d'autant d'amour, aurait détruit depuis longtemps tous les obstacles qui s'opposent à sa passion; et pourquoi quelque autre serait-elle plus hardie que moi? J'oserais marcher à travers le fer et le feu; dans mon projet cependant, il n'y a ni feu, ni glaive à craindre: il ne me faut qu'un cheveu de Nisus, il est plus précieux pour moi que l'or. Il doit me rendre heureuse, il doit combler tous mes vœux.

II. Scylla porte à Minos le cheveu qui lui livre son père; méprisée par ce héros, elle se désespère, et est changée en alouette; Nisus l'est en aigle marin.

Pendant qu'elle parle ainsi, la nuit, qui nourrit les inquiétudes, s'avance; l'audace de Scylla croît avec les ténebres. On était à l'instant du premier repos; le sommeil soulageait les corps fatigues des travaux du jour. Elle entre en silence dans l'appartement de son père, et, quel crime, ô ciel! elle coupe le cheveu fatal. Fière de cette proie, elle part, elle emporte avec elle la depouille qu'elle doit à un forfait; et sortant de la ville, pleine de confiance, passant au milieu des ennemis, elle parvient jusqu'a Minos, et parle de la sorte à ce Prince, étonné de son arrivée.

« L'amour vient de me conseiller un crime. Je suis la fille du Roi Nisus; j'ose remettre entre tes mains mon pere et ma patrie; je ne demande et ne veux point d'autre récompense que toi. Prends ce cheveu rouge, reçois-le comme un gage de mon amour, et ne crois pas que je ne te donne qu'un cheveu; je te livre avec lui la tete et les états de mon pere. »

A ces mots, elle lui présente de sa main ces dons criminels; Minos les refuse; épouvanté de cette action horrible, il lui répond de cette manière : « Opprobre de notre siècle, que les dieux t'enlèvent de ce monde, qui fut leur ouvrage; que la terre et que la mer te rejettent. Certainement je ne souffrirai point que la Crête, mon Empire, qui servit de berceau jadis à Jupiter, soit souillé par la présence d'un monstre tel que toi. »

Il dit, et maître de la ville, ayant imposé d'équitables lois aux Mégariens soumis, il fait lever l'ancre à sa flotte. La mer blanchit

sous les coups des rames. Scylla voyant les vaisseaux fendre les flots, le vainqueur s'éloigner, et lui refuser le prix qu'elle attendait de son forfait, après avoir en vain épuisé les prières, passe aux transports de la colère, et tendant les bras, s'arrachant les cheveux : « Où fuis-tu, s'écria-t-elle ? Abandonnes-tu l'auteur de ta victoire, celle qui put te préférer à sa patrie, à son père ? Où fuis-tu, cruel ! dont le triomphe est à la fois un de mes bienfaits, et mon crime ? Ni les dons que je t'ai faits, ni mon amour n'ont donc pu te toucher ? ni mon état, qui ne me laisse plus d'espérance qu'en toi seul ? En quels lieux irai-je maintenant ? Sera-ce dans ma patrie ? elle est anéantie, vaincue ; et quand elle existerait encore, ma trahison m'en exile. Me présenterai-je à mon père, que je t'ai livré ? Nos peuples me haïssent avec raison ; les voisins craignent l'exemple que j'ai donné. Je me suis fermé le monde entier, pour m'ouvrir la Crète seule ; et si tu me la défends aussi, si tu m'abandonnes, ingrat ! ce n'est point Europe qui t'a donné le jour, mais la Libye inhabitable, les tigres de l'Arménie, Charybde agitée par l'Auster. Tu n'es point né du Maître des Dieux ; il ne prit point la forme d'un taureau pour enlever ta mère ; c'est une vaine fable, dont on illustre ton origine.

« O mon père, Nisus, vous êtes bien vengé ! je l'ai mérité, je l'avoue, je dois périr. Que quelqu'un de ceux que j'outrageai, me punisse. Toi qui triomphes par mon crime, pourquoi le poursuis-tu ? C'en est un envers mon père et ma patrie ; mais il te fut utile. Les vents dissipent mes plaintes dans les airs ; et ces mêmes vents poussent tes vaisseaux. Malheureuse que je suis ! il travaille à s'éloigner ; l'onde retentit sous les efforts des rames ; il

quitte en même temps mon pays et moi. Arrête, tu oublies en vain mes bienfaits ; je te suivrai malgré toi ; j'embrasserai ta poupe, elle me portera sur les flots. »

A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle se précipite dans la mer. Elle suit la flotte, l'amour lui donne des forces. Elle s'attache obstinément aux vaisseaux Crétois. Son père l'aperçoit, il volait déjà dans les airs. Couvert de plumes jaunes, changé en aigle marin, il s'élance sur sa fille pour la déchirer avec son bec. Effrayée, elle quitte la poupe. On la voit, en tombant, se soutenir dans l'air, ne pas toucher l'onde, et se couvrir de plumes. Métamorphosée en alouette, elle tire son nom du cheveu qu'elle a coupé.

III. Thésée, après avoir tué le Minotaure, sort du labyrinthe par le secours d'Ariane; il l'enlève et l'abandonne. Bacchus épouse cette Princesse et place sa couronne parmi les astres.

Minos ayant touché les rivages de la Crète et quitté ses vaisseaux, sacrifia cent taureaux à Jupiter en actions de grâce, et décora son Palais des dépouilles qu'il avait remportées. Cependant l'opprobre de son lit croissait. Le monstre homme et taureau rendait tous les jours le crime de sa mère plus manifeste. Minos, pour dérober à tous les yeux cette honte de son hymen, le fait enfermer dans les routes obscures et difficiles d'un labyrinthe. Dédale, le plus célèbre Architecte, l'avait bâti ; il avait confondu toutes les marques qui pouvaient servir à se reconnaître, et trompé les regards attentifs par l'embarras de mille chemins différents.

De même que le Méandre se joue dans les campagnes de la Phrygie, qu'il descend et qu'il remonte par un court oblique, allant

au-devant des ondes qui lui viennent, et qu'il roule ses eaux incertaines tantôt en prenant un détour qui le ramène vers sa source, tantôt un autre qui le conduit à la mer : ainsi Dédale remplit de difficultés les routes innombrables du labyrinthe; à peine put-il lui-même en retrouver l'entrée, tant il avait mis d'art à la cacher.

Le Minotaure fut renfermé dans ce lieu. Ce monstre s'était déjà nourri deux fois du sang des Grecs. Athènes, après neuf ans, recommençait à tirer au sort pour payer son funeste tribut. Le secours heureux d'une Princesse l'en délivra pour toujours. Thésée, à l'aide d'un fil, retrouve la porte du labyrinthe; bientôt enlevant la fille de Minos, il dirige ses vaisseaux vers Naxe, où le cruel laisse sur le rivage sa compagne et sa bienfaitrice.

Bacchus vient consoler Ariane, qui se plaignait de Thésée, et qui l'oublie dans les bras de ce Dieu : il prend la couronne qu'elle avait sur son front. et la lance vers le ciel, pour qu'elle y reste à jamais parmi les astres. Cette couronne fend rapidement les airs; pendant qu'elle s'élève, les diamants qui l'enrichissent se convertissent en feux, et conservant sa forme elle s'arrête entre Hercule appuyé sur son genou, et Ophinée qui tient un serpent.

IV. Dédale ayant assemblé des plumes avec de la cire s'envole du labyrinthe. Son fils tombe dans la mer.

Dédale cependant, las de la Crète, dans laquelle il traînait un long exil, touché du désir de revoir sa patrie, et trouvant tous les passages fermés par la mer : si Minos garde la terre et les ondes, dit-il, le ciel est libre; c'est par là que je voyagerai. Qu'il soit maître de tout, il ne l'est pas de l'empire de l'air. Il

dit, et fixant son esprit sur des arts inconnus il songe a vaincre la nature par un nouveau prodige. Il prend des plumes, les arrange, en commençant par de petites, auxquelles il en joint de plus grandes, et les place si bien, qu'on dirait qu'elles sont nées de cette manière. Telle parut autrefois la flûte rustique, faite de roseaux d'inégale grandeur. Il les attache avec du fil par le milieu, et en lie les extrémités avec de la cire. Les ayant ainsi disposées, il leur donne une légère courbure, afin qu'elles imitent les ailes des oiseaux.

Son fils Icare l'aidait dans son travail; ignorant qu'il préparait ses propres malheurs, tantôt il rassemblait, d'un air riant, les plumes que faisait voler un vent inconstant et léger, tantôt il amollissait la cire avec ses doigts, et retardait par ses jeux l'ouvrage admirable de son père.

Après avoir mis la dernière main à son travail, l'artiste en fit l'essai, balança son corps sur ses ailes, et se suspendit dans l'air agité. En même temps il instruisit son fils : « Icare, lui dit-il, je t'avertis d'aller dans un juste milieu; car si tu descends trop, l'onde humide appesantira tes plumes; si tu montes trop haut, le feu les consumera. Vole entre ces deux extrémités. Ne regarde point Boote, ni la grande Ourse, ni Orion, prends ton chemin sous ma conduite. »

Il lui donne ensuite les instructions nécessaires pour se servir de ces plumes, et les arrange sur ses épaules, qui n'étaient pas faites pour en porter. En s'occupant à les y placer, en avertissant Icare, les joues du vieillard se mouillèrent de larmes, ses mains paternelles tremblèrent; il lui donna des baisers qui furent les derniers. S'élevant bientôt, il vole devant lui, craint encore, et semblable

a l'oiseau qui mène dans les airs ses petits sortis de leur nid pour la première fois, il l'exhorte à le suivre, lui montre un art qui lui sera funeste, agite ses ailes, et regarde celles de son fils.

Le Pêcheur prenant des poissons au bout de sa ligne, le Berger appuyé sur la houlette, le Laboureur sur la charrue, les regardent avec étonnement; ils pensent que ceux qui voyagent ainsi dans les airs, ne peuvent être que des Dieux.

Déjà Dédale et son fils étaient à gauche de Samos, consacrée à Junon; ils avaient passé Délos et Paros, ils se trouvaient à la droite de Lébynthe, et de Calymne féconde en miel, lorsque le jeune Icare, devenu plus hardi, brûlant de s'approcher du ciel, quitte son conducteur, et prend plus haut son essor. Le Soleil ardent, agissant de plus près, amollit la cire odoriférante qui liait ses ailes; elle se fond, ses bras se dépouillent bientôt, la plume leur manque, ils ne peuvent plus recevoir aucun vent; pâle et tremblant, il appelle l'auteur de ses jours, et tombe dans les flots qui ont pris son nom.

V. Dédale pleure la mort de son fils; la Perdrix oiseau récent et né depuis peu, s'en réjouit.

Son père, qui ne l'était déjà plus, s'écriait cependant : Icare, où es-tu, mon cher Icare ? dans quel pays te chercherai-je? Tandis qu'il répète ce nom, il aperçoit des plumes sur les ondes. Il maudit son art, il descend, il enferme le corps de son fils dans un tombeau; et la terre prit aussi le nom de celui qu'elle couvrit.

La Perdrix l'aperçut rendant à son fils infortuné ce triste et funèbre devoir; elle en marqua de la joie par son chant, et par le

mouvement de ses ailes. Cet oiseau était unique alors; on n'en avait point vu de semblable dans les premiers âges du monde : il n'existait que depuis peu de temps; et on ne le devait qu'à ton crime, malheureux Dédale.

La sœur de cet artiste, ignorant l'avenir, avait confié l'éducation de son fils à ses soins. Cet enfant n'avait que douze ans : son esprit était vif, ouvert, et prompt à saisir les instructions qu'on lui donnait. Ayant un jour examiné l'arête que le poisson a sur son dos, il entreprit de l'imiter en faisant des dents profondes sur une pièce de fer, et trouva l'usage de la scie. Il inventa de même cet instrument composé de deux baguettes d'acier attachées par un bout, et dont on se sert pour tracer un cercle, en fixant une des branches sur un point, pendant qu'on tourne l'autre à l'entour.

Dédale, jaloux de ces découvertes, le précipita du haut de la tour de Minerve et publia qu'un accident avait causé sa chute; mais Pallas, qui favorise les talents, le soutint, en fit un oiseau, le couvrit de plumes au milieu même de l'air. Cette vigueur qu'il eut autrefois dans l'âme et dans le corps se transporta dans ses ailes et dans ses pieds. Il conserva le nom qu'il avait auparavant. Cet oiseau cependant ne porte pas son corps dans une haute élévation; il ne fait point son nid sur des branches d'arbres, ni sur des hauteurs; il vole pres de la terre, il dépose ses œufs dans les moissons, et se ressouvenant de son ancienne aventure, il craint les lieux élevés.

VI. Diane, irritée contre Œnée, roi de Calydon, envoie un sanglier qui désole l'Etolie

Dédale, fatigué de son vol, était enfin arrivé dans la Sicile; Cocale y régnait; il reçut

l'artiste avec bonté, et même il prit les armes pour le défendre.

Les Athéniens, délivrés d'un horrible tribut, s'empressaient déjà de rendre à Thésée les honneurs qu'ils lui devaient. Les portes des temples sont ornées de fleurs; on invoque la guerrière Pallas, Jupiter et tous les Dieux; on les adore par des sacrifices, des offrandes et de l'encens. La Renommée errante avait porté le nom de ce héros dans toutes les villes de la Grèce, et les peuples de ce pays puissant imploraient son appui dans les dangers extrêmes. Calydon, quoiqu'elle fût sous les lois de Méléagre, lui demanda son secours avec les plus vives instances. Un sanglier terrible, ministre des vengeances de Diane irritée, désolait cet Etat.

On raconte qu'Œnée, vieilli dans les prospérités, avait offert les prémices de ses fruits à Cérès, de ses vins à Bacchus, et fait des libations de lait sur les autels de Minerve. Ces hommages, rendus par ce prince, parvinrent à toutes les Divinités, à commencer par celles des campagnes. Les autels de Diane, fille de Latone, furent seuls oubliés et laissés sans encens.

Les Dieux même sont donc aussi sujets à la colère! Je ne souffrirai point impunément cet outrage, s'écria la Déesse, et l'on ne dira pas que si l'on néglige mon culte, je ne suis point vengée : elle dit, et soudain elle envoya un sanglier dans les champs d'Œnee.

La fertile Epire n'a pas de plus grands taureaux; les campagnes de la Sicile en nourrissent de plus petits. Ses yeux, rouges de sang, sont étincelants de feux; sa tête terrible annonce sa fureur; ses soies, hérissées comme des flèches, ressemblent à une vallée couverte de traits et de dards· une écume

épaisse sort de sa gueule et blanchit sa poitrine; ses cris étouffés inspirent l'effroi; ses défenses égalent les dents de l'éléphant indien; la foudre semble sortir de sa bouche; les feuilles brûlent aussitôt que son haleine les touche. Tantôt il foule les moissons, quand elles ne sont encore qu'une herbe naissante; tantôt il les ravage dans le temps de leur maturité; il anéantit les espérances du laboureur affligé, il détruit les blés en épis; l'aire et les greniers attendent en vain les récoltes. Les raisins sont foulés avec leurs longues branches, et les olives écrasées avec l'arbre qui les produit. Il étend sa fureur sur les troupeaux; les bergers et les chiens ne peuvent les défendre. Les taureaux attroupés ne lui résistent point.

VII. Méléagre et l'élite de la Jeunesse grecque s'assemblent pour tuer le sanglier.

Les peuples fuient, et ne se croient en sûreté qu'au milieu des murs de la ville. Méléagre enfin, et une troupe choisie de jeunes gens avides de gloire s'assemblent pour le combattre.

On y voyait les deux fils de Tyndare, Castor et Pollux, l'un célèbre par sa force au combat du ceste, et l'autre par son adresse à conduire un coursier; Jason, qui monta sur le premier vaisseau; Thésée et Pirithoüs, unis par l'amitié la plus tendre; les deux fils de Thestias, Toxée et Plexippe; Lyncée, qui reçut le jour d'Apharée; le violent Leucippe; Acaste, qui n'avait point d'égal à lancer le javelot; Hippothoos, Drias, Phénix, fils d'Amyntor, les deux enfants d'Actor, et Phylée envoyé de l'Elide. Télamon ne manqua pas de s'y trouver, ni le père du grand Achille, ni le fils de Phérétide, ni le Béotien Iolas. Il

y avait encore l'infatigable Eurytion, Echion invincible à la course, Lélex de Naryce, Panopée, Hylée, le farouche Hippase, et Nestor qui était alors dans la force de l'âge; ceux enfin qu'Hippocoon envoya de l'antique Amyclis, le beau-père de Pénélope, l'adroit Ampycide, l'Arcadien Ancée, le fils d'Œcle, Amphiaraüs que n'avait point encore trahi son épouse, enfin Atalante de Tégée, l'honneur des bois du Lycée.

Une légère agrafe attachait le haut de sa robe; ses cheveux sans art, étaient simplement noues; un carquois d'ivoire, rempli de fleches, flottait sur ses épaules; sa main gauche tenait un arc : telle était sa parure. Quant à sa beauté, vous eussiez dit que c'était un jeune homme avec toutes les grâces d'une jeune fille, ou une jeune fille avec toute la vivacité d'un jeune homme.

VIII. Combat terrible livré au sanglier de Calydon.

Non loin de la ville était une forêt épaisse, qui n'avait jamais été coupée : elle commençait à la plaine, et s'élevant ensuite sur les montagnes, semblait regarder de là les campagnes qu'elle dominait. Dès que cette jeunesse s'y fut rassemblée, une partie tendit des filets, une autre découpla les chiens, plusieurs suivirent les traces du sanglier. Tous souhaitaient de s'exposer au péril.

La vallée était profonde; des ruisseaux, formés par les pluies, réunissaient leurs eaux dans l'endroit le plus creux. Des saules flexibles, des herbes de marais, des joncs, des roseaux, de l'osier croissaient au fond de ces eaux bourbeuses. C'est de là que le sanglier excité se précipite avec fureur au milieu de ses ennemis, semblable au feu des éclairs qui s'élance, chassé par les nues agi-

tées. Il courbe dans sa course les arbres de la forêt, plusieurs même se brisent avec bruit. Les chasseurs s'écrient; ils tiennent dans leurs mains impatientes leurs traits armés de fer et prêts à partir. Le monstre arrive, il déchire les chiens qui s'opposent à son passage, et frappant de côté dissipe leur meute aboyante.

Echion lança le premier javelot, il fut vain et n'atteignit qu'un érable qu'il effleura légèrement. Le second, s'il n'eût pas été poussé avec trop de force, aurait été vu fixé sur le dos du sanglier, mais il alla plus loin; c'était Jason qui l'avait lancé.

« Apollon, s'écrie alors Ampycide, si tu fus toujours l'objet de mon culte, si tu l'es, permets que ce trait atteigne le but. » Le Dieu favorisa ses vœux autant qu'il le put. Le sanglier fut atteint, mais il resta sans blessure. Pendant que le trait volait, Diane en avait ôté le fer, et le bois avait frappé seul sans la pointe.

Le monstre s'irrite davantage, il n'est pas moins ardent que la foudre; la flamme brille dans ses yeux; il respire et souffle des feux, son cœur en est tout rempli. Tel qu'une machine de guerre qui, dirigée par des bras vigoureux, bat les murs d'une ville, ou des tours chargées de soldats, il se jette sur cette jeunesse avec autant d'impétuosité; il renverse Eupalamon et Pélagone, qui défendaient la droite de leur troupe, et dont les corps furent retirés par leurs compagnons.

Le fils d'Hippocoon, Enésime, n'évite pas ses coups mortels; comme il s'agite et se prépare à tourner le dos, le monstre lui enfonce ses défenses dans les jarrets et les met en pièces. Nestor, qui devait régner à Pyle, eût péri peut-être avant la guerre de Troie,

si s'appuyant sur sa lance et prenant un essor, il ne se fût élancé sur un arbre voisin. En sûreté dans ce lieu, il regarda l'ennemi qu'il avait fui.

Le sanglier plus animé, menaçant tout le monde de la mort, enfonçant ses dents sur le tronc d'un chêne, semble les aiguiser, et va déchirer, avec ces armes ainsi renouvelées, la cuisse du grand Othrias.

IX. Le sanglier, attaqué vainement par plusieurs, est légèrement blessé par Atalante.

Les deux frères jumeaux, qui n'étaient point encore reçus parmi les Dieux, montés tous deux sur des coursiers plus blancs que la neige, agitaient d'une maniere terrible et guerrière la pointe de leurs javelots. Ils auraient blessé sans doute la bête féroce, si elle ne se fût retirée dans des taillis épais, où les chevaux ni les traits ne pouvaient pénétrer. Télamon la poursuivant sans précaution, heurte contre une racine d'arbre et tombe. Pendant que Pélée son frère le relève, Atalante met une flèche rapide sur son arc, la chasse avec force, perce le monstre au-dessous de l'oreille, et rougit ses soies d'un peu de sang. Elle ne fut pas plus satisfaite de ce coup que Méléagre, on dit qu'il l'aperçut le premier, et qu'il le fit remarquer à ses compagnons. « Tu emporteras, s'écria-t-il, le prix et l'honneur de la chasse, ils te sont dus. »

Les hommes rougissant de l'oracle, s'exhortent mutuellement, raniment leur courage, et, poussant des cris, lancent à la fois tous leurs traits sans ordre. Leur multitude nuit à leur effet, et les coups pressés s'opposent l'un à l'autre.

Ancée d'Arcadie armé d'une hache, courant

en furieux à sa perte, s'écrie avec fierté : « Jeunes gens, apprenez combien les coups des hommes sont au-dessus de ceux d'une femme, et cédez la gloire aux miens. Que Diane elle-même défende ce monstre, et le protége avec ses armes, ma main seule va l'immoler malgré cette Déesse. » A peine il avait fini ce discours téméraire, que prenant sa hache à deux mains, et s'elevant sur la pointe de ses pieds il mesurait son coup, lorsque le sanglier se tourne contre cet audacieux, et dirige ses dents vers l'aine, où les blessures conduisent plus sûrement à la mort. Ancée tombe, et ses entrailles déchirées sortent de son corps avec beaucoup de sang; la terre en est toute souillée.

Le fils d'Ixion, Pirithoüs, tenant un épieu dans sa main, marchait aussi contre l'ennemi. Thésée, qui n'en était pas éloigné, lui crie aussitôt : « O toi, qui m'es plus cher que moi-même, arrête, ami tendre, il est permis à la valeur de se moins exposer. Un courage imprudent a causé la perte d'Ancée.» Il dit et prend un javelot d'un bois dur de cornouiller, qu'il lance avec vigueur, dans le dessein de tuer le monstre; mais il fut arrêté par le branchage touffu d'un chêne.

X. Méléagre tue le sanglier; il en donne la hure à Atalante; et tue ses oncles, les fils de Thestias, qui s'en plaignent.

Le fils d'Eson envoie aussi le sien. Le hasard le tourne contre un chien qui ne méritait pas ce sort, et qui traversé par le côté reste cloué sur la terre. La main de Méléagre en poussa deux, dont l'effet fut bien différent : l'un s'arrêta sur le sable, et l'autre au milieu du dos du sanglier.

Pendant que le monstre furieux se re-

tourne, se tourmente, et tente d'arracher le trait fatal, en répandant une écume brûlante et du sang, l'auteur de sa blessure se montre, excite sa colère, et plonge son épieu dans son corps. Ses compagnons témoignent leur joie par des cris, ils cherchent à presser de leurs mains celles du vainqueur; ils regardent avec admiration ce monstre horrible couché sur la terre, où il occupe un grand espace: et ne croyant point encore qu'il y ait de la sûrete à le toucher, tous le percent de leurs traits.

Méléagre, mettant le pied sur le dos du sanglier, parle de la sorte à la belle Atalante : « Recevez cette dépouille que je viens de gagner, et souffrez que je partage avec vous l'honneur de cette chasse. » Aussitôt il lui en donne la hure armée de dents, et la peau couverte de sang.

Atalante fut également satisfaite de ce don, et du Prince qui le lui faisait. Les autres l'envièrent, chacun murmura. Les fils de Thestias, Phlexippe et Toxée surtout, levant leurs bras, s'écrièrent à haute voix : « Arrête, femme, et n'usurpe pas nos droits et nos honneurs. Que ta confiance en ta beauté ne t'abuse point, ni l'amour qu'a pour toi l'auteur de ce bienfait. » Ils lui arrachent la hure, et lui disputent ses droits à ce présent.

Méléagre ne souffrit point cet outrage : « Apprenez, leur dit-il, enflammé du courroux le plus violent, ravisseurs de la gloire d'autrui, apprenez combien les actions diffèrent des menaces. » Il enfonce aussitôt son épée dans le sein de Phlexippe, qui n'attendait rien de tel de son neveu. Toxée balance d'abord sur le parti qu'il prendra, voulant à la fois venger son frère et craignant un semblable sort. Méléagre ne le laisse point longtemps dans

l'incertitude; il plonge et réchauffe dans son sein le même fer, teint encore du sang de Phlexippe.

XI. Althée pleure ses frères tombés sous la main de Méléagre, et jette au feu le fatal tison à la conservation duquel était attachée la vie de son fils.

Cependant Althée portait des dons dans les temples des Dieux, pour les remercier de la victoire de son fils, quand elle vit rapporter ses frères expirés. Elle poussa soudain des cris, remplit la ville de ses gémissements, et quitta ses robes brillantes pour en revêtir de deuil; mais quand elle eut entendu nommer l'auteur de leur trépas, elle discontinua ses plaintes, sécha ses larmes, et ne s'occupa que de la vengeance.

Althée avait un tison que les Parques, au moment de la naissance de Méléagre, avaient mis dans le feu. Commençant aussitôt à filer la trame de ses jours : Enfant, dirent-elles, nous te donnons autant de temps à vivre que durera ce bois. Elles se retirèrent après avoir dit ces mots.

La fille de Thestias arracha promptement le tison du brasier qui le consumait et l'éteignit dans les ondes. Elle l'avait caché jusqu'alors dans les endroits les plus secrets de son Palais, et le conservant avec soin, elle avait assuré tes années, jeune Méléagre.

Dans ce moment, elle le fait apporter; elle commande qu'on apprête du bois, dont elle approche elle-même les feux ennemis. Quatre fois elle essaye de le jeter dans les flammes, et quatre fois elle s'arrête; la mère et la sœur combattent dans son sein; ces deux titres divisent et déchirent son cœur; souvent on voit son visage pâlir et frémir du crime qu'elle va commettre; souvent on la

voit s'enflammer des feux de la colère, tantôt faire éclater je ne sais quel courroux qui ressemble à des menaces, et tantôt quelque chose que l'on prendrait pour de la pitié. Quelquefois la fureur séchait ses larmes, que la tendresse faisait couler à l'instant. Semblable à un vaisseau qui, poussé par des vents contraires, en butte à leurs efforts opposés, flotte entraîné par l'un et par l'autre, Althée éprouve des sentiments différents. Sa colère s'éteint et se ranime tour à tour.

XII. Althée, incertaine entre ce qu'elle doit à ses frères et à son fils, prend enfin la résolution de perdre celui-ci pour venger ceux-là.

Cependant elle commence à se montrer meilleure sœur que mere. Elle est prête à verser le sang de son fils pour apaiser les mânes de ses freres; la nature lui conseille une vengeance qui fait frémir la nature.

Dès que le bûcher fut allumé : « Il va donc consumer mes entrailles! » s'écria-t-elle. Et prenant ce tison fatal d'une main guidée par la rage, elle s'arrête devant les autels infernaux :

« Triples Eumenides, dit-elle, Déesses des châtiments, tournez les yeux sur ce sacrifice inspiré par la fureur. Je venge et je commets un crime : la mort seule doit expier la mort. Il faut ajouter des forfaits à des forfaits, des funérailles à des funérailles; il faut que ce palais impie s'anéantisse sous des deuils entassés. L'heureux Œnée jouira d'un fils victorieux, et Thestias n'en aura plus! Non, vous pleurerez tous les deux.

« Et vous, mânes de mes frères, âmes récentes, agréez la victime que je vous immole, et recevez dans les enfers l'indigne gage de mon hymen. Hélas! où me laissé-je empor-

ter? Mes frères, pardonnez une mère; mes mains se refusent à cette entreprise; j'avoue qu'il a mérité de périr; mais il m'en coûte d'être moi-même l'auteur de sa mort.

« Il triomphera donc impunément! Vivant, vainqueur et fier de ce succes, il possédera le Royaume de Calydon, et vous ne serez plus qu'un peu de cendre et de froides ombres! Je ne le souffrirai point. Qu'il périsse, le cruel, qu'il emporte avec lui l'espérance de son père et du Royaume, et qu'il cause la ruine de sa Patrie.

« Eh quoi! qu'est devenuel a tendresse maternelle? Les vœux ardents des peres et les tourments que j'ai soufferts pendant neuf mois? Plût au ciel qu'encore enfant il eût brûlé dans les premiers feux, et que je l'eusse permis! Tu n'as vécu jusqu'à ce jour que par mes bienfaits, tu vas mourir par tes crimes; reçois-en la punition; rends-moi cette vie que je t'ai donnée deux fois, en t'enfantant et en tirant le tison des flammes, ou bien ajoute ma tombe au tombeau de mes freres. Je souhaite et n'ose me venger. Que ferai-je? Les blessures de mes frères se présentent à mes yeux avec l'image d'une si grande perte; et la nature, et le doux nom de mère, brisent mon âme; infortunée que je suis! ô mes frères! vous triomphez avec peine; mais vous triomphez. Je vous donnerai cette consolation, et je vous suivrai. »

Elle dit, et d'une main tremblante elle jette au milieu du brasier ce tison funeste. Il gémit, ou parut gémir et se plaindre; il s'embrasa bientôt; les flammes ardentes semblèrent le dévorer à regret

XIII. Méléagre meurt dévoré par des feux intestins; ses sœurs sont changées en oiseaux.

Absent, ignorant son destin, Méléagre se consume dans ce brasier : il sent des feux inconnus brûler dans ses entrailles. Son courage surmonte cependant ses vives douleurs; il se plaint seulement d'un trépas obscur et sans blessures. Il regarde comme un honneur celles dont périt Ancée. Il appelle d'une voix expirante son père, son frère, ses tendres sœurs, son épouse et peut-être sa mère. Les feux et ses douleurs augmentent, ils languissent ensuite, ils s'éteignent enfin tous deux, et son esprit s'échappe dans le vague des airs aussitôt que la cendre a couvert le tison fatal consumé.

Calydon est dans la consternation. Les jeunes gens et les vieillards répandent des larmes, le peuple et les grands gémissent, les femmes, dénouant leurs cheveux, se meurtrissent le visage; son père infortuné, couché sur la terre, couvre de poussière son front ridé, sa tête blanchie par les années, et se plaint d'avoir vécu si longtemps. Sa mère, de la même main qui venait de précipiter le tison dans les flammes, se plonge un poignard dans le sein.

Quand les Dieux m'auraient donné cent bouches, autant de langues, le génie le plus vaste, tous les dons de l'Hélicon, je ne pourrais rendre les tristes discours de ses sœurs affligées. Dépouillant tout ornement, elles se frappent le sein. Tant que le corps de leur frère existe, elles l'échauffent et le réchauffent; elles lui donnent des baisers, elles en donnent au bûcher même sur lequel on l'a placé. Dès qu'il est consumé, elles en recueillent les cendres et les pressent contre

leur sein. Elles se couchent autour de son tombeau, elles embrassent la pierre où l'on a gravé son nom, et baignent ce nom de larmes.

La fille de Latone, rassasiée des malheurs de la famille d'Œnée, couvre ces princesses de plumes, à l'exception de Déjanire et de Gorgé; elle change leurs bras en de longues ailes, convertit leurs bouches en bec et les envoie errer dans les airs.

XIV. Les Naïades changées en îles appelées Echinades

Cependant Thésée ayant vu finir la chasse où l'appelait Méléagre, retournait dans Athènes, où régna jadis Erechthée. Le fleuve Achéloüs, enflé par les pluies, lui ferma le chemin, et retarda quelque temps son voyage.

« Digne successeur de Cécrops, lui dit-il, descends dans ma demeure; ne te fie pas à ces ondes rapides; je les ai vues souvent entraîner avec bruit des rochers énormes, des arbres et les étables voisines de leurs bords, avec les troupeaux. La force des taureaux ne pouvait plus les défendre; la légèreté des chevaux leur était inutile. Ce torrent, grossi par les neiges fondues, et descendues du haut des montagnes, a quelquefois enseveli des jeunes gens vigoureux dans les gouffres qu'il roule en tourbillons. Le repos est plus sûr jusqu'à ce qu'il ait repris ses bornes ordinaires et que son lit contienne ses flots diminués. »

Le fils d'Egée y consentit : « Achéloüs, répondit-il, je profiterai de ton conseil et de la retraite que tu m'offres. » En effet, le héros fit usage de l'un et de l'autre.

Il entre dans la grotte du Dieu, creusée dans un rocher de pierres de ponce et de tuf grossier. La terre est couverte d'une mousse

humide et légère; des coquillages différents et de couleurs variées en forment la voûte.

Déjà deux des parties du jour que mesure le soleil s'étaient écoulées. Thésée et ses compagnons se mirent à table sur les lits qu'on leur avait préparés. Pirithoüs se plaça d'un côté, auprès de son ami; de l'autre, Lélex de Trézène, dont les cheveux commençaient à blanchir autour de ses tempes, et le reste de la suite du héros que le fleuve d'Acarnanie, joyeux de recevoir un tel hôte, avait jugé digne de cet honneur.

Des Nymphes aux pieds nus couvrirent les tables de mets, et desservirent ensuite pour apporter du vin dans des coupes de diamant. Alors Thésée regardant la mer : « Quel est ce lieu? demanda-t-il au fleuve en le lui montrant de la main. Apprends-moi, je te prie, quel est le nom de cette île, quoiqu'elle ne paraisse pas seule. »

Achéloüs lui répondit : « Ce n'en est pas non plus une seule que nous voyons, il y en a cinq; l'éloignement nous empêche de les distinguer : écoute, et tu seras moins étonné de la vengeance de Diane méprisée. »

Ces îles étaient autrefois des Nymphes. Un jour, ayant immolé dix taureaux, elles appelèrent tous les Dieux des campagnes à leurs sacrifices, et les finirent sans songer à moi. Irrité de ce mépris, j'enflai mes ondes, et je les rendis telles qu'elles sont lorsqu'elles surpassent leurs bords. Egalement terrible par mon courage et par mes eaux, je détachai les forêts des forêts, les campagnes des campagnes, j'entraînai dans l'Océan le lieu même du sacrifice et les Nymphes, qui se souvinrent alors de moi. Mes flots et ceux de la mer, divisant ce terrain, le partagèrent

en autant de parties que tu vois d'Échinades au milieu des ondes.

XV. Philémon et Baucis donnent pieusement l'hospitalité aux Dieux.

Le fleuve Achéloüs se tut à ces mots. Ce récit merveilleux avait frappé tous les convives. Le seul fils d'Ixion se moque de leur crédulité. Ce prince avait un esprit violent et hardi; il méprisait même les Dieux. « Achéloüs, dit-il, tu nous racontes des fables; tu crois les Dieux trop puissants, s'ils ôtent et donnent les figures à leur gré. » Tout le monde reste étonné de ce discours; personne ne l'approuve, et Lélex surtout, dont l'âge avait mûri l'esprit, lui parle en ces termes :

La puissance du ciel est immense, et n'a point de bornes; les Dieux n'ont qu'à vouloir et tout existe, et pour que tu n'en doutes pas, écoute.

On trouve sur les collines de la Phrygie un chêne auprès d'un tilleul; ils sont enfermés par un mur. Je les ai vus moi-même; car Pitthée autrefois m'envoya dans ce pays, gouverné par son père Pélops. Non loin de là est un lac, lieu jadis habité par des hommes, et qui sert aujourd'hui de retraite aux plongeons et aux poules d'eau.

Jupiter ayant pris les apparences d'un mortel, y descendit un jour avec son fils Mercure, qui venait de quitter ses ailes. Ils allèrent dans une infinité de maisons pour y demander un asile et l'hospitalité; toutes leur furent fermées. Une seule cependant les reçut. Elle était petite, faite de cannes, de joncs et couverte de chaume. La pieuse Baucis et Philémon, unis par l'hymen dès leur plus tendre jeunesse, avaient vieilli dans cette maison, tâchant de se rendre l'un à

l'autre leur pauvreté moins pesante et la supportant sans impatience. Il ne faut chercher dans cette cabane ni maîtres ni valets; eux seuls composent toute la famille: ils obéissent et commandent.

Les Dieux arrivés entrèrent en baissant la tête sous cet humble toit; le vieillard les pria de se reposer, et leur présenta des siéges, sur lesquels Baucis venait de jeter un morceau d'étoffe grossière. Elle écarte ensuite la cendre du foyer, ressuscite le feu de la veille, le nourrit de feuilles et d'écorces, qu'elle embrase en soufflant avec peine. Elle ramasse quelques pièces de bois, des branches sèches qu'elle arrache de son toit, les coupe et les arrange sous un vase d'airain. Elle épluche les légumes que son mari vient de cueillir dans son petit jardin, et les sépare avec soin des mauvaises herbes.

Le vieux Philémon détache avec une fourche le dos d'un pourceau pendu à une poutre de sa cabane et noirci par la fumée. Il coupe un morceau de ce lard conservé depuis longtemps, et le jette dans l'eau bouillante.

XVI. Jupiter et Mercure, après avoir pris le repas rustique, se font connaître.

Cependant ils entretiennent leurs hôtes, tandis que les heures s'écoulent, et les empêchent par leurs discours de s'apercevoir du retardement du repas.

Philémon va prendre un bassin de bois, suspendu par son anse à un clou; il le remplit d'eau tiède et lave les pieds de Jupiter.

Au milieu de la cabane était un lit garni de foin et de paille, il était de bois de saule ainsi que ses colonnes. Il le couvre d'un tapis dont il ne se servait que les jours de fêtes

mais ce tapis était vieux, grossier et digne du lit qu'on en voulait parer. Les Dieux s'y placèrent.

Baucis, retroussant sa robe, prépara le couvert d'une main tremblante. Le troisième pied de la table n'était pas de la longueur des autres; une brique le rendit egal et l'assura. Elle l'essuie, la frotte d'herbes odoriférantes et sert des olives conservées dans du vin, de la chicorée, des raves, du fromage blanc et des œufs cuits sous la cendre. Tous ces mets sont dans des plats de terre. Ils apportent ensuite un vase pareillement d'argile, et des tasses de hêtre dont le dedans est propre et bien ciré. Aussitôt après, Baucis sert le potage, qu'elle tire du feu. Le vin qu'ils présentent ne date pas de longtemps. Le premier service éloigné fit place au dessert. Il était composé de noix, de figues sèches, de dattes, de prunes, de pommes qu'ils tenaient dans des paniers et de raisins nouvellement cueillis. Un plat de miel blanc était au milieu. Leur contentement l'emportait sur tout, car le bon cœur du pauvre fait le prix de ce qu'il donne.

Cependant ils s'aperçoivent que le vin, loin de diminuer dans le vase, augmente toutes les fois qu'on en puise. Etonnés de ce prodige, Baucis et son timide époux, les mains jointes, se mettent à prier et demandent pardon à leurs hôtes de leur avoir présenté des mets si grossiers avec si peu d'apprêt.

Il leur restait une oie, qui gardait la cabane; ils se préparent à l'égorger pour la servir à leurs hôtes. Cet oiseau, se servant de ses ailes, fatigue ces bonnes gens appesantis par l'âge; il les évite longtemps; on le voit enfin se réfugier vers les Divinités, qui

défendirent de le tuer. Nous sommes des Dieux, dirent-ils, vos voisins impies vous font éprouver les peines qu'ils méritent; il est accordé d'éviter le châtiment qui les attend, pourvu que vous quittiez votre demeure. Marchez sur nos pas, et venez ensemble sur cette montagne.

Tous deux s'apprêtent, et, s'aidant de leurs bâtons, ils vont sur les traces des Dieux et ne les suivent qu'avec peine.

XVII. La ville est changée en étang; Philémon et Baucis en arbres, et leur maison en Temple.

Ils n'étaient pas plus éloignés du sommet de la montagne que de la portée d'une flèche lorsqu'ils tournèrent les yeux; ils regardèrent la campagne, elle était devenue un lac, et leur cabane subsistait toute seule.

Tandis que, livrés à leur étonnement, ils déplorent le sort de leurs voisins, leur chaumière, encore trop petite pour deux maîtres, se change soudain en un temple superbe; les fourches qui la soutenaient deviennent des colonnes; le chaume dont elle était couverte jaunit; la terre se pave de marbre tout autour; ils voient s'élever des portes gravées et des toits dorés. Jupiter alors leur dit avec bonté : « Juste vieillard, et vous femme digne de cet époux, apprenez-moi ce que vous désirez. »

Philémon ayant consulté pendant quelques moments avec Baucis, lui découvrit ainsi leur souhait commun : « Nous demandons de garder votre temple et d'en être les prêtres; et comme nous avons passé nos années ensemble, nous souhaitons que la même heure les termine. Que je ne voie jamais le tombeau de mon épouse, que jamais je ne sois enseveli par elle. »

Leur vœu fut exaucé; ils furent les prêtres du Dieu tant qu'ils jouirent de la vie. Affaiblis par l'âge, ils étaient un jour devant les marches du temple, et s'entretenaient des prodiges dont ils avaient été les témoins, quand Baucis vit Philémon se couvrir de feuilles, Philémon vit sa femme s'en charger aussi. Pendant que l'écorce montait vers leur visage, ils repétèrent tant qu'ils le purent les expressions de leur tendresse mutuelle. Adieu, cher époux; adieu, chère épouse, dirent-ils ensemble, et l'écorce ferma en même temps leur bouche.

Tyane, ville de la Phrygie, montre encore en ce lieu les troncs qui renferment ces deux habitants. Des vieillards sages et dignes de foi m'ont raconté leur histoire; et quelle raison auraient-ils eu de me tromper? J'ai vu des bouquets suspendus à ces arbres, j'y en ai placé moi-même de nouveaux, et j'ai dit : Les mortels pieux sont agréables aux Dieux, et ceux qui les ont honorés doivent l'être à leur tour.

XVIII. Protée prend différentes formes. Eresichthon méprise Cérès.

Lélex avait ainsi parlé. Son récit et sa sagesse touchèrent l'assemblée, et surtout Thésée. Comme il désirait d'apprendre encore quelques actions merveilleuses des Dieux, le fleuve Achéloüs s'asseyant sur son lit, lui parla de cette manière :

Vaillant Thésée, il y a des personnes dont la forme changée une fois doit toujours demeurer dans cette métamorphose. Il en est qui ont le pouvoir d'en prendre plusieurs différentes; comme toi, Protée, habitant de la mer; car on te voit tantôt jeune homme, tantôt lion, tantôt sanglier farouche, main-

tenant serpent qu'on craindrait de toucher. Souvent armé de cornes, tu parais semblable au taureau. Tu peux prendre la forme d'un rocher ou d'un arbre; quelquefois te transformant en eau, tu prends celle d'un fleuve, et quelquefois celle du feu contraire à l'onde.

La fille d'Eresichthon, épouse d'Autolycus, n'avait pas moins de pouvoir. Son père méprisait les Dieux et ne leur rendait aucun culte; on dit même qu'il porta la cognée dans la forêt de Cérès, et qu'il tenta d'abattre ces bois antiques et sacrés. On y voyait autrefois un grand et vaste chêne; le temps avait prodigieusement augmenté sa force, élevé sa tige, étendu ses rameaux; lui seul formait une forêt. Il était entouré de bandelettes, de guirlandes de fleurs et de petits tableaux, monuments de la piété des mortels et de leurs vœux exaucés. Souvent des troupes de Dryades venaient danser sous son ombrage, souvent se prenant par la main, elles s'amusaient à l'embrasser. Il avait quinze coudées de tour, et s'élevait au-dessus des autres arbres, comme ces derniers au-dessus des herbes.

Eresichthon ne l'épargna pas cependant. Il commande à ses esclaves de le couper. Les voyant balancer, le téméraire se saisit de la hache de l'un d'eux : « Peu m'importe qu'il soit cher à Cérès, s'écria-t-il, fût-il la Déesse elle-même, il va toucher la terre de sa tête touffue. »

XIX. Eresichthon abat le chêne consacré à Cérès; la Déesse, à la prière des Nymphes, envoie la Faim chez l'impie.

Pendant qu'il mesure les coups qu'il veut lui porter, le chêne tremble et pousse un gémissement; ses feuilles et ses glands com-

mencent à se couvrir d'une pâleur qui s'étend le long de ses branches. Aussitôt que la cognée eut fait une blessure au tronc, le sang coula de l'écorce ouverte, comme de la tête d'un taureau qui tombe immolé devant les autels.

Tous frémissent, un seul ose blâmer hautement l'action de son maître et essayer de lui ôter cette hache meurtrière. Eresichthon le regarde : « Reçois la récompense de ta piété, » lui dit-il; et quittant l'arbre, tournant le fer contre l'esclave, il en abat la tête et recommence à frapper le chêne. Une voix en sort et fait entendre ces mots :

« Je suis une Nymphe chère à Cérès, et cachée sous ce bois. Je t'annonce en mourant que ton châtiment est proche, et c'est ce qui me console de mon trépas. »

Eresichthon poursuit son crime; le chêne s'affaiblit enfin sous des coups innombrables; on y attache un câble, on l'attire, il tombe, et de son poids écrase les arbres qui l'environnent.

Les Dryades, épouvantées de cette perte, vont en pleurant, vêtues de deuil, auprès de Cérès et lui demandent la punition de l'impie. La Déesse se rend à leurs prières, et secoue, en baissant la tête, les champs couverts de moissons. Elle imagine de le déchirer par une faim cruelle; supplice terrible, et qui ferait plaindre Erésichton, si par son action il ne s'était rendu indigne de pitié.

Mais comme il n'est pas permis à la Déesse elle-même d'aller auprès de la Famine, car les Destins ne permettent pas à Cérès et à la Faim de se trouver ensemble, elle fait partir Oréade, une des Divinités de la montagne, l'instruit et l'excite par ces mots :

XX. Description de la Faim.

Sur les derniers bords de la Scythie glacée, il est un Pays triste, stérile, ingrat, sans arbres et sans fruits; c'est là qu'habitent le Froid impuissant, la Pâleur, la Faiblesse et la Faim. Ordonne à cette dernière de venir se cacher dans les entrailles du coupable Eresichthon. Que l'abondance ne triomphe point d'elle; qu'elle combatte contre toutes mes forces, et qu'elle soit victorieuse. Afin que la longueur de ce voyage ne t'effraye point, prends mon char, reçois mes dragons que tu guideras dans les airs. Elle le lui donne; la Nymphe y monte, s'assied, s'élève vers les nues, arrive dans la Scythie, et dételle ses serpents sur le sommet d'une montagne escarpée, qu'on appelle le Caucase.

Elle vit la Déesse qu'elle cherchait, couchée dans un champ couvert de pierres, arrachant des brins d'herbes avec ses ongles et avec ses dents. Ses cheveux étaient hérissés, ses yeux creux, ses lèvres livides, ses dents aiguës et noires, sa peau dure et transparente, à travers laquelle on pouvait voir ses entrailles. Ses os arides et décharnés s'élevaient sur ses reins recourbés. La place du ventre lui en tenait lieu. Vous auriez cru voir sa gorge sèche et pendante, et tout son corps tenir seulement à l'épine du dos. Sa maigreur en avait grossi toutes les articulations; ses genoux paraissaient enflés, et son talon s'étendait derriere son pied.

Oréade l'ayant vue, n'osa pas s'approcher, et lui fit entendre de loin les ordres de la Déesse. Quoique cette Nymphe ne fît que d'arriver, quoiqu'elle ne s'arrêtât point, et qu'elle se fût toujours tenue éloignée, elle sentit cependant la Faim; elle revint à ses

dragons, et les dirigea du côté de la Thessalie, vers laquelle ils prirent leur essor.

XXI. La Famine s'empare d'Eresichthon.

La Famine, quoiqu'elle soit l'ennemie de Cérès, se dispose cependant à en exécuter les volontés. Le vent l'emporte à travers les airs dans la maison ordonnée; elle entre soudain dans l'appartement de l'impie.

C'était pendant la nuit; il était enseveli dans le repos le plus profond. La Déesse l'embrasse, souffle dans sa bouche, pénètre dans son gosier, dans son cœur, et répand la faim dans ses veines. Apres avoir exécuté les ordres de Céres, elle quitte ce pays fécond, et retourne dans sa demeure stérile, et ses champs accoutumés.

Le sommeil porté sur ses ailes paisibles, voltigeait encore autour d'Eresichthon; dans l'illusion d'un songe, il croit assister à des festins. Il agite veinement sa bouche, et fatigue ses dents sur ses dents. Son gosier trompé travaille à avaler des mets qui n'existent point, et ne reçoit que de l'air à leur place. Dès qu'il se réveille, une envie extraordinaire de manger le saisit : elle règne dans son gosier, et dans ses entrailles insatiables. Point de retard, il se fait servir tous les mets que produisent l'air, la terre et les mers. Quoique ses tables en soient chargées, il se plaint de la faim; il en est environné, cependant il en cherche encore. Ce qui suffirait à des villes, à des peuples entiers, ne peut plus rassasier un seul homme. Plus il remplit son estomac et plus il désire. Semblable à l'Océan, qui reçoit toutes les ondes de la terre et celles du ciel sans en avoir jamais assez; ou au feu avide, qui ne refuse aucun aliment, qui consume des arbres innombrables, qui toujours

en veut dévorer davantage a mesure qu'il en reçoit, et qui devient plus ardent et plus fort par cette abondance, le profane Eresichthon reçoit toutes les viandes qu'on lui présente, et en demande de nouvelles en même temps. La nourriture en excite le besoin, et quoiqu'il ne s'occupe qu'a le satisfaire, il trouve sans cesse du vide à remplir.

XXII. La fille d'Eresichthon obtient de Neptune le pouvoir de prendre différentes formes, pour nourrir son père affamé.

Déjà la faim avait dissipé ses richesses paternelles; elle les avait englouties et n'avait point diminué: son avidité existait toujours avec plus de force. Cependant de tous les tresors qu'il avait dévorés, il ne lui restait plus qu'une fille, digne d'un meilleur père: la pauvreté la lui fait vendre. Métra, c'était son nom, ne peut souffrir un maître, et tendant ses mains vers les mers voisines: « Délivre-moi de l'esclavage, dit-elle, ô Neptune, souverain du vaste Océan! » Ce Dieu ne méprisa pas sa prière; et quoiqu'elle fût à la vue de son maître, qui la suivait, il changea sa forme, lui donna celle d'un homme, et la revêtit d'habits convenables à un pêcheur.

Son maître l'apercevant sans la connaître, lui cria: « O toi, qui caches un faible appât au bout de ta ligne, pêcheur! que la mer te soit toujours paisible, que le poisson crédule tombe dans tes piéges, et qu'il ne sente l'hameçon que lorsqu'il y sera attaché: dis-moi, où peut être cette femme qui, vêtue d'une robe vile, les cheveux épars, était tout à l'heure sur ce rivage; car je l'ai vue debout dans cet endroit, et les traces de ses pas ne vont pas plus loin. »

Métra sentit alors combien la bonté du

Dieu venait de la secourir, et jouissant du plaisir de voir que l'on s'informait d'elle à elle-même, elle lui répondit ainsi : « Qui que tu sois, pardonne ; mes yeux fixés sur ce gouffre ne se sont point détournés, j'étais occupé tout entier de mon travail : et pour que tu n'en doutes pas, que le Dieu des mers ne favorise point ma pêche, si j'ai vu dans ce lieu d'homme ni de femme que moi. » Son maître trompé, la crut et se retira ; et dès qu'il se fut éloigné, Métra reprit sa première forme.

Eresichthon, voyant qu'elle pouvait se changer de la sorte, la vendit plusieurs fois à différents maîtres, dont elle secoua toujours les fers en se métamorphosant tantôt en jument, tantôt en oiseau, tantôt en génisse, tantôt en biche ; elle fournissait ainsi des aliments peu suffisants à son avide père.

Cependant, après qu'il eut consommé tout le produit de ces ventes, sentant sa faim augmenter sans cesse, le malheureux se mit à déchirer ses membres par des morsures cruelles, à les dévorer, et nourrit ainsi son corps en le diminuant.

Pourquoi m'arrêter sur des exemples étrangers, continue Achéloüs ? moi-même, jeune héros, j'ai le pouvoir de changer de figure ; mais il n'est pas infini : tantôt je parais comme je suis ; quelquefois je me replie en serpent ; bientôt chef d'un troupeau, je réunis ma force dans mes cornes..... Dans mes cornes, tant que je l'ai pu ; maintenant il en manque une à mon front, comme tu le vois. Et des gémissements suivirent ce discours.

LIVRE NEUVIÈME

Argument. — Achéloüs combat contre Hercule; une de ses cornes devient la corne d'abondance. Hercule mort par le poison est mis au nombre des Dieux ; Galanthis changée en belette; Dryope en arbre; Byblis en fontaine; le vieil Iolaüs rajeuni; les fils d'Alcméon de l'enfance parvenus à l'adolescence; Iphis conservée par Isis.

I. Acheloüs recherche Déjanire, qu'Hercule recherche aussi pour son épouse; les deux rivaux se prennent de paroles et en viennent au combat.

Thésée pria le Dieu de lui apprendre la cause de ce soupir, et de l'outrage fait à son front. Le fleuve de Calydon rassemblant négligemment ses cheveux avec des roseaux, lui répondit en ces termes :

« Tu me demandes le récit d'un événement dont le souvenir doit m'affliger; car quel homme, ayant été vaincu, trouve du plaisir à parler de ses combats ? Je te le raconterai cependant; il ne m'est pas si honteux d'avoir été défait, qu'il ne m'est glorieux d'avoir osé combattre : et un vainqueur tel que le mien, donne de grandes consolations.

« Déjanire, si son nom est allé jusqu'à toi, fut autrefois la plus belle Princesse, et l'objet des désirs de plusieurs amants. Je parus avec eux dans le palais de son père, dont je souhaitais faire le mien. « Reçois-moi pour gendre, m'écriai-je, ô fils de Parthaon ! » Hercule lui tint le même discours. Tous nos concurrents nous cédèrent la place. Mon rival disait qu'il donnerait à son épouse Jupiter pour beau-pere; il rappelait le nombre de ses travaux, leur gloire, et comment il

avait exécuté les ordres dangereux de Junon, son ennemie.

« Je fis sentir à mon tour au Prince qu'il ne devait pas préférer un mortel à un Dieu; car Hercule n'avait pas encore été reçu dans le ciel. « Tu vois en moi, lui dis-je, le Roi des ondes, qui dans leur cours oblique arrosent ton royaume; tu n'auras pas un gendre arrivé chez toi d'un rivage étranger. J'habiterai dans ton pays, je ferai partie de tes possessions. Rejetteras-tu mes vœux, parce que Junon ne me hait pas, parce que son courroux ne m'a point imposé de supplices ni de travaux? De quoi te vantes-tu, fils d'Alcmène? ou Jupiter n'est point ton pere, ou il l'est par un crime. En lui donnant ce titre, tu couvres ta mere d'opprobre; choisis. Aimes-tu mieux que cette illustre origine soit une fable, ou la devoir à son déshonneur? »

« Il me regarde d'un œil farouche, pendant que je parle ainsi. Sa colere s'allume, il ne peut lui commander, et me répond en ces termes :

« J'attends plus de mon bras que de mon éloquence; tu peux l'emporter sur moi par le don de la parole; je me contente de triompher en combattant. » Il m'attaque aussitôt avec fureur. Apres ce que je venais de dire, il ne m'était plus permis de reculer. Je quitte promptement ma robe, je raidis mes bras, je porte mes mains contre mon cœur, et je me dispose au combat.

II. Hercule lutte avec Acheloüs.

« Il ramasse de la poussière dans le creux de ses mains, et m'en couvre; je jette en même temps un sable léger sur lui. Tantôt il me saisit par le cou, tantôt par les cuisses, ou, pour mieux dire, on croirait qu'il me

saisit; il m'attaque de tous côtés; le poids de mon corps me garantit. En vain il me presse; je suis comme un rocher, qui, battu par les flots en courroux, reste immobile et défendu par sa masse. Nous nous éloignons un peu, nous nous rejoignons; résolus de ne point céder, nous demeurons fixes dans le même lieu. Mes pieds étaient joints à ses pieds, mon corps serré contre le sien, mes doigs entrelacés aveé ses doigts. Mon front pressait son front. C'est ainsi que deux taureaux fougueux se heurtent l'un contre l'autre, tandis que la génisse, qui doit être le prix du combat, attend le vainqueur; les troupeaux regardent avec effroi, incertains de celui des deux à qui demeurera la victoire.

« Hercule voulut trois fois, mais sans succès, repousser mon sein appuyé contre le sien. A la quatrième, il me repousse, et se dégage de mes bras; dans l'instant, je dois te dire la vérité, il me tourne d'une main vigoureuse et s'élance sur mon dos. Accablé de ce poids immense, tu peux m'en croire, ce n'est pas dans un récit que je veux chercher une gloire vaine, il me sembla que j'avais sur le corps une énorme montagne; à peine pouvais-je étendre mes bras trempés de sueur; à peine je parvins à me débarrasser des siens. Il continue ses efforts; je suis hors d'haleine; il ne me laisse pas respirer un instant. Appuyé sur ma tête, il me fait chanceler; mes genoux se plient, ils touchent la terre, et ma bouche mord la poussière.

III. Achéloüs se transforme en serpent, ensuite en taureau; Hercule lui arrache une corne qui devient la corne d'abondance.

« Inférieur en forces, j'ai recours à mon art. Changé en serpent, je trompe ce héros;

j'échappe; je replie mon corps en cercles; je lui présente une langue armée de dards; je pousse des sifflements furieux.

« Hercule sourit, et se moquant de mon artifice : « Achéloüs, me dit-il, c'était un des jeux de mon berceau, que d'étouffer des serpents. Quand tu surpasserais tous les autres, tu n'en seras jamais qu'un seul; faible partie de l'hydre épouvantable. Ses blessures la rendaient féconde; aucune de ses cent têtes ne fut coupée impunément; car à mesure qu'une tombait, il en succédait deux autres plus terribles. Je domptai ce monstre toujours entier, qui se multipliait sous mes coups, et le fis périr après l'avoir dompté. Que crois-tu qu'il arrivera de toi, qui cache sous une vaine forme, métamorphosé en un seul serpent, te sers d'armes qui te sont étrangères? »

« Il dit, et porte ses doigts à mon cou et le presse; je souffrais comme si ma gorge eût été prise entre des tenailles; je faisais les plus grands efforts pour me délivrer; je suis vaincu de nouveau sous cette forme. Il m'en restait une troisième à prendre, c'était celle d'un taureau puissant. Je la revêts, et je retourne au combat. Hercule s'élançant sur moi, m'attaquant par le côté, porte ses bras à mon cou, me pousse, m'entraîne tour à tour, et saisissant ma tête, il me renverse sur la terre et me roule sur le sable. Ce n'était pas encore assez; tandis que d'une main vigoureuse, il me tient par les cornes, il en rompt une et l'arrache de mon front. Les Naïades la conservèrent comme un monument sacré et la remplirent de fruits et de fleurs; on l'appelle la corne d'abondance. »

Achéloüs finissait son récit, lorsqu'une des Nymphes qui le servaient, la robe retroussée, et les cheveux épars comme Diane, apporta

cette corne remplie de tous les fruits de l'automne, et en couvrit la table.

Le jour revint ensuite, et les jeunes Grecs partirent au premier rayon du soleil qui frappa le sommet des montagnes; ils n'attendirent point que le fleuve apaisé roulât des ondes plus tranquilles. Achéloüs cacha sous ses flots son visage triste et son front désarmé.

IV. Nessus, tentant d'enlever Déjanire, meurt percé d'une flèche d'Hercule.

Le souvenir de sa défaite affligeait encore Achéloüs. Le temps avait dissipé la douleur de sa perte; il pouvait cacher sous des couronnes de feuilles et de roseaux l'injure faite à sa tête.

Un amour ardent pour la même Princesse, avait aussi causé ton malheur, farouche Nessus. Une flèche rapide t'atteignit dans le dos, au moment que tu fuyais.

Le fils de Jupiter, retournant dans sa patrie avec sa nouvelle épouse, était arrivé sur les bords du furieux Evene. Ce fleuve, grossi par les pluies de l'hiver, plus terrible qu'à l'ordinaire, était absolument innavigable. Intrépide pour lui, mais craignant pour Déjanire, ce héros est abordé par le Centaure Nessus, dont les forces sont remarquables, et qui connaît ces ondes.

« Alcide, lui dit Nessus, je m'offre à porter la fille d'Œnée sur l'autre rivage; nage cependant, sers-toi de tes forces. » Hercule lui remit son épouse effrayée, pâlissant de crainte, redoutant le fleuve, et le Centaure qui l'allait transporter. Alors tel qu'il était, chargé de son carquois et de sa peau de lion, car il avait jeté sur le bord opposé son arc et sa

massue : « Après ce que j'ai fait déjà, dit le héros, ce fleuve sera facilement dompté. »

Il n'hésite point; il ne cherche pas l'endroit où l'onde est moins rapide; il méprise l'obstacle qu'elle lui présente. Il était déja sur l'autre rive, il avait repris son arc, lorsqu'il entendit la voix de son épouse; il crie à Nessus qui s'apprête à ravir le dépôt qu'il vient de lui confier : « Où t'entraîne une vaine confiance dans ta légereté? C'est à toi que je parle, Centaure Nessus : ne m'enlève point ce qui m'appartient. Tu me fuiras en vain; le secours et la vitesse de tes pieds te seront inutiles; ce n'est point en courant que je songe à te poursuivre, mais ce sera par des blessures. »

Ces dernières paroles sont suivies de l'effet; il perce d'une flèche le monstre qui fuit. Le fer, entré par son dos, sort par sa poitrine; le sang coule des deux côtés; il se mêle au poison de l'hydre, dans lequel le trait avait été trempé. Nessus l'arrache, et dit en lui-même : « Je ne mourrai pas du moins sans vengeance. » Il fait present à Déjanire de sa robe souillée de son sang encore fumant, comme d'un vêtement enchanté, qui peut rappeler l'amour de son époux.

V. Déjanire envoie à Hercule la robe empoisonnée du sang du Centaure.

Un long temps s'était écoulé depuis la mort de Nessus. Les actions du grand Hercule, et la haine de Junon avaient rempli la terre. Vainqueur du Roi d'Echalie, le héros préparait un sacrifice à Jupiter, quand la Renommée indiscrète, qui sans cesse ajoute le mensonge à la vérité, et grossit par des faussetés les plus simples récits, fit parvenir à tes oreilles, belle Déjanire, que ton époux était

retenu par une passion violente auprès d'Iole.

Amante crédule, effrayée du bruit répandu de ces nouvelles amours, elle versa d'abord des larmes, qui ne firent que nourrir sa douleur; mais bientôt : « Pourquoi pleurer, dit-elle? ma rivale se réjouira de ces pleurs; elle arrive; il faut me hâter; il faut tenter quelque remède pendant qu'il en est temps, et qu'elle n'occupe pas encore mon lit. Dois-je me plaindre, ou garder le silence? retournerai-je à Calydon, ou resterai-je ici? quitterai-je ce palais, ou n'apporterai-je pas quelque obstacle à son entrée? O Méléagre! si je me souviens que je suis ta sœur, peut-être dois-je méditer une vengeance, et montrer à ma rivale ce que peut la fureur dans une femme offensée. »

Mille sentiments divers remplissent son âme; elle préfère enfin à tous les projets, celui d'envoyer à son époux la robe sanglante de Nessus, qui doit rallumer son amour éteint. Elle livre aussitôt à Lichas un présent dont il ne connaît pas le danger, et qu'elle ignore elle-même devoir causer un jour ses regrets. Elle le charge de le remettre entre les mains d'Hercule, et l'accompagne des discours les plus tendres.

Le Héros reçoit cette robe funeste, et couvre ses épaules du venin de l'Hydre de Lerne.

VI. Plaintes d'Hercule dévoré par un poison intérieur.

Alcide jetait de l'encens sur des feux nouvellement allumés, adressait des prières à Jupiter, et répandait des coupes de vin sur le marbre et sur les autels. Le poison violent s'échauffe, s'enflamme, et se répand dans tous ses membres. Tant qu'il le put, il retint

ses gémissements avec son courage accoutumé. Sa patience fut enfin contrainte de céder au mal; il repoussa les autels, il remplit de ses cris les forêts vastes de l'Eta.

Il s'efforce de dépouiller cette robe empoisonnée; il ne l'arrache qu'en enlevant en même temps sa peau; et ce qui est terrible dans le récit même, elle est tellement attachée à son corps, qu'il ne peut l'en ôter sans se déchirer, et laisser ses os à découvert. Son sang bouillonne comme l'eau froide dans laquelle on a mis un fer ardent. Il est entièrement brûlé de ce venin, il n'y trouve point de remède; les feux avides consument ses entrailles; une sueur noire coule de toutes les parties de son corps. Ses nerfs pétillent et résonnent. Le poison pénètre dans la moelle de ses os.

Levant alors ses bras vers le ciel : « Junon, s'écria-t-il, jouis de ma défaite. Barbare! regarde ces horreurs du haut des cieux, viens en rassasier ton cœur féroce; ou si l'on peut avoir pitié de son ennemi, car je suis le tien, daigne m'arracher une vie déchirée par tant de tourments, destinée à tant de travaux, et qui m'est odieuse. La mort me sera un bienfait; c'est un présent digne d'une marâtre.

« Eh quoi! n'ai-je pas dompté Busiris, qui souillait les temples du sang des étrangers? N'ai-je pas ôté au terrible Antée la force qu'il tenait de sa mère? Ni les trois corps du Pasteur d'Ibérie Gérion, ni la triple gueule de Cerbère, gardien des Enfers, n'ont pu m'effrayer. Ne sont-ce pas ces mêmes mains qui pressèrent les cornes de ce taureau puissant qui désolait la Crète? L'Elide a vu leurs travaux; les ondes de Stymphalie et les forêts de Parthénie en ont été les témoins. C'est leur force qui, sur le bord du Thermidon, en-

leva le bouclier d'or de l'Amazone, et les fruits mal gardés par le Dragon vigilant. Les Centaures n'ont pu me résister, ni le Sanglier qui désolait l'Arcadie. Il ne servit de rien à l'Hydre d'augmenter par ses pertes, et d'acquérir des forces nouvelles et plus grandes par ses blessures.

« Quoi, lorsque j'ai vu dans la Thrace ces juments engraissées de sang humain, dont les entrailles étaient remplies de corps déchirés, ne les ai-je pas détruites? n'ai-je pas puni leur maître? C'est ce bras qui put étouffer le Lion de Némée; c'est cette tête qui a soutenu le Ciel. La cruelle épouse de Jupiter s'est lassée de commander, et m'a trouvé toujours infatigable quand il a été question d'agir; mais elle emploie aujourd'hui un nouveau fléau, contre lequel le courage ni les forces ne peuvent rien. Un feu dévorant erre dans ma poitrine, il se nourrit, il s'entretient par tout mon corps; et le criminel Eurysthée repose! et il est des hommes qui peuvent croire qu'il est des Dieux! »

Il dit, et parcourt le mont Eta, comme le tigre qui, portant un trait dans son corps, fuit devant le chasseur qui l'a lancé.

VII. Lichas, jeté dans la mer par Hercule furieux, est changé en rocher. Hercule prépare son bûcher.

Vous le verriez pousser des gémissements, frémir ensuite, essayer de déchirer sa robe, arracher les arbres, s'irriter contre les montagnes, et tendre ses bras aux ciel, où règne son père.

Il aperçoit Lichas saisi de frayeur et se cachant sous un rocher. Toute sa rage se ranime à sa vue. « C'est toi, s'écria-t-il, c'est toi, Lichas, qui m'a apporté ces dons funestes? tu seras l'auteur de ma mort! » Lichas

pâle, glacé, bégaie en tremblant des excuses. Dans le temps même qu'il les prononce, qu'il va se jeter à genoux, et joindre ses deux mains, Hercule le prend, et le tournant trois ou quatre fois dans l'air, il le lance dans la mer Eubée, avec plus de force qu'une machine de guerre.

Suspendu dans les airs, Lichas se durcit, comme on dit que les pluies se condensant par un vent froid deviennent de la neige, dont les parties amassées, épaissies de nouveau tombent en grêle; ainsi poussé dans les nues par un bras puissant, privé de sang par la terreur, le corps de Lichas perd toute son humidité, et l'antiquité nous a transmis qu'il fut changé en rocher. Maintenant encore cet écueil se trouve dans la mer Eubée; il conserve des traces d'une figure humaine; les pilotes craignent de s'en approcher comme s'il était encore sensible, et l'appellent Lichas.

Cependant, auguste fils de Jupiter, tu remets à Philoctète ton arc, ton carquois et tes flèches qui doivent être un jour fatales à la ville de Troie. Tu renverses plusieurs arbres du mont Eta; tu les arranges en bûcher; ton ami même y met le feu, et tandis que la flamme avide le dévore, tu étends sur cet amas de bois la peau du lion de Némée, et tu te couches sur elle, la tête appuyée sur ta massue, avec la même tranquillité que tu t'assiérais dans un festin, au milieu des mets, des coupes et du vin.

VIII. Hercule consumé par les flammes, est reçu au nombre des Dieux.

Déjà la flamme agissante pénétrait le bois de tous côtés, et s'élançait sur les membres d'Hercule qui la méprisait. Les Dieux tremblèrent pour le vengeur de la terre. Jupiter

s'en aperçut, et d'un air satisfait leur adressa ce discours :

« La crainte et la pitié que vous témoignez font ma joie; je me félicite d'être appelé le Père et le Maître des Peuples. L'intérêt que vous prenez au sort de mon fils fait sa sûreté; et quoique ces sentiments de votre part soient dus à ses grandes actions, ils m'obligent cependant; mais qu'une vaine frayeur ne trouble pas plus longtemps vos esprits; méprisez le bûcher de l'Éta; celui qui vainquit tout, triomphera des feux que vous voyez. n'en sentira la puissance que dans ce qu'il tient de sa mère. Ce qu'il a reçu de moi est éternel, indissoluble, au-dessus de la mort, et ne peut être endommagé par la flamme; je le recevrai dans le Ciel, purgé de toute la grossièreté terrestre; et je me flatte que ce dessein sera désormais agréable à tous les Dieux. Si cependant quelqu'un parmi vous s'affligeait de voir Hercule admis dans l'Olympe, et refusait à ce héros la récompense que je lui dois, il reconnaîtra qu'il la mérite, et m'approuvera malgré lui. »

Les Dieux approuvèrent ce discours; Junon même parut l'avoir entendu d'un air favorable, quoi qu'elle fût mécontente des derniers mots, et qu elle se plaignit d'y avoir été désignée.

Les feux avaient enfin détruit tout ce qu'ils pouvaient détruire; il ne restait plus rien d'Alcide qu'on pût reconnaître, ni rien de ce qu'il avait reçu de sa mère; il ne conserva que ce qu'il tenait de Jupiter. Semblable au serpent qui venant de se défaire de sa vieille peau, se ranime et se couvre de nouvelles écailles, Hercule ayant quitté sa dépouille mortelle, revit dans la meilleure portion de lui-même, devient plus grand, plus auguste,

et s'attire les respects de la terre. Jupiter l'enleva couvert de nuages épais, et l'emporta dans le Ciel à travers les astres sur un char attelé de quatre coursiers.

IX. Galanthis changée en belette.

Atlas sentit ce nouveau poids. Eurysthée cependant n'avait point encore assouvi sa colère; il faisait cruellement sentir au fils d'Hercule la haine qu'il avait eue pour le père.

Alcmene, dévorée de longs soucis, n'avait plus qu'Iole, à laquelle elle pût confier les chagrins de sa vieillesse, raconter les travaux d'Hercule, attestés par tout l'univers, et ses propres infortunes. Hyllus brûlant d'amour pour cette Princesse, l'avait reçue pour épouse des mains d'Hercule. Alcmène lui parla ainsi : « Qu'au moins les Dieux te favorisent, qu'ils n'apportent aucun retardement, lorsqu'arrivée au terme de ta grossesse tu appelleras le secours de Lucine, nécessaire dans les accouchements. Que Junon rendit le mien difficile! Quand le temps de la naissance du vaillant Hercule fut venu, et quand le Soleil pressait déja le dixième signe, tourmentée pendant sept jours et sept nuits, accablée par le mal, je levais mes mains vers le Ciel, et j'appelais à grands cris Lucine et les Dieux qui président à la naissance des hommes. Lucine vint enfin; mais séduite et gagnée par la barbare Junon, elle voulut la seconder et causer ma mort. Dès qu'elle entendit mes gémissements, elle s'assit sur un banc devant la porte du Palais, le genou droit croisé sur le gauche, les doigts joints et entrelacés, et prononça plusieurs mots à voix basse; ils suspendirent ma délivrance.

« Une de mes esclaves, née dans le rang le plus bas, nommée Galanthis, blonde, adroite

à remplir tous mes ordres, aimant ses devoirs, sentit que l'impitoyable Junon agissait pour me nuire. En sortant et en rentrant sans cesse, elle aperçut Lucine sans la connaître, assise sur le banc, les mains jointes et les genoux croisés. « Qui que tu sois, lui dit-elle, félicite la Reine, elle est delivrée, son enfant voit le jour. » La puissance Lucine se lève à ces mots, cesse de joindre ses mains; les obstacles s'évanouirent, et soudain je fus soulagée.

On dit que Galanthis se moqua de la Déesse qu'elle avait trompée. Lucine irritée la saisit par les cheveux, la jeta sur la terre, et l'empêcha de se relever quand elle le voulut. Ses bras se changèrent en jambes, son ancienne agilité lui resta; son dos ne perdit point sa couleur, mais sa figure fut différente de celle qu'elle avait.

X. Dryope changée en arbre.

Alcmène se tut à ces mots, et touchée du malheur de son ancienne esclave, elle gémit. Iole lui répondit: « Si la métamorphose d'une fille d'un sang étranger au vôtre, vous affecte à ce point, que sera-ce si je vous raconte le sort infortuné de ma sœur, quoique mes larmes et ma douleur me permettent à peine de vous faire ce récit?

Dryope, ma sœur, fut l'unique fruit de l'hymen de sa mère; car je naquis d'une autre épouse; elle était d'une beauté remarquable.

Près de nos murs est un lac, dont le bord forme une pente; des myrtes le couronnent. Dryope, ignorant le sort qui l'attendait, vint un jour dans ce lieu, et ce qui vous indignera davantage, elle allait offrir des couronnes de fleurs aux Nymphes. Elle portait dans ses bras son fils, qui n'avait pas encore un an,

fardeau précieux pour elle : elle le nourrissait de son lait. Non loin du lac était un arbre appelé Lotos, dont le fruit est de couleur de pourpre; ma sœur en avait cueilli des fleurs qu'elle donnait à son enfant. J'allais en faire de même, car je l'avais accompagnée, lorsque je vis tomber des gouttes de sang de ces fleurs. Les branches de l'arbre parurent s'agiter et trembler. Les vieillards de la campagne racontent que la Nymphe Lotos, fuyant les poursuites de Priape, avait été métamorphosée en cet arbre qui avait conservé son nom.

Ma sœur ne connaissait point cet événement. Effrayée du prodige, elle se prépare à fuir, à s'éloigner des Nymphes qu'elle venait adorer. Ses pieds prennent racine dans la terre; elle travaille à les débarrasser, mais elle ne peut plus mouvoir que la tête. Le bois commence à l'environner, et s'élève lentement jusqu'à la moitié de son corps. Dès qu'elle l'aperçut, elle voulut s'arracher les cheveux, et ses mains se remplirent de feuilles qui couvraient déjà toute sa tête. Amphisse, son enfant, à qui son aïeul Eurite avait donné ce nom, sentit les mamelles de sa mère se durcir, et le lait se refuser à ses besoins.

J'étais témoin de ce spectacle cruel, et je ne pouvais te prêter aucun secours, ô ma sœur! tout ce qui m'était permis, c'était de rester auprès de toi, d'embrasser ton tronc croissant; je l'avouerai, je souhaitais de me cacher sous la même écorce.

Son époux Andremon, et son infortuné père arrivèrent bientôt; ils cherchaient Dryope; je leur montre le nouveau Lotos. Ils portent leurs embrassements sur ce bois encore chaud; ils s'attachent aux racines de cet arbre. Tu n'avais déjà plus que ton visage

qui ne le fut point, ma chère sœur; ses larmes baignent les feuilles qui viennent de naître sur elle; et pendant qu'elle le peut, et que sa bouche laisse un passage à sa voix, elle fait entendre ces plaintes :

« Si l'on peut avoir quelque confiance aux malheureux, je jure par tous les Dieux que je n'ai pas mérité cette infortune. Je subis un châtiment sans être coupable. J'ai vécu sans offenser personne. Si je ne dis pas la vérité, que je devienne aride, que je perde toutes mes feuilles, qu'on me livre à la hache, et qu'on me jette dans les feux pour y être consumée. Cependant arrachez cet enfant à ces branches maternelles, donnez-lui une nourrice; faites qu'elle vienne souvent l'allaiter sous mon ombrage; que mon fils y joue sans cesse; et lorsqu'il pourra parler, qu'il salue sa mère, et qu'il dise d'un ton triste : « Ma mère est cachée sous ce bois. » Qu'il craigne toujours les étangs, qu'il ne cueille jamais de fleurs sur les arbres.

« Adieu, cher époux, chère sœur, mon père; si vous avez quelque tendresse pour moi, défendez mon tronc des blessures de la hache ennemie, et mes feuilles des morsures des troupeaux. Puisqu'il ne m'est pas permis de me courber vers vous, tandis que je puis être touchée, élevez vos bras vers moi, apportez-moi vos baisers, apportez-moi mon fils. Je ne puis parler davantage, une légère écorce serpente autour de mon cou, je me cache sous mon feuillage; éloignez vos mains, ne fermez pas mes yeux, l'écorce sans votre secours les aura bientôt couverts. »

Sa bouche cesse à la fois de parler et disparaît. Ses branches récentes conservèrent longtemps la chaleur du corps dont elles étaient formées. »

XI. Le vieil Iolaüs redevenu jeune. Les fils d'Alcméon passent tout à coup de l'enfance à la virilité.

Pendant qu'Iole raconte ainsi cette triste aventure, pendant qu'Alcmène essuie les larmes de la fille d'Euryte, et qu'elle pleure cependant elle-même, un prodige nouveau bannit leur tristesse. C'était Iolaüs, qui paraissait dans le palais, revenu dans sa première jeunesse, et dont un duvet léger ombrageait à peine les joues.

Hébé, fille de Junon, vaincue par les prières d'Hercule, son mari, venait de lui faire ce présent. Comme elle allait jurer de n'accorder désormais cette grâce à personne, Thémis l'arrêta : « La Discorde et la Guerre vont désoler Thèbes, dit-elle; Capanée montrera tant de valeur, que Jupiter seul pourra le vaincre. Deux frères ennemis se feront des blessures mutuelles. Un Devin célèbre se verra, vivant encore, englouti sous la terre. Son fils vengera sa mort par celle de sa mère, et sera pieux et coupable en même temps. Epouvanté de son crime, poursuivi par les Furies et par l'ombre de sa mère, privé de sa raison, il errera loin de sa patrie jusqu'à ce qu'il redemande à sa première épouse un fatal collier d'or, et que son beau-frère lui plonge un poignard dans le sein. Alors, pour que cet assassinat ne soit pas impuni, Callirhoé sa seconde épouse, fille d'Achéloüs, suppliera le grand Jupiter d'augmenter les années de ses enfants; ce Dieu touché de ses malheurs, ordonnera soudain à Hébé, fille de son épouse, et femme de son fils, à laquelle est réservé ce pouvoir, de faire des hommes de ces jeunes enfants. »

XII. Byblis changée en fontaine.

Lorsque Thémis, qui connaît l'avenir, eut achevé ces prédictions, les Dieux tinrent différents discours, murmurèrent, et demandèrent pourquoi cette faveur ne serait plus accordée à personne. L'Aurore se plaignait de la vieillesse de son époux; Cérès, que Jason commençait à blanchir. Vulcain désire le rajeunissement d'Erichthon; le soin de l'avenir occupe jusqu'à Vénus; elle voudrait renouveler la jeunesse d'Anchise. Tous les Dieux enfin ont quelqu'un pour qui il s'intéressent. Le trouble augmente et va devenir une sédition; mais Jupiter prit la parole et leur dit :

« Si vous avez encore quelque respect pour moi, à quels excès vous emportez-vous? Est-il quelqu'un parmi vous qui se croie assez puissant pour triompher du sort? Iolaüs est revenu dans ses premières années par la permission du Destin; c'est par sa faveur et non par la violence et les armes que les enfants de Callirhoé doivent parvenir à la jeunesse. Vous êtes soumis à ses arrêts; et ce qui doit vous apprendre à les soutenir, j'y suis soumis moi-même. Si ces changements étaient en mon pouvoir, les ans tardifs ne courberaient pas de leur poids mon fils Eaque. Rhadamanthe et Minos jouiraient toujours du printemps de l'âge, et surtout ce dernier, qui méprisé à cause de sa vieillesse, ne règne plus avec la même autorité qu'autrefois. »

Le discours de Jupiter ramena les Dieux; ils cessèrent de se plaindre en regardant Rhadamanthe, Eaque et Minos accablés d'années. Celui-ci, tant qu'il avait été à la force de l'âge, avait épouvanté les nations par son nom seul. Alors il était infirme et faible, il redoutait la jeunesse de Milet, fier d'avoir

Apollon pour père; et le voyant faire une irruption dans ses Etats, il n'osait l'en chasser.

Tu t'enfuis de ton propre mouvement, jeune Milet; tes rapides vaisseaux mesurèrent la mer Egée, et tu bâtis dans l'Asie une ville nouvelle, à laquelle tu donnas ton nom. C'est là que la fille du fleuve Méandre, se promenant et suivant les tours et les détours des rives de son père, qui revient toujours dans le même lieu, te donna deux enfants, Biblys et Caunus. Byblis séduite par les charmes de son frère, l'aima non comme une sœur peut aimer son frère, ni comme elle le devait. Les femmes de la Carie la virent remplir leurs campagnes de hurlements, semblable aux Bacchantes, qui tous les trois ans, le thyrse à la main, célèbrent ta fête, fils de Sémélé.

Après avoir quitté ces lieux, elle erre dans la Carie, dans la Lycie, et parmi les Lélèges guerriers. Elle avait déjà passé le mont Cragus, la ville de Lymire, les ondes du Xanthe, et la montagne où la Chimère, au milieu des feux, montre la tête, la poitrine d'un lion, et la queue d'un serpent; muette et couchée sur la terre, elle arrache avec ses ongles les herbes vertes, et mouille le gazon d'un ruisseau de larmes. Les Naïades, dit-on, firent de ses veines des sources intarissables. Quel remède plus efficace pouvaient-elles apporter à ses maux ? Aussitôt, comme le bitume qui sort de la terre qui le renferme dans son sein, comme l'onde glacée par l'hiver, qui s'amollit et se fond au soleil, ou bien à un vent léger, Byblis, consumée par ses propres larmes, devient une fontaine, qui maintenant encore porte dans les vallées où elle coule le nom de sa maîtresse, et sort du pied d'un chêne.

XIII. Iphis, dont le père avait ordonné la mort, est conservée par Isis.

La Renommée eût peut-être rempli les cent villes de la Crète du bruit de ce prodige, si ce pays n'en eût pas vu lui-même un autre dans la conservation d'Iphis. Le territoire de la ville de Pheste, près de celle de Gnosse, avait vu naître Lygdus, homme inconnu, né dans l'obscurité, dont les biens étaient égaux à la naissance, mais dont la vie et la probité étaient sans reproches. Un jour il parla de la sorte à son épouse, qui devait bientôt accoucher :

« Si par hasard vous donnez la naissance à une fille, je l'ordonne à regret, oubliez la nature; qu'elle soit mise à mort. » Il dit, et ses larmes coulaient sur son visage en donnant cet ordre, et baignaient celui de son épouse qui venait de le recevoir.

Téléthuse conjure vainement son époux de ne pas détruire l'espoir de sa grossesse. Lygdus est inébranlable dans son dessein. Elle était déjà à la veille de se soulager du poids qui l'accablait, lorsqu'au milieu de la nuit Isis, pendant son sommeil, s'arrête ou paraît s'arrêter devant son lit, accompagnée de toute la pompe de sa cour. Son croissant était sur son front couronné d'épis jaunes comme de l'or. Elle tenait le sceptre des rois dans sa main. On voyait auprès d'elle Anubis, sous la figure d'un chien, Diane, Apis, couvert de couleurs différentes, le Dieu qui réprime la parole, et prescrit le silence en mettant le doigt sur sa bouche; Osiris enfin, qu'on ne cherche jamais assez. Tous avaient leurs fifres; ils conduisaient avec eux un serpent étranger et rempli d'un venin assoupissant. La Déesse se manifestant à Télé-

thuse, comme si elle eût veillé, lui parla de cette manière :

« Téléthuse, tu m'es chère, dissipe tes inquiétudes, n'exécute pas les ordres de ton mari; n'hésite point à lui cacher le sexe de l'enfant que les Dieux t'accorderont, lorsque Lucine t'aura délivrée. Je suis une Divinité secourable, et j'accorde mon appui à ceux qui l'implorent; tu ne te plaindras point d'avoir honoré une Déesse ingrate. »

Elle l'avertit de cette manière, et disparaît. Téléthuse satisfaite, se lève sur son lit, et portant ses mains pures vers le Ciel, elle le supplie de ratifier cette vision.

Cependant elle sentit quelques douleurs; le fardeau qu'elle portait vit le jour, c'était une fille; son père n'en fut point informé. Téléthuse la fit nourrir, et déguisa son sexe. On crut ce qu'elle désirait; la nourrice seule fut la confidente de ce secret.

Lygdus, au comble de la joie, croit tous ses vœux accomplis; il donne à son fils le nom de son aïeul qui s'appellait Iphis; sa mère s'en réjouit, parce que ce nom était commun aux deux sexes, et qu'il ne pouvait tromper personne. De pieux mensonges cachèrent ainsi son artifice.

LIVRE DIXIÈME

Argument. — Orphée descend aux Enfers, reçoit son épouse et la perd; il en déplore la perte par un chant lugubre; les forêts et les bêtes féroces accourent à sa voix. Métamorphoses d'Atys en pin, de Cyparisse en cyprès, d'Hyacinthe en fleur, des Cérastes en bœufs, d'Hippomène en lion, d'Atalante en lionne, d'Adonis en anémone, et de Menthe en fleur.

I. Orphée demande à Pluton le retour d'Eurydice.

L'Hymen, vêtu d'une robe de pourpre, quittant la Crète, traversant les airs, se rendit dans la Thrace, attiré par la voix d'Orphée; il vint présider à son union avec Eurydice; mais il n'y porta ni d'heureux présages, ni un front serein, ni les mots solennels. Tant que dura la cérémonie, le flambeau qu'il tenait dans sa main rendit une fumée humide, et ne s'alluma point quand on le secoua. L'événement fut encore plus cruel que l'augure; car la nouvelle épouse, accompagnée d'une troupe de Nymphes, courant dans la prairie, mourut d'une blessure qu'un serpent lui fit au talon.

Le Chantre de la Thrace, après avoir pleuré pendant quelque temps Eurydice et imploré les Dieux du Ciel, osa descendre par le chemin qui conduit aux Enfers, pour tenter d'en fléchir aussi les Divinites. Il marche à travers les ombres légères, dont les corps reposent dans des tombeaux, il se présente devant Pluton et Proserpine qui gouvernent ce triste Empire, il touche les cordes de sa lyre, et leur parle ainsi :

« Dieux du monde souterrain, où descend tout ce qui fut créé, si vous me permettez de

laisser les vains détours d'une éloquence trompeuse, et de dire la vérité, je ne suis point venu pour visiter le sombre Tartare, ni pour vaincre le monstre à trois têtes, né d'Echidne, fils de Meduse. Eurydice est l'objet de mon voyage; un serpent qu'elle a foulé, l'infectant de son venin, a tranché le cours de ses années. J'ai desiré pouvoir supporter cette perte, et je ne nierai point que je l'ai tenté. L'Amour a vaincu. Je vous en conjure par ce Dieu, par ces demeures remplies d'effroi, par l'immense chaos, et le silence de ce lieu ténébreux, rendez-moi mon épouse, ranimez ses jours, renouez-en la trame qu'on a trop tôt coupée.

« Nous sommes tous soumis à votre pouvoir, après un court intervalle, ou plus tôt ou plus tard, nous nous rendons à cette unique demeure, c'est notre dernier asile, et vous tenez le vaste Empire du genre humain. Eurydice, après avoir rempli la mesure ordinaire des années, rentrera sous vos lois; je ne la demande que pour un temps; si les Destins me refusent la grâce de l'emmener avec moi, je ne veux plus retourner sur la terre; jouissez du trépas de tous deux. »

II. Orphée ramenant son épouse, la perd de nouveau et la pleure.

Tandis qu'il chantait de la sorte en mariant sa voix à sa lyre, les âmes sensibles versaient des larmes; Tantale ne pense plus à saisir l'onde fugitive, la roue d'Ixion s'arrête, les vautours quittent pour un moment les entrailles qu'ils dévorent, les Danaïdes laissent reposer leurs urnes, et toi, Sisyphe, tu t'assieds sur ton rocher. On dit que pour la première fois les Euménides attendries sentirent leurs visages se mouiller de pleurs. Ni le Roi

de ces Royaumes profonds, ni son épouse ne peuvent lui refuser ce qu'il demande. Ils appellent Eurydice; elle était parmi les nouvelles Ombres; elle s'avance d'un pas lent et retardé par sa blessure. Le Héros la reçut à condition de ne pas regarder derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des antres infernaux, s'il ne voulait se voir privé de nouveau de ce qu'il aimait.

Il reprend à travers le silence ce chemin tortueux, difficile, obscur, et couvert d'un brouillard épais. Il n'était pas éloigné de la terre, lorsque craignant que son épouse ne s'égarât, empressé de la revoir, tendre amant, il tourne la tête, et soudain elle disparut.

Le malheureux Orphée tendant ses bras, efforçant de la toucher, ou d'être touché par elle, ne sentit plus qu'un air léger qui cédait sous ses efforts. Eurydice mourant une seconde fois, ne se plaignit point de lui. De quoi se serait-elle plainte? d'être trop aimée? Elle lui dit le dernier adieu. Orphée l'avait à peine entendu, qu'elle était déjà partie.

A cette mort nouvelle, son étonnement fut semblable à celui de ce berger timide qui vit le triple Cerbère chargé de chaînes, attiré vers le jour par Hercule, et que la terreur n'abandonna qu'au moment où changeant de nature il devint rocher; ou bien à celui d'Olene qui, voulant paraître coupable à ta place, infortuné Léthée, que ta beauté rendit trop vaine, se chargea de ton crime et partagea ton châtiment; vos corps autrefois unis par l'hymen, sont maintenant des pierres que soutient le mont Ida sur son humide sommet.

En vain Orphée voulut repasser le Styx, en vain il pria Caron, il en fut toujours repoussé. Il demeura cependant sept jours sans manger sur ce rivage; ses douleurs, le trouble de son

âme, et ses larmes furent ses seuls aliments. Enfin, après s'être plaint de la cruauté des Dieux de l'Erèbe, il se retira sur le mont Rhodope, et sur l'Hémus battu de l'Aquilon.

Le Soleil avait déjà parcouru trois fois l'espace terminé par le signe des Poissons; Orphée avait fui les femmes et l'amour qu'elles inspirent; soit parce que sa tendresse avait eu une fin malheureuse, soit qu'il eût fait serment d'être fidèle à son épouse, et plusieurs femmes se plaignirent de ses refus.

III. Atys changé en pin, Çyparisse en cyprès.

Sur la colline qu'il habitait était une plaine spacieuse, couverte de la verdure d'un gazon épais. Elle manquait d'ombrage, mais après que ce Chantre, fils des Dieux, s'y fut assis et qu'il eut touché sa lyre, l'ombrage vint lui-même couvrir cette plaine. Le Chêne abondant dans la Chaonie, ne manqua point de s'y rendre, ni le Peuplier célèbre par la métamorphose des Héliades, ni le Hêtre dont les feuilles s'élèvent si haut, ni le Tilleul, ni le Laurier, ni le fragile Coudrier. Il attira le Frêne dont le bois sert à faire des lances, le Sapin qui n'a point de nœuds, l'Hyeuse courbée sous ses fruits, le Platane plus agréable qu'utile, l'Erable dont les veines présentent des couleurs différentes, le Saule qui naît auprès des fleuves, le Lotos aquatique, le Buis toujours vert, les Bruyères légères, le Myrthe et le Figuier. Vous y vîntes aussi Lierres flexibles, et en même temps les Pampres et les Ormeaux embrassés par la Vigne; on y vit les Hêtres sauvages, l'arbre d'où découle la poix, l'Arboisier où pend un fruit rouge, le Palmier qui recompense les vainqueurs, le Pin dont la tête élevée est hérissée de branches, arbre agréable à la mère des Dieux, depuis

qu'Atys, prêtre de Cybèle, a quitté sa figure humaine pour prendre cette forme, et s'est endurci sous ce tronc.

Le Cyprès qui s'élève en pointe sur une base plus large, parut au milieu de cette troupe. Il était arbre alors, autrefois il était un jeune homme cher au Dieu dont les mains manient également l'arc et la lyre.

Il y avait un cerf superbe dans les campagnes de Carthée, et consacré depuis longtemps aux Nymphes qui les habitent. Son bois, s'élevant extraordinairement, ombrageait sa tête et brillait d'or. Il avait un collier de diamants à son cou. De petites lames d'argent attachées sur son front, s'agitaient et suivaient tous ses mouvements. Deux perles rondes de grosseur égale, éclataient autour de ses tempes, suspendues à ses oreilles.

Cet animal sans crainte, dépouillant sa timidité naturelle, allait dans les maisons, et présentait son cou à caresser à des mains qu'il ne connaissait pas. Il t'était plus cher qu'à tous les autres, Cyparisse, le plus beau des habitants de l'île de Cos; tu le conduisais à de nouveaux pâturages, à l'onde limpide d'une fontaine; tantôt tu parais ses cornes de fleurs différentes, tantôt t'asseyant sur son dos, tu le faisais marcher de côté et d'autre, en le guidant avec un cordon de pourpre.

On était dans l'été. Le jour était à son milieu. Le Cancer aux bras recourbés recevait les vapeurs abondantes attirées par le Soleil. Le Cerf fatigué, couché sur un gazon épais, respirait le frais à l'ombre d'un arbre. Cyparisse le perça imprudemment d'un coup de javelot; et le voyant ensuite mourant de cette blessure, il résolut de mourir aussi.

Que ne lui dit pas le Dieu de la lumière pour le consoler! Vainement il lui répète que l'objet de ses regrets n'en mérite pas de si vifs. Cyparisse gémit, et ne demande aux Dieux pour unique et dernière faveur, que de lui permettre de pleurer éternellement. Après tant de larmes, son corps épuisé de sang commence à prendre une couleur verte; ses cheveux qui pendaient sur son front aussi blanc que la neige se hérissent; sa tête qui se durcit, s'élève, et regarde le ciel et les astres. Apollon affligé le pleura. « Je te regretterai toujours, s'écria-t-il; tu pleureras les autres, et tu seras présent à tous les deuils. »

IV. Hyacinthe changé par Apollon en une fleur qui porte son nom

C'est ainsi que ce Chantre venait de former une forêt autour de lui. Il était assis au milieu d'une troupe de betes féroces et d'oiseaux attirés par sa voix et par ses sons. Après qu'il eut assez essayé les cordes de sa lyre, et qu'il en eut accordé les tons, quoique différents, il fit entendre ces vers :

« Muse, dont je tiens le jour, commençons d'abord par Jupiter, qu'il soit le premier objet de nos chants. Tout cede à ce Dieu; j'en ai déjà célébré plusieurs fois la puissance. J'ai chanté la défaite des Géants, et les foudres victorieuses qui les ont terrassés dans les champs Phlégréens.

« Un sujet plus léger va maintenant occuper ma lyre. Ce Dieu daignant prendre la forme de l'oiseau qui porte son tonnerre, enleva Ganymède, qui maintenant lui sert d'échanson.

« Apollon t'eût aussi placé dans le Ciel, aimable Hyacinthe, si les Destins cruels lui en

avaient laissé le temps. Ce qui lui fut possible, il te rendit immortel. Toutes les fois que le Printemps chasse l'Hiver, et que le Bélier reçoit le Dieu du jour, après qu'il a quitté le signe pluvieux des Poissons, tu renais et tu refleuris sur ta tige. Mon père t'aima par dessus toutes choses, et Delphes, placée au milieu du monde, se plaignit souvent de l'absence de son Dieu. Il parcourait avec toi les bords de l'Eurotas, et les environs de Sparte. Il ne prend plus ni sa lyre ni ses flèches; s'oubliant lui-même, il ne dédaigne pas de porter tes filets, de tenir tes chiens, et de t'accompagner sur les montagnes.

« Un jour que le Soleil, au milieu de sa carrière, était également éloigné du temps où la Nuit a fini la sienne et de celui où elle doit la recommencer, Apollon et Hyacinthe se dépouillent de leurs habits, se frottent du suc huileux de l'olive, et s'amusent à jouer au palet. Apollon lança le sien le premier dans les airs; il fendit les nuages opposés, retomba sur la terre après un long temps, et montra l'adresse et la force du Dieu.

« Soudain l'imprudent Hyacinthe, s'abandonnant à l'ardeur du jeu, court et s'empresse pour le ramasser. La terre en ce moment repousse le palet, et le contre-coup te frappe à la tête, aimable Hyacinthe.

« Le Dieu pâlit ainsi que lui; il soutient son corps chancelant, il le réchauffe, il étanche le sang qui coule de sa blessure, et par les herbes qu'il applique, il s'efforce de retenir son âme fugitive; mais l'art est inutile, et la plaie incurable.

« Comme la violette, ou le pavot, ou le lis dont on a coupé la tige, laisse tomber sa tête appesantie, ne se soutient plus et touche la terre de son sommet, ainsi le jeune homme

mourant reste couché sur le gazon; sa tête, qui n'a plus de force, est un poids à elle-même, et semble chercher à s'appuyer sur ses épaules.

« Tu meurs, Hyacinthe, s'écrie Apollon, tu péris dans ta première jeunesse; je vois ta blessure et mon crime, ma douleur et mon forfait. On écrira sur ton tombeau que c'est ma main qui t'y précipita; je fus l'auteur de ton trépas; quelle est ma faute cependant? En serait-ce une d'avoir joué, et de t'avoir aimé? Que ne puis-je donner ma vie pour la tienne, ou la perdre avec toi! Mais puisqu'une loi fatale me le défend, tu seras toujours avec moi; ton nom sera sans cesse dans ma bouche; ma lyre et mes vers ne s'occuperont que de toi. Tu deviendras une fleur nouvelle, tu porteras écrits sur tes feuilles les signes de mes regrets. Un temps viendra où un Héros célèbre sera changé en une fleur semblable, sur laquelle on lira le commencement de son nom. »

Tandis qu'Apollon parlait ainsi, le sang qui répandu sur la terre en avait souillé le gazon, cessa d'être du sang, il en naît une fleur plus éclatante que la pourpre de Tyr. Elle prend la forme du lis, et l'on dirait que c'en est un, si l'Hyacinthe n'était pas rouge, et le Lys argenté. Ce ne fut pas assez pour Apollon; car il fut l'auteur de cette métamorphose; il y traça ses gémissements, et ces expressions de la douleur : *aï, aï*, sont gravées sur cette fleur.

Sparte ne rougit point d'avoir donné le jour à ce jeune homme; les honneurs qu'on lui rend dans cette ville durent encore de nos jours, et l'on y célèbre la fête toutes les années.

V. Les Cérastes changés en taureaux.

Qu'on demande au contraire à la ville d'Amathonte, si féconde en métaux, si elle voudrait avoir vu naître les Propétides, ainsi que ces mortels dont le front était armé de cornes, et qui pour cela furent appelés Cérastes, elle montrera toute l'horreur qu'ils lui inspirent.

Devant les portes de la Ville de ces derniers était un autel dédié à Jupiter Hospitalier, autel couvert de leurs crimes. Les étrangers qui le voyaient teint de sang, pensaient d'abord qu'on y avait sacrifie des veaux naissants ou des brebis; on les détrompait en les immolant eux-mêmes.

Offensée de ces sacrileges, Vénus se préparait à quitter les villes et les campagnes de Chypre. » Mais qu'ont fait ces lieux qui m'étaient si chers, dit-elle? quel est leur crime? Que leurs habitants éprouvent plutôt la peine de l'exil ou de la mort, ou quelque autre, s'il en est une entre la mort et l'exil. Quelle peut être celle-là, si ce n'est un changement de figure? » Pendant qu'elle hésite sur la forme qu'elle leur donnera, elle porte ses yeux vers leurs cornes; déterminée aussitôt, elle les leur laisse, et les métamorphose en taureaux farouches.

VI. Vénus accompagne Adonis à la chasse.

Séduite par les charmes d'Adonis, Vénus ne se soucie plus des jardins de Cythère; elle ne va plus à Paphos qu'environne la mer; elle n'aime plus Amathonte, célèbre par ses métaux, ni Cnide, fertile en poissons. Le Ciel même cesse de lui plaire; elle lui préfère Adonis. Les genoux nus, la robe retroussée, imitant Diane, errant sur les montagnes, sur

les rochers, dans les forêts, elle excite les chiens, elle poursuit avec Adonis les animaux qui ne sont pas dangereux; tels que les lièvres toujours prêts à prendre la fuite, les cerfs au bois élevé, et les daims timides. Elle se détourne des sangliers farouches; elle évite les loups ravisseurs, les ours armés de griffes, et les lions qui se rassasient du carnage des troupeaux. Elle t'avertit aussi de t'en éloigner, Adonis; mais de quoi servent les conseils?

« Sois hardi, lui disait-elle, avec les animaux qui fuient. Le courage n'est pas une sûreté contre les courageux. Prends-y garde, cher Adonis; n'expose pas témérairement une vie qui m'est précieuse; ne poursuis point ces monstres cruels, armés par la nature; ta gloire me coûterait trop cher.

« La jeunesse et la beauté qui ont touché Vénus ne pourraient attendrir les lions, les sangliers dont le poil est hérissé, ni flatter les yeux et la sensibilité des bêtes féroces. Les sangliers violents portent la foudre dans leurs défenses; la rage des lions est terrible. Cette espèce surtout m'est en horreur. Si tu veux en savoir la cause, je te la dirai, continua-t-elle; c'est un prodige dont tu seras étonné, ainsi que du crime qui l'a précédé.

VII. Atalante défie les hommes à la course.

« On t'a peut-être parlé d'une femme qui surpassait à la course les hommes les plus légers; ce n'est point une fable; cette femme a réellement triomphé. On n'eût pu dire si la vitesse la rendait plus admirable que sa beauté. Fuyant les hommes, elle vivait dans les forêts et avait renvoyé la troupe pressante de ses amants, en leur imposant cette condition : « Pour m'obtenir, dit-elle, il faut me

vaincre. Disputez à la course avec moi. Mon lit et ma main seront le prix de l'homme qui pourra triompher; la mort, le châtiment des vaincus. Ce sera la loi de nos combats. » Une foule téméraire de prétendants se présenta malgré cette loi.

« Hyppomène, assis auprès de la barrière, était le spectateur d'une de ces courses funestes. Il fait des vœux pour qu'aucun des jeunes gens ne coure plus rapidement; la jalousie lui fait craindre leur victoire. « Mais pourquoi, dit-il ensuite, ne tenterais-je pas aussi les hasards de ce combat? La fortune favorise ceux qui savent oser. »

« Pendant qu'il parle de la sorte en lui-même, Atalante part avec la légèreté d'un oiseau; elle parvient à la borne, et reçoit une couronne. Les vaincus gémissent, et subissent la mort conformément à la loi du combat.

VIII. Hippomène entreprend de courir contre Atalante.

« Cependant Hippomène n'est point épouvanté de leur sort; il s'avance, et regardant Atalante : « Pourquoi chercher une gloire facile à vaincre des lâches, lui dit-il? courez avec moi; si la fortune me fait triompher, vous ne rougirez ni de votre défaite ni de votre vainqueur. Je suis fils de Mégare, qui eut pour père Oncheste, qui reçut le jour de Neptune, dont je suis l'arrière-petit-fils. Mon courage n'est point au-dessous de mon origine; si je succombe, votre victoire sur Hyppomène vous assure une gloire éternelle. »

Pendant qu'il disait ces mots, la fille de Schœnée le regardait d'un air tendre, et ne pouvait décider en elle-même, si elle aimerait mieux triompher ou se laisser vaincre.

« Tandis que tu le peux, hôte aimable,

éloigne-toi, cesse de désirer une alliance funeste; ma recherche est dangereuse; personne ne refusera de t'épouser, et tu peux être aimé d'une Princesse plus heureuse; mais pourquoi prens-je un si vif intérêt à son sort, après en avoir tant fait mourir? Qu'il se consulte, et qu'il périsse; puisqu'il n'est pas instruit par le trépas de tant d'autres, il agit en homme las de la vie....

« Il mourra donc, parce qu'il a voulu vivre avec moi? Une victoire si barbare excitera peu d'envie; mais ce n'est pas ma faute s'il succombe. Plût aux Dieux que tu voulusses te désister! ou si tu es assez insensé, je souhaiterais au moins que tu fusses plus agile. »

« Le peuple et son père cependant demandent déjà la course ordinaire. Alors le petit-fils de Neptune, Hippomène, m'invoque et m'adresse cette prière : « Cythérée, s'écria-t-il, préside à mon entreprise, protége des feux que tu viens d'allumer. » Le Zéphyr favorable m'apporta ses vœux; j'en fus touchée, je l'avoue; il n'y avait pas de temps à perdre pour le secourir.

« Dans le plus bel endroit de l'île de Chypre, on trouve un champ que les habitants de l'Ile appellent Tamadère, et que les Anciens m'ont dédié, en l'ajoutant aux terres de mon Temple. Un arbre s'élève au milieu; ses feuilles sont épaisses, ses branches touffues sont chargées de fruits d'or. Je revenais de ce lieu. J'avais cueilli par hasard trois pommes de ce métal, que je tenais dans ma main. Invisible pour tout le monde, excepté pour Hippomène, j'aborde ce Prince; je les lui remets, et l'instruis de l'usage qu'il doit en faire.

IX. Hippomène vainqueur d'Atalante à la course.

« Les trompettes avaient déjà donné le signal. Tous deux remplis d'ardeur, s'élancent de la barrière; leurs pas légers marquent à peine la poussiere. On croirait, à les voir, qu'ils couraient sur les mers sans enfoncer, ou sur des champs couverts de moissons sans courber les épis. Les cris et les applaudissements augmentent le courage du jeune homme. Tous disaient : « Voici maintenant le temps de l'hymen; Hippomène hâte-toi; sers-toi de toutes tes forces. »

« Hippomène ne tirait déjà plus qu'une haleine seche de sa bouche fatiguée; il était encore loin de la borne. Il jette alors une des trois pommes. Atalante l'admire; attirée par son éclat, elle se détourne pour l'aller ramasser. Hippomène la devance. L'amphithéâtre retentit d'applaudissements. Mais Atalante répare ce retard; elle regagne par une course rapide le peu de moments qu'elle a perdus, et laisse une seconde fois le jeune homme derriere elle. Il la retarde de nouveau par une autre pomme qu'il jette, et qu'elle suit; mais elle le surpasse bientôt.

« La dernière partie de la carrière restait encore à parcourir. « Maintenant, s'écrie Hippomène en s'adressant à moi, Déesse, auteur de ces bienfaits, sois-moi favorable. » Il dit, et jette au loin et de côté la troisième pomme, en la poussant davantage, pour qu'Atalante revînt plus tard.

« La fille de Schœnée paraît balancer; elle hésite, je la contrains; je rends la pomme plus pesante, et j'empêche ainsi son triomphe par le retard et par le poids. Enfin, pour ne pas faire durer mon récit plus longtemps que

cette course, Atalante est devancée, et le vainqueur emmène avec lui son épouse.

X. Hippomène changé en lion, Atalante en lionne.

« Penses-tu, cher Adonis, que je méritais sa reconnaissance et son encens? Hippomène, oubliant mes bontés, ne m'en rendit aucune action de grâces, et ne m'honora par aucun culte. Irritée contre lui, indignée de ce mépris, j'en veux prévenir de pareils à l'avenir par un châtiment, et je m'anime à la vengeance contre eux.

« Des poils roux s'étendirent le long de leurs cous; leurs doigts se courbèrent en ongles: des jambes descendirent de leurs épaules; le poids entier de leur corps tomba sur leur poitrine. Ils balayent le sable avec leurs queues. La colere imprime ses traits sur leurs fronts. Pour tout discours, ils font entendre des rugissements; ils n'ont pas d'autre habitation que les forêts. Lions redoutables aux autres, ils mordent le frein de Cybèle qui les soumet et les attelle à son char.

« Fuis-les, mon cher Adonis, et avec eux toutes les bêtes féroces qui ne tournent pas le dos pour s'éloigner, mais qui présentent le front pour combattre. Crains que ton courage ne nous soit funeste à tous deux. »

Ainsi l'avertit Vénus. Elle s'élève ensuite dans les airs, emportée par ses cygnes; mais le courage meprise les avis.

XI. Adonis changé en fleur, Menthe en celle qui porte son nom.

Les chiens d'Adonis suivirent par hasard les traces d'un sanglier, et le firent partir de sa retraite. Le jeune fils de Cinyre le blesse d'un coup obliquement lancé pendant qu'il s'apprête à sortir de la forêt. Soudain l'ani-

mal secoue la flèche attachée à son corps et teinte de son sang. Il suit avec fureur le timide jeune homme qui cherche en vain un lieu de sûreté; il lui porte un coup de ses défenses, l'atteint à la ceinture, le déchire, et l'étend mourant sur le sable.

La Déesse portée sur son char, n'était pas encore arrivée dans l'Ile de Chypre ; elle entendit les gémissements d'Adonis expirant, elle tourna vers lui ses oiseaux; et le voyant du haut des airs, sans vie, baigné dans son sang, elle se précipite de son char, s'arrache les cheveux, et se déchire le sein.

Après s'être plaint longtemps de la destinee : « Mon amant, s'écria-t-elle, ne sera pas soumis tout entier à tes lois ; des monuments de ma douleur et de mon cher Adonis subsisteront éternellement. L'histoire de sa mort représentée dans une fête, renouvellera tous les ans le souvenir de ma perte, et son sang sera changé en fleur. Il fut permis à Proserpine de transformer le corps de Menthe en une fleur qui porte son nom, et l'on m'envierait la métamorphose du fils de Cinyre? »

Ayant ainsi parlé, Vénus répand du nectar sur ce sang. La liqueur céleste ne l'a pas plutôt touché qu'il s'enfle, pareil à ces boules d'eau que forme la pluie en tombant sur la terre.

Dans l'espace de moins d'une heure, il en sort une plante avec une couleur semblable à celle du sang, ou au grain que la grenade enferme sous son écorce.

Cette fleur cependant est d'une courte durée. A peine est-elle attachée à la terre, la trop grande finesse de sa tige en fait la faiblesse, et le même vent qui la fait éclore et qui lui donne son nom, la renverse.

LIVRE ONZIÈME

ARGUMENT. — Orphée déchiré par les Bacchantes, serpent changé en pierre; les Ménades en arbres Midas convertit tout ce qu'il touche en or; ses oreilles d'âne. Sable d'or que roule le Pactole. Les murs de Troye bâtis par Neptune et par Apollon Laomédon parjure. Délivrance d'Hésione. Lièvre changé en pierre; Dédalion en épervier; Céyx et son épouse en alcyons; Esaque en plongeon. Demeure et suite du Sommeil.

I. Les Ménades immolent Orphée.

Pendant qu'Orphée attirait ainsi par ses chants les forêts, les animaux et les rochers, qui le suivaient, une troupe de Bacchantes, vêtues de peaux de bêtes farouches, l'aperçoit sur le mont Rhodope, accompagnant sa voix de la lyre. Une d'elles, secouant sa tête et ses cheveux épars, s'écrie aussitôt : « Le voilà celui qui nous dédaigne. » Elle lance son thyrse contre la tête du Chantre chéri d'Apollon ; mais ce thyrse, chargé de feuilles, lui fit une marque légère sans le blesser. Une seconde s'arme d'une pierre qui, fendant les airs, semble y devenir sensible à ses accents, et tombe à ses pieds, comme si elle eût voulu lui demander pardon d'avoir servi à de pareilles fureurs.

Cependant le trouble augmente; il n'y a a point d'espérance de paix; la farouche Erinnys les domine. La voix d'Orphée eût arrêté tous les traits; mais le bruit affreux que font les Bacchantes, celui de leurs flûtes, de leurs timbales, leurs cris, leurs hurlements étouffent le son de sa lyre. Les cailloux lan-

cés se rougissent du sang du Chantre qui ne pouvait plus être entendu.

Après avoir chassé les oiseaux innombrables, les serpents, les troupes de bêtes féroces, qui charmées de sa voix, formaient un cercle autour de lui, et détruit la beauté du lieu où présidait Orphée, les Bacchantes victorieuses portent sur lui leurs mains sanglantes, et l'entourent comme les habitants des airs s'assemblent aupres de l'oiseau de la nuit, qu'ils viennent d'apercevoir, errant à la lumière du jour, ou comme les chiens autour d'un cerf lancé le matin dans l'amphithéâtre, où il doit mourir sous leurs morsures.

Elles attaquent Orphée, le frappant de eurs thyrses, qui n'étaient pas faits pour cet usage; les unes lui jettent de la terre; d'autres des branches qu'elles ont ont arrachées des arbres, plusieurs des pierres. Les armes ne manquent point à leur rage, le hasard leur en fournit.

Des bœufs traînaient la charrue auprès de ce lieu. Des laboureurs vigoureux, remuant la terre à force de bras, la préparaient, avec beaucoup de sueurs, à porter des fruits. Ils s'enfuient à l'aspect de cette troupe de femmes effrénées, quittent leurs ouvrages et leurs outils, et laissent derrière eux, épars dans la campagne, leurs bêches, leurs sarcloirs, leurs hoyaux pesants. Ces furieuses s'en emparent; elles arrachent même aux bœufs leurs cornes menaçantes, et reviennent attaquer Orphée. Il leur tend vainement les bras; ses prières les irritent; pour la première fois, il ne peut fléchir les cœurs; ces sacriléges l'immolent, et son âme, grands Dieux! s'exhale à travers cette bouche, dont les accents étaient entendus par les rochers mêmes, et sentis par les monstres des forêts.

II. Plaintes sur la mort d'Orphée. Un serpent audacieux, prêt à mordre sa tête coupée, est changé en pierre.

Orphée, les oiseaux affligés, les animaux farouches, les cailloux, les rochers, les forêts, qui t'avaient suivi si longtemps, te pleurèrent. Les arbres quitterent leurs feuilles en signe de deuil. On dit que les fleuves grossirent leurs ondes des larmes qu'ils versèrent. Les Naïades et les Dryades, les cheveux épars, se revêtirent de robes noires.

Les membres furent dispersés en différents lieux. Hèbre, tu reçus sa tête et sa lyre. Tandis qu'elles roulaient dans tes ondes, sa lyre, par un prodige inouï, rendit je ne sais quel son lugubre; sa langue flexible et sans vie murmura sur le même ton, et les rivages lui répondirent. Déjà parvenues dans les mers, elles quittent le fleuve bordé de peupliers, et descendent sur les rives de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Là, un serpent furieux s'approche de cette tête exposée sur des bords étrangers, en touche les cheveux épars et mouillés de rosée. Apollon paraît aussitôt; il arrête le serpent prêt à la mordre, il le change en pierre dans cette attitude, et durcit sa gueule ouverte.

Orphée descend sous la terre, et reconnaît tous les lieux qu'il avait déjà parcourus. Errant dans la demeure des Justes, il y trouve Eurydice et l'embrasse avec tendresse. Tous deux unis depuis ce temps, se promènent dans ces beaux lieux. Tantôt ils sont ensemble, quelquefois elle le précède, souvent il marche devant elle, la regarde sans cesse et sans craindre de la perdre.

III. Bacchus métamorphose en arbres les Bacchantes qui avaient fait périr Orphée.

Bacchus cependant ne laisse pas sa mort impunie. Pleurant la perte de ce Chantre, qui présidait à ses sacrifices, il arrête dans les forêts toutes les femmes de la Thrace qui s'étaient rendues coupables de ce meurtre, et les y fixe par des racines tortueuses. Leurs pieds s'allongeant s'enfoncent dans la terre solide, plus ou moins profondément, suivant le degré de fureur avec lequel ils avaient poursuivi Orphée.

Semblables à l'oiseau qui, se sentant pris dans le piége qu'a tendu l'adroit chasseur, se plaint, s'agite et resserre le lien en tâchant de s'en débarrasser, les Bacchantes, pleines d'effroi, se voyant attachées au terrain, tentent vainement de s'enfuir; leurs racines les retiennent et s'affermissent toujours davantage. Tandis qu'elles cherchent où sont leurs pieds, leurs doigts, leurs ongles, elles aperçoivent le bois s'élever jusqu'à leurs jambes; bientôt, s'échappant en plaintes et voulant se frapper, elles ne frappent qu'un arbre. Leurs poitrines disparaissent ainsi que leurs épaules. On prendrait leurs bras pour des branches étendues, et l'on ne se tromperait point.

IV. Midas convertit tout ce qu'il touche

Peu content de cette vengeance, Bacchus abandonne ces lieux, et, suivi d'un chœur mieux choisi, visite les coteaux fertiles en vin du Tmole, et les rives du Pactole. Ce fleuve alors ne roulait pas de l'or, et son sable précieux n'avait point encore excité la cupidité. Une foule ordinaire de Satyres et de Bacchantes l'accompagne; mais Silene est

absent. Des laboureurs phrygiens le rencontrèrent chancelant par l'âge et par le vin; ils le couronnèrent de fleurs et le conduisirent à Midas, leur roi.

Ce prince avait appris d'Orphée et de l'Athénien Eumolpe à révérer Bacchus; dès qu'il en eut reconnu le nourricier et le ministre, il célébra son arrivée par des fêtes qui durèrent dix jours et dix nuits. Et lorsque l'astre de Vénus chassa pour la onzième fois la troupe brillante des étoiles, le monarque empressé le conduisit par les campagnes de la Lydie et le rendit à son nourrisson.

Le Dieu, satisfait d'avoir retrouvé Silène, permit à Midas de lui demander tout ce qu'il voudrait pour sa récompense; mais ce prince, usant mal de ces bontés, les rendit inutiles. « Fais, lui dit-il, que tout ce que je toucherai se convertisse aussitôt en or. » Bacchus consentit aussitôt à sa demande; il lui fit ce présent qui lui devait être funeste, et regretta qu'il n'eût pas fait de meilleurs souhaits.

Midas s'en retourne transporté de joie et se félicite de son malheur. Se défiant des promesses du Dieu, il en essaye l'effet et touche tout ce qui se présente. Il s'en croit à peine. Il coupe une branche d'arbre, et c'est un rameau d'or; il ramasse un caillou, soudain ce caillou se jaunit; il prend de la terre, elle devient une masse d'or; s'il arrache des épis, il trouve dans ses mains des moissons de ce métal précieux; s'il cueille une pomme, vous diriez qu'elle vient du jardin des Hespérides; il applique légèrement ses doigts sur les portes de son palais, elles brillent aussitôt. L'onde liquide, dans laquelle il lave ses mains, aurait pu tromper Danaé.

V. Midas se repent de son souhait; il lui est ordonné de se laver dans les eaux du Pactole, qui depuis ce temps roule de l'or avec ses ondes.

L'âme de Midas ne peut concevoir la grandeur de ses espérances; elle ne voit partout que de l'or.

Pendant qu'il se livre à la joie, les esclaves dressent sa table et la couvrent de viandes et de fruits. Mais s'il prend du pain, il le sent se durcir; s'il saisit d'autres mets, ces mets brillent sous sa dent fatiguée. S'il mêle de l'eau avec du vin et qu'il boive, vous auriez vu couler dans sa bouche un or fluide.

Etonné d'un malheur si nouveau, riche et pauvre en même temps, il se plaint de tant de trésors, et déteste ce qu'il vient de souhaiter. L'abondance ne soulage point sa faim, une soif brûlante sèche son gosier, et l'or qu'il a désiré fait son tourment.

« Pardonne, Bacchus, s'écrie-t-il, en levant ses mains et ses bras vers le ciel, je reconnais mon erreur; aie pitié d'un malheureux qui te prie; prive-moi de ces dons brillants, mais funestes. »

Bacchus, le plus compatissant des Dieux, pardonne à l'infortuné qui s'accuse, et révoque ses bienfaits. « Pour que cet or, demandé si mal à propos, ne te soit pas fatal, va, lui dit-il, au fleuve voisin de la ville des Sardes; prends ton chemin par sa rive la plus élevée, marche au devant de ses ondes, jusqu'à ce que tu arrives à leur source; plonge-toi dans ces eaux, caches-y ta tête, et lave à la fois ta faute et ton corps.

Midas arrive à cette source, et s'y baigne. Il y laisse la vertu de produire de l'or. Elle quitta ce prince, pour se communiquer à l'onde; maintenant encore les campagnes

qu'arrose ce fleuve brillent de ce métal; on y trouve des veines d'or, nées de ses débordements.

VI. Midas préfère le chant de Pan à celui d'Apollon des oreilles d'âne punissent sa stupidité.

Las des richesses, Midas, depuis ce temps, vivait dans les champs et dans les bois, et fréquentait le Dieu Pan, qui demeurait dans les antres des montagnes; mais il conserva toujours un esprit épais, et son jugement grossier devait lui nuire encore comme auparavant.

On le voyait principalement sur le Tmole, ce mont qui, s'élevant dans les airs et regardant sous lui l'Océan, s'étend depuis le pays des Sardes, jusqu'à la petite ville d'Hypépis, où il finit. Pan chantant des airs, et s'accompagnant sur sa flûte, amusait les jeunes Nymphes qui l'habitaient. Fier de leurs éloges, il en vint à préférer son chant à celui d'Apollon; il osa même le défier, et prendre le vieux Tmole pour juge.

Le vieillard s'assied sur la montagne; il écarte les arbres placés auprès de ses oreilles, couronne seulement ses cheveux d'une branche de chêne, dont les glands descendent sur son front chauve, et s'adressant au Dieu des troupeaux, il lui dit : « Je suis prêt à t'entendre, tu peux commencer. »

Pan aussitôt joue de son instrument champêtre, et charme de ses sons rustiques Midas, qui par hasard était présent à cette dispute. Tmole tourne ensuite sa tête vers Apollon, et la forêt suit son mouvement.

Ce Dieu se lève couronné des lauriers du Parnasse, et vêtu d'une robe longue, teinte des couleurs préparées à Tyr. Il tient de la main gauche une lyre d'ivoire, enrichie de

diamants, et de l'autre son archet. Son attitude annonce seule un grand maître; il la touche ensuite d'une main savante. Tmole enchanté, séduit par la beauté de ses accents, prononce que la flûte doit céder à la lyre.

Tout le monde approuve ce jugement du Dieu de la montagne. Midas seul le trouve injuste et le condamne. Apollon ne peut souffrir que des oreilles qui le servent si mal, conservent plus longtemps leur forme humaine; il les allonge, les couvre d'un poil blanchâtre, et les rend mobiles. Quant au reste de son corps, il le laisse comme il convient à l'homme; il ne punit que la partie coupable, et le revêt des oreilles de l'âne qui marche lentement.

VII. Un esclave découvre les longues oreilles de Midas et le publie.

Midas les cache avec soin; il couvre sous des tiares de pourpre l'ornement honteux qui charge ses tempes; mais l'Esclave qui lui coupait ordinairement les cheveux l'aperçut. Il n'osa pas d'abord révéler ce qu'il avait découvert, il le désirait cependant; ne pouvant se taire, il s'éloigne, creuse la terre, et dit à voix basse, dans le trou, quelles oreilles il a vues à son maître. Il recouvre après cela de la même terre ces mots indiscrets, et se retire en silence.

Une multitude de roseaux naquit bientôt dans ce lieu; dès qu'ils eurent acquis leur croissance et leur maturité, ils trahirent l'esclave qui les avait plantés; agités par le vent léger du Midi, ils repetent les mots quil avait ensevelis, et reprochent ses oreilles à Midas.

VIII. Troie bâtie par Apollon et Neptune, deux fois renversée.

Le Dieu vengé quitte le Tmole et, porté dans les airs fluides, il passe le détroit de l'Hellespont, ainsi nommé d'Hellès et de Néphélès, et s'arrête dans le royaume de Laomédon.

A droite s'avance sur les flots le promontoire de Sigée, à gauche celui de Rhétée, un autel est au milieu, dédié à Jupiter Panomphée. Il voit s'élever les premiers murs de la naissante Troie, entrepris avec de grands travaux, suivis difficilement, et qui demandent des dépenses considérables. Il s'unit au père des Dieux de l'Océan, et revêtant tous deux une figure humaine, ils bâtissent la ville de Laomédon pour une somme dont ils conviennent avec ce Prince.

L'ouvrage était fini, le Roi n'en veut pas donner le prix, et pour comble de perfidie, ajoute le parjure au mensonge. « Tu ne seras pas impuni, » s'écrie Neptune, et soudain il pousse ses eaux sur les rivages de l'avare Troie; il en convertit les terres en mer, couvre les campagnes de ses ondes, et détruit les richesses du laboureur.

Ce châtiment ne le satisfait pas encore; il fait demander la fille du Prince par un monstre marin; Hercule la délivre et la tire du rocher sur lequel on l'avait attachée. Il exige ensuite les chevaux qui lui furent promis pour sa récompense. Le monarque deux fois parjure les refuse, et le Héros s'empare de la ville.

Télamon, qui se trouvait à la suite d'Hercule, ne se retire pas sans honneur. Il obtient Hésione, fille de Laomédon. Son frère plus heureux, avait une Déesse pour épouse. Il n'était pas moins fier du nom de son aïeul que de celui de son beau-père; car si plusieurs

mortels avaient eu Jupiter pour aïeul, lui seul était l'époux d'une Divinité.

IX. Dédalion changé en épervier.

Le fils d'Eaque était heureux par son épouse et par son fils ; rien n'aurait manqué à son bonheur, s'il n'eût pas été coupable de la mort de Phocus. Teint du sang de son frère, banni de sa maison et de sa patrie, il avait été reçu dans la Trachine. C'est là que régnait Céyx, sans violence et sans carnage ; né de Lucifer, il portait sur son visage l'éclat de son père. Alors accablé de chagrins, différent de ce qu'il était autrefois, il pleurait la perte de son frère.

Pélée arriva dans sa ville, rongé de soucis, fatigué du voyage, suivi de peu de monde, ayant laissé ses troupeaux et ses équipages dans une vallée couverte d'arbres, et située près des murs.

Ayant obtenu la permission d'entrer dans le palais de Céyx, il approche, couvert d'un voile, et tenant en sa main suppliante un rameau d'olivier ; il lui apprend son nom, sa naissance, ne lui cache que son crime, et déguisant le sujet de sa fuite, demande un asile sans la ville ou dans les campagnes.

Le roi de Trachine lui répond en ces mots, et d'un air paisible : « Je ne règne pas sur des peuples qui méconnaissent l'hospitalité. Mon royaume est ouvert à tout le monde ; les mortels les plus vulgaires y trouvent toujours une retraite assurée. Ajoute à ces dispositions ton nom, celui de Jupiter ton aïeul, et ne perds point de temps en d'inutiles prières. Tu jouiras de tout ce que tu demandes ; tu peux regarder comme à toi ce que renferment ces lieux ; plût aux Dieux que tu les visses plus tranquilles ! »

Il pleurait en disant ces mots. Pelée et ses compagnons lui demandent la cause d'une si vive douleur; il leur répondit ainsi :

« Peut-être vous croyez que cet oiseau, l'effroi de tous les autres, et qui vit de ses rapines, a toujours vécu sous des plumes; il fut autrefois un homme ; il a conservé sa constance, son courage, sa cruauté, sa férocité qui l'entraînait au carnage, et sa violence. On l'appelait Dédalion. Il eut pour pere l'astre qui précède l'Aurore, et qui sort du Ciel le dernier. La paix fit sans cesse mes plaisirs; mon unique soin a toujours été de la conserver dans ma famille et dans mes Etats. Les guerres et les combats cruels pouvaient seuls satisfaire mon frere. Il attaquait les Princes et les nations, comme il poursuit, depuis sa métamorphose, les colombes timides de Thisbé. Chione fut sa fille; elle osa se comparer à Diane, et mépriser la beaute de cette Déesse.

« Essayons, dit la fille de Latone irritée, si mes actions pourront lui plaire. » Soudain elle courbe son arc, lance une flèche, et perce cette langue coupable.

« Chione se tait, les mots ni la voix ne suivent plus ses désirs; elle veut parler, et perd la vie avec son sang. O malheur ! ô nature ! quelle fut alors ma douleur ! oncle affligé, je cherche à consoler un frere qui m'aimait. Mes discours glissent sur son esprit comme les flots de la mer sur un écueil. Il pleure sans cesse le trépas de sa fille. Dès qu'il voit son corps brûlant sur le bûcher, quatre fois son désespoir le porte à s'y jeter avec elle; quatre fois il repousse nos efforts, et se débarrasse enfin des mains qui veulent le retenir.

« Semblable au taureau qui porte sur sa tête l'aiguillon de la guêpe qui l'a piqué, Dé-

dalion s'élance; il court dans des lieux même où l'on ne remarque aucune route. Bientôt il ne paraît plus courir comme un homme; on dirait que ses pieds ont pris des ailes. Il fuit tout le monde, le désir de la mort ajoute à sa rapidité. Il s'arrête enfin sur le Parnasse. Apollon en a pitié. Et lorsque ce malheureux Prince se précipitait du haut du rocher, il le change en oiseau, et le soutient sur des ailes qui lui naissent subitement. Il lui donne un bec crochu; il arme ses pieds de griffes recourbées; il lui laisse son courage antique et des forces plus grandes que son corps. Maintenant, épervier injuste et cruel il tombe sur les oiseaux; accablé de douleur, il en cause aux autres. »

X. Loup changé en pierre.

Lorsque le fils de Lucifer finissait de raconter l'histoire surprenante de son frère, Anténor, né dans la Phocide, gardien des troupeaux de Pélee, se présente hors d'haleine d'un pas précipité. « Hélas! Pélée, s'écrie-t-il, je viens vous annoncer un désastre funeste. » Le Prince étonné lui commande de dire ce qui vient d'arriver, et le héros de Trachine fait paraître lui-même de la crainte.

Anténor répond : « Pendant que le Solell, dans sa plus haute élévation, voyait devant lui autant d'espace qu'il en avait laissé derrière, j'avais conduit vos troupeaux fatigués sur le rivage; une partie de vos bœufs s'était couchée sur le sable, et regardait dans cette posture les plaines immenses de la mer; une autre errait à pas lents dans différents endroits; plusieurs se baignaient dans les ondes, et ne montraient en nageant que leur tête élevée au-dessus des flots.

« Près de la mer est un temple, que le

marbre ni l'or n'enrichissent point; des poutres épaisses le soutiennent; un bois antique l'environne. Nérée et les Néréides l'habitent. Un pêcheur qui séchait ses filets sur le rivage, m'a dit qu'on y révérait ces Divinités. Près de ce temple est un marais bordé de saules, et formé d'eaux croupissantes, laissées par la mer. Un loup monstrueux et farouche, s'agitant avec grand bruit, épouvante de là les lieux d'alentour. Il sort de ce marais, la gueule ouverte, souillée d'écume et d'un sang épais. Ses yeux rouges paraissent enflammés, et quoiqu'il soit conduit également par la faim et par la rage, cette dernière le rend plus terrible. Il ne cherche point à se rassasier par le carnage des bœufs, il blesse les troupeaux entiers, et porte la fureur de tous côtés. Tandis que nous nous empressons pour les défendre, plusieurs de nous trouvent la mort sous ses morsures cruelles. Le rivage, les flots et le marais retentissent de mugissements. Le sang les rougit; mais tout retard serait funeste; le danger ne permet pas de délibérer, rassemblons-nous, prenons les armes, et frappons-le de nos traits réunis, pour sauver ce qui reste du troupeau. »

Anténor avait ainsi parlé. Ces pertes n'étaient pas ce qui troublait davantage son maître, mais le souvenir du meurtre qu'il avait commis. Il sentit que la Néréide irritée voulait venger la mort de Phocus.

Le Roi Céyx ordonne cependant à ses gens de prendre les armes; il voulait marcher lui-même à leur tête; mais son épouse Halcyone, attirée par le bruit, s'avance avec ses cheveux à demi-rangés, les repousse, se jette au cou de Céyx, le prie avec ardeur, avec des larmes, d'envoyer des secours sans lui, et de ne pas exposer deux vies dans la sienne.

« Reine, lui dit Pélee, quittez ces terreurs touchantes; c'est assez de l'asile que vous m'offrez; je ne me propose pas de prendre les armes contre ce nouveau monstre; je vais implorer les Dieux de la mer. »

Sur le rivage même était une tour élevée. Des feux allumés sur son sommet indiquaient un port commode aux vaisseaux fatigués. C'est là qu'il monte avec Céyx; ils voient avec douleur les taureaux épars et déchirés, et le monstre qui les détruit, la gueule encore teinte de sang; son long poil en est aussi souillé. Tendant les bras vers les mers, Pélée supplie la Néréide Psamathe de vouloir bien apaiser sa colere, et de lui prêter son secours. Elle n'est point touchée de ses prières. Thétis la conjurant pour son époux, en obtient enfin le pardon; mais le loup qui n'est point encore rappelé, continue le carnage, attiré par le sang; tandis qu'il s'occupe à dechirer une genisse, il devient un rocher. Son corps conserve sa première forme, excepté sa couleur; celle de la pierre annonce qu'il n'est plus loup, et qu'il ne doit plus être à craindre.

XI. Céyx, malgré son épouse, se prépare à un voyage par mer.

Les Destins ne permirent pas à Pélée de s'arrêter dans ce pays; après de longs voyages il vint dans la Thessalie, où Acaste lui fit expier le meurtre dont il s'était rendu coupable.

Cependant Céyx, accablé du changement de son frère et des prodiges qui l'avaient suivi, cherchant des consolations plutôt que des remèdes, se détermine a se rendre à Claros pour y consulter l'oracle d'Apollon. L'impie Phorbas et ses Phlégéens occupaient les chemins qui conduisaient à Delphes. Il te fit

connaître son dessein auparavant, belle et fidèle Halcyone. Un froid mortel se répandit aussitôt dans tous ses sens; son visage pâlit, ses joues se mouillerent de larmes; trois fois elle s'efforça de parler, et trois fois ses soupirs fermerent sa bouche. Enfin, elle proféra ces plaintes, souvent interrompues par ses sanglots :

« Quel est donc mon crime, cher époux, qui peut ainsi changer ton âme? Qu'est devenue cette tendre inquiétude qui n'était occupée que de moi? Tu peux déjà t'éloigner, et laisser Halcyone sans peine! Les longs voyages te plaisent; absente, te serais-je plus chere? Si ton chemin était par terre, je me plaindrais seulement, je ne craindrais pas; ma douleur ne serait point accompagnée d'effroi; mais les mers, le triste spectacle de l'Océan m'épouvantent. J'ai vu dernierement des débris sur le rivage; et j'ai souvent lu de vains noms, sans corps, sur des tombeaux.

« Qu'une fausse confiance ne t'abuse pas; Eole est ton beau-pere, il contient les vents dans des prisons profondes; il apaise les flots quand il le veut; mais lorsqu'une fois ces mêmes vents sont déchaînés, rien ne leur est interdit. La mer entiere, la terre, tout est bouleversé. Le ciel même est en proie à leur fureur; ils agitent les nuages, et dans leurs chocs furieux, ils secouent les feux et la foudre. Plus je les ai connus, car je les ai vus souvent, pendant mon enfance, dans la maison de mon pere, plus je les trouve redoutables. Si mes prieres ne peuvent te détourner de ce dessein, cher époux, si tu veux absolument partir, emmene-moi, permets que je te suive; nous voyagerons ensemble; je ne craindrai plus pour toi que les malheurs que je partagerai. Errant tous deux sur les

mers, nous supporterons également les perils qui se présenteront. »

XII. Céyx s'embarque, après avoir promis à sa femme le plus prompt retour.

Céyx fut attendri des discours et des pleurs de son épouse. L'amour qu'il sent pour elle est aussi tendre que le sien; il ne veut ni retarder son voyage, ni lui en faire courir les dangers. Il répondit beaucoup de choses pour rassurer ce cœur timide; mais elles produisirent peu d'effet; il y ajouta cet adoucissement, par lequel seul on fléchit une amante : « Je soutiendrai difficilement cette absence; je te jure par les feux de mon père, que, si les Destins le permettent, tu me reverras dans ces lieux avant que la Lune ait deux fois rempli son cercle. »

Après l'avoir consolée par ces espérances et par la promesse d'un prompt retour, il fait préparer un vaisseau, et commande qu'on l'équipe de tout ce qu'il faut pour son voyage. Halcyone frémit encore à cet aspect; de sombres présages l'effrayent; elle répand des larmes, embrasse son époux, lui dit adieu d'un air triste et tombe évanouie.

Les matelots empressés, craignant les vains retardements de Céyx, tirent leurs rames à eux, et frappent les ondes à coups égaux. Halcyone lève ses yeux humides; elle voit d'abord son époux debout sur le pont, frappant des mains, et lui faisant des signes auxquels elle répond.

La terre cependant semble s'éloigner, on ne distingue plus les objets; tant qu'elle le peut, elle suit des yeux le vaisseau qui s'en fuit; lorsqu'il est hors de sa vue, elle les fixe encore sur la voile flottante au haut du mât

Le vaisseau cependant était en pleine mer;

l'air s'agite; le matelot suspend les rames tranquilles aux côtés du navire; il porte les antennes vers le mât; on déploie toutes les voiles, elles reçoivent le vent qui s'élève.

XIII. Céyx battu de la tempête.

On était à peu près à la moitié du chemin de Trachine à Delphes; les deux pays étaient également éloignés, lorsque pendant la nuit la mer commence à blanchir; l'impétueux Auster souffle avec plus de violence. Le pilote s'écrie aussitôt : « Baissez les antennes, pliez les voiles, assujétissez-les. » Il commande en vain; les vents contraires empêchent l'exécution de ses ordres, et le bruit des vagues ne permet pas d'entendre sa voix.

Quelques-uns cependant, de leur propre mouvement, se hâtent de mettre les rames en sûreté, d'autres de munir les bords du navire, plusieurs de détendre les voiles. Celui-ci puise l'onde qui vient d'entrer dans le bâtiment, et rejette les flots dans les flots; celui-là saisit les antennes emportées çà et là.

La tempête augmente, et devient plus terrible. Les vents furieux se livrent la guerre de toutes parts; les flots irrités se mêlent. Le pilote lui-même frémit : il avoue qu'il ne sait ni où il est, ni ce qu'il doit ordonner ou défendre. Le danger est au-dessus de son art. Tout résonne et retentit. Les hommes poussent des cris, les cordages se brisent, les ondes choquent et poussent les ondes. Le ciel tonne, les vagues s'élèvent; elles semblent vouloir atteindre le ciel et porter leurs eaux aux nuages. Elles se précipitent ensuite jusqu'au fond, qui leur sert de lit. Elles soulèvent le sable, en prennent la couleur, et bientôt une noirceur approchante de celle du Styx. La mer paraît quelquefois unie, sou-

dain elle mugit et blanchit d'écume. Le vaisseau de Trachine suit tous ses mouvements. Tantôt emporté sur les flots comme sur le sommet d'une haute montagne, il regarde au-dessous de lui une vallée profonde, des gouffres et l'Achéron; tantôt descendu dans les abîmes, il semble du sein des enfers porter ses regards vers le ciel. Souvent ses côtés frappés par les vagues rendent un bruit horrible et pareil à celui du bélier, ou des autres machines de guerre qui battent les murs d'une ville.

Semblables à des lions, qui multipliant leurs forces par la vitesse de leur course, offrent leurs poitrines aux armes, et se jettent sur les traits qu'on leur lance, les ondes mêlées aux vents furieux attaquaient le navire et s'élevaient au-dessus de lui. Les coins du bâtiment se relâchent, la poix et le bitume dont ils sont enduits disparaissent; ils ouvrent des passages aux vagues. Des torrents de pluie tombent des nuages qui se fondent; vous croiriez voir le ciel tout entier descendre dans la mer, et la mer enflée monter jusqu'au ciel. Leurs ondes se mêlent; les voiles mouillées s'appesantissent; le ciel ne laisse plus voir aucun astre ; une nuit affreuse s'est répandue partout; la tempête en redouble les ténèbres; la foudre qui la divise lui prête ses feux étincelants, et l'onde semble s'allumer à ceux des éclairs.

XIV. Le vaisseau est englouti sous les flots. Mort de Céyx.

Les flots cependant s'élèvent, et veulent entrer dans le navire. Comme le soldat qui, plus intrépide que ses compagnons, s'étant avancé plusieurs fois vers des murs défendus avec vigueur, conduit par l'espérance, animé

par l'amour de la gloire, monte enfin seul sur le rempart, a travers le fer et la mort; on voit les flots repoussés des bords escarpés du vaisseau, céder la place au dixième, qui plus terrible que les autres, s'élance avec rapidité, roule autour, et ne cesse de combattre qu'il n'y soit entre comme dans une forteresse.

Une partie des ondes était dans le corps du bâtiment; une autre tentait encore d'y pénétrer. Tous les voyageurs frémissent; leur terreur n'est pas differente de celle d'une ville dont on bat les murailles au dehors, tandis qu'une troupe d'assiégeants est entrée déjà. L'art manque, le courage s'affaiblit; chaque vague qui s'élève, s'avance et se brise, semble offrir la mort aux matelots effrayés. Celui-ci ne peut retenir ses larmes, celui-là reste dans un anéantissement stupide. L'un appelle heureux ceux qui ne sont plus; l'autre invoque les Dieux, et levant ses mains tremblantes, il demande des secours au Ciel qu'il ne voit pas. Plusieurs gémissent au souvenir de leurs pères et de leurs frères; quelques-uns regrettent les gages de leur hymen, et chacun enfin tout ce qu'il vient d'abandonner.

La seule Halcyone est l'objet des regrets de Céyx; il n'a que ce nom à la bouche, et quoiqu'il désire de la voir encore, il se réjouit de son absence. Il voudrait découvrir les bords de sa patrie, et porter ses derniers regards sur sa maison; mais de quel côté sont sa maison et sa patrie? L'agitation affreuse de la mer ne permet pas de rien distinguer; des nuages, épaississant les ombres, cachent le ciel de toutes parts, et redoublent l'obscurité de la nuit.

Le mât se rompt sous l'effort d'un tourbillon de vent; une vague furieuse brise le gou-

vernail; fière de ces dépouilles, elle s'élève et semble regarder en vainqueur les flots qui roulent autour d'elle; elle se précipite, et tombe sur le navire avec la même force et le même bruit que le mont Athos ou le Pinde, si déracinés dans leurs fondements, ils s'écroulaient au milieu des vastes mers. Elle l'engloutit dans les abîmes les plus profonds, et l'accable également de sa chute et de son poids.

La plupart des matelots perdus dans ces gouffres, ne reviennent plus à la lumière, et terminent leurs destins. Les autres s'attachent aux débris du vaisseau; Céyx en tient un de cette main même dont il portait auparavant le sceptre. Il invoque son père et son beau-pere; soins inutiles, hélas! il appelle encore plus souvent son épouse, il ne s'occupe que d'elle; il se la représente, il souhaite que les flots poussent son corps auprès d'elle, et qu'il soit enseveli par des mains si chères. Pendant qu'il nage, il prononce le nom d'Halcyone, toutes les fois que l'agitation de la mer lui permet d'élever la tête au-dessus des eaux; il le murmure même sous les flots. Dans ce moment, une nue épaisse, chargée de pluie et courbée en arc, crève sur sa tête et l'engloutit.

Lucifer, affligé, fut obscur et sombre pendant toute cette nuit; on n'eût pu le reconnaître; et comme il n'avait pas la liberté de quitter le ciel il se couvrit de nuages.

XV. Halcyone adresse d'inutiles vœux à Junon pour son époux. Palais du Sommeil et des Songes.

Cependant la fille d'Eole, ignorant son malheur, compte les nuits; elle hâte le travail des habits que doit porter Céyx, et des robes dont elle se parera lorsqu'il sera revenu. Elle

se flatte d'un retour impossible. Elle porte des offrandes et de l'encens à tous les Dieux; elle fréquente surtout les temples de Junon; elle allait chaque jour à ses autels prier pour un époux qui n'était plus. Elle ne demandait que sa conservation, son arrivée prochaine, et qu'il ne lui préférât personne. C'était de tous ses vœux le seul qui pût être exaucé.

La Déesse ne permet pas qu'on l'invoque plus longtemps pour un mort; elle veut écarter de ses autels une main qui les profane. « Iris, dit-elle, fidèle messagère de mes volontés, cours rapidement au Palais du Sommeil, ordonne-lui d'envoyer les Songes auprès d'Halcyone; qu'ils lui représentent la mort de Céyx, et ses véritables aventures. »

Elle dit. Iris prend sa robe de mille couleurs, et traçant un cercle brillant dans le Ciel, vole selon ses ordres au rocher où le Dieu fait sa demeure.

Près du pays des Cimmériens est une montagne qui renferme dans son sein une caverne immense et reculée, où le Sommeil paresseux habite. Les rayons du Soleil levant, ceux qu'il lance au milieu de sa carrière, les derniers qu'il jette en se couchant, ne peuvent y pénétrer; des nues mêlées de brouillards s'exhalent de la terre et la couvrent. Le crépuscule d'un jour douteux s'y fait à peine sentir. Jamais le coq ne s'y réveille pour appeler l'Aurore; jamais les chiens, ni l'oie, plus habile à garder une maison, n'en troublent le silence par leurs cris. Aucune bête féroce, aucun troupeau, ni la voix même de l'homme, ni les branches des arbres agitées par les vents ne s'y font entendre. Le Repos muet y fait son séjour. Il sort seulement du fond du rocher un ruisseau des eaux du fleuve Léthé; mais l'onde qui coule dans ces lieux,

murmurant avec lenteur, excite au sommeil.
Des pavots féconds, des herbes innombrables fleurissent devant la caverne; la Nuit humide en cueille les sucs assoupissants, et les répand dans tout l'univers. On n'y trouve aucunes portes, crainte du bruit qu'elles feraient en tournant sur leurs gonds. Personne n'en garde l'entrée. Au milieu s'élève un lit d'ébène, environné d'un rideau noir, garni de plumes et de duvet, où le Dieu repose ses membres assoupis; les Songes voltigent autour de lui sous mille formes différentes, égaux en nombre aux épis d'une moisson, aux feuilles d'une forêt, et au sable laissé par la mer sur ses bords.

XVI. Iris, envoyée par Junon, ordonne au Sommeil d'apprendre à Halcyone la mort de son époux.

Iris entre, en écartant de la main les songes qui lui faisaient obstacle. L'éclat de sa robe brille dans cette demeure sacrée. Le Dieu ouvrant à peine ses yeux appesantis, se soulevant et retombant sans cesse, laissant aller son menton sur son sein, se réveille enfin et s'appuie un son bras. Il reconnaît Iris, et lui demande le sujet de son arrivée.

« Sommeil, lui répondit-elle, repos de toutes choses, et le plus paisible des Dieux, calme de l'âme dont tu dissipes les inquiétudes, qui consoles les mortels accablés de leurs peines journalières, et répares leurs forces épuisées par les travaux, ordonne aux Songes, qui savent imiter la vérité, d'aller dans la ville de Trachine; qu'ils se présentent aux regards d'Halcyone sous les traits du Roi; qu'ils lui peignent son naufrage; Junon le commande. »

Iris s'éloigne après avoir exécuté l'ordre dont elle était chargée. Elle ne pouvait plus résister à la force de la vapeur; elle s'enfuit

dès qu'elle sent le sommeil se répandre sur elle, et remonte au Ciel par le même arc qu'elle avait tracé en partant.

Le Sommeil, parmi la multitude de ses enfants, choisit l'adroit Morphée qui sait revêtir toutes sortes de figures. Aucun ne peut mieux exécuter les ordres de Junon. Il prend le visage de ceux qu'il veut imiter, le son de leur voix, les expressions qui leur sont propres, et leurs habits même. Celui-ci représente seulement les hommes. Il en est un autre qui devient, à sa volonté, bête féroce, oiseau, serpent. Les Dieux lui donnent le nom d'Icèle, et les mortels celui de Phobétor. Le pouvoir du troisième, qu'on appelle Phantase, est bien différent: il se change en terre, en pierre, en poutre, en tout ce qui n'est point animé. Ce sont ces trois qui se présentent ordinairement, pendant la nuit, aux yeux des Rois ou des grands; les autres ne s'adressent qu'à la multitude. Le Sommeil n'appelle point ces derniers, il charge Morphée d'exécuter les ordres de Junon, apportés par Iris, et laissant tomber aussitôt sa tête appesantie sous ses pavots, il s'étend et s'enfonce dans le duvet.

XVII. Morphée représente en songe à Halcyone la mort de son époux.

Morphée s'envole à travers les ténèbres, sans faire aucun bruit de ses ailes, et dans un court espace de temps, arrive en Thessalie, et dans la ville de Trachine. Il quitte soudain ses plumes, prend la forme de Céyx, et sous cette ressemblance, pâle, glacé, sans vêtements, pareil à un homme expiré, il s'arrête devant le lit de l'infortunée Halcyone. Sa barbe paraît humide, l'onde semble couler de ses cheveux. Se penchant sur son lit,

et versant des larmes, il lui parle ainsi :

« Malheureuse épouse, reconnais-tu Céyx ? la mort a-t-elle changé mes traits ? Regarde, tu me verras ; mais tu ne trouveras plus qu'une ombre à la place de ton époux. Tes vœux, Halcyone, ne m'ont été d'aucun secours. Je ne suis plus ; cesse d'espérer que je te serai rendu. Le nébuleux Auster attaquant mon navire au milieu des mers, l'agitant de son souffle terrible, l'a brisé et l'a précipité sous les flots. Les ondes ont rempli ma bouche, appelant vainement ton nom.

« Ce n'est point un être douteux qui t'annonce ces funestes aventures ; tu ne les apprends point par les récits vagues de la Renommée ; c'est moi-même qui viens après mon naufrage t'instruire de mes destins. Eveille-toi, lève-toi, donne-moi des larmes, revêts des robes de deuil, et ne me laisse pas descendre dans le Tartare sans avoir été pleuré. »

Morphée ajoute à ces mots un son de voix qu'Halcyone doit croire être celui de son époux ; il paraissait répandre des pleurs véritables ; ses mains avaient les gestes de Céyx.

XVIII. Halcyone pleure Céyx.

Halcyone gémit, et quoique endormie encore, elle étend ses bras en pleurant ; elle croit embrasser son époux, elle n'embrasse que de l'air. Elle s'écrie : « Demeure, où fuis-tu ? nous irons ensemble chez les morts. » Troublée par la voix et par l'image de Céyx, elle secoue et repousse le sommeil. D'abord elle regarde de tous côtés, si l'objet qu'elle vient de voir est encore présent ; car ses esclaves, attirées par ses cris, avaient apporté des flambeaux. Elle ne le trouve plus ; elle se frappe le visage, déchire les vêtements légers

qui couvrent son sein et le meurtrit aussi de coups. Elle ne se donne pas la peine de couper ses cheveux, elle les arrache. Sa nourrice lui demande le sujet de son désespoir.

« Il n'y a plus d'Halcyone, répond-elle, il n y en a plus; elle expire en même temps que son cher Céyx. N'entreprenez point de me donner de vaines consolations; il a fait naufrage, il est mort. Je l'ai vu, je l'ai reconnu; je lui ai tendu les bras, il s'éloignait; j'ai voulu le retenir, c'était une ombre, elle s'est évanouie; mais cette ombre était réelle, c'était celle de mon époux.

« Si vous désirez le savoir, il n'avait pas son visage ordinaire; sa beauté ne brillait plus comme autrefois. Malheureuse! je l'ai vu, pâle, nu, les cheveux encore humides. Voilà l'endroit même où l'infortuné s'est arrêté!... » Et elle cherche s'il ne reste point encore quelques-unes de ses traces.

« C'était là ce que redoutait mon âme, et pourquoi je te conjurais de ne pas me quitter. Je voudrais, puisque tu devais périr, que tu m'eusses conduite avec toi. Il m'eût été plus avantageux d'accompagner mon époux. Nous n'aurions point passé quelques instants de notre vie sans être ensemble. La mort même ne nous eût point séparés. Maintenant j'ai péri dans la plus chère partie de moi-même; quoique absente, je suis encore agitée par les flots. La mer sans moi t'a reçu dans ses abîmes; mon imagination me sera plus cruelle que l'onde même, si je m'efforce de soutenir la vie plus longtemps, et si je combats assez pour résister à ma douleur; mais je ne la combattrai point; je ne t'abandonnerai pas, époux infortuné! je t'accompagnerai; et si la mort ne nous réunit pas dans le même tombeau, si mes cendres ne sont pas jointes aux

tiennes, nos noms seront gravés du moins sur la même pierre; ils y seront unis. »

La douleur ne lui permet pas d'en dire davantage; elle se frappe à chaque mot qu'elle prononce, et de profonds gémissements sortent de son cœur effrayé.

XIX. Céyx et Halcyone changés en oiseaux.

Le jour naissait; elle sort du palais, se rend sur le rivage, et court au même endroit d'où elle a vu partir Céyx. Tandis qu'elle se rappelle tout ce qui s'était passé à leur séparation, ses yeux se tournent vers l'Océan; elle aperçoit sur l'onde, dans un grand éloignement, je ne sais quoi qui lui paraît un corps; d'abord elle doute de ce que ce peut être; quand les flots l'eurent approché davantage, quoiqu'il fût encore éloigné, elle est assurée que c'en est un. Ignorant de quel homme, mais touchée de son sort, parce qu'il avait fait naufrage, elle lui donne des larmes; elle ne le connaît cependant pas. « Hélas! s'écrie-t-elle, qui que tu sois, si tu as une épouse, qu'elle est malheureuse! »

Ce corps, porté par les flots, s'approche encore; plus elle le voit, et moins elle est maîtresse d'elle-même. Il est arrivé déjà près du rivage, elle peut le reconnaître, elle le regarde, c'était son époux. « C'est lui, s'écrie-t-elle, déchirant en même temps sa robe, arrachant ses cheveux, lui tendant les bras. C'est ainsi, cher époux, c'est ainsi que tu reviens à moi? »

Près de la mer était une digue, travaillée par la main des hommes, qui brise le premier courroux des flots, et sur laquelle vient mourir leur fureur. Halcyone y monte, il serait étonnant qu'elle en eût eu la force; mais elle volait, et frappait l'air léger des plumes qui venaient de naître sur son corps. Son aile

rasait la surface des eaux; sa bouche avait pris la forme d'un bec, et rendait des sons tristes et plaintifs. Bientôt elle court à son époux, muet et sans vie; elle le touche, embrasse de ses ailes ces membres chéris, et ne leur donne pas en vain des baisers. Le peuple, témoin de ce spectacle, doute si Céyx les a sentis, ou si c'est le mouvement des ondes qui a soulevé sa tête. Il les avait sentis réellement. Les Dieux, touchés de leurs malheurs, les changerent tous deux en oiseaux. Leur amour, supérieur au sort, existe toujours; leur changement n'a point rompu leur union. Halcyone, durant l'hiver, couve pendant sept jours ses petits dans un nid suspendu sur les eaux. Pendant tout ce temps, la mer est tranquille; les voyageurs naviguent en sureté; Eole enchaîne les Vents, leur défend de sortir, et laisse les mers libres à ses petits-enfants.

XX. Esaque changé en plongeon.

Un vieillard les voyant voler sur les flots, applaudit à des amours conservées jusqu'à ce temps. Quelqu'un qui se trouvait auprès de lui, ou ce vieillard lui-même, dit au peuple, en lui montrant un plongeon au long cou: « Cet oiseau que vous voyez enfoncer sa tête dans l'onde, et se soutenir sur ses pieds élevés, sort aussi du sang des Rois. Si vous voulez connaître l'ordre et le nombre de ses aïeux; Ilus, Assaracus, Ganimède qu'enleva Jupiter, le vieux Laomédon, Priam qui fut destiné à voir la fin du royaume de Troye, sont ceux dont il descend. Il fut frère d'Hector, et peut-être, s'il n'avait pas été métamorphosé dans sa jeunesse, son nom aurait-il égalé celui de ce héros, quoiqu'il fût né d'Hécube, fille de Dymas, et que l'autre eût

été enfanté furtivement dans les forêts touffues du mont Ida par la Nymphe champêtre Alexithoé, fille du Fleuve Granique.

Il s'appelait Esaque, il haïssait le séjour des villes. Fuyant l'éclat de la Cour, et sans ambition, il habitait les montagnes solitaires et les campagnes; il ne paraissait que rarement dans le Palais de son père.

Il aperçut un jour Hespérie, fille du Fleuve Cébrène, séchant au soleil sur les bords de son père, ses cheveux épars sur ses épaules. La Nymphe s'enfuit aussitôt qu'elle se voit aperçue, telle qu'une biche effrayée qui s'éloigne devant le loup, ou comme le canard devant l'oiseau de proie, laissant le lac bien loin derrière lui.

Le héros Troyen la poursuit; il la presse, amour le rend rapide, et la crainte rend la Nymphe plus légère. Un serpent, caché sous le gazon, porte une dent aiguë sur le pied de la malheureuse Hespérie, et laisse son poison dans la blessure. Elle cesse aussitôt sa course, et meurt en même temps.

Esaque au désespoir, l'appelle, l'embrasse, se repent et s'afflige de l'avoir suivie: « Mais, disait-il, je ne prévoyais pas ce malheur, je ne souhaitais pas de vaincre à ce prix. Je t'ai perdue, je dois périr avec toi. Auteur de la blessure que t'a faite le serpent, je ne te donnerai pas d'autre consolation de ton trépas, que le mien. »

Il dit, et s'élance du haut d'un rocher élevé sur les ondes. Thétis compatissante le reçoit dans sa chute; elle le couvre de plumes pendant qu'il nage, et l'empêche ainsi de mourir, comme il le désire. Esaque, indigné, frémit d'être obligé de vivre malgré lui et des obstacles qui retiennent son âme, impatiente de quitter sa demeure. Il vole, après avoir

pris ses ailes nouvelles, et s'élance de nouveau dans les flots. La plume prévient tous les dangers. Furieux, il se plonge au fond des eaux, et cherche sans cesse le chemin de la mort. L'amour a causé sa maigreur; ses cuisses sont longues et décharnées; sa tête s'allonge et s'élève sur un cou éloigné du reste de son corps; il aime les ondes; il a tiré son nom de l'habitude qu'il a de s'y plonger

LIVRE DOUZIÈME

ARGUMENT. — Le serpent qui, en dévorant des oiseaux, annonce la durée de la guerre de Troye, est changé en pierre. Une biche immolée à la place d'Iphigénie La Renommée annonce la guerre de Troye à l'Univers. Demeure de cette Déesse. Cycnus, vaincu par Achille, changé en un oiseau qui porte son nom; Cénée et Périclymène également métamorphosés en oiseaux. Nestor raconte le combat des Lapithes contre les Centaures.

I. Les Grecs conspirent la ruine de Troie. Dragon changé en rocher.

Priam pleurait la mort de son fils Esaque, qu'il ignorait vivre encore sous la forme d'un oiseau. Hector et ses autres frères lui dressaient un tombeau, sur lequel ils n'avaient pu que graver son nom. Paris seul ne fut point présent à ces tristes devoirs; il amena quelque temps après dans sa patrie l'épouse qu'il avait enlevée, et une longue guerre.

Mille vaisseaux partis de toutes les villes de la Grèce le suivaient, et la vengeance n'eût point été différée, si les vents contraires n'avaient pas rendu la mer impraticable.

La flotte, prête à mettre à la voile, était retenue dans les ports de l'Aulide. Les Grecs se préparaient à sacrifier à Jupiter, selon les usages de leur pays; l'autel antique brillait à peine des feux qu'ils avaient allumés, lorsqu'ils virent un Dragon ramper à replis tortueux sur la terre, et s'élancer sur un platane voisin du lieu du sacrifice. Au sommet de l'arbre était un nid de huit oiseaux. Le monstre les dévora avec leur mère, qui cherchait son malheur, en voltigeant autour d'eux.

Tous furent effrayés de ce prodige; mais le fils de Thestor, Calchas, qui lit dans l'avenir, s'écrie aussitôt : « Nous triompherons, ô Grecs! réjouissez-vous; Troie doit tomber; mais notre conquete sera lente. Les neuf oiseaux annoncent une guerre de neuf ans. » Il dit, et le Dragon, encore attaché aux branches vertes de l'arbre qu'il embrassait, devint une pierre, qui conserva la figure d'un serpent.

II. Diane met une biche à la place d'Iphigénie qu'on allait lui sacrifier.

Cependant la mer, agitée par des vents contraires, est toujours innavigable; elle empêche le départ des vaisseaux, et retarde les combats. Plusieurs pensent déjà que Neptune veut favoriser Troie, parce qu'il en a bâti les murailles. Ce n'est point le sentiment de Calchas; il sait, et ne le cache point, que le courroux d'une Déesse vierge ne peut être apaisé que par le sang d'une jeune fille.

Après que la cause publique et le Monarque eurent triomphé de la tendresse paternelle, dans le cœur d'Agamemnon, Iphigénie, prête à donner sa vie, parut aux pieds des autels, au milieu des sacrificateurs fondant en larmes. La Déesse fut attendrie, elle répandit un nuage épais sur tous les yeux; et l'on raconte que parmi le trouble, l'embarras du sacrifice, le bruit des voix de ceux qui priaient, elle enleva la Princesse, et mit une biche à sa place.

III. La Renommée annonce à la Terre la guerre de Troie. Demeure de la Renommée.

Ainsi Diane fut apaisée. Son courroux et celui des flots cessèrent en même temps. Les vaisseaux recevant le vent en poupe, et vo-

guant à pleines voiles, arrivèrent après bien des dangers sur les rivages de Troie.

Au milieu de l'univers est un palais qui confine aux trois mondes, au Ciel, à la Terre et aux Mers. On aperçoit de là ce qui se passe dans tous les pays, quelque éloignés qu'ils soient. Les voix même de leurs habitants s'y font entendre. La Renommée l'habite; elle fait son séjour dans le lieu le plus élevé. Des routes innombrables y conduisent, les toits en sont percés de mille et mille ouvertures. Aucune porte ne le ferme jamais: il est ouvert jour et nuit. Les murs en sont d'airain sonore, qui frémit au moindre son, l'étend et le répète. Le Repos est banni de l'intérieur; on n'y connaît point le Silence. Ce ne sont pas cependant de grands cris, c'est le bruit sourd de plusieurs voix légères; il ressemble au frémissement de la mer quand on l'entend dans l'éloignement, ou aux roulements des nuées lorsque Jupiter les presse, et qu'elles rendent les derniers éclats du tonnerre. La Foule en occupe l'entrée. La Populace inconstante va et revient, semant sans cesse des fables mêlées à la vérité. Ce n'est partout qu'un bourdonnement confus de paroles sans suite; les uns les écoutent et vont les répéter à d'autres; la fiction augmente dans leur bouche, et le nouveau conteur ajoute toujours à ce qu'il vient d'apprendre. Là, siégent la Crédulité, l'Erreur imprudente, la fausse Joie, les Craintes, les Terreurs, la Sédition, le Trouble, et ces Bruits mystérieux dont l'auteur se cache.

La Déesse voit de ce lieu le ciel, la terre et les mers, et découvre l'univers entier.

IV Premières actions de la guerre de Troie. Achille et Cycnus combattent.

La Renommée avait publié le départ de la flotte grecque, et de ses vaillants soldats; ils ne parurent point sans être attendus; les Troyens s'opposèrent à leur débarquement, et défendirent leur rivage.

Protésilas, tu fus le premier qui tombas sous la lance d'Hector. Cette action coûta cher aux Grecs, ils apprirent à connaître Hector par la mort d'un si grand capitaine. Les Troyens éprouvèrent aussi ce que pouvaient les bras de leurs ennemis.

Le Promontoire de Sigée était teint de sang; déjà Cycnus, fils de Neptune, avait fait périr un grand nombre de Grecs. Déjà le fier Achille combattait sur son char, et renversait avec sa lance tout ce qui se présentait devant lui. A travers les escadrons, il cherchait Hector ou Cycnus; il trouve ce dernier, le trépas de l'autre était différé jusqu'à la dixième année; il exhorte ses chevaux, les pousse, les dirige vers son ennemi, et secouant ses traits d'un bras nerveux : « Qui que tu sois, dit-il, jeune guerrier, emporte cette consolation au tombeau, tu vas expirer sous les coups d'Achille. » Il se tait, un javelot pesant part aussitôt et suit sa voix; mais, quoiqu'il eût été bien adressé, quoiqu'il eût été lancé sûrement, la pointe ne fit aucune blessure à Cycnus, et s'émoussa contre son sein.

« Fils d'une Déesse, lui cria le héros, car je te connais par la Renommée, pourquoi t'étonner de me voir sans blessure? (Achille s'en étonnait.) Ce casque orné d'aigrettes que tu vois, ce bouclier qui charge mon bras, ne me sont d'aucun secours; je ne

cherche en eux que la parure. C'est par ce motif seul que Mars lui-même a coutume de prendre des armes; lorsque j'en suis dépouillé, je n'en suis pas moins invulnerable; il est beau d'être né, non pas d'une Néréide, mais de celui qui commande à Nérée, à ses filles et à la mer. »

V. Cycnus, étranglé par Achille, est changé en cygne.

Il dit, et pousse contre Achille un trait qui se fixe sur son bouclier; il en perce l'airain et neuf cuirs; le dixieme l'arrête. Le héros indigné le retire, lui répond par un nouveau coup plus fort et plus terrible, et Cycnus reste encore sans blessure. Un troisième, au devant duquel il se présente, n'a pas non plus le pouvoir de le percer.

Achille, à cet aspect, ne devient pas moins furieux que le taureau lâché dans le cirque, et qui se jette avec rage contre la robe de pourpre qu'on lui présente, et qu'il frappe inutilement. Il regarde le bout de sa lance, pour voir si le fer n'en est point tombé : il tenait solidement au bois. « Ma main est donc faible, s'écria-t-il, elle vient d'épuiser sur un seul les forces qu'elle avait auparavant? Certainement elles etaient considérables, lorsque j'ai renversé le premier les murs de Lyrnesse; lorsque j'ai rempli Ténédos et Thèbes de carnage, et que j'ai rougi le Caïque du sang des peuples qui demeuraient sur ses bords. Télèphe a senti deux fois ce que pouvait ma lance. Les Troyens que j'ai massacrés sur ce rivage, sont encore ici, je les vois; mon bras eut de la force, il doit en avoir encore. »

Il dit, et comme s'il eût douté de ses actions passées, il porte sa lance contre Ménète, soldat sorti des peuples de la Lycie; il perce sa cuirasse et son cœur; il le voit tomber et

presser la terre de sa tête mourante. Il tire sa lance de ce corps, et dit ensuite : « Voilà le bras, voici le fer avec lesquels je viens de vaincre ; servons-nous-en contre celui-ci, fasse le ciel que l'effet soit le même. » A ce mot, il se tourne contre Cycnus; le coup ne manque point, il l'atteint à l'épaule gauche ; le fer résonne et retentit, repoussé comme s'il eût frappé contre un mur ou contre un rocher solide. Il voit cependant l'endroit qu'il a touché, marqué de peu de sang; mais Achille s'en réjouit en vain. Il n'avait fait aucune plaie; ce sang était celui de Ménète, dont sa lance était encore rougie.

Furieux, il se précipite de son char, et, l'épée nue à la main, il court à son ennemi, qui paraît tranquille. Il perce sa cuirasse, met son casque en pièces, émousse son fer sur ce corps dur. Alors il ne se possède plus; il jette son bouclier, et du pommeau de son épée frappe Cycnus sur la tete et sur les tempes. Il s'avance à mesure qu'il recule, le poursuit, l'etonne, le trouble, et ne lui laisse aucun relâche. La crainte s'empare de Cycnus; les ténèbres se répandent autour de ses yeux. Pendant qu'il s'éloigne, il rencontre une pierre qui s'oppose à ses pas; il la choque et tombe rudement. Achille ne cesse de le presser; appuyant sur lui son bouclier et ses genoux, il coupe les liens de son casque, l'arrache, le saisit à la gorge, l'étouffe, et l'empêche à la fois de respirer et de vivre. Il se préparait à dépouiller le vaincu, il le voit sortir de ses armes; le Dieu des mers venait de le changer en cet oiseau blanc dont il portait auparavant le nom.

VI. Nestor est prié de raconter le combat des Lapithes et des Centaures.

Ces combats et ces fatigues amenèrent un repos de plusieurs jours. Les deux partis quittèrent les armes. Tandis que la garde des Troyens veillait sur les murs de leur ville, et que celle des Grecs défendait leur camp, Achille, vainqueur de Cycnus, célébrait son triomphe, en rendait grâce à Pallas, et lui immolait une génisse blanche. Lorsqu'il en eut mis les entrailles sur les autels enflammés, et que la fumée du sacrifice accepté par les Dieux eut pénétré dans le ciel, les ministres prirent leurs parts, et le reste servit au festin.

Les capitaines conviés se placent sur leurs lits, ils se nourrissent des chairs rôties de la victime, et dissipent avec le vin leurs inquiétudes et leur soif. Ils ne cherchent dans leurs réjouissances ni le son des lyres, ni celui des flûtes, ni les chansons; mais ils amènent la nuit en parlant. Le courage et la guerre sont le sujet de leurs discours. Ils racontent les actions de leurs ennemis et les leurs; ils rappellent les dangers qu'ils ont affrontés et surmontés; car de quoi parlerait Achille? ou plutôt que dirait-on devant ce héros? Sa dernière victoire sur Cycnus fournit d'abord un champ vaste à leur conversation. Il parut merveilleux à tous que le corps de ce jeune homme fût impénétrable aux blessures et pût émousser le fer; Achille lui-même en était dans l'admiration, ainsi que les autres Grecs, lorsque Nestor leur parla ainsi :

« Cycnus fut le seul de votre siècle qui brava le fer, et qu'aucun coup ne put percer. J'ai vu moi-même autrefois le Thessa-

lien Cénée recevoir mille traits, sans qu'il en parût aucune marque sur son corps. »

Tous ceux qui étaient présents à ce discours, prièrent Nestor de raconter cette histoire; Achille surtout lui dit . « Parle, sage viaillard, la prudence et l'honneur de notre âge, chacun a le même désir de t'entendre. Par quels combats, par quels exploits Cénée te fut-il connu? Par qui fut-il vaincu, s'il a pu l'être par quelqu'un? »

Alors Nestor répondit : « Quoique la vieillesse m'affaiblisse, et que parmi les évenements dont j'ai été temoin dans mes premières années, beaucoup me soient echappes, j'en ai cependant retenu plusieurs. De tout ce que j'ai vu, soit dans la guerre, soit dans la paix, pendant une vie aussi longue que la mienne, car j'ai déjà vécu deux âges, et je commence le troisième, il n'y a rien qui me soit plus present que cette histoire.

« Le fils de l'audacieux Ixion venait d'épouser Hippodamie, il avait invité les Centaures aux festins, et les avait fait asseoir, selon leur rang, autour des tables dressées dans un vallon couvert d'arbres. Les princes de la Thessalie étaient présents, je m'y trouvai moi-même avec les Lapithes. La cour retentissait des cris confus, inspirés par la joie ; on chantait les airs de l'Hymen; les feux fumaient à la porte.

« Hippodamie paraît brillante de sa beauté, entourée d'une troupe de femmes et de filles. Nous félicitons Pirithoüs, nous admirons son bonheur; mais il fut bientôt troublé. Euryté, le plus cruel et le plus farouche des Centaures, échauffé par le vin, animé par la vue de la nouvelle épouse, se livre aux transports que lui inspire une double ivresse.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

(Suite)

LIVRE SEPTIÈME

LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

LIVRE DOUZIÈME

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, r. des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

TRADUCTION DE FONTANELLE

TOME III

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880



MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

LIVRE DOUZIÈME (SUITE)

VII. Le combat commence.

Soudain les tables sont renversées les convives troublés; Euryte saisit avec violence Hippodamie par les cheveux; les autres Centaures enlèvent chacun celle des femmes qui leur plaît le plus, ou qu'ils peuvent enlever. Le désordre présentait l'image d'une ville prise d'assaut. La vallée retentit de cris; nous nous levons tous aussitôt, et Thésée s'écrie le premier : « Quelle est ta fureur, Euryte? Oses-tu, téméraire, outrager devant moi Pirithoüs? Ignores-tu que tu viens de m'offenser en l'insultant? »

Ce héros magnanime ne se contente pas de parler ainsi. Il écarte ceux qui s'opposent à son passage, et arrache la princesse à ces forcenés. Euryte ne répond rien, il ne peut défendre par des discours une pareille action; mais il porte ses bras sur le vengeur de Pirithoüs, et le frappe à la poitrine. Par hasard était auprès d'eux un vase antique et pesant, chargé de figures en relief; le fils d'Égée le saisit et le jette avec force à la tête de son ennemi. Celui-ci, couché sur la terre d'un si grand coup, palpite, en rendant par sa bouche et par sa blessure du sang, du vin et son âme.

Les Centaures, irrités du trépas de leur frère, s'écrient tous d'une commune voix : « Aux armes! aux armes! » Le vin les anime;

les coupes qu'ils lancent leur servent d'abord de traits, ainsi que les plats, les vases, les urnes, employés d'abord au festin, et maintenant au combat.

Le fils d'Ophion, Amycus, ne craignit point de dépouiller l'autel des offrandes dont il était chargé. Il en arrache un chandelier garni de plusieurs torches, et l'élève en l'air comme la hache dont on se sert pour immoler un taureau dans un sacrifice. Il en frappa le front d'un Lapithe, nommé Céladon; le coup lui brisa les os, et le rendit méconnaissable. Les yeux lui sortirent de la tête, son nez s'enfonça sur son visage, se confondit avec sa bouche, dans laquelle il fut se placer. Belate, saisissant le pied d'une table, l'achève et l'étend à terre d'un coup qu'il lui porte entre le menton et la poitrine; il vomit un sang noir, mêlé avec ses dents, et descend chez les morts par ces deux blessures.

Grynee regardant d'un visage terrible l'autel fumant auprès de lui: « Pourquoi, s'écria-t-il, ne me servirais-je point de ces armes? » Aussitôt il le soulève avec tous ses feux, et le jette au milieu des Lapithes; il en atteint deux, Orion et Brotée. La mère du premier était Mycale, cette Magicienne qui, lorsqu'elle le voulait, forçait la Lune à descendre du Ciel. « Tu ne seras pas impuni, cria soudain Exadius à Grynee, pourvu que je trouve des armes. » A ces mots, il prend un bois de cerf, suspendu aux rameaux d'un pin, auquel on l'avait dédié; il en pousse le double branchage dans les yeux du Centaure, et les lui crève. Une partie s'attache sur ce bois, l'autre descend sur sa barbe, et pend avec son sang qui s'est figé.

VIII. Le combat devient plus terrible.

Rhétus, s'armant du plus gros tison allumé sur l'autel, en va frapper Charaxe à la tempe droite; un poil épais la defend en vain; elle se brise; ses cheveux brûlent comme une moisson à laquelle on a mis le feu. Le sang qui sort de sa blessure rend un bruit semblable à celui d'un fer ardent que le Cyclope a ramassé avec ses tenailles recourbées, et jeté dans l'onde, au milieu de laquelle il bouillonne et semble siffler. Il secoue sa tête; il éteint les feux avides qui dévorent ses cheveux hérissés; il élève de la terre et charge sur son épaule un rocher énorme, et tel qu'un chariot le conduirait à peine. Sa pesanteur ne permet pas qu'il le lance sur son ennemi; elle l'accable, il tombe écrasé lui-même avec Comète, qui se trouvait trop près de lui. Rhétus ne peut dissimuler sa joie. « Que la force du reste de tes compagnons, dit-il, les serve également; je ne fais pas d'autres vœux. » Il lui porte en même temps sur la tête son tison à demi-brûlé, et de trois ou quatre coups il lui rompt le crâne, dont les os se mêlent et se confondent avec son cerveau.

Vainqueur, il attaque ensuite Evagre, Dryas et Corythe. Ce dernier expire d'abord; un duvet léger commençait à peine à couvrir ses joues. « Quelle gloire tires-tu de la mort d'un enfant, lui dit Evagre? » Rhétus ne lui permet pas de continuer; il plonge dans sa bouche, ouverte pour parler, ce tison allumé, dont il pousse les flammes jusqu'à son cœur. Il te poursuit aussi, farouche Dryas, le feu roule autour de ta tête; mais il ne s'arrête pas avec le même effet sur toi. Pendant que Rhétus se glorifie de ses succès, tu le perces avec ton épieu dans l'endroit où la tête se

joint à l'épaule; Rhétus soupire, il ne peut ôter le fer de sa blessure, et, baigné de son sang, il est forcé de s'éloigner.

Ornée prend aussi la fuite, de même que Lycabas et Médon qu'on venait de blesser au bras, et Thaumas et Pisénor. Mermère, qui surpassait autrefois tous les autres à la course, allait alors avec lenteur à cause de la blessure qu'il avait reçue. Pholus et Mélanée se retirent ainsi qu'Abas, qui fut un si grand chasseur au sanglier. En vain l'Augure Astyle avait voulu détourner les siens du combat; il aperçoit Nessus s'éloigner et redouter les dangers : « Ne fuis point, lui cria-t-il; ta mort est réservée aux flèches d'Hercule. »

IX. Nestor continue le récit du même combat.

Eurynome, Lycidas, Aréos, Imbrée n'évitèrent pas la mort. Dryas les poursuivant, les atteignit tous dans leur fuite. Et toi, Crénée, tu fus aussi blessé. Quoique tu tournasses le dos pour fuir, tu reçus cependant le fer entre les yeux, dans l'endroit où le nez se joint au front, au moment où tu regardais en arrière.

Parmi ce tumulte, Aphidas était couché sur une peau d'ours étendue par terre. Assoupi par le vin qu'il avait bu, il tenait encore sa bouteille d'une main languissante. Ce fut en vain que tranquille, et ne se servant d'aucunes armes, il ne prenait point de part aux combats. Phorbas l'aperçut, et secouant son javelot : « Vas mêler, lui dit-il, de l'eau du Styx avec ton vin. » Sans tarder davantage, il le lui lance à la gorge. Aphidas resta couché comme il était; il ne sentit point sa mort; il coula de sa plaie un sang noir et du vin qui souillèrent sa peau d'ours.

Je vis Pétrée s'efforcer d'arracher un chêne

chargé de tous ses glands. Tandis qu'il le tient embrassé, qu'il le secoue, qu'il l'attire tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, qu'il l'ébranle, Pirithoüs lui porte sa lance dans le dos, le perce et le cloue à cet arbre. Lycus et Cromin tombèrent encore sous les coups de ce Héros; mais ces deux victoires lui furent moins glorieuses que celles qu'il remporta sur Dictis et sur Helops; celui-ci fut atteint d'un coup de javelot qui lui déchira les deux tempes; entré par l'oreille droite, il sortit par la gauche. L'autre fuyant devant l'intrépide fils d'Ixion, tomba du sommet d'une montagne escarpée dans un précipice. Du poids de son corps, il rompit un orme immense, sur lequel il laissa ses entrailles.

Apharée avance pour le venger; il détache un rocher de la montagne, et se prépare à le lancer; mais Thésée s'oppose à ses efforts; il lui casse le bras avec un bâton de chêne, et dédaigne, ou n'a pas le temps, de donner la mort à l'ennemi qu'il vient de mettre hors de combat. Il saute ensuite sur le dos du Centaure Bianor, accoutumé à ne rien porter que lui-même. Il lui presse les flancs de ses genoux, et lui prenant la tête de la main gauche, il brise ce front menaçant avec un bâton noueux; il renverse avec la même arme Nédymne, Lycotas adroit à lancer le javelot, Hippase dont la barbe épaisse descend sur son sein, Riphée dont la tête s'élève au-dessus des arbres des forêts, et Térée qui faisait son plaisir d'apporter dans sa maison des ours vivants et furieux qu'il prenait sur les montagnes de la Thessalie.

X. Autres événements de ce combat.

Démoléon ne put souffrir plus longtemps les succès de Thésée; ce Centaure tâche d'ar-

racher de la terre un vieux pin d'une grosseur prodigieuse. Ne pouvant le déraciner, il le rompt, et le jette contre ce Héros, qui l'évite en se détournant par l'inspiration de Pallas; il voulait du moins qu'on le crût ainsi. L'arbre ne tomba cependant pas inutilement, car il fracassa la poitrine et l'épaule gauche de Crantor. Ce Crantor, Achille, était Ecuyer de ton pere, qui vainqueur d'Amyntor, Roi des Dolopes, l'avait recu de ce Prince comme un gage de paix et de fidélité. Pélée le voyant étendu sur la terre et déchiré : « Cher Crantor, s'écria-t-il, reçois la victime que je vais envoyer à tes mânes. » A ces mots, d'un bras terrible et guidé par la fureur, il pousse sa lance contre Démoléon; elle lui perce le flanc et s'arrête dans ses os, où elle paraît frémir. Le Centaure en arrache le bois avec peine; mais le fer ne vient point, il reste engagé dans ses poumons.

La douleur même augmente sa rage; il se lève avec effort, s'avance contre son ennemi, le renverse sous ses pieds, et le foule; le casque et le bouclier de Pélée reçoivent ces coups horribles; ses armes défendent le reste de son corps. Il perce avec son épée le double sein du monstre homme et cheval.

Auparavant il avait fait périr Hylas et Phlégréon; à combat égal, il avait défait Hiphinoüs et Clanis; on peut ajouter à ceux-là Dorylas, qui portait sur sa tête un casque de peau de loup, et tenait dans ses mains deux cornes de bœuf qui lui servaient de traits, et qu'il avait teintes du sang des nôtres. Je venais de lui dire, car le courage me donnait des forces : « Regarde combien tes cornes sont faibles en comparaison de notre fer ; » en même temps j'avais poussé mon javelot. Essayant de l'éviter, Dorylas oppose sa main

devant son front, où je le dirigeais; elle y reste clouée. Il pousse un cri. Pelée qui se trouvait plus pres de lui, le voyant chancelant et vaincu, le frappe au ventre de son épée. Le Centaure arrache lui-même ses entrailles, les jette à terre, les foule aux pieds, les déchire, les attache autour de ses cuisses et tombe mort.

Ta beauté, jeune Cyllare, si l'on peut en trouver dans ton espèce, ta beauté ne te sauva point. Sa barbe était naissante, elle avait la couleur de l'or; une chevelure aussi blonde, descendait sur ses épaules; son teint coloré par les grâces annonçait en même temps de la force. Sa tête, ses bras, ses mains, son sein ressemblaient au chef-d'œuvre d'un grand Artiste.

Un javelot, parti de la gauche, vint frapper Cyllare au-dessous du sein. L'auteur du coup n'est point connu. Son cœur fut légèrement atteint, il rendit le dernier soupir aussitôt après qu'on eut arraché le fer. Hylonome se jette sur ce corps mourant, elle pose sa main sur la blessure, et cherche à la fermer; elle joint sa bouche à la sienne et tente de s'opposer à la sortie de son âme. Elle s'écrie, dès qu'elle le voit expiré; mais le bruit empêcha ses discours de parvenir à mes oreilles; elle se couche sur le fer même dont Cyllare vient d'être blessé, et tombe morte en l'embrassant.

XI. Nestor combat lui-même vaillamment contre les Centaures.

Phéocome est encore présent à mes yeux; ce Centaure qui couvrait ses deux corps de six peaux de lions liees ensemble, lance un arbre d'une grosseur énorme, qu'à peine quatre chevaux attelés auraient pu mouvoir; il atteint la tête de Phonolénis; elle se brise,

la cervelle en sort par la bouche, par les narines, par les yeux et par les oreilles, comme le lait qui s'est épaissi dans le panier, ou la liqueur qui s'échappe d'un crible. Tandis qu'il allait le dépouiller de ses armes, ton père était présent, Achille; il me vit, je plongeai mon épée dans le côté du Centaure. Chthonius et Téléboas reçurent la mort de mes mains. Le premier était armé d'une fourche, l'autre d'un javelot dont il me blessa; vous pouvez en voir les marques; la cicatrice ancienne paraît encore. C'est alors qu'on aurait dû m'envoyer au siége de Troie; alors j'aurais pu par mon courage, sinon vaincre le vaillant Hector, retarder du moins ses progrès; mais dans ce temps ce Héros n'existait point, ou n'était qu'un enfant, et maintenant l'âge a diminué mes forces.

Vous parlerai-je de la victoire de Périphas sur le double Pyrète? Vous raconterai-je les actions d'Ampycus, qui perça le visage d'Oeclus avec une lance de coudrier sans pointe de fer? ou celles de Macarée, qui renversa le Lapithe Erigdupe d'un coup de levier? Je me souviens que Nessus enfonça son javelot dans l'aine de Cymèle. Ne croyez pas que le fils d'Ampycus, Mopsus, se soit borné à prédire l'avenir. Il frappa le Centaure Odite, et fixa sa langue à son menton, et son menton à sa gorge. Il ne fit plus que de vains efforts pour parler.

Cénée en avait livré cinq à la mort, Stiphèle, Bromus, Antimaque, Helime, et Pyracme armé d'une hache. Je ne me rappelle pas quelles furent leurs blessures, j'ai retenu seulement leur nombre et leurs noms. Latrée accourut chargé des dépouilles du Macédonien Halèse, qu'il venait de tuer. Sa taille était gigantesque, son âge entre la jeunesse

et la vieillesse, et sa force celle du premier âge. Ses cheveux commençaient à blanchir. Il portait un bouclier, un casque, une lance à la macédonienne. Apres avoir examiné les deux partis, secoué ses armes et tourné quelque temps, il parla en ces termes avec fierté :

« Cénis, c'est toi que je vais frapper, va prendre la quenouille et le fuseau, tords le fil entre tes doigts, et laisse les combats aux hommes. »

Cénée entendant ce discours, lui lança son javelot à l'endroit où son corps cessait d'avoir une forme humaine, et prenait celle d'un cheval. Rendu furieux par la douleur, Latrée frappe de sa javeline le visage nu du jeune Cénée ; on la voit rejaillir comme la grêle qui descend avec impétuosité sur un toit, ou comme une pierre légere qu'on laisse tomber sur un tambour ; le Centaure s'approche, et tâche d'enfoncer son épée dans ses flancs, mais il ne trouve aucun endroit pénétrable. « Tu ne l'éviteras cependant pas, s'écria-t-il ; si la pointe est émoussée, je te frapperai du tranchant. » Il tourne le glaive de côté, saisit Cénée d'une main et le frappe de l'autre ; les coups retentissent comme s'ils eussent donné sur du marbre, et la lame se brise en éclats sur son cou.

XII. Cénée, enseveli sous un amas d'arbres par les Centaures, est changé en oiseau.

Cénée, après avoir ainsi présenté pendant quelque temps au Centaure étonné ses membres invulnérables : « C'est à moi maintenant, lui dit-il, d'essayer de te percer à mon tour ; » et dans l'instant il lui plonge son épée dans le côté jusqu'à la garde. Il agite et tourne le fer dans la plaie pour l'augmenter.

Soudain toute la foule des Centaures, en-

flammés de rage, se tourne contre lui seul; ils lancent leurs traits, le frappent; mais ceux qui le touchent s'émoussent et retombent. Cénée n'est blessé par aucun. Ce nouveau prodige étonne ses ennemis.

« Quelle honte, s'écrie Monychus, nous formons un peuple entier, et nous sommes vaincus par un seul, qui n'est qu'à peine homme! Que dis-je? il l'est par ses actions, et les nôtres nous rendent ce qu'il fut. De quoi nous servent notre taille élevée et notre force prodigieuse? Pourquoi la Nature, la plus puissante des Divinités, nous a-t-elle donné deux formes? Est-ce une Déesse qui fut notre mère? Ne descendons-nous pas d'Ixion, qui fut si puissant qu'il osa porter ses vœux jusqu'à Junon? Un demi-homme va triompher de nous! Faites tomber sur lui les rochers, les arbres, les montagnes; ensevelissez-le tout vivant sous les forêts arrachées, qu'elles l'accablent, et que leur poids fasse sur lui l'effet que ne peuvent produire les blessures. »

Il dit, et soulevant un arbre déraciné par les efforts de l'impétueux Auster, il le jette sur son ennemi. Ce coup servit d'exemple aux autres. Dans peu de temps le mont Othrys fut dépouillé de tous ses chênes; le Pelion manqua d'ombrage. Cénée, enseveli sous cet amas immense, accablé par ce poids, le porte sur ses épaules; mais la masse ayant augmenté sur sa tête, n'ayant plus d'air à respirer, il s'affaiblit, il fait de vains efforts pour se relever; il secoue ces arbres et les agite, comme nous voyons le mont Ida balancer, chanceler et suivre le mouvement de la terre qui tremble. Le dénoûment de cette aventure est encore douteux; les uns disent qu'il est mort étouffé sous le poids de ces forêts. Mopsus n'est point de ce sentiment. Il a vu

sortir de cet amas un oiseau couvert de plumes jaunes qui s'élevait dans les airs. Moi-même j'en vis un de cette espece pour la premiere fois et pour la derniere. Lorsque Mopsus le vit voler légèrement autour de notre troupe, en jetant de grands cris, il lui dit, en le suivant également des yeux et de l'esprit : « Je te salue, ô toi, qui fais la gloire et l'ornement de la nation des Lapithes; Cénée homme autrefois, et maintenant oiseau unique dans son espèce. » Ce prodige est cru sur parole.

La douleur cependant ajoute à notre colère. Nous supportâmes avec peine qu'un seul homme eût été la victime de tant d'ennemis, et nous ne cessâmes de teindre nos glaives de sang et de carnage, que la plupart des Centaures n'eussent reçu la mort, et que les autres ne s'y fussent dérobés par la nuit et par la fuite. »

XIII. Périclymène, changé en aigle, est percé d'un trait par Hercule

Tlépolème avait écouté le récit que venait de faire le roi de Pyle de ce combat entre les Lapithes et les Centaures. Il ne put taire le chagrin qu'il éprouvait, de ce qu'on n'avait point parlé d'Hercule. « Je m'étonne, sage vieillard, dit-il à Nestor, que tu n'aies rien dit des actions immortelles d'Alcide. Mon père m'a dit souvent que lui seul avait vaincu les Centaures. »

Nestor répondit d'un air triste à ce reproche : « Pourquoi me forces-tu de rappeler mes malheurs, de ranimer des chagrins qu'avaient affaiblis les années, et d'avouer ma haine contre ton père, et les outrages qu'il m'a faits ? Il est trop vrai, grands Dieux ! que ses actions sont au-dessus de toute croyance; il en a rempli l'univers, et je voudrais qu'on

pût lui disputer tant de gloire. Nous ne louons ni Deiphobe, ni Polydamas, ni Hector lui-même; car qui peut vanter ses ennemis?

« Ton pere autrefois détruisit les murs de Messène, et saccagea les villes d'Elis et de Pyle qui ne l'avaient pas mérité. Il porta la flamme dans mon palais, et, pour ne point parler des autres qu'il a massacrés, nous étions douze fils de Nélée, jeunesse remarquable; tous tombèrent sous ses coups. J'étais le moins âgé de mes frères, j'échappai seul. Je puis me consoler de la perte des autres, mais la mort de Périclymene m'étonne et m'afflige. Il avait le pouvoir de prendre toutes sortes de formes, et de les quitter à sa volonté; il le tenait des bienfaits de Neptune, qui fut la source du sang de Nélée. Après en avoir pris plusieurs différentes, mais sans succès, il revêtit celle de l'oiseau cher au souverain des Dieux, et qui porte la foudre entre ses serres. Usant des forces de l'aigle, de son bec aigu, de ses serres, il venait de déchirer le visage d'Hercule. Le héros de Tirynthe tourne contre lui cet arc, dont il portait des coups, hélas! trop certains; un trait le suivit dans les airs au delà des nues, et l'atteignit à l'endroit où l'aile se joint au côté. La blessure n'était pas considérable, mais les nerfs qui s'étaient rompus se détendent; ils lui refusent le mouvement et la force nécessaire pour voler. Ses ailes appesanties ne peuvent plus s'étendre sur l'air ni l'embrasser; il tombe sur la flèche qu'il porte, et le poids de son corps la fait pénétrer du côté droit au gauche, vers le gosier.

« O noble souverain de la flotte de Rhodes! penses-tu maintenant que je doive vanter les faits héroïques de ton père? Ce n'est qu'en taisant ses exploits que je puis venger mes

frères, et mon amitié pour toi n'en est pas moins solide. »

XIV. Neptune excite Apollon à la perte d'Achille.

Lorsque Nestor a fini ses récits, on recommence à boire, on quitte enfin la table, et le reste de la nuit est donné au repos.

Cependant le Dieu qui de son trident gouverne et règle les ondes, pleure avec une tendresse paternelle Cycnus son fils, changé en oiseau. Il s'enflamme d'une colère insurmontable contre le vaillant Achille, et la conserve plus qu'il n'était juste et raisonnable. La guerre avait déjà duré presque deux lustres, quand il parla de la sorte au fils de Latone, Apollon :

« O le plus cher des enfants de mon frère, avec qui j'ai bâti ces murs, attaqués par tant d'ennemis, ne gémis-tu point de voir ces tours prêtes à tomber, ou ne plains-tu pas ces milliers de héros expirés en les défendant? et pour ne pas les rappeler tous, Hector n'est plus qu'une ombre; nous avons vu son corps privé de vie, traîné honteusement autour de ces remparts. Cependant l'impitoyable Achille, plus cruel que la guerre même, ce guerrier féroce, qui hâte la destruction de notre ouvrage, respire encore. Je voudrais qu'il tombât sous mes coups, qu'il sentît ce que je puis avec mon trident. Mais puisqu'il nous est défendu d'attaquer ouvertement notre ennemi, frappe-le d'un trait caché qu'il n'aura point prévu. »

XV. Pâris, sous la conduite d'Apollon, donne la mort à Achille; éloge de ce Héros; ses armes font naître une dispute entre Ulysse et Ajax.

Il se tait, et le Dieu de Délos, cédant aux désirs de Neptune et aux siens, se transporte

enveloppé d'une nue, au milieu des escadrons troyens; il regarde Pâris environne de mourants, et lancant ses traits sur des soldats obscurs. Le Dieu se fait connaître.

« Pourquoi, dit-il a ce Prince, perdre tes flèches dans un sang vulgaire? S'il te reste quelque tendresse pour les tiens, tourne-les contre Achille, et venge tes frères que sa main égorgea. »

Il dit, et lui montrant le fils de Pélée renversant et foulant les Troyens, il tourne l'arc de Pâris contre lui; d'une main sûre il dirige la flèche mortelle; il en arriva ce qui seul pouvait réjouir le vieux Priam après la perte d'Hector.

Ainsi, fier Achille, vainqueur de tant de guerriers, tu péris sous les coups du timide ravisseur de l'épouse d'un Grec! Si ton sort était de mourir sous ceux d'un mortel efféminé, n'aurais-tu pas mieux aimé tomber sous la hache d'une Amazone?

La terreur des Phrygiens, l'honneur et l'appui du nom grec, celui qui fut invincible à la guerre était déjà sur le bûcher. Le même Dieu (Vulcain) qui l'avait armé le consuma, Il n'est déjà plus que de la cendre; et tout ce qui reste du grand Achille est un peu de poussière qui peut à peine remplir une petite urne; mais il vit toujours; sa gloire remplit le monde entier, c'est l'espace qui convient à ce Héros. Fils de Pélée, elle égale la grandeur de ton courage, et elle n'est pas descendue dans le Tartare.

Ce qui vous fera mieux connaître Achille, c'est que son bouclier excite une querelle; les armes se disputent par les armes. Ce ne fut ni Diomède, fils de Tydée, ni le fils d'Oïlée, Ajax, ni Ménélas, le second des enfants d'Atrée, ni même Agamemnon, son aîné, supérieur

par la puissance et par l'âge, ni les autres capitaines qui osèrent les demander. Les seuls fils de Télamon et de Laërte, Ajax et Ulysse, eurent l'espérance d'obtenir cet honneur.

Le petit-fils de Tantale ne voulut point se charger de ce jugement, qui pouvait exciter la haine et l'envie. Il ordonne aux capitaines grecs de s'asseoir au milieu du camp, et leur remet la décision de cette affaire.

LIVRE TREIZIÈME

ARGUMENT. — Ajax et Ulysse se disputent les armes d'Achille. Ajax changé en fleur. Ruine de Troie. Polyxène immolée sur le tombeau d'Achille. Hécube métamorphosée en chienne; les filles d'Anius, en colombes; les oiseaux Memnonides nés du bûcher de Memnon. Voyage d'Enée en Italie, pendant lequel on décrit différentes métamorphoses. Acis changé en fleuve, en fuyant Polyphème; Glaucus devient un Dieu marin; Scylla métamorphosée en écueil.

I. Ajax et Ulysse se disputent les armes d'Achille. Discours d'Ajax.

Les capitaines prennent place; la foule se range autour d'eux. Ajax s'avance, armé d'un bouclier de sept cuirs; impatient et fougueux, il regarde d'un œil farouche le rivage et la flotte, et levant les bras, il s'écrie:

« Grands Dieux! nous disputons à la vue de nos vaisseaux; Ulysse ose entrer en concurrence avec moi! lui qui n'a pas hésité de fuir devant Hector, apportant la flamme et les feux, tandis que seul je les ai soutenus et écartés de la flotte. Il trouve plus de sûreté sans doute à combattre par la parole que par les armes; il m'est aussi difficile de bien parler, qu'à lui de bien agir; autant j'ai d'avantages sur lui dans les combats par ma valeur, autant il en a sur moi par son éloquence.

« Je ne crois pas cependant, ô Grecs! qu'il soit nécessaire de vous rappeler mes actions, vous les avez vues; qu'Ulysse nous raconte les siennes: elles n'ont jamais eu de témoins que la nuit. Je demande des récompenses immortelles, je l'avoue, mais mon rival en

diminue l'honneur; et quelque précieuses qu'elles soient, Ajax ne doit pas être bien vain d'avoir obtenu ce qu'Ulysse ose espérer. Il a déjà remporté le prix de cette dispute, puisqu'il peut, après sa défaite, se vanter d'avoir été mon concurrent.

« Si l'on pouvait douter de ma valeur, né de Télamon, je serais toujours grand par la noblesse de mon origine. Mon pere saccagea les murs de Troie à la suite d'Hercule; il accompagna les Argonautes à Colchos; il reçut le jour d'Eaque, qui rend la justice dans les enfers, où le fils d'Eole, Sysiphe, roule un énorme rocher. Le souverain des Dieux reconnaît Eaque, et l'avoue pour son sang; ainsi je descends de Jupiter au troisième degré; mais que cette suite de grandeurs soit inutile à ma cause, si elles ne me sont pas communes avec Achille. Nos pères étaient frères; c'est à ce titre que je demande ses dépouilles. Que peut avoir de commun avec ce héros un descendant de Sysiphe, et qui lui ressemble pour la fourberie et le vol? Pourquoi mêler des noms étrangers à ceux des Eacides?

II. Seconde partie du discours d'Ajax.

« Me refusera-t-on ce bouclier, parce que je suis venu le premier à cette guerre et sans y être forcé? Celui qui se présenta le dernier en sera-t-il jugé le plus digne? lui qui, feignant d'être insensé, retarda les secours qu'il nous devait jusqu'à ce que le fils de Nauplius, Palamède, plus adroit, mais moins utilement pour ses intérêts, découvrit la ruse de ce cœur lâche, et le conduisit aux combats qu'il évitait. Celui qui ne voulait pas prendre les armes obtiendra-t-il les plus glorieuses? et moi qui me suis offert aux

premiers périls, je serai déshonoré, privé de la succession du fils de Pélée! Plût aux Dieux que la démence qu'il affectait eût été réelle, ou du moins qu'on l'eût crue véritable, et qu'il ne fût jamais venu devant les remparts phrygiens pour conseiller le crime! Infortuné fils de Péan, nous ne serions point coupables de t'avoir abandonné dans l'île de Lemnos, où, comme on le raconte, caché dans des antres et des forêts, exhalant de ton sein des gémissements qui toucheraient les rochers mêmes, tu demandes au ciel que le fils de Laërte reçoive le châtiment qu'il merite! S'il existe des Dieux, tes prières seront exaucées. Maintenant, hélas! ce héros, qui fut un des chefs conjurés avec nous pour la même guerre, héritier des flèches d'Hercule, accablé de faim et de maladie, se nourrit d'oiseaux, se couvre de leurs plumes, et tourne contre eux la pointe de ses traits, à qui les destins réservent la chûte de Troie. Il respire cependant, parce qu'il n'a point accompagné le coupable Ulysse.

« Palamede eût aimé mieux être abandonné de la sorte; il vivrait, ou sa mort n'eût pas été l'ouvrage d'un forfait. Ne pouvant oublier que ce héros l'avait convaincu d'avoir feint de la démence, Ulysse l'accusa de trahir la Grèce; il prouva le crime qu'il lui supposait, et montra l'or qu'il avait enfoui lui-même dans la tente de cet infortuné. »

III. Troisième partie du discours d'Ajax.

« C'est ainsi qu'il diminue nos forces par l'exil ou par la mort; ainsi combat Ulysse; c'est ainsi qu'il se rend redoutable.

« Qu'il soit, si l'on veut, plus eloquent que Nestor, il ne peut empêcher que je ne le trouve criminel d'avoir abandonné ce vieil-

lard, lorsqu'affaibli par l'âge, montant un cheval qu'une blessure retardait, le roi de Pyle implora son secours en vain, et fut trahi par son compagnon. Je n'ai point imaginé ces lâchetes dont je l'accuse; le fils de Tydée les connaît, lui qui, l'appelant plusieurs fois, reprocha cette fuite à son timide ami.

« La justice des Dieux veille toujours sur les mortels; il eut bientôt besoin des secours qu'il avait refusés. Il devait être abandonné; c'eût été l'imiter; il avait lui-même imposé cette loi. Il appelle ses compagnons; j'accours, je le vois tremblant, pâlissant d'effroi, redoutant une mort prochaine; j'oppose aux coups l'épaisseur de mon bouclier, je l'en couvre, je conserve cette âme lâche, et c'est de toutes mes actions celle dont la gloire est la moindre.

« Si tu persistes dans tes prétentions, retournons dans le même lieu, que l'ennemi s'y trouve aussi; viens-y paraître avec tes blessures et ta crainte ordinaire, cache-toi derrière mon bouclier, et là, dispute ensuite avec moi.

« Quand je l'eus délivré, ses blessures, qui ne lui laissaient pas assez de forces pour se défendre, ne l'arrêtent point, il en trouve pour fuir.

« Hector arrive; il conduit avec lui les Dieux au combat; partout où il se montre, tu ne trembles pas seul, Ulysse, mais les plus courageux montrent de l'effroi, tant ce héros inspire de terreur. Du coup d'une pierre pesante je le renverse, au milieu de ses succès et du carnage. Seul j'acceptai le combat, lorsqu'il défia les plus vaillants des Grecs. Vous fîtes tous des vœux pour que le sort tombât sur moi; ils furent remplis. Et

si vous demandez quelle fut la suite de ce défi, je n'ai point été vaincu. »

IV. Reste du discours d'Ajax.

« Bientôt les Troyens apportent le fer et la flamme sur nos vaisseaux; où étais-tu alors éloquent Ulysse? C'est moi qui, leur faisant un rempart de mon corps, conservai votre flotte et l'espoir de votre retour. Donnez-moi ces armes pour tant de vaisseaux que j'ai sauvés; s'il m'est permis de dire la vérité, cette demande a plus leur honneur pour objet que le mien; notre gloire est unie. Elles ont besoin d'Ajax pour les porter, Ajax n'a pas besoin d'elles.

« Que le roi d'Ithaque compare à mes actions la défaite de Rhésus, celle du lâche Dolon, l'enlèvement du Palladium et d'Hélénus; il n'a rien fait pendant le jour et dans l'absence de Diomède. Si vous voulez donner ces armes pour récompenser de si faibles exploits, divisez-les : Diomède doit en avoir la meilleure part; mais pour quelle raison en honorer Ulysse? Faible, il n'a jamais agi qu'en secret. Il ne fait que tromper par ses artifices un ennemi qui n'est pas sur ses gardes. L'éclat de ce casque brillant d'or peut trahir ses ruses, et le découvrir quand il se cache. Sa tête en soutiendra-t-elle le poids? La lance pesante d'Achille chargerait trop ses bras peu faits pour la guerre. Son bouclier, où l'ouvrier a gravé le tableau du monde entier, conviendrait-il à cette main timide, qui n'est faite que pour le larcin?

« Insensé! pourquoi demandes-tu des ornements qui t'accableront? Si l'erreur des Grecs te les accorde, ils serviront moins à te rendre redoutable à l'ennemi, qu'à l'exciter à t'en dépouiller. Et la fuite par laquelle seule

tu peux surpasser tous les autres, ô le plus lâche des mortels! te deviendra plus difficile quand tu seras chargé du poids de ces armes. Ajoute à tant de raisons que ton bouclier, qui souffrit peu de combats, est encore tout entier, et que le mien, qui reçut tant de traits et qui para tant de blessures, demande à être remplacé.

« Enfin qu'est-il besoin de tant de paroles? qu'on nous regarde agir; qu'on jette ces armes au milieu d'une foule d'ennemis; ordonnez-nous ensuite de les aller chercher, et honorez-en celui qui les rapportera. »

Le fils de Télamon avait ainsi parlé. Les applaudissements du peuple avaient accompagné ses derniers mots, lorsque le fils de Laërte se lève, apres avoir tenu pendant quelques moments ses yeux fixés sur la terre, il les porte sur les chefs impatients de l'entendre, et prononce ce discours, animé par l'éloquence et par les grâces.

V. Discours d'Ulysse.

« O Grecs! s'écria-t-il, si vos vœux et les miens avaient été remplis, l'héritier de ces armes ne serait pas incertain, et n'aurait point excité cette grande querelle; tu les posséderais, Achille, et nous te posséderions encore. Puisque les destins cruels m'ont refusé cette consolation ainsi qu'à vous, continua-t-il, en portant la main à ses yeux comme pour essuyer ses larmes, qui doit succéder au grand Achille, si ce n'est celui qui l'a conduit dans votre camp; à moins que la stupidité de mon rival, et dont il se vante, ne lui soit utile, et que mes talents ne me nuisent après avoir été si souvent avantageux? Personne ne doit m'envier cette éloquence que j'ai tant de fois employée pour

vous, et dont je me sers aujourd'hui pour moi. Chacun peut faire usage des richesses qui lui sont propres; car je regarde à peine comme à nous notre naissance, nos aïeux, et tout ce que nous ne tenons pas de nous-mêmes; mais puisqu'Ajax se glorifie de descendre de Jupiter, ce maître des Dieux est aussi la source de mon sang, et je n'en suis éloigné que d'autant de degrés. Laërte eut pour père Arcésie, qui fut le fils de Jupiter. On ne trouve dans ma famille aucun coupable, aucun banni. Mercure, qui donna le jour à ma mère, ajoute encore à ma noblesse; c'est d'un Dieu que je tire mon origine des deux côtés.

Ce n'est point parce que ma naissance est plus illustre par ma mère, ni parce que mon père ne s'est point rendu coupable du meurtre de son frère, que je demande ces armes. Prononcez sur notre mérite particulier; que ce n'en soit pas un pour Ajax de ce que Télamon fut le frère de Pelée, ni l'ordre de leurs alliances; mais que l'honneur d'obtenir ces dépouilles soit le prix de la valeur. Si c'est dans les proches qu'on doit en trouver l'héritier, Pélée fut le père d'Achille; Pyrrhus doit le jour à celui-ci; quel droit a donc Ajax? Il faut les porter dans Scyros ou dans Phthie. Teucer n'est pas moins parent d'Achille; les demande-t-il cependant? Espère-t-il les obtenir à ce titre?

VI. Ulysse rappelle ses belles actions.

Il s'agit donc de disputer ces armes par les actions; à peine pourrai-je rapporter toutes les miennes dans ce discours; je les rappellerai cependant selon l'ordre des temps.

Thétis, mère d'Achille, ayant prévu la mort de ce héros, en avait caché le sexe. Les vê-

tements de fille qui le déguisaient avaient trompé tout le monde, et particulièrement Ajax. C'est moi qui, parmi des parures de femmes, mêlai des armes propres à réveiller le courage d'un homme. Le héros n'avait point encore quitté ses habits, il tenait dans ses mains le bouclier et l'épée. « Fils d'une Déesse, lui dis-je, la chute de Troie est réservée à ton bras; pourquoi balances-tu?, Marche, viens détruire ces murs. » Je le pris alors par la main, et je conduisis son courage à de grandes actions. Ses hauts faits sont donc les miens; j'ai dompté Télèphe au combat de la lance, et je lui ai accordé la vie quand vaincu il l'a demandée; c'est donc par moi que Thèbes est tombée. Vous pouvez croire que c'est à moi qu'on doit la chute de Lesbos, de Ténédos, de Chyrse, de Cylla, des villes d'Apollon et de Scyros; j'ai renversé les murs de Lyrnesse, et, pour ne pas parler du reste, c'est moi qui vous ai livré celui qui pouvait vaincre Hector. C'est donc par moi que ce guerrier redoutable n'est plus. Je demande les armes par lesquelles j'ai découvert Achille; je les lui donnai pendant sa vie, je les redemande après sa mort.

« Quand l'outrage d'un seul fut senti pa. tous les Grecs, quand mille vaisseaux arrêtés dans les ports de l'Aulide attendaient les vents qui ne soufflaient pas, ou qui leur étaient contraires, quand l'oracle impitoyable ordonnait au grand Agamemnon d'immoler sa fille innocente à Diane, quand ce prince, balançant entre les sentiments de la nature et les devoirs d'un Roi, refusait ce sacrifice, irritait les Dieux mêmes, c'est moi qui par mes discours forçai la tendresse paternelle à faire place au bien public. Maintenant je l'avoue, qu'Agamemnon oublie cet aveu, j'en-

trepris une cause difficile devant un juge déja séduit par l'amour paternel. La gloire des peuples, de son frere et du sceptre qui lui fut confié, parvint à le toucher; il allait la payer du prix même de son sang.

« On m'envoie auprès de Clytemnestre; il ne fallait pas exhorter ni persuader une mère, il fallait la tromper. Si le fier Ajax y fût allé lui-même, vos vaisseaux n'auraient pas encore obtenu les vents.

« Orateur audacieux député dans Ilion, j'entre, et je vois la cour superbe de Troie; elle renfermait alors beaucoup de Guerriers. Je plaidai sans effroi la cause dont la Grèce entière m'avait chargé. J'accuse Pâris, je redemande Hélène, j'attendris Priam, je touche Anténor; mais Pâris et ses frères, et ceux qui seconderent son rapt, retinrent à peine leurs bras cruels. Tu le sais, Ménélas; et ce premier jour éclaira mon danger et le tien.

VII. Ulysse continue le récit de ses belles actions.

« Il serait trop long de vous répéter tout ce qu'ont fait d'utile mon bras et mes conseils pendant la duree de cette guerre. Après les premières attaques, les ennemis se tinrent longtemps à couvert derrière leurs murailles. Il ne fut pas possible de les attirer en campagne ouverte jusqu'à la dixième année. Que faisais-tu cependant, toi qui ne connais que les combats? Quels étaient les services que tu rendais? Si tu cherches les miens, je dressais des piéges à l'ennemi, j'entourais notre camp de fossés, je consolais nos compagnons, je les aidais à supporter tranquillement les ennuis d'un long siége, je leur apprenais comment nous devions nous nourrir et nous armer, j'allais partout enfin où le besoin m'appelait.

« Dans ce temps le Roi, trompé par un songe qu'il regarde comme un avis de Jupiter, ordonne de cesser la guerre commencée. Il avait des raisons pour justifier un pareil ordre. Ajax n'y consent-il pas? Demande-t-il qu'on ne quitte Pergame qu'après l'avoir détruit? Fait-il même la seule chose qu'il faut faire? Combat-il? Pourquoi n'arrêta-t-il pas ceux qui voulaient partir? Pourquoi ne prit-il point les armes, et ne donna-t-il pas l'exemple à la foule des soldats? Eût-ce été trop peu pour un homme qui ne parle que de ses grandes actions? Lui-même, il prit la fuite! Je te vis, Ajax, et j'en eus honte, je te vis tourner le dos aux Troyens, et préparer tes vaisseaux au départ.

« Compagnons, m'écriai-je aussitôt, que faites-vous? quelle erreur vous égare et vous fait abandonner Troie? Qu'allez-vous emporter dans votre patrie, après dix ans? de l'opprobre! C'est par ces mots et par d'autres, que rendu éloquent par la douleur, je ramenai ceux de la flotte qui fuyaient.

« Agamemnon assemble nos chefs effrayés; Ajax même n'ose élever sa voix dans le conseil; Thersite seul a l'audace d'insulter le fils d'Atrée par des paroles téméraires; c'est moi qui l'en punis. Je me lève ensuite, j'excite nos compagnons contre les ennemis, je les échauffe par mes discours, je rappelle leur courage anéanti. Depuis ce temps, tout ce qu'Ajax a paru faire avec plus de vaillance, est mon ouvrage, puisque je l'ai retenu dans le moment qu'il s'éloignait. Enfin, quel est celui des Grecs qui te loue et te désire? Diomède partage avec moi la gloire de ses exploits; il m'approuve, il me recherche, il n'a de confiance qu'en Ulysse, qu'il prend toujours pour son compagnon. C'est beaucoup

que d'être choisi seul par Diomède parmi tant de guerriers.

« Le sort ne me contraignait point de marcher, lorsqu'affrontant les dangers réunis de la nuit et de l'ennemi, j'immolai Dolon envoyé par les Troyens, qui, comme nous allions les épier, tentaient aussi la même entreprise de leur côté. Je ne lui donnai pas la mort avant de l'avoir forcé à me réveler tous ses secrets. J'appris ce que préparait la perfide Troie. J'étais instruit, il ne me restait plus rien a savoir, je pouvais revenir avec gloire. Ce n'est point assez pour moi, je marche aux tentes de Rhésus, je le frappe ainsi que ses soldats dans son camp même. Vainqueur et satisfait sur tous les objets, je remonte sur mon char, et je reviens comme en triomphe. Refusez-moi donc les armes de ce Guerrier, dont Dolon demandait les chevaux pour prix de ses découvertes, s'il eût réussi : qu'Ajax vous en paraisse le plus digne.

VIII. Ulysse affaiblit les louanges que s'est données Ajax.

« Vous rappellerai-je les troupes du Lycien Sarpédon que j'ai taillées en pieces? J'ai renversé, dans des flots de leur sang, Cérane, Iphitide, Alastor, Chromius, Alcandre, Halius, Noëmon et Prytanis. J'ai donné la mort à Chersidamas, à Thoon, à Charope, au malheureux Ennome, conduit par des destins cruels. Plusieurs autres moins célebres sont tombés sous mes coups devant ces murailles. Compagnons, j'ai des blessures qui m'honorent, n'en croyez pas de vains discours, n'en croyez que vos yeux. »

A ces mots, il ouvrit d'une main son habit : « Regardez, continua-t-il, voilà ce cœur qui fut toujours rempli de vos affaires. Le fils de

Télamon n'a point versé de sang pour ses compatriotes pendant tant d'années ; son corps est sans cicatrices. Qu'importe cependant, s'il assure qu'il a pris les armes pour défendre la flotte contre les Troyens et Jupiter lui-même. Je l'avoue, il les a prises; il serait indigne de moi de vouloir détruire avec malignité la gloire de cette action ; mais qu'il ne se l'arroge pas à lui seul, il doit la partager avec vous, et vous en rendre au moins la part qui vous est due. Le fils d'Actor, couvert des armes d'Achille, repoussa les Troyens qui venaient brûler nos vaisseaux. Il se vante d'avoir osé seul accepter le défi d'Hector; mais il oublie Agamemnon, plusieurs de nos capitaines et moi ; il se présenta le neuvième, et ne fut préféré que par la faveur du sort; mais, vaillant Ajax, quelle fut la fin de ce combat? Hector s'en retourna sans blessures.

« Infortuné que je suis! avec quelle douleur je me vois forcé de rappeler le temps où tomba le rempart de la Grece, Achille; ni l'accablement, ni les larmes, ni la crainte ne purent m'empêcher de relever ce corps couché sur la poussiere. Ce fut sur mes épaules que j'emportai à la fois Achille et ses armes, dont je cherche à me charger encore. J'ai des forces suffisantes pour un pareil fardeau, et mon âme est faite pour sentir les honneurs dont vous me comblerez.

« Thétis n'aurait-elle eu de l'ambition pour son fils, n'aurait-elle fait fabriquer ces armes, ces dons célestes, ouvrage exécuté avec tant d'art, que pour en parer apres Achille un soldat ignorant et sans goût? Connaîtra-t-il les gravures du bouclier, la Terre, l'Océan, le Ciel, les Astres, les Pléiades, les Hyades, l'Ourse qui ne descend jamais dans l'onde, l'Epée étincelante d'Orion, les Villes diffé-

rentes? Il demande à prendre des armes dont il ne connaîtra jamais les beautés.

IX. Ulysse réfute tout ce qu'Ajax lui a imputé.

« Lorsqu'il me reproche d'avoir fui les fatigues de la guerre, d'etre arrivé plus tard aux travaux commencés, ne s'aperçoit-il pas qu'il médit du grand Achille? S'il appelle crime une feinte, nous avons dissimulé tous les deux. Si ce retardement en est un, je suis venu sur ce rivage avant ce héros. Une épouse tendre m'arrêtait, une mère retenait Achille; nous leur avons chacun donné les premiers moments; les autres ont été pour vous. Je suis bien éloigné de rougir et de m'excuser d'une faute qui m'est commune avec ce grand homme. L'adresse d'Ulysse l'amena dans ce camp; Ulysse y a-t-il été conduit par celle d'Ajax?

« Je ne suis pas surpris qu'il m'ait accablé d'injures grossieres, il vous en a dit aussi. S'il m'est honteux d'avoir accusé Palamède d'un crime dont il n'était point coupable, vous est-il glorieux de l'avoir condamné? Mais Palamède ne put se justifier d'une trahison si odieuse et si prouvée; vous n'entendîtes point parler de son forfait, vous le vîtes. Le prix qu'il en attendait fut mis devant vos yeux.

« Je ne mérite pas davantage d'être accusé personnellement de l'abandon de Philoctète dans l'Ile de Lemnos; défendez votre ouvrage, car vous y consentîtes. Je ne nierai point que je vous l'ai persuadé, afin que débarrassé des travaux du voyage et de la guerre, il pût adoucir par le repos ses douleurs cruelles. Il y consentit lui-même, et vit encore; ce conseil ne fut pas seulement utile, il fut heureux; il suffisait qu'il fût utile.

« Puisque les destins le demandent pour la destruction de Troie, ne m'envoyez pas à Lemnos, faites partir Ajax, il réussira mieux que moi; son éloquence adoucira ce prince furieux par la colère et par son mal; son adresse et ses artifices en obtiendront tout. Le Simoïs remontera vers sa source, le mont Ida sera sans feuilles, la Grèce offrira des secours à Troie, avant que l'éloquence du vaillant Ajax vous soit avantageuse, si je quitte le soin de vos intérêts.

« Farouche Philoctète, sois aussi dur que tu le voudras envers Agamemnon, tes compagnons et moi-même; accable-moi de tes exécrations, dévoue ma tête à la mort, souhaite de me voir entre tes mains dans ton courroux, de te rassasier de mon sang quand tu seras maître de mon sort comme je le fus du tien; je t'irai trouver cependant, je tâcherai de t'amener avec moi; secondé par la fortune, je m'emparerai du moins de tes flèches, comme je surpris le divin Hélénus, comme je découvris les réponses des Dieux, les destins des Troyens, et comme j'enlevai la statue de Minerve, au milieu de leurs remparts : qu'Ajax se compare encore à moi ! Le Ciel, sans ces hauts faits, ne permettait point la chute de Troie. Où était le superbe Ajax? A quoi se réduisent les discours si fiers de ce grand homme ! Pourquoi craint-il ici ? D'où vient qu'Ulysse seul ose marcher parmi les ténèbres, se confier à la nuit, entrer non-seulement dans ces murs à travers les épées, mais encore pénétrer dans les hautes tours, enlever la Déesse de son temple, repasser avec elle au milieu des ennemis, et l'apporter dans ce camp? Si je ne l'avais pas fait, en vain le fils de Télamon eût porté sur son bras gauche ce bouclier de sept cuirs de taureaux.

Cette nuit, la victoire a donc été mon ouvrage ; j'ai vaincu Pergame quand je l'ai réduit à pouvoir l'être.

X. Ulysse termine son discours et triomphe.

« Cesse, Ajax, de me rappeler Diomède par tes gestes et par tes murmures ; il a sa portion de gloire dans ces actions. Tu n'étais pas seul non plus, lorsque tu courus, couvert de ton bouclier, pour défendre la flotte ; une foule entière des guerriers t'accompagnait, et je n'en avais qu'un seul avec moi. Si ce vaillant homme ne savait pas que la valeur doit céder à la prudence, et que ce prix ne se doit point à son bras invincible, il l'aurait demandé. Le fils d'Oïlée, plus modéré que toi, le terrible Eurypyle, le fils du célèbre Andrémon, le demanderaient aussi. Idoménée n'en serait pas moins digne, ni Mérion qui naquit dans le même pays, ni le frère du puissant Atride ; tous ces vaillants guerriers, et ils ne te cèdent en rien dans l'action, défèrent à mes avis. Ton bras est utile dans un combat, mais il a besoin du frein de ma prudence. Tu as des forces sans prévoyance ; mes soins s'étendent dans l'avenir. Tu peux combattre, mais Agamemnon choisit avec moi le temps de combattre. Le corps seul agit en toi, en moi c'est l'esprit. Autant que le métier du pilote est distingué de celui de rameur, autant le chef est au-dessus du soldat, autant je l'emporte sur toi. Mon esprit est supérieur à mon bras, à mon corps ; il a toute la force de ces derniers.

« O guerriers ! récompensez celui qui veille pour vous ; accordez aux soins que je me suis donnés pendant tant d'années, un prix qui doit les récompenser. Déjà nos travaux touchent à leur fin ; j'ai surmonté les destins

contraires; j'ai pris Pergame en le rendant facile à prendre. Je vous supplie donc par nos espérances, par ces murs qui vont tomber, par ces Dieux que j'ai ravis à l'ennemi, par tout ce qu'il faudra entreprendre encore avec prudence, s'il reste quelque chose d'audacieux et de périlleux à tenter pour achever la chute de Troie, souvenez-vous de moi, et si vous ne me donnez pas ces armes, voici qui doit les posséder. » A ces mots, il leur montre la statue de Minerve.

XI. Ajax vaincu par Ulysse se précipite sur son épée, et est changé en fleur.

Les chefs de l'armée applaudirent. L'expérience fit connaître ce que pouvait l'éloquence d'Ulysse. Il emporta les armes du courageux Achille. Celui qui seul soutint, tant de fois, le feu, le fer, Hector, Jupiter même, ne put résister à sa colère. La douleur abat cette âme invincible; il tire son épée et s'écrie : « Celle-ci m'appartient du moins; qu'Ulysse ose la demander encore, je n'ai plus qu'à m'en servir contre moi. Ce fer que l'on vit teint si souvent du sang des Phrygiens, le sera bientôt de celui de son maître. Que personne qu'Ajax ne puisse vaincre Ajax. » Il dit, et l'enfonça dans son sein qui n'avait point encore reçu de blessures. On fit de vains efforts pour arracher le fer, le sang seul le repoussa. La terre qu'il rougit produisit une fleur de pourpre sur une tige verte; elle était pareille à celle qui naquit à la mort d'Hyacinthe. Les lettres communes au jeune homme et au héros, sont tracées au milieu des feuilles. Elles marquent un nom dans celle-ci, dans l'autre ce sont des plaintes.

XII. Chute de Troie; Astyanax est précipité du haut d'une tour; Hécube est condamnée à l'esclavage.

Le vainqueur cependant tourne ses voiles vers Lemnos, la patrie d'Hypsipyle, fille du fameux Thoas. C'est de ce pays, infâme par le massacre des hommes, qu'il doit rapporter les fleches d'Hercule. Maître de ces fleches, accompagné de Philoctète, il revient dans le camp des Grecs.

Alors on mit la dernière main à cette guerre lente. Troie et Priam tomberent en même temps. L'épouse infortunée de ce prince perdit la figure humaine après son empire, et remplit des bords étrangers de nouveaux aboiements.

Ilion brûlait dans cette partie où l'Hellespont s'allonge et se rétrécit; le feu n'était pas encore éteint. L'autel de Jupiter avait été souillé du reste du sang du vieux Priam. Cassandre, prêtresse d'Apollon, traînée par les cheveux, tendait inutilement ses bras au Ciel. Les Grecs victorieux arrachaient indignement les dames troyennes d'auprès des statues de leurs Dieux qu'elles embrassaient, et des temples dans lesquels elles s'étaient réfugiées. Astyanax avait été précipité du haut de ces tours, d'où sa mère avait coutume de lui montrer Hector, combattant pour la défense du trône de ses aïeux et pour lui.

Déjà Borée, descendu sur les mers, invite les Grecs à se mettre en voyage. Son souffle favorable enfle les voiles; le pilote veut qu'on profite des vents. « Adieu, Troie, on nous arrache de ton sein, s'écrient les Troyennes. » Elles baisent la terre, elles quittent les toits fumants de leur patrie. Hécube monte la dernière sur la flotte; on l'avait trouvée au milieu des tombeaux de ses fils; spectacle

touchant, elle en baisait les os et la pierre qui les couvrait. Ulysse l'en arrache; elle a cependant le temps de recueillir les cendres d'Hector, elle les avale, les emporte dans son sein, et ne laisse sur son tombeau que ses cheveux blancs, dont elle s'est dépouillée. Ces cheveux et des larmes furent les seuls sacrifices qu'elle put offrir à ses mânes.

XIII. Polydore égorgé par Polymestor. Polyxène immolée sur le tombeau d'Achille

Sur la rive opposée à celle où fut Troie, est un pays habité par les Thraces. C'est là qu'est la riche cour de Polymestor. Priam lui avait confié secrètement l'éducation de son fils Polydore, pour l'éloigner des combats qui désolaient sa patrie; précaution prudente sans doute, s'il n'avait pas en même temps envoyé de grandes richesses, récompenses d'un forfait et propres à tenter un cœur avare. Dès que les Phrygiens eurent été vaincus, l'impie roi des Thraces s'arme d'une épée, égorge le jeune prince, et, comme si le crime pouvait disparaître avec son corps, il le précipite du haut d'un rocher dans les ondes.

Tandis que la mer était tranquille et les vents en paix, Agamemnon avait arrêté sa flotte sur ce rivage. Soudain on voit Achille sortir de la terre qui s'ouvre pour le laisser passer. Il se montre tel qu'il était pendant sa vie; il avait le front et le regard menaçant comme dans le temps qu'il leva le fer sur Agamemnon.

« Grecs, s'écria-t-il, vous éloignez-vous sans vous souvenir de moi? La reconnaissance que vous devez à ma valeur est-elle ensevelie avec Achille? Tremblez, et pour que mon tombeau ne reste pas sans honneur,

apaisez mes mânes en leur immolant Polyxène. »

Il dit : les Grecs se préparent à remplir cet ordre inhumain. Polyxène est arrachée du sein d'une mère qu'elle seule consolait. Cette princesse malheureuse, animée d'un courage au-dessus de son sexe, est entraînée vers ce tombeau comme une victime. Arrivée à cet autel barbare, se ressouvenant de ce qu'elle était, voyant les préparatifs du sacrifice cruel, apercevant Néoptolème debout, le fer à la main et les yeux fixés sur elle : « Répands donc, lui dit-elle, mon sang généreux. Ne tarde pas, enfonce le glaive dans ma gorge ou dans mon sein (et elle les découvrit), Polyxène supportera plutôt le trépas que l'esclavage. Elle ne croit pas non plus qu'un sacrifice aussi barbare apaise aucune Divinité. Je voudrais seulement que ma mort fût cachée à ma mère; elle seule trouble ma joie et la diminue; ce n'est point mon sort, il est vrai, qu'elle doit pleurer, c'est sa vie.

« Vous, Grecs, laissez-moi descendre chez les morts comme une femme libre; éloignez-vous, si je vous demande une grâce juste; que vos mains ne me touchent point. Quel que soit celui que vous voulez apaiser, ce sacrifice lui sera plus agréable s'il est volontaire. Si les derniers vœux que je forme peuvent vous attendrir, la fille du roi Priam, aujourd'hui captive, vous en conjure, rendez mon corps à ma mère sans le lui faire acheter. Que ce ne soit pas à prix d'argent qu'elle obtienne le triste droit de m'ensevelir, accordez-le à ses pleurs. Autrefois elle n'eût pas balancé de le payer avec de l'or; elle le pouvait. »

Ainsi parle Polyxène; le peuple ne retient pas ses larmes, comme elle se rend maîtresse

des siennes. Le prêtre, pleurant lui-même, enfonce à regret le fer dans le sein de la victime qui s'offre volontairement à ses coups. Elle presse la terre sans force et sans moument, et conserve jusqu'à sa dernière heure ce front et ce visage intrépides. Les Troyennes la relèvent, l'emportent; elles rappellent le nombre des enfants de Priam qui ne sont plus, et combien de sang a coulé de cette seule maison. Elles te pleurent aussi, jeune Polyxène, et toi, qui naguere étais l'épouse d'un grand Roi, la mère de tant de princes, l'honneur et la gloire de l'Asie, et qui n'es aujourd'hui que la moindre proie des Grecs, dont Ulysse ne voudrait peut-être point faire son esclave, si tu n'avais porté le grand Hector dans ton sein. A peine la mère de ce héros trouve-t-elle un maître; elle embrasse le corps de sa fille, qu'une âme si grande avait rempli; elle lui donne les mêmes pleurs qu'elle a versés tant de fois pour sa patrie, pour son époux et pour ses enfants. Elle en arrose la blessure, cueille des baisers sur sa bouche, se frappe le sein comme elle a fait si souvent, s'arrache les cheveux qui tombent sur ce sang déjà glacé, et prononce plusieurs paroles en déchirant ses habits, et surtout celles-ci :

XIV. Hécube pleure Polyxène.

« Ma fille, ton sort est la derniere infortune de ta mère; car que me reste-t-il à souffrir? Tu n'es plus, je vois ta perte et la mienne. Comme s'il eût fallu que tous les miens périssent par le carnage, tu meurs aussi par des blessures. J'espérais que ton sexe te mettrait à l'abri des coups du fer, et quoique femme, tu viens de tomber sous ses atteintes. Achille notre destructeur, celui de mon époux, de notre trône, m'a privé de tes freres et de

toi par les mêmes armes. Lorsqu'il expira sous les flèches de Pâris, guidées par Apollon, je me disais : Enfin Achille n'est plus à craindre. Hélas! je devais le redouter encore. Sa cendre ensevelie s'arme contre ma famille, et notre ennemi nous poursuit du fond de son tombeau. C'était donc pour assouvir sa rage que je fus féconde!

« La superbe Ilion n'est plus; le malheur public est consommé par cet événement affreux. Ah! que dis-je? Troie existe encore en moi seule; le cours de mes peines n'est pas fini. Reine puissante autrefois par mes richesses, par mon époux, par tant d'enfants, de gendres et de brus; maintenant exilée, dépouillée de tout, privée de mes enfants amoncelés dans les tombeaux, je suis conduite en esclave auprès de Pénélope. Elle va me recevoir des mains de son mari, me montrer aux femmes d'Ithaque, et leur dire : Voilà l'illustre mère d'Hector, voilà l'épouse de Priam.

« Après tant de pertes, seule tu consolais mon cœur maternel; il a fallu que ton sang apaisât les mânes d'Achille. Je t'ai donné le jour pour être la victime de mon ennemi. Pourquoi le fer m'a-t-il épargnée? Pourquoi vis-je encore? Vieillesse pesante, à quoi me réserves-tu? Dieux cruels! pourquoi prolongez-vous le terme d'une si longue vie? Est-ce pour me faire voir de nouvelles funérailles? Quelqu'un eût-il pensé pouvoir dire un jour après la destruction de Troie : Priam est heureux? Il l'est par son trépas, ma fille!..... il n'a pas vu ta mort sanglante. Il a quitté le trône et la vie en même temps.

« Fille royale, hélas! quels honneurs funèbres te rendra-t-on? Ton corps sera-t-il enfermé dans le tombeau de tes aïeux? Ce n'est

pas le sort de notre maison. Les pleurs de ta mère, un peu de sable sur un bord étranger t'en tiendront lieu.

« J'ai tout perdu : ce qui me reste pour m'aider à soutenir le peu d'instants que je dois vivre encore, c'est le seul Polydore, enfant précieux à sa mère, le plus jeune de ceux qui sont nés de mon hymen, et confié dans ce pays aux soins du prince de Thrace; mais pourquoi tardé-je à laver dans l'onde cette plaie cruelle et ce visage baigné de sang ? »

XV. Hécube rencontre le cadavre de Polydore. Hors d'elle-même, elle pousse des hurlements et est changée en chienne.

A ces mots, après avoir coupé ses cheveux blancs, elle s'avance d'un pas lent vers le bord de la mer. L'infortunée disait aux autres captives : « Donnez-moi cette urne pour puiser de l'eau; quand elle aperçut le corps du jeune Polydore jeté sur le rivage, et tout couvert des coups du roi des Thraces. Les Troyennes s'écrient; la douleur d'Hécube la rend muette et suspend également sa voix et ses larmes. Immobile et telle qu'un rocher, tantôt elle fixe ses yeux effrayés sur la terre, tantôt elle les lève vers le ciel; tantôt elle regarde le visage et les blessures de son fils, mais surtout ses blessures. La colère s'allume dans son sein et le remplit. Enflammée de fureur, elle se propose de se venger comme si elle était encore reine; son imagination ne s'occupe qu'à chercher des supplices. Semblable à la lionne, qui, furieuse d'avoir perdu le petit qu'elle allaite, marchant sur les traces des pieds qu'elle aperçoit, suit l'ennemi qu'elle ne voit point, Hécube, après avoir mêlé la colere à ses plaintes, oubliant

ses années, ne se ressouvenant que de son courage, va trouver Polymestor, auteur de cet horrible meurtre; elle demande à lui parler, elle feint qu'elle veut lui montrer de l'or qu'elle a caché, et le prier de le conserver à son fils.

Le Thrace la croit, et, conduit par son avarice,il vient dans un lieu secret, et lui dit d'un air composé : « Reine, évitons les retardements, remettez-moi ces dons que vous voulez faire à votre fils; je vous jure par tous les Dieux, que les trésors que j'ai déjà reçus, et ceux que vous m'allez confier, lui seront exactement rendus. »

Hécube le regarde, écoute ses discours et ses faux serments; sa colère s'échauffe et redouble; elle le fait saisir par la troupe des captives, enfonce ses doigts dans ses yeux; la fureur lui donne des forces, elle les arrache de son front. Polymestor ne reçoit plus de lumière, et deux sources de sang prennent la place de ses yeux.

Les Thraces, irrités de l'infortune de leur roi, poursuivent les Troyennes avec des traits et des pierres. Hécube s'élance après les cailloux qu'on lui jette, et les mord avec un bruit rauque. Elle veut parler et former des sons, elle aboie.

Le lieu, témoin de cette aventure, existe encore; il en a même tiré son nom. Cette princesse, rappelant les anciens malheurs, remplit de tristes hurlements les campagnes de Sithonie. Son infortune toucha tous les Dieux, les Troyens et les Grecs, ses ennemis. La sœur et l'épouse de Jupiter ne put même s'empêcher de convenir qu'elle ne l'avait pas méritée.

XXI. Les oiseaux Memnonides nés du bûcher de Memnon.

L'Aurore, quoiqu'elle eût favorisé les armes des Troyens ne fut pas si sensible à la chute de Troie et aux malheurs d'Hécube. Un soin plus particulier, une infortune personnelle l'agitent. Mere affligée, elle pleure la perte de Memnon, son fils, qu'elle a vu périr sous les coups d'Achille dans les champs Prygiens. Cette couleur, dont l'Orient rougit le matin, avait pâli; le ciel s'était caché sous des nuages. Elle ne put se résoudre à voir le corps de Memnon sur le bûcher; mais elle n'hésita point d'aller, les cheveux épars, en désordre comme elle était, embrasser les genoux de Jupiter, et lui parler de la sorte en versant des larmes :

« Déesse inférieure à toutes les Divinités que porte le ciel, car je suis celle à qui l'univers a le moins bâti de temples, je ne viens point te demander de l'encens, des victimes, des autels, des fêtes, ni des sacrifices. Si tu daignes cependant examiner l'utilité dont je suis, quoique femme, en veillant aux bornes de la nuit, à celles où commence le jour, tu penseras peut-être que je mérite des récompenses; mais ce n'est pas là l'objet de mes désirs; l'état actuel de l'Aurore ne lui permet pas de rechercher celles dont elle est digne. Accablée de la perte de mon cher Memnon, qui prit en vain les armes pour Priam son beau-père, et qui, dans ses premieres années, est tombé sous le fer d'Achille, ainsi que l'a voulu le Sort, je viens te supplier de lui accorder quelques honneurs qui me consolent de sa mort et soulagent mes blessures maternelles. »

Jupiter exauça ses prières lorsque le bû-

cher de Memnon fut embrasé, et que la fumée épaisse qui s'en élevait eut obscurci le jour, semblables aux vapeurs exhalées par les fleuves qui se condensent dans les airs et nous dérobent le soleil, les étincelles et la cendre s'envolent, elles se rassemblent en un corps et prennent une forme à laquelle le feu donne la chaleur et la vie. Leur légèreté leur fournit des ailes; d'abord pareilles à des oiseaux, bientôt oiseaux véritables, on les voit agiter leurs plumes; une multitude innombrable d'autres sort de la même cendre. Trois fois ils tournent autour du bûcher, trois cris uniformes frappent les airs. Au quatrieme tour ils se séparent en troupes, et se faisant la guerre comme deux peuples ennemis, ils exercent avec rage leurs becs et leurs ongles aigus, ils se heurtent les uns contre les autres, ils fatiguent leurs ailes et tombent ensevelis dans la cendre du bûcher, comme des victimes offertes à Memnon, annonçant par leurs actions qu'ils tirent leur origine d'un guerrier. Ce héros leur donne aussi son nom. On les appelle Memnonides. Chaque fois que le Soleil a parcouru les douze signes, ils reviennent combattre et mourir sous leurs coups mutuels.

Les aboiements d'Hecube avaient paru déplorables à tout le monde, l'Aurore seule s'occupait de sa propre douleur; aujourd'hui même elle donne encore des larmes à son fils, et les répand sur la terre entière.

XVII. Les filles d'Anius changées en colombes.

Les Destins cependant ne permettent pas que toute l'espérance de Troie soit détruite avec ses murailles. Le fils de Vénus, chargé d'un fardeau respectable, emporte sur ses épaules ses Dieux, et son père qui lui était

aussi sacré. Sa piété parmi tant de richesses ne choisit et ne préfère que cette proie et son fils Ascagne. Sa flotte fugitive est emportée sur les mers loin de la ville d'Antandre. Laissant les bords coupables des Thraces, Enée évite cette terre souillée du sang de Polydore; secondé par la saison et par les vents favorables, il entre accompagné des siens dans la ville d'Apollon. Anius, prêtre du Dieu, y régnait; il reçut Enée dans son palais et dans le temple, lui montra la ville, le lieu sacré, les deux arbres embrassés par Latone quand elle accoucha.

Après avoir offert au Dieu de l'encens et des victimes, après avoir fait des libations de vin sur les autels, ils revinrent dans le palais d'Anius; là, couchés sur des lits ornés de tapis précieux, ils prennent un repas composé des fruits de Cérès, et des dons les plus exquis de Bacchus. Alors le pieux Anchise adressa ces mots au sage Anius :

« O Prêtre, choisi par Apollon, me trompé-je? ou lorsque je suis venu pour la première fois dans ces lieux, n'avais-tu pas, autant que je puis m'en souvenir, un fils et quatre filles? Anius, baissant sa tête couronnée de bandelettes de lin, lui répondit d'un air triste :

« Tu ne te trompes point, illustre vieillard; tu m'as vu père de cinq enfants; maintenant, telle est l'incertitude de la fortune humaine, j'en suis presque entièrement privé. De quel secours peut être pour moi mon fils absent? Il habite et gouverne pour son père le royaume d'Andros, qui porte son nom; il tient d'Apollon le pouvoir de lire dans l'avenir. Mes filles avaient reçu de Bacchus d'autres bienfaits au-dessus de leurs vœux, au-dessus de toute croyance.

« Sous leurs mains, à leur volonté, tout se se changeait en moisson, en vin, en olive; ces dons les rendaient des sources de richesses. Ne croyez pas que je n'ai point partagé vos infortunes. Aussitôt que le destructeur de Troie, Agamemnon, eut connaissance du pouvoir miraculeux de mes filles, se servant de la force que lui donnaient le nombre et les armes, il vint les arracher, malgré elles, des bras de leur père. Il leur ordonne d'employer à nourrir la flotte grecque le don qu'elles ont reçu des Cieux. Bientôt chacune d'elles s'échappe où elle peut. Deux se retirent dans l'île d'Eubée, les deux autres dans celle d'Andros auprès de leur frère; une foule de soldats les y suit et menace de la guerre si mes filles ne leur sont point rendues. La tendresse fraternelle fut forcée de céder à la crainte. On peut pardonner ces terreurs à mon fils; il n'avait avec lui, pour se défendre, ni Hector ni Enée, ces héros avec lesquels Ilion a résisté dix ans.

« Déjà les Grecs préparaient des liens pour les bras de leurs captives. Profitant de la liberté que leurs mains avaient encore, elles les lèvent vers le Ciel : « Puissant Bacchus, disent-elles, prête-nous ton appui. » Le Dieu qui leur avait fait de si grands présents les secourut, si cependant je puis appeler un secours le prodige qui m'en a privé. Je n'ai pu savoir, et je ne puis vous dire comment elles ont perdu leur forme; l'étendue du mal m'est seulement connue; elles prirent des ailes, et semblables aux oiseaux qui sont consacrés à Vénus, colombes blanches, elles disparurent. »

XVIII. Voyage d'Enée en Italie. Différentes métamorphoses décrites à cette occasion.

Après s'être entretenus de cette aventure et de plusieurs autres pendant le repas, ils quittent la table et chacun s'abandonne au sommeil. Ils se lèvent le lendemain avec le jour, et vont consulter l'oracle. Apollon ordonne aux Troyens de chercher leur ancienne patrie, et les rivages habités par leurs premiers aïeux.

Anius les accompagne à leur départ, et leur fait des présents. Il donne un sceptre au vieil Anchise, une robe et un carquois à son petit-fils Ascagne. Enée en reçoit un vase, que, des rives de l'Ismène, Thersis avait envoyé jadis à ce Prince, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue. Alcon de Mylée l'avait travaillé; la gravure dont il l'avait enrichi représentait une histoire intéressante.

On y voyait une ville. Les sept portes qu'on en pouvait distinguer, mises à la place de son nom, indiquaient que c'était Thèbes. Au-devant de la ville, des funérailles, des tombeaux, des feux, des bûchers, des femmes les cheveux épars, le sein nu qu'elles se frappaient, signifiaient un deuil. Des Nymphes y paraissent pleurer et regretter leurs fontaines taries. L'arbre s'élève sans feuilles, les chèvres errent sur des roches arides qu'elles rongent. Au milieu de Thebes étaient gravées les filles d'Orion versant leur sang pour la patrie, l'une couvrant son sein et tendant avec courage la gorge au fer, l'autre plongeant un poignard dans son cœur. On les portait en pompe par la ville; on les voyait brûler dans le lieu le plus apparent. Pour que leur race ne s'éteignît point, deux jeunes hommes sortaient de leurs cendres. La Re-

nommée les appelle *Couronnes;* ils conduisaient les obsèques de leur mère.

Ce sujet était tracé tout autour du vase, dont le sommet etait couronné d'achante. Les Troyens ne rendirent pas au Roi de moindres présents. Ils lui donnèrent un vase à brûler de l'encens, une coupe d'or, une couronne de même métal brillante de diamants.

XIX. La flotte d'Enée aborde en Sicile.

Après ces adieux, se ressouvenant que les Phrygiens tiraient leur origine de Teucer, ils allèrent dans la Crète, et ne purent en soutenir longtemps le climat. Ils quittent ce pays si fameux par ses cent villes, et souhaitent de mouiller dans les ports de l'Ausonie. Les tempêtes les assiégent et dispersent leurs vaisseaux. Forcés de relâcher dans les ports de Strophade, ils y sont épouvantés par les Harpies, et surtout par Aëllo, l'une d'elles. Ils avaient déjà laissé derrière eux les rivages de Dulichie, de Samos, d'Ithaque où se trouve la montagne de Noricie, et l'empire du trompeur Ulysse. Ils étaient auprès d'Embrasie, qui fut jadis l'objet d'une dispute parmi les Dieux; ils y virent encore la pierre dans laquelle avait été changé leur juge. Cette île est connue à présent sous le nom d'Apollon-Actiaque. Ils voient Dodone, célèbre par ses chênes qui rendaient des oracles, et la Chaonie où les enfants du roi Molosse évitèrent un incendie en s'élevant sur des ailes.

Ils côtoient les campagnes voisines des Phéaciens, chargées de fruits excellents; ils abordent ensuite en Epire auprès de Butrothe, où l'augure phrygien Hélenus venait de bâtir une petite Troie, sur laquelle il régnait. Instruits de leurs destins à venir par ce même Hélénus, ils arrivent en Sicile, remarquable

par trois caps qui s'étendent dans la mer. Celui de Pachyne s'avance du côté du Midi, retraite du nébuleux Auster; celui de Lilybée vers le Couchant, habité par les Zéphyrs, et celui de Pélore regarde les climats soumis à Borée et la grande Ourse qui ne descend jamais dans les mers.

C'est dans cette île que vont les Troyens conduits par les rames et par un vent favorable; leur flotte s'arrête pendant la nuit dans les ports de Zancle.

XX, Scylla et Charybde. Chanson de Polyphème.

Scylla s'y trouve à la droite, l'impitoyable Charybde occupe la gauche; celle-ci dévore et vomit les vaisseaux qu'elle vient d'engloutir; le corps de l'autre est environné de chiens. Plusieurs amants désirèrent son hymen. Elle les rebutait tous, et courant ensuite aux Nymphes de la mer qui l'aimaient, elle leur racontait les vœux de ces jeunes gens, et ses refus. Un jour, Galatée lui donnant ses cheveux à peigner, lui parla de cette manière en poussant de profonds soupirs : « Un Cyclope horrible, qu'aucun hôte ne vit jamais impunément, qui méprise le Ciel et les Dieux, éprouve ce que c'est que l'amour. Déjà Polyphème, tu cherches à plaire; tu peignes tes cheveux rudes avec un râteau; déja tu coupes avec une faux ta barbe hérissée, tu t'occupes à regarder ton visage féroce dans le cristal de l'onde; tu cherches à te parer; ton ardeur pour le meurtre, ta cruauté, ta soif pour le sang sont suspendues, et les vaisseaux vont et viennent en sûreté. »

« Cependant le fils d'Euryme, Télème, qui ne s'était jamais trompé dans ses augures, était venu dans la Sicile; il aborde sur l'Etna le terrible Polyphème : « Ulysse, lui dit-il, te

privera de l'œil unique que tu portes au milieu du front. » Polypheme rit de cette prédiction. « O le plus insensé des devins, s'écria-t-il, l'événement va te trahir; un autre me l'a déjà ravi. » C'est ainsi qu'il méprise, mais en vain, ces avertissements. Tantôt il court à grands pas sur le rivage, qui semble s'affaisser sous son poids; tantôt il revient fatigué se reposer au fond de ses antres.

« Une colline, terminée par une longue pointe, s'élève sur la mer; l'onde l'environne de tous côtés : là monte un jour l'amoureux Cyclope, il s'assied au milieu. Ses troupeaux errent seuls et sans conducteur. Après avoir posé devant ses pieds un pin qui serait propre à former un mât, et qui lui servait de bâton, il prend une flûte composée de cent roseaux; il joue. Les montagnes voisines retentissent de ses sifflements champêtres; les flots les entendirent. J'étais cachée a peu de distance; ces mots frapperent mes oreilles, et ma mémoire les retint :

« Galatée est plus blanche que les feuilles du troëne, plus fleurie que les prés, plus haute que l'aulne, plus polie que les coquillages lavés par la mer, plus agréable que le Soleil pendant l'hiver, et que l'ombrage pendant l'été, plus vermeille que la pomme, plus majestueuse que le platane élevé, plus fraîche que la glace, plus douce qu'un raisin mûr, plus molle que les plumes d'un cygne et le lait caillé.

« Mais cette même Galatée est plus farouche que les taureaux indomptés, plus dure qu'un vieux chêne noueux, plus inconstante que l'onde, plus souple que le saule, l'osier et les vignes blanches, plus insensible que ces rochers, plus violente qu'un torrent, plus fière qu'un paon superbe, plus vive que le feu, plus

aiguë, plus piquante que l'épine, plus cruelle que l'ourse quand elle a ses petits, plus sourde que les mers agitées, plus impitoyable que l'hydre qu'on a foulée, et non-seulement plus agile que le cerf effrayé par les cris des chiens, mais encore plus legère que les vents, plus rapide que l'air.

« Quand tu m'auras mieux connu, tu te repentiras de m'avoir fui ; tu condamneras toi-même tes refus, et tu travailleras a me retenir. La plus grande partie de ces montagnes est à moi ; j ai des antres agréables sous ces rochers vifs ; on n'y sent ni la chaleur dans les ardeurs de l'été, ni le froid pendant l'hiver. Mes fruits accablent de leur poids les rameaux auxquels ils sont suspendus. J'ai des vignes qui produisent des grappes jaunes comme de l'or, j'en ai qui m'en donnent de rouges ; je te conserve les unes et les autres. Toi-même tu cueilleras de tes mains mes fraises nées à l'ombre de mes bois, mes cormes qui mûrissent dans l'automne, mes prunes remplies non-seulement d'un suc excellent, mais tellement colorées qu'elles ressemblent à celles qu'on imite avec de la cire.

« Si tu deviens mon épouse, les châtaignes, ni les plus beaux fruits qui naissent aux arbrisseaux ne te manqueront point. Tous mes arbres ne serviront qu'à toi. Tout ce troupeau m'appartient, mille autres errent dans les vallées, la forêt en cache beaucoup encore, et j'en ai davantage qui sont enfermés dans les antres qui leur servent d'étables ; je ne pourrais t'en dire le nombre si tu le demandais : c'est le pauvre seul qui compte. Tu ne me croiras peut-être pas sur leur qualité, tu peux en juger toi-même. A peine peuvent-ils soutenir leurs mamelles enflées de lait, étendues sur leurs cuisses. Mes bergeries sont remplies

d'agneaux nés des plus jeunes du troupeau. Dans d'autres, j'ai des chevreaux de même âge; j'ai toujours du lait pur, on en conserve une partie pour boire, et l'on fait cailler l'autre pour en faire des fromages.

« Je ne te donnerai pas seulement des amusements faciles à procurer; je ne te ferai pas des présents vulgaires, tels que des daims, des lièvres, des chèvres, des colombes et des nids d'oiseaux arrachés des lieux élevés; mais j'ai trouvé deux petits ours sur le sommet des montagnes, ils pourront jouer avec toi; ils sont si ressemblants, qu'à peine pourras-tu les distinguer l'un de l'autre, et je dis en les prenant : Je les conserverai pour ma maîtresse.

XXI. Acis changé en fleuve.

« Lève donc la tête, fais-la sortir du sein des flots, Galatée; viens, ne méprise pas mes présents. Je me connais, je me suis vu dernièrement dans un cristal liquide, ma beauté m'a fait plaisir. Regarde comme je suis; Jupiter dans le ciel n'a pas un corps plus grand que le mien ; car vous avez coutume de parler de la puissance d'un certain Jupiter. Une chevelure épaisse orne ma tête, et telle qu'une forêt, ombrage mes épaules. Ne pense pas que le poil qui s'étend sur tout mon corps soit un défaut; l'arbre qui n'a point de feuilles est sans beauté; le cheval n'en a point non plus, quand une longue crinière ne voile point son cou. L'oiseau doit être couvert de plumes; la laine fait la gloire et la parure des brebis; la barbe est celle de l'homme; un poil épais sied sur son corps.

« Je n'ai qu'un œil au milieu du front; mais, comme un bouclier, il me suffit. Eh quoi ! le Soleil ne voit-il pas tout du haut des Cieux?

Il n'en a cependant qu'un seul aussi. Ajoute que Neptune, mon pere, est le souverain des mers; je te le donne pour beau-père; aie pitié de mes peines, exauce les prieres de celui qui te supplie : ta colère est plus redoutable pour moi que la foudre. »

« Apres qu'il se fut plaint ainsi vainement, car je voyais tout, il se leve; errant dans les forêts à travers les détours qu'il connaît, il me découvre avec Acis; effrayée, je me plonge dans la mer. Le fils de Simethe avait pris la fuite; il disait : « Secourez-moi, Galatée; secourez-moi, mon pere, ma mere; admettez dans vos ondes votre fils prés de périr. »

« Polyphème le poursuit, il arrache une pièce de rocher, la lance, et quoique l'extrémité de l'angle atteignît seule Acis, elle le couvrit tout entier. Je fis tout ce qui m'était permis par les destins, pour qu'il prît les forces et la nature de ses ancêtres. Un sang coulait du rocher; dans un court espace de temps la rougeur commence à s'évanouir; ce sang prend d'abord la couleur de l'eau d'un fleuve qu'ont troublé les pluies; cette couleur s'eclaircit enfin. Le rocher s'ouvre; des roseaux vifs sortent par les fentes. La pierre cave résonne du bruit de l'onde qui s'agite en dedans. Quel prodige! du milieu de cette source je vois sortir un jeune homme, dont la tête, parée de cornes nouvelles, était couronnée de joncs; c'était Acis, si ce n'est qu'il était plus grand, que son visage avait entièrement la couleur de la mer; il était changé de la sorte en fleuve, et ses ondes ont conservé son nom. »

XXII. Glaucus devenu Dieu de pêcheur qu'il était.

Galatee avait cessé de parler, la compagnie des Nymphes se sépare et s'éloigne. Les Né-

réides nagent sur les mers paisibles; Scylla revient, car elle n'ose pas se confier aux flots. Tantôt elle se promène seule sur le sable; tantôt fatiguée elle va dans des antres secrets baignés par la mer, et se rafraîchit dans les ondes qu'ils renferment.

Dans ce moment, Glaucus, nouvel habitant de l'empire de Neptune, qui venait de prendre une forme différente de la sienne dans Anthédon, près de l'Eubée, s'avance en fendant ses eaux. Scylla s'éloigne : rendue agile par la crainte, elle parvient à monter sur une montagne placée près du rivage.

Au devant des flots est un rocher immense, dont le sommet forme une pointe aride, et tournée vers l'Océan. C'est là que Scylla s'arrête. Défendue par le lieu, elle regarde celui qui la poursuit, ignorant si c'est un monstre ou quelque Dieu. Elle en admire la couleur, les cheveux qui lui couvrent les épaules et le dos. Glaucus pénètre sa pensée, et s'appuyant au rocher sur lequel elle est assise : « Nymphe, dit-il, je ne suis point un monstre, je ne suis point une bête farouche; je suis un Dieu des eaux. Protée, Triton ni Palémon, fils d'Athamas, n'ont pas de droits plus grands que les miens; j'étais mortel auparavant; mais accoutumé dès mon enfance aux vastes mers, depuis longtemps je m'exerçais sur elles. Tantôt j'amenais mes filets chargés de poissons, tantôt assis sur un écueil je me servais de la ligne.

« Il est un rivage borné d'un côté par les ondes, et de l'autre par une prairie; aucune génisse n'en offense les herbes par ses morsures; aucune brebis, aucune chèvre n'y furent mises en pâturage, l'abeille ne va point puiser des sucs sur ses fleurs; les Nymphes n'en cueillent point pour orner leur tête. La

faux ne l'a jamais endommagée. Je m'assis le premier sur son gazon. Tandis que je séchais les instruments de ma pêche, que je rangeais sur ce tapis vert les poissons que j'avais pris, ceux qui s'étaient jetés par hasard dans mes filets, et ceux qui, trompés par leur avidité, venaient de mordre à l'hameçon, tout à coup, ô prodige inouï ! qu'on croirait une fable, mais que me servirait de feindre? ma proie commence à se mouvoir dès qu'elle a touché ces herbes; elle se tourne de côté et d'autre; elle saute sur la terre comme elle aurait fait dans l'eau. Tandis que je m'arrête, que je regarde avec étonnement, tous les poissons quittent le rivage et leur nouveau maître, et s'enfuient dans les ondes.

« Ma surprise et mon incertitude durent longtemps. Je cherche la cause de cette merveille, et si c'est un Dieu ou cette herbe qui l'a produite. Mais reprenais-je, quelle herbe aurait un si grand pouvoir? J'en arrache avec la main, j'en porte à ma bouche, je la mords; à peine mon gosier est-il mouillé de ces sucs inconnus, que je sens mes entrailles s'agiter dans mon corps; mon cœur est saisi d'une passion nouvelle, et qui n'est point naturelle à mon espèce. Je ne puis rester dans les lieux où je me trouve. « Adieu, terre, m'écriai-je, je ne retournerai plus dans tes champs; » et je me plongeai soudain dans les flots.

« Les Divinités de la mer me reçurent et m'associèrent à leurs honneurs. Elles prièrent Thétis et l'Océan de m'ôter tout ce que j'avais de mortel. Ils daignèrent me purifier. Après avoir prononcé neuf fois des mots mystérieux qui purgent de toutes souillures humaines, ils m'ordonnèrent de me plonger dans cent fleuves. Aussitôt leurs sources différentes roulent leurs ondes sur ma tête. Je puis te

raconter tout ce qui m'est arrivé jusqu'à ce moment, je m'en souviens; mais je n'ai pas senti le reste. Dès que je fus revenu à moi-même, je trouvai mon corps différent de ce qu'il était auparavant; mon esprit même avait changé. J'aperçus alors pour la première fois cette barbe verte, cette chevelure que je porte dans les flots, ces épaules larges, ces bras de la couleur des eaux, et mes cuisses courbées en poisson, dont une queue avait pris la place. »

Scylla quitta Glaucus qui lui parlait ainsi, qui voulait même en dire davantage. Furieux, désespéré de ses refus, il alla chercher des secours dans le palais merveilleux de Circé, fille du Soleil.

LIVRE QUATORZIÈME

ARGUMENT. — Scylla changée en écueil; les Cercopes en singes; la Sibylle en voix; les compagnons d'Ulysse en pourceaux; Picus et les compagnons de Diomède en oiseaux; un berger en olivier; les vaisseaux d'Enée en Nymphes; oiseau né de l'incendie de la ville d'Ardee; différentes métamorphoses de Vertumne; des eaux froides devenues chaudes; Enée et Romulus reçus parmi les Dieux. Commencement de Rome et ses rois

I. Scylla environnée de chiens, et changée en rocher.

Déjà l'habitant des ondes de l'Eubée, Glaucus, avait laissé derriere lui l'Etna qui est assis sur les corps des Géants, et les demeures des Cyclopes, où ne furent jamais connus les travaux des bœufs accouplés, ni l'usage du soc et de la charrue. Il avait passé Zancle et les murs de Rhège qui sont vis-à-vis, et ce détroit dangereux que pressent deux bords opposés qui confinent l'un à la Sicile et l'autre à l'Italie. Nageant ensuite avec force sur les ondes tyrrhéniennes, il aborde ces collines couvertes d'arbres qui servent de retraite à différentes espèces de bêtes sauvages, et sur lesquelles Circé fait sa demeure. Apres qu'il l'eut aperçue et qu'ils se furent salués mutuellement, Glaucus lui parla de cette manière :

« Déesse, sois sensible, je t'en conjure, aux peines d'un Dieu; car seule tu peux consoler mon amour, pourvu que je t'en paraisse digne. Personne, ô fille du Soleil! ne connaît mieux que moi la puissance des herbes, puisque ce sont elles qui m'ont changé. Pour que tu n'ignores pas la cause de mes chagrins, je

te dirai que j'ai vu Scylla près des mers, dont les ondes arrosent l'Italie sur la rive opposée à la ville de Messine. J'aurais honte de te répéter mes promesses, mes prières, mes caresses, mes discours; elle a tout méprisé. Si tes enchantements ne sont pas vains, daigne prononcer ces mots qui les rendent efficaces; ou si tes plantes ont plus de pouvoir, sers toi de leurs forces. »

Alors Circé cueille des plantes venimeuses, en exprime les sucs horribles, et les mêle en prononçant des paroles magiques. Elle se revêt d'une robe azurée et marchant, parmi des troupeaux de bêtes féroces qui la caressent, elle s'éloigne de sa cour, tourne ses pas vers Rhège, située vis-à-vis des rochers dont la ville de Messine est environnée. Elle traverse les ondes qui les séparent, elle y pose ses pas comme sur un terrain solide, et court à pieds secs sur le sommet des flots. Elle arrive dans une grotte courbée en arc, et qui fournissait un asile agréable à Scylla pour s'y reposer. Souvent cette Nymphe venait y chercher un abri contre les feux du Ciel et de la mer, lorsque le Soleil au milieu de sa carrière, frappant perpendiculairement sur nos têtes, diminue les ombres.

La Déesse infecte cet antre : elle y verse les poisons qu'elle a préparés. Elle y répand les sucs qu'elle a tirés des racines les plus nuisibles, et murmure neuf fois à trois reprises différentes des paroles magiques, obscures et inconnues.

Scylla vint ensuite. Elle était déjà descendue dans l'onde jusqu'à la ceinture, lorsqu'elle se vit environnée par des chiens aboyants. Elle craint, elle s'éloigne épouvantée et fuit leurs morsures avides; mais elle entraîne avec elle ceux qu'elle fuit. Elle cherche ses

cuisses, ses jambes, ses pieds, et ne trouve à leur place que des chiens, la gueule béante.

Glaucus pleura le sort de sa maîtresse; il dédaigna la tendresse de Circé, qui s'était si cruellement servie de son art. Scylla resta dans ce lieu; dès qu'elle en trouva l'occasion elle exerça sa haine contre Circé, et fit périr d'abord les compagnons d'Ulysse; elle allait submerger pareillement les vaisseaux des Troyens, si soudain elle n'eût été changée en rocher, qui maintenant est encore un écueil redoutable que les pilotes évitent avec soin.

II. Les habitants de Cercope changés en singes.

Les Phrygiens s'étaient écartés à force de rames de l'avide Charybde et de Scylla. Ils étaient déjà près des bords ausoniens, quand un vent furieux les emporta sur ceux de la Libye. Didon y reçut Enée dans son palais, et l'aima bientôt. Ne pouvant supporter la vie après le départ de ce héros, elle fit bâtir un bûcher sous le prétexte d'offrir un sacrifice, s'y coucha, se perça le sein, et trompée elle-même, trompa de cette manière toute sa cour.

Au sortir des murs nouvellement élevés sur cette terre sablonneuse, Enée arrive auprès du mont Eryx, où le reçoit Aceste, son ami. Il y sacrifie à son père, et rend des honneurs à son tombeau. Il se rembarque ensuite sur ses vaisseaux, qu'Iris, par ordre de Junon, avait presque entièrement brûlés, et laisse le royaume d'Eole; les terres de Vulcain qui fument de soufre, et les écueils habités par les Sirènes, filles d'Achéloüs. Privé de son pilote Palinure, il suit les rivages de l'île d'Inarime, de celle de Prochyte, de celle de Pythécuse, couverte de rochers stériles, et qui porte le nom de ses habitants. Le souverain

des Dieux, irrité des crimes des Cercopes impies, les avait changés en singes, de manière qu'ils étaient à la fois semblables aux hommes et différents d'eux. Il avait resserré leurs membres, aplati leurs nez, sillonné leurs visages de rides; et couvrant leurs corps entiers d'un poil roux, il les avait relégués dans cette île, et leur avait ôté l'usage de la parole, dont ils ne se servaient que pour le parjure et le mensonge, leur laissant seulement un cri rauque avec lequel ils exprimaient leurs plaintes

III. La Sibylle de Cumes changée en voix.

Après avoir passé ces îles, il laisse à droite les murs de Parthénope, à gauche le tombeau du fameux trompette Mysène, fils d'Eole, et descend sur le rivage marécageux de Cumes. Il marche vers l'antre de la Sybille antique, et la prie de le conduire dans les Enfers auprès des mânes de son père.

La Sibylle levant les yeux qu'elle avait tenus baissés sur la terre, se sentant agitée de fureurs et pleine du Dieu qui l'inspirait : « Tu demandes de grandes choses, lui dit-elle, héros que tes actions ont rendu si célèbre, dont le bras se sert si vaillamment du fer, et dont la piété s'est fait voir au milieu des feux et des flammes qui consumèrent Troie. Quitte cependant toute crainte, tes désirs seront satisfaits, tu verras sous ma conduite les champs de l'Elysée, le dernier royaume du monde, et l'ombre chérie de ton père. Il n'y a point de chemin inaccessible à la vertu. »

Elle dit, et lui montrant le rameau d'or dans les forêts de la déesse de l'Averne, elle lui commande de l'arracher de son tronc. Enée obéit; il vit les richesses du formidable

Pluton, ses aïeux, et l'ombre du magnanime Anchise. Il apprit aussi les lois de cet empire, les guerres et les combats qu'il aurait encore à soutenir; ensuite il reprend sa route, guidé par la Sibylle, et charme les ennuis et les fatigues du chemin en parlant avec elle.

Pendant qu'ils marchaient ensemble par une route sombre et tortueuse, il lui dit : « Soit que vous soyez une Déesse favorable, soit que vous soyez seulement une mortelle agréable aux Dieux, vous serez toujours à mes yeux égale aux divinités. C'est par vous que j'ai pu descendre dans l'empire des morts; c'est vous qui m'en avez tiré. Pour reconnaître ces bienfaits, dès que j'aurai revu la lumière, je vous bâtirai des temples, et je vous rendrai les honneurs qui vous sont dus. »

La Sibylle le regarde, et lui répond en soupirant : « Je ne suis pas une déesse; ne brûle point d'encens pour une faible mortelle; et de crainte que tu ne commettes un crime par erreur, apprends qui je suis. J'aurais obtenu l'immortalité, des jours sans fin : « Choisis, me dit Apollon, aimable Nymphe de Cumes, désire, et sois sûre d'obtenir tout ce que tu voudras. » Lui montrant aussitôt du sable que je venais de ramasser, insensée, je le priai de m'accorder autant d'années de vie qu'il se trouvait de grains dans cet amas.

« Je ne songeai point à lui demander en même temps la jeunesse dont je jouissais; je restai fille; mais la jeunesse heureuse s'est enfin éloignée de moi; la vieillesse languissante est venue d'un pas tremblant, et je dois longtemps la souffrir; car quoique j'aie déjà vécu sept siècles, il me reste encore à

voir trois cents moissons et trois cents vendanges pour remplir le nombre de grains de sable que doit durer ma vie. Un temps viendra où l'âge diminuera mon corps, où mes membres, consumés par les années, seront réduits à un petit volume. Invisible à tout le monde, je ne serai connue que par ma voix; les destins me la laisseront éternellement. »

IV. Enée aborde à Cajette. Achéménide rencontre Macarée.

Pendant que la Sibylle parlait ainsi, le héros troyen, traversant ces cavernes profondes, sortit du royaume du Styx et rentra dans la ville de Cumes: il y fit des sacrifices selon la coutume, et se rendit ensuite vers le rivage, qui ne portait pas encore le nom de sa nourrice.

C'est aussi dans la même ville qu'après de longs voyages s'était arreté Macarée d'Ithaque, l'un des compagnons de l'adroit Ulysse. Il rencontre et reconnaît Achéménide, autrefois abandonné sur les rochers de l'Etna. Surpris de le revoir, et de le revoir vivant : « Achéménide, lui dit-il, quelle fortune ou quel Dieu t'a sauvé? Par quelle aventure une flotte barbare porte-t-elle un Grec? Dans quel pays vas-tu t'etablir avec les Troyens?»

Achéménide, qui n'avait plus ces lambeaux attaches avec des épines pour le vêtir, ni cet air sombre et farouche, redevenu lui-même, lui répondit ces mots :

« Que je me retrouve encore auprès du cruel Polypheme, que de nouveau je regarde en frémissant sa bouche teinte de sang humain, si les vaisseaux d'Ithaque, si ma patrie me sont plus chers que ces Troyens, je ne respecte pas moins Enée que mon père. Quand les Destins daigneraient tout m'ac-

corder, jamais je ne pourrai reconnaître assez ses bienfaits. C'est par lui que je te parle, que je respire, que je jouis du Ciel et de la lumiere du Soleil; m'est-il possible de devenir ingrat et de l'oublier? C'est par ce héros que je n'ai point perdu la vie dans la bouche sanglante du Cyclope; c'est par lui que, quand je quitterai le jour, mes os seront ensevelis dans un tombeau, et non dans les entrailles profondes de ce monstre.

« A moins que la frayeur ne m'eût ôté tout sentiment, juge quel fut mon état lorsque, abandonné sur le rivage, je vous vis en pleine mer. Je voulus crier, mais je craignis de me livrer à l'ennemi. La voix d'Ulysse fut presque funeste a vos vaisseaux. Je vis le Cyclope arracher un rocher immense, le jeter après vous au milieu des ondes; je le vis encore lancer de son bras gigantesque des cailloux qu'on eût dit poussés par une machine de guerre, et je tremblai qu'ils ne vous accablassent ou que vous ne fussiez engloutis sous les flots qu'ils soulevèrent en tombant; j'oubliai même alors que vous m'aviez laissé dans cette île.

V. Achéménide continue à parler de Polyphème.

« Aussitôt que vous eûtes échappé par la fuite à la mort la plus terrible, ce monstre furieux, frémissant de rage, parcourut tout l'Etna. Privé de son œil, heurtant contre les rochers, opposant ses mains devant lui pour tenter un passage à travers les vastes forêts, et tendant ensuite vers la mer ses bras souillés de sang et de carnage, il vomit ces imprécations contre tous les Grecs :

« Oh ! si quelque heureux hasard, s'écriait-
« il, me ramenait Ulysse ou quelqu'un de
« ses compagnons, sur lesquels je pusse as-

« souvir ma colère, dont je pusse dévorer les « entrailles, déchirer de ma main les corps « encore vivants, abreuver mon gosier altéré « de leur indigne sang, et sentir palpiter « leurs membres brisés sous mes dents, la « perte de cet œil, dont il m'a privé, ne se- « rait rien ou bien légere ! »

« Ce barbare prononçait ces mots et plusieurs autres; une horreur froide s'emparait de moi toutes les fois que je regardais son visage souillé de carnages récents, ses mains cruelles, la place vide de son œil, ses membres, le sang ramassé et glacé sur sa barbe épaisse. La mort était devant mes yeux; elle aurait été cependant le moindre de mes maux. Je m'attendais à chaque instant qu'il me decouvrirait, qu'il me saisirait; déjà je ne voyais enseveli dans ses entrailles. J'avais sans cesse présent à mon esprit ces moments où je l'avais vu prendre deux de mes compagnons, les froisser trois ou quatre fois sur la terre, se jeter sur eux comme un lion affamé, dévorer et cacher dans son estomac leurs intestins, leurs chairs, leurs membres encore animés, et la moelle même qu'il tirait de leurs os brisés. La terreur m'environnait. Pâle, sans sentiment, je le voyais en mâcher encore les restes, rejeter de sa bouche ces mets affreux, en vomir des morceaux crus et sanglants mêlés dans des flots de vin.

« Je n'attendais qu'un sort pareil. C'est ainsi que je vécus pendant plusieurs jours, me cachant, tremblant au moindre bruit, craignant la mort et la désirant, apaisant ma faim avec du gland, de l'herbe et des feuilles. Seul. privé de tout et sans espoir, n'attendant que des supplices et la mort, j'aperçus enfin, après un long temps, un vaisseau qui n'était pas éloigné. Je courus

au rivage, j'implorai du secours par des signes, on fut touché de mon sort, et ce fut un vaisseau troyen qui daigna recevoir un Grec.

« Tu dois à ton tour, ô le plus cher de mes compagnons, me raconter tes aventures, celles d'Ulysse et de tous ceux qui se sont confiés à la mer avec toi. »

VI. Les compagnons d'Ulysse trouvent la mort dans différents dangers.

Macarée lui dit que le fils d'Hippotade, Eole, qui règne sur la mer de Tyr et qui tient les vents prisonniers dans ses cavernes, les avait remis au souverain d'Ithaque, enfermés dans des peaux de bœufs; que, munis de ce présent merveilleux, ils voyagèrent pendant neuf jours avec un temps favorable, et que déjà ils apercevaient la terre désirée, quand, au lever de l'aurore du lendemain, les compagnons d'Ulysse, excités par leur avarice et par leur cupidité, s'imaginant trouver des trésors dans ces outres, en défirent les liens, et qu'aussitôt les vaisseaux, agités par les vents devenus libres, avaient repris le chemin qu'ils avaient fait, et bientôt étaient revenus dans les ports d'Eole.

« Nous vînmes ensuite, continua Macarée, dans le royaume des Lestrygons, fondé par Lamus. Antiphate y régnait alors; je fus député vers ce prince avec deux des nôtres; à peine trouvâmes-nous notre salut dans la fuite, un de mes compagnons et moi. Le dernier fut dévoré par ce roi barbare, dont la bouche cruelle se teignit de son sang. Antiphate nous suit et nous fait poursuivre par une foule de ses sujets; ils nous jettent des pierres, des arbres entiers; ils submergent

les hommes et les vaisseaux. Un seul, celui qui portait Ulysse que j'accompagnais, évita sa perte; affligé de celle du plus grand nombre de nous, après nous être plaints longtemps, nous fûmes portés vers ces terres que l'on aperçoit d'ici dans l'éloignement. Ne la regarde jamais que de loin, cette île funeste que j'ai vue; et toi, fils d'une déesse et le plus juste des Troyens — car, la guerre étant finie, on ne peut plus t'appeler notre ennemi, — crois-en mes avis, fuis aussi les rivages de Circé.

« Après avoir jeté l'ancre, nous souvenant du farouche Cyclope, du cruel Antiphate, nous hésitons de descendre sur ces bords, nous craignons de pénétrer dans des demeures inconnues. Nous tirons au sort pour savoir celui qui se chargera de les découvrir; il tombe sur moi, sur le fidèle Polyte, sur Euryloque et sur Elpenor, qui aimait un peu trop le vin. Dix-huit soldats nous accompagnent. Arrivés aux portes du palais, nous sommes environnés d'un nombre considérable de loups, de louves, d'ours et de lions; leur approche nous épouvante, mais nous n'avions point à craindre leurs morsures : ils agitaient leurs queues en signe de caresses, nous flattaient et suivaient nos pas.

« Des femmes nous reçurent et nous conduisirent, par des portiques de marbre, auprès de leur souveraine, assise sur un trône dans un salon magnifique. Elle était vêtue d'une robe blanche et d'une écharpe brillante d'or; une troupe de Nymphes et de Néréides l'entourait Ni les unes ni les autres ne s'occupaient à tirer de la laine, à la filer, mais à ranger des herbes. Elles séparaient, dans des corbeilles, des fleurs éparses sans ordre et des racines de différentes espèces. Ce sont là

les ouvrages que leur reine exigeait d'elles. Elle connaît l'usage et la vertu de chacune et les effets de leur mélange; elle les examine attentivement.

VII. Circé change en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

« Dès qu'elle nous aperçut, elle nous rendit notre salut, prit un air ouvert, et répondit à nos vœux par tout ce que nous pouvions désirer. Elle ordonne soudain qu'on nous prépare une boisson de grains brûlés, mêlés avec du miel, du vin et du lait caillé; elle y verse en secret certains sucs que la douceur de la liqueur nous dérobe. Nous reçûmes les coupes qu'elle nous présenta de sa main, et dans l'instant que, brûlés de soif, nous buvions tous ensemble, elle nous toucha le sommet des cheveux avec une baguette. Aussitôt, je rougis de le raconter, je commence à me couvrir de poils, je cesse de pouvoir parler, je ne forme plus qu'un murmure rauque à la place des mots; je courbe mon front vers la terre, je sens ma bouche s'étendre et se durcir en un long museau; mon cou se charge de chairs, et de cette même main dont j'avais pris la coupe, je forme des pas. Les enchantements ont-ils donc tant de pouvoir? Je fus soudain enfermé dans une étable avec mes compagnons. Le seul Euryloque n'avait point changé d'état. Seul il avait refusé la coupe qui lui fut présentée; s'il ne l'eût pas évitée, la plupart de nous auraient demeuré sous la forme d'un pourceau; le sage Ulysse n'eût point appris notre infortune, et ne serait pas venu dans le palais de Circé, prêt à nous venger.

« Mercure avait fait présent à ce héros

d'une fleur blanche, dont la racine est noire, et que les Dieux appellent *Moly*. Garanti de toutes sortes d'enchantements par cette plante, muni d'avertissements célestes, il entre dans la demeure de Circé. Vainement elle l'invite à boire dans ces coupes funestes; il la repousse et l'épouvante en tirant son épée, lorsqu'elle s'efforce de le toucher de sa baguette.

« On nous arrose des sucs puissants d'une herbe qui ne peut nuire; elle nous frappe encore de sa baguette, mais d'une manière différente; elle prononce des mots contraires à ceux qu'elle avait dits. A mesure qu'elle parle, nous nous soulevons de la terre; nos soies tombent, nos pieds cessent d'être fourchus, nos épaules reparaissent, nos bras s'étendent, nos coudes renaissent; nous embrassons en pleurant Ulysse, qui verse aussi des larmes, nous nous attachons à son cou, et nous ne tenons d'abord d'autres propo que ceux que nous dicte la reconnaissance.

VIII. Picus changé par Circé en un oiseau qui porte son nom.

« Circé nous retint pendant une année dans sa demeure; j'y vis beaucoup de prodiges durant un si long séjour; et j'en appris encore davantage; parmi ces derniers, voici ce que j'entendis raconter à l'une des quatre femmes de Circé, qui seules étaient employées à ces mystères horribles. Elle me fit voir une statue de marbre blanc, portant sur la tête un pivert, conservée dans un appartement secret et parée de plusieurs couronnes. Je voulus savoir ce qu'elle représentait, pour quelle raison elle était honorée dans ce palais, et pourquoi cet oiseau se trouvait placé sur sa tête.

« Ecoute, Macarée, me dit-elle, apprends par ce que je vais te dire quelle est la puissance de ma maîtresse, et prête toute attention à mon récit.

« Picus, fils de Saturne, régna dans l'Italie; il avait une forte passion pour l'exercice des chevaux, qui sont d'une si grande utilité à la guerre. Il avait toutes les perfections qu'on voit dans cette statue; tu peux l'examiner, je t'assure qu'elle en est une copie fidele; son esprit égalait sa beauté.

« La Grece ne pouvait pas encore avoir vu quatre fois, depuis sa naissance, ces jeux Olympiques qu'elle célèbre tous les cinq ans. Il avait attiré déjà les regards de toutes les Dryades nées sur les monts Latins Les Naïades des fontaines, celles du Tibre, celles du fleuve Numique, celles qui demeurent sous les eaux de l'Anis et de l'Alme, dont le cours a si peu d'étendue, celles qu'enferme le rapide Nar, et le Tanaris qui coule sous des ombrages agréables, celles qui font leur séjour dans les bois de Diane et dans les lacs voisins, toutes enfin le désiraient. Il les méprisa toutes. Une seule attira ses hommages; elle devait le jour à Janus et à Vénilie, dont elle avait, dit-on, reçu la naissance sur le mont Palatin. Cette princesse, arrivée à l'âge où son cœur devait choisir un époux, préféra Picus à tous les Latins et lui fut livrée. Ses charmes étaient surprenants, mais sa voix l'était encore davantage; elle lui fit donner le nom de Canente. Ses sons touchaient les rochers, agitaient les arbres, adoucissaient les bêtes féroces, suspendaient le cours des fleuves, arrêtaient les oiseaux volages et les forçaient a l'écouter.

« Un jour, tandis qu'elle chantait, Picus était sorti de son palais; il allait dans les

campagnes chasser aux sangliers; il tenait deux dards dans sa main et montait un coursier ardent. Sa robe de pourpre était rehaussée d'or. La fille du Soleil ayant quitté le pays qui porte son nom, pour cueillir des plantes nouvelles sur les collines fécondes de l'Italie, était venue dans les mêmes forêts; cachée sous des arbrisseaux, elle aperçut le jeune prince et fut éblouie; les plantes qu'elle avait ramassées échappent de sa main. Dès qu'elle eut un peu calmé l'émotion de ses sens dévorés par une ardeur si vive, elle résolut d'avouer sa passion. La rapidité du cheval de Picus, la suite nombreuse qui l'environnait, l'empêchèrent d'abord de l'approcher. « Tu ne m'éviteras cependant pas, s'écria-t-elle, quand même le vent t'emporterait, si je me connais bien, si toute la vertu des plantes ne s'est point évanouie, si mes enchantements ne me trompent pas. »

« Elle dit, et forme un sanglier fantastique et sans corps; elle lui commande de se montrer au roi, de paraître se retirer dans le plus épais de la forêt, dans les lieux où les arbres sont plus serrés, où les chevaux ne peuvent trouver de chemin. Aussitôt Picus, trompé, court après cette proie qui n'est qu'une ombre; il quitte rapidement le dos fumant de son coursier, et, suivant une vaine espérance, il court à pied dans l'épaisseur du bois. Circé commence des prières, prononce des paroles funestes, évoque des Dieux inconnus par ces mots inintelligibles, avec lesquels elle a coutume de confondre et de troubler le visage blanchâtre de la Lune, et d'envelopper de nues épaisses la tête de son père.

« A ses accents, le ciel se couvre de ténèbres, l'air s'épaissit, la terre exhale des va

peurs; les compagnons de Picus errent au hasard et s'égarent dans cette obscurité. La garde n'est plus auprès de son roi. Saisissant l'occasion et le moment, Circé s'approche et lui dit : « O le plus aimable des mortels, reçois pour ton beau-père ce Soleil qui voit tout. Ne sois pas assez insensible pour mépriser Circé, la fille de Titan. »

« Elle dit, et Picus rejette toutes ses prières et la rebute elle-même. « Qui que tu sois, lui répond-il, je ne puis être à toi; une autre a mon cœur, et l'objet de tous mes désirs est qu'elle le garde éternellement. Je ne blesserai point les nœuds sacrés de l'hymen par des amours étrangères, tant que les destins me conserveront Canente. »

« La déesse, ayant encore vainement essayé les prières, lui dit avec fureur : « Tes dédains ne resteront pas impunis. Jamais tu ne retourneras auprès de Canente, et tu vas apprendre par l'effet ce que peut une femme, une amante outragée, surtout quand Circé est cette femme et cette amante. »

« A ces mots, elle se tourne deux fois vers le levant et vers le couchant; trois fois elle touche Picus de sa baguette et prononce trois mots. Il fuit étonné d'être plus rapide à la course qu'auparavant. Il aperçoit des ailes sur son corps; nouvel oiseau, s'avançant dans les forêts Latines, il frappe avec rage les arbres de son bec dur, et fait des blessures sur leurs branches. Ses plumes conservent l'éclat de la pourpre dont sa robe était teinte. La broderie d'or qui l'enrichissait lui forme un collier de cette couleur. Il ne lui reste rien de l'ancien Picus que le nom.

IX. Les compagnons de Picus sont changés en différents animaux ; son épouse, accablée de douleur, s'évanouit en un air léger.

« Cependant les compagnons de Picus appellent à chaque instant leur maître, le cherchent et ne le trouvent en aucun endroit. Ils rencontrent Circé, car déjà cette déesse avait éclairci l'air et permis au Soleil et aux Vents de dissiper les nuages et la nuit. Ils soupçonnent le crime qu'elle a commis, lui demandent leur roi, se disposent à la violence et se préparent à l'attaquer. Elle répand aussitôt des poisons et des sucs venimeux, évoque la Nuit, les Dieux des ténèbres, l'Erèbe, le Chaos, et conjure Hécate avec des hurlements magiques. La forêt, par un prodige inouï, change de place à ses accents ; la terre gémit, les arbres pâlissent, l'herbe se teint et se souille de sang ; les rochers parurent mugir d'une manière confuse ; on entendit aboyer des chiens, on vit la terre se couvrir de serpents écaillés, et des âmes légères voltiger sur sa surface. La garde épouvantée frémit. Circé porte sa baguette magique sur les visages surpris de ces soldats effrayés ; tous prennent la forme de différents animaux ; aucun ne conserve sa première figure.

« Le Soleil couchant pressait déjà les rivages de l'Ibérie ; Canente inquiete attendait en vain son époux et le cherchait des yeux. Ses esclaves, le peuple, parcourant la forêt, portent de tous côtés des flambeaux. Ce n'est pas assez pour la Nymphe de pleurer, d'arracher ses cheveux, de pousser des gémissements, elle montre toutes ces marques de douleur, se dérobe de son palais pour chercher son époux, et parcourt les champs Latins.

« La Nuit couvrit la terre six fois, autant de fois le Soleil lui rendit la lumière, pendant que, privée de nourriture et de sommeil, elle erra dans les campagnes, gravit sur les rochers, descendit dans les vallées, allant partout où le sort la conduisait. Le dernier jour, le Tibre l'aperçut, fatiguée par ses plaintes et par le chemin qu'elle avait fait, reposant son corps sur son rivage. Triste, affligée, elle y répandait des larmes et formait des sons inspirés par la douleur même, comme le cygne qui chante en mourant ses funérailles. Affaiblie, épuisée par ses chagrins, elle se consume jusqu'à la moelle, se dissipe et s'évapore dans les airs. La Renommée a marqué le lieu où s'est passée cette aventure. Et les Muses anciennes de l'Italie lui donnèrent le nom de Canente.

« Ces traits et beaucoup d'autres m'ont été racontés pendant une année que j'ai passée dans le palais de Circé ; j'en ai vu quelques-uns. Rassasiés de plaisirs, ayant perdu l'habitude des voyages, nous recommençâmes enfin à voguer sur les mers, à livrer nos voiles aux vents. Circé nous avait dit que notre navigation serait difficile, qu'elle durerait longtemps, et que l'Océan nous préparait bien des dangers; je les craignis, je l'avoue; abordé dans cette île, je m'y suis fixé. »

Macarée avait terminé ses récits. Enée enferma dans une urne les cendres de sa nourrice, et mit ces mots sur son tombeau :

CI-GIT CAJETTE, DONT LE NOURRISSON, CONNU PAR SA PIETÉ, FIT BRULER LE CORPS DANS LE BUCHER QU'IL LUI DEVAIT, APRÈS L'AVOIR SAUVÉE DE L'EMBRASEMENT DE TROIE.

X. Les compagnons de Diomède changés en oiseaux ressemblants aux cygnes.

Il coupe ensuite les câbles qui retiennent ses vaisseaux; il évite avec soin les rivages funestes de l'artificieuse fille du Soleil; il arrive vers ces bois qu'arrose le Tibre en portant au sein des mers le tribut de ses ondes jaunies par son sable, et, reçu dans la maison du fils de Faune, Latinus, il en épouse la fille.

Cependant cette alliance ne se fit pas sans combats : il fallut soutenir une guerre contre des peuples belliqueux. Turnus est irrité de se voir enlever une princesse qui lui fut promise. Toute la Toscane arme contre le pays Latin. Des deux côtés on cherche longtemps la victoire; chacun augmente ses forces de celles des étrangers. Plusieurs peuples défendent les Rutules, d'autres s'unissent aux Troyens. Enée n'était pas allé vainement auprès d'Evandre lui demander des secours; mais Vénulus, que Turnus avait envoyé à Diomède, n'avait pu rien en obtenir.

Ce prince, établi dans la Japygie, y possédait de fertiles campagnes et venait d'y bâtir une grande ville, lorsque Vénulus, exécutant les ordres de son maître, lui demanda son appui. Le fils de Tydée s'excusa sur la faiblesse de son empire, ne voulant point exposer aux combats les peuples de son beau-père, et les siens n'étant pas en assez grand nombre pour les armer.

« Afin que vous ne pensiez pas, ajouta-t-il, que ce sont de vaines défaites, je vous raconterai mes infortunes, quoique je ne puisse les rappeler sans renouveler mes douleurs.

« Après qu'Ilion eut été brûlé, lorsque ses superbes tours eurent servi d'aliment aux flammes des Grecs, et que le héros de Na-

ryce, ayant violé Cassandre dans le temple de Pallas, eut fait partager à tous un châtiment que lui seul méritait, emportés sur les mers ennemies, nos vaisseaux, séparés par les vents, essuyèrent pendant quelque temps la nuit, la foudre, la pluie, le courroux du Ciel et des flots, et trouvèrent enfin leur perte sur les rochers de Capharée. Pour ne pas vous arrêter longtemps en vous racontant mes aventures avec plus d'ordre et plus de détail, il suffira de vous dire que la Grèce eût pu paraître alors digne de pitié à Priam même. La bonté de Minerve me sauva cependant des flots; mais bientôt après je me vis encore banni de ma patrie. La puissante Vénus a vengé d'une manière terrible l'ancienne blessure que je lui fis. J'ai soutenu tant de travaux, tant de périls sur les mers, tant de combats sur la terre, que j'ai souvent appelé heureux ceux qu'une tempête affreuse et les rochers de Capharée ont engloutis sous l'Océan. J'aurais mieux aimé mille fois être mort avec eux.

« Le reste de mes compagnons, après avoir souffert tant de maux sur mer et sur terre, s'affaiblissaient, et tous demandaient un terme à leurs voyages. Le bouillant Agmon, dont l'esprit était plus hardi et que tant de malheurs aigrissaient encore : « Amis, s'écria-t-il, reste-t-il des infortunes que votre patience refuse à présent de supporter? Pensez-y; que peut faire de plus Cythérée, supposé qu'elle le veuille? Tant qu'on craint de plus grandes peines, on peut songer à former des vœux; dès que les maux sont à leur comble, on doit fouler la crainte sous ses pieds; leur excès fait notre sécurité. Qu'elle m'entende, si elle veut; qu'elle haïsse comme elle a fait les compagnons de Dio-

mède, nous méprisons tous sa haine, notre courage nous reste contre elle. »

« C'est par de semblables discours qu'Agmon irrite encore Vénus et ressuscite son ancienne colere. Ces paroles plaisent à peu de monde; je l'en repris ainsi que la plus grande partie de nos amis. Il se preparait à nous répondre, mais sa voix et même le passage de sa voix diminuèrent; ses cheveux disparurent et firent place à des plumes; de pareilles et d'aussi petites couvrirent son nouveau cou, son dos, sa poitrine; ses bras se revêtirent de plus grandes. Ses coudes se plièrent en ailes legeres. La plus grande partie de ses pieds forme des doigts, sa bouche endurcie se façonne en bec aigu par le bout.

« Tandis que Lycus, Idas, Réthénor, Nyctée, Abas, regardent ce changement, dont ils sont étonnés, ils l'éprouvent eux-mêmes. Le plus grand nombre de cette troupe s'enfuit et vole autour de nos vaisseaux en se balançant sur des ailes paisibles. Si vous désirez savoir quelle est l'espece de ces nouveaux oiseaux, ils ne sont pas des cygnes, mais ils en approchent par leur blancheur. Enfin, je descendis, non sans peine, dans ce pays, et, gendre de Daunus, j'habite dans ces champs arides avec la moindre partie de mes compagnons. »

XI. Berger changé en olivier sauvage.

Ainsi parle Diomède, Vénulus s'éloigne et quitte le royaume du prince de Calydon, celui des Peucatiens et les champs de la Messapie, dans lesquels il voit des antres ombragés par des forêts épaisses, arrosés par des lacs. Pan y demeure aujourd'hui. Il fut un temps où les Nymphes les habitèrent; un

berger d'Appulie les ayant épouvantées, les en chassa. D'abord il les effraya en se présentant à leurs yeux; lorsqu'elles eurent repris leurs esprits, elles mépriserent celui qui les poursuivait, et se mirent à danser en chœur. Le berger se moqua de leurs pas, et voulut les imiter par ses sauts rustiques. Il ajouta bientôt les injures aux propos les plus indécents; il ne se tut que lorsque l'écorce, dont elles le couvrirent, eut entièrement enveloppé sa bouche. On peut connaître les mœurs de ce berger par l'arbre et par son suc; car les fruits de l'olivier sauvage, dans lequel ces Nymphes le changèrent, ont conservé toute l'aigreur et toute l'amertume de sa langue; ils ont pris l'âpreté de ses discours.

XII. Vaisseaux d'Énée changés en Nymphes; celui d'Ulysse en écueil.

Les envoyés revinrent, apportant le refus que Diomède avait fait de prendre les armes. Les Rutules continuèrent sans ce secours la guerre qu'ils avaient commencée. Elle coûta beaucoup de sang aux deux partis. Turnus porta les flambeaux sur la flotte troyenne; ces vaisseaux, que l'onde avait épargnés, étaient la proie du feu. Déjà la poix et la cire dont les bois sont environnés, aliments éternels de cet élément, étaient en flammes, elles allaient se communiquer du mât aux voiles; des tourbillons de fumée sortaient du banc des rameurs, lorsque la mère des Dieux se ressouvenant qu'ils avaient été fabriqués de pins coupés sur le sommet du mont Ida, remplissant les airs du bruit des clairons et du son de la trompette, et portée sur son char traîné par des lions soumis au joug, s'écria soudain : « Téméraire Turnus, j'éteindrai

l'incendie que vient d'allumer ta main sacrilége. Je ne souffrirai pas que le feu dévorant consume des arbres sortis de mes forêts. »

La foudre gronde à la voix de la Déesse; des nues épaisses, chargées de pluie et de grêle, tombent à la suite du tonnerre; les Vents, fils du géant Astré, vont au combat, et troublent les cieux et les mers de leurs chocs réunis et subits.

La Déesse, se servant des forces de l'un d'eux, rompt les liens qui retenaient la flotte; elle entraîne les vaisseaux et les abîme dans les flots. Le bois amolli se transforme en corps, les poupes recourbées en font la tête; les rames s'étendent en jambes, en pieds qui leur servent à nager. Les côtés restent ce qu'ils étaient auparavant; les solives qui faisaient le fond du bâtiment et la quille, forment l'épine de leurs dos. Les cordages deviennent des cheveux, et les antennes des bras; leur couleur ne change point; nouvelles Nymphes de la mer, elles folâtrent et jouent au milieu de ces ondes qu'elles craignaient. Nées sur le sommet des montagnes et des rochers, elles habitent l'humide élément. Elles ne regrettent point leur ancienne patrie, et n'oubliant pas les dangers qu'elles ont essuyés, elles aiment à secourir les vaisseaux agités par les tempêtes, à moins qu'ils ne portent des Grecs; elles les ont en horreur, parce qu'elles se souviennent toujours de la perte de Troie. Ces Nymphes virent d'un œil satisfait les débris du navire Ulysse, et prirent plaisir à regarder celui qu'il avait reçu d'Alcinoüs se durcir et grossir de son bois le nombre des écueils.

XIII. Oiseau né de l'incendie de la ville d'Ardée.

On espérait, après le changement des vais-

seaux d'Enée en Nymphes, que la terreur de ce prodige obligerait Turnus à cesser la guerre ; mais il persiste; chacun des deux partis a pour lui des Dieux, et, ce qui vaut leur secours, chacun de ces partis a du courage. Rivaux ardents, Enée et Turnus ne desirent plus ni le royaume, ni le sceptre de leur beau-père, ni ton hymen, belle Lavinie; ils n'aspirent qu'à la victoire. Honteux de quitter la guerre le premier, l'un et l'autre la poursuivent. Enfin Vénus voit triompher les armes de son fils. Turnus expire, et la ville d'Ardée, dont il faisait la puissance, tombe avec lui.

Lorsque le feu l'eut devorée, quand les étincelles et la cendre en eurent couvert les toits, du milieu de ces masses brûlées sort et s'élève un oiseau, qu'on vit alors pour la première fois; il secoue la cendre de ses ailes tranquilles; son cri, sa pâleur, et tout en lui, annonce une ville détruite; le nom d'Ardée lui reste, il en déplore les malheurs.

XIV. Enée reçu au nombre des Dieux.

Déjà la vertu d'Enée avait apaisé la colère de tous les Dieux et celle de Junon même. Il était temps que ce héros, après avoir affermi les fondements de l'empire naissant de Jules son fils, allât prendre sa place dans le ciel. Vénus avait obtenu le consentement des autres divinités ; embrassant ensuite Jupiter : « Mon père, lui dit-elle, tu ne m'as jamais rebutée, daigne m'être encore favorable; accorde à mon fils Enée, qui, par le sang qu'il a reçu de moi, te reconnaît pour son aïeul, une place parmi les Dieux; quand ce serait une des moindres, je m'en contenterai, pourvu que tu veuilles bien l'en honorer. C'est assez pour lui d'avoir une fois traversé les fleuves

des Enfers et porté ses pas dans le sombre empire des morts. »

L'Olympe entier applaudit; Junon l'écouta d'un air paisible, et donna son aveu. Jupiter alors lui répondit : « Tu mérites la grâce que tu demandes, ainsi que celui pour qui tu m'implores; reçois-la, ma fille. » Il dit. Vénus satisfaite se réjouit et rend grâces à son père. Montant aussitôt sur son char traîné par des colombes, elle traverse les airs et descend sur le rivage des Laurentins, dans l'endroit où le fleuve Numique, couronné de roseaux, conduit ses eaux dans les mers voisines. Elle lui commande de purifier Enée de tout ce qu'il a de mortel, et d'entraîner cette dépouille sous ses flots.

Le Fleuve exécute les ordres de Vénus; il lave et purge avec ses ondes tout ce que ce héros tient d'Anchise; la partie la plus pure lui reste. Sa mère parfuma d'une odeur céleste ce corps ainsi purifié. Elle appliqua sur son visage de l'ambroisie mêlee avec du nectar; enfin elle en fit un Dieu que le peuple romain honore sous le nom d'Indigetes, en lui bâtissant des temples et des autels.

XV. Rois latins. Vertumne prenant différentes formes.

Albe et le royaume Latin passèrent alors sous la domination d'Ascagne, qui fut aussi nommé Jules. Sylvius lui succéda. Le fils de ce dernier, dont le nom fut encore Latinus, prit après lui le sceptre et l'empire. Le successeur de ce grand prince fut Albe, qui pour le sien eut Epite. Après celui-ci régnèrent Capète et Capys; ce dernier régna le premier; Tibérinus reçut d'eux l'empire; s'étant noyé dans les ondes du fleuve Thusque, il leur donna son nom. Ses enfants furent Rémulus

et le fier Acrotas. Rémulus était l'aîné; bientôt il fut frappé de la foudre qu'il voulait imiter. Son frere, plus prudent et plus modéré, monta sur le trône, qu'il remit au vaillant Aventinus, qui fut enseveli sous la même montagne qui porte son nom, et sur laquelle il régnait.

Déjà Procas gouvernait les peuples qui sont autour du mont Palatin. Ce fut sous son règne que vécut Pomone. Parmi les Amadryades latines, aucune n'entendit mieux la culture des jardins, aucune ne connut mieux celle des arbres fruitiers, ce qui lui fit donner le nom de Pomone. Elle n'aime ni les forêts ni les fleuves; elle ne chérit que les campagnes et les arbres qui portent de doux fruits. Sa main n'est jamais armée d'un javelot; elle porte à la place une petite faux recourbée, dont tantôt elle élague des branches épaisses, tantôt émonde celles qui s'etendent trop. Quelquefois, insérant une tige dans l'écorce d'un autre arbre, elle oblige ce dernier à fournir des sucs à ce nourrisson étranger. Elle ne leur laisse point endurer la soif, elle fait couler des ruisseaux autour des fibres repliées de leurs racines; mais te craignant, Vertumne, elle ferme ses vergers. Combien de fois parut-il devant elle avec l'habit d'un moissonneur? Chargé de gerbes et de blés, il paraissait ce qu'il voulait être à ses yeux. Souvent couronné de foin cueilli nouvellement, il pouvait passer pour un homme qui vient de faucher une prairie; d'autres fois il porte un aiguillon entre ses mains, et vous jureriez qu'il vient de tirer de la charrue ses taureaux fatigués. Quand il tient une serpe, on dirait qu'il émonde des arbres ou qu'il est vigneron. Prend-il une échelle? on croirait qu'il va cueillir des fruits; armé d'une épée, il paraît

un soldat, un pêcheur, lorsqu'il prend la ligne.

XVI. Eaux froides changées en eaux chaudes; berceau de Rome; alliance des Romains avec les Sabins.

Après la mort de Procas, l'injuste Amulius gouverna l'empire d'Italie. Numitor, qu'il en avait chassé, s'y vit rétablir par la valeur de ses petits-enfants. Romulus fonda les murs de Rome pendant les fetes de Palès. Tatius et les Sabins lui firent la guerre. Tarpeïa leur montra le chemin qui conduisait au Capitole; digne de tous les supplices, elle fut écrasée sous des amas d'armes. Bientôt les habitants de Cures s'approchent encore en silence, à l'exemple des loups muets et ravisseurs; ils entourent les Romains plongés dans le sommeil, et vont aux portes de la ville qu'avait fermées le fier Romulus. Junon leur en ouvre une, et ne fit aucun bruit en la tournant sur ses gonds; Venus seule l'entendit et l'aurait fermée s'il eût été permis à un Dieu de détruire l'ouvrage d'un autre.

Des Naïades habitaient alors les lieux voisins du Temple de Janus. Une fontaine fraîche qui les arrosait leur servait de retraite. Vénus leur demande du secours; elles ne refusent rien aux justes désirs de la Déesse; elles ouvrent leurs sources; elles s'étendent et forment un fleuve. Le temple de Janus n'était cependant pas encore inaccessible; l'eau n'en fermait pas entièrement tous les passages. Les Nymphes y jettent du soufre; elles remplissent les cavités d'un bitume brûlant. La vapeur qu'ils excitent l'un et l'autre monte bientôt jusqu'à la surface des ondes, et ces eaux qui pouvaient auparavant disputer de fraîch[illegible]

avec les Alpes, ne céderaient pas en chaleur au feu même. Les doubles portes fument, arrosées de ces flots bouillants; la ville fut ainsi vainement ouverte à l'ennemi; le lac nouveau lui servit de rempart, jusqu'à ce que les Romains eussent pris les armes. Quand Romulus se fut mis à leur tête, la terre fut bientôt couverte de morts des deux partis. Le glaive impie mêla le sang du gendre à celui du beau-père. La paix cependant termina cette guerre; on cessa de combattre; on associa Tatius au trône.

XVII. Romulus inscrit au nombre des Dieux.

Ce dernier prince n'était plus, et tu donnais également des lois aux deux peuples, Romulus, lorsque Mars, ayant quitté son casque, adressa ces paroles au souverain Maître des Dieux et des hommes :

« Mon père, puisque l'empire de Rome est affermi sur de solides fondements, et qu'un seul prince y donne des lois, il est temps de m'accorder la grâce que tu m'as promise, ainsi qu'à mon digne fils, de l'enlever de la terre, et de le placer dans le Ciel. Tu m'as dit autrefois dans une assemblée des Dieux, que tu daignerais l'y recevoir; je m'en souviens, et j'ai gravé ta promesse dans ma mémoire; daigne la ratifier tout entière. »

Le Tout-Puissant y consentit; il voila les cieux de nues obscures, et répandit l'effroi sur la terre, par le tonnerre et par la foudre. Mars connut à ces signes que les décrets de Jupiter allaient s'accomplir. S'appuyant sur sa lance, il saute sur son char sanglant, pousse et presse ses chevaux à coups de fouet et, traversant rapidement les airs, descend et s'arrête sur le sommet du mont Pa-

latin couvert de bois. Il enlève Romulus dans le temps qu'il rendait la justice a son peuple. Le corps de ce prince se purifie, et s'évanouit tel que l'air léger, ou comme la balle de plomb, qui lancee par la fronde, échauffée par le mouvement, se dissout et se fond. Son visage prend une forme plus majestueuse, plus digne d'un Dieu, et tel qu'il est dans sa statue sur le mont Quirinus.

XVIII. L'épouse de Romulus devenue la Déesse Ora.

Son épouse cependant pleurait sa perte; la suprême Junon commande à sa messagère Iris de descendre par son arc recourbé, et d'adresser ces mots à la veuve :

« Reine, le principal ornement de la nation Romaine et de la Latine, qui fus digne d'être la femme du grand Romulus, et qui l'es maintenant du Dieu Quirinus, sèche tes pleurs; et si tu désires de voir ton époux, viens sous ma conduite dans ce bois qui couvre de sa verdure le mont Quirinal, et de son ombrage le Temple du Roi de Rome. »

Iris obéit, et descendue sur la terre par son arc peint de mille couleurs, elle répète à la belle Hersilie le discours prescrit par Junon. Cette princesse levant à peine les yeux, ui dit d'un air modeste : « Déesse, car quoiqu'il me soit difficile de savoir qui tu peux être, je pense cependant que tu l'es, conduis-moi, conduis-moi, montre-moi mon époux. Si les destins me permettent de le voir encore une fois, je dirai que j'ai vu le Ciel. »

Soudain elle marche avec Iris sur les collines Romaines. Un astre descendu des cieux s'arrête devant elle sur la terre; étincelant de lumière, il s'attache aux cheveux d'Her-

silie, l'élève et la fait disparaître dans les airs. Le fondateur de Rome la reçoit dans ses bras; il change pareillement son ancien nom et son corps; il l'appelle Ora, qui maintenant est une Déesse unie à Quirinus.

LIVRE QUINZIÈME

Argument. — Myscèle justifié par le changement des petites boules noires en blanches. Pythagore enseigne en Italie; ses principes, et surtout ceux du changement perpétuel des choses en d'autres. Rome agrandie après de faibles commencements. Egérie changée en fontaine; Hippolyte en Virbius; la lance de Romulus en arbre; Esculape en dragon; l'âme de César en astre. Eloge d'Auguste; vœux du Poëte pour ce prince.

I. Crotone bâtie. Boules noires changées en blanches.

Cependant on cherche quelqu'un qui soit capable de soutenir le poids de l'Empire romain, et digne de succéder à Romulus. La Renommée, messagère du vrai, destine au trône l'illustre Numa. Ce prince n'avait pas jugé que ce fût assez pour lui de connaître la discipline et les mœurs de la nation Sabine; son esprit élevé conçoit de plus grands objets; il cherche à pénétrer dans les secrets de la nature. Entraîné par cette ardeur de savoir, il avait quitté sa patrie pour voir la ville de l'hôte d'Hercule. Comme il demandait quel fut le Grec qui vint bâtir ces murs sur les bords de l'Italie, un des plus vieux habitants, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé pendant un long âge, prit ainsi la parole :

« On raconte que le fils de Jupiter, Alcide, riche des dépouilles de l'Ibérie et des troupeaux qu'il avait enlevés, après une navigation heureuse, arriva sur les rivages du promontoire de Lacinie. On dit aussi que pendant que ses troupeaux erraient dans les plaines,

il était entré dans la maison du célèbre Croton, où les étrangers etaient toujours bien reçus, dans laquelle il se reposa de ses voyages et de ses travaux, et qu'en partant, il lui dit : « Ces lieux verront un jour une Ville qu'habiteront tes descendants. »

« Cette promesse s'accomplit. Un certain Myscèle, né d'Alémon dans Argos, et l'homme de son siècle le plus agréable aux Dieux, en vit l'effet. Un soir qu'il etait enseveli dans un profond sommeil, Hercule s'approche de son lit, et lui parle de cette maniere : « Hâte-toi, quitte ta patrie, marche, arrive sur les bords du fleuve Esare, dont les ondes roulent sur du gravier. » Il ajoute a cet ordre des menaces, et lui fait envisager des châtiments redoutables, s'il n'obéit pas. Le sommeil et le Dieu le quittent en même temps.

« Le fils d'Alémon se lève. Il rappelle en silence, dans son esprit, tout ce qu'il vient de voir; des sentiments contraires combattent dans son sein; un Dieu lui commande de partir, les lois le lui défendent; la mort est le supplice dont elles punissent celui qui veut quitter sa patrie.

« Le soleil avait caché ses rayons éclatants sous les flots; la Nuit extrêmement sombre venait de lever sa tête étoilee; le même Dieu se présente encore à Myscele; il lui répete ses avertissements, y joint des menaces plus terribles, s'il desobéit. Myscele craint, il se prépare à partir, à se transporter avec ses Pénates dans des pays nouveaux. Le bruit s'en repand dans la Ville; on le regarde comme un coupable qui méprise les lois de sa patrie. On l'accuse, le crime est prouvé, les témoins sont inutiles. Le coupable tremblant, leve les mains et les yeux vers le Ciel et s'écrie : « Alcide, à qui douze travaux ont

acquis le droit d'être placé parmi les Dieux, prête-moi du moins ton secours, je t'en supplie, car toi seul es la cause de mon crime. »

« L'ancienne coutume d'Argos, pour juger un criminel, étai de se servir de pierres noires et de pierres blanches. Celles-ci devaient l'absoudre, les autres le condamnaient. C'est de cette manière que s'exécuta le jugement de Myscèle. Chacun mit des pierres noires dans l'urne funeste; ensuite on la renversa pour les compter; mais tous ces cailloux noirs étaient devenus blancs. Ce fut par ce prodige qu'Hercule rendit la sentence favorable à Myscèle, et le fit renvoyer absous. Il rend grâces au fils de Jupiter, s'embarque et vogue avec des vents favorables sur la mer Ionienne; il passe Tarente, bâtie par les Lacédémoniens, Sybaris, le fleuve Néèthe qui coule dans les champs Salentins, le golfe de Thuri, Témèse et les campagnes des Japygiens. A peine a-t-il parcouru ces terres, qui regardent les mers, qu'il trouve les bouches du fleuve Esare, où le sort l'envoyait. Non loin du rivage était un tombeau, sous lequel la terre couvrait les os du sage Croton. Il y bâtit une ville, comme il lui avait été ordonné; elle tira son nom de ce grand homme. » C'est ainsi que la tradition expliquait les commencements de cette ville, fondée par un Grec sur les confins de l'Italie.

II. Pythagore vient en Italie, où il ouvre une école; il défend de se nourrir de la chair des animaux.

On voyait alors dans Crotone un homme qui, né dans l'île de Samos, avait fui sa patrie et ses maîtres, et qui, plein de haine contre un tyran, s'était volontairement exilé. Quoique éloigné des plaines du Ciel, il s'élan-

.ait par l'étude jusqu'aux astres qui les remplissent, et voyait des yeux de l'esprit ce que la nature derobe aux regards humains; lorsque par sa pénétration, par ses soins vigilants, il avait découvert quelques verités, il les enseignait aux hommes. Il apprenait à cette assemblée silencieuse, qui le suivait et l'admirait, quels étaient les premiers éléments du monde, les principes des êtres, ce que c'était que la Nature, ce que c'était que Dieu, comment se formaient les neiges, d'où venait le tonnerre, si c'était Jupiter ou les Vents qui secouant les nuées faisaient gronder la foudre, pourquoi tremblait la terre, par quelle loi les astres se mouvaient, et tout ce qui nous est caché.

Il défendit le premier de servir des animaux sur les tables; le premier il expliqua de la sorte cette doctrine sublime, mais peu goûtée :

« Mortels, disait-il, cessez de vous souiller de ces mets horribles. Vous avez des grains, vous avez des fruits qui courbent de leur poids les rameaux auxquels ils sont attachés; vos vignes sont chargees de grappes; il y a des légumes naturellement excellents, et plusieurs qui peuvent s'adoucir et s'amollir au feu. Le lait ne vous est point défendu, ni le miel encore odorant du thym; la terre prodigue vous offre des trésors et de doux aliments, et vous fournit des festins sans sang et sans carnage.

« Les bêtes féroces se nourrissent de chairs; mais tous les animaux n'en font pas usage. Le cheval, les brebis et les bœufs vivent de l'herbe des prairies; ceux dont le cœur est cruel et farouche, les tigres d'Arménie, les lions faciles a s'irriter, les ours, les loups prennent plaisir au sang qui coule dans

leurs repas. Qu'y a-t-il de plus affreux que de cacher des entrailles dans les siennes, d'engraisser son corps de corps entassés, et d'animer un être par la mort d'un autre qui vivait un instant auparavant?

« Au milieu de tant de richesses que produit la terre, la meilleure des meres, faut-il porter vos dents cruelles sur les animaux, et renouveler les coutumes barbares des Cyclopes? Ne pouvez-vous enfin soulager les jeûnes de votre estomac vorace et déréglé qu'aux dépens d'un autre être? Ce siècle antique, à qui nous avons donné le nom de l'âge d'or, vit les hommes contents des fruits des arbres, des plantes que produisent les campagnes, et n'en vit aucun souiller sa bouche de sang.

« Alors les oiseaux, en sûreté, se promenaient librement dans les airs; le lièvre errait sans frayeur dans les campagnes; la crédulité du poisson ne l'attachait point à l'hameçon funeste; tout était tranquille, ne dressant aucun piége et n'en craignant aucun. Quel que soit celui des hommes qui le premier dédaigna l'innocente frugalité de cet âge, et fut assez cruel pour plonger des nourritures vivantes dans son avide sein, il ouvrit le chemin des crimes.

« Le fer souillé de sang rougit d'abord de celui des bêtes farouches. C'en était assez; il est permis de donner la mort aux animaux dont la rage attaque notre vie; on peut les tuer sans remords, je l'avoue; mais il ne faut pas s'en nourrir. Cette fureur s'étendit plus loin. On dit que le pourceau fut la première victime qui mérita de mourir, pour avoir fouillé dans les champs et détruit la semence et l'esperance d'une année. Un bouc fut sacrifié sur les autels de Bacchus ven-

geur, pour avoir rongé la vigne. Un crime causa la perte de l'un et de l'autre; mais quel était le vôtre, tendre brebis, troupeau paisible né pour les hommes, à qui vos mamelles fournissent un nectar délicieux, vos laines des habillements chauds, et qui nous servez davantage par votre vie que par votre mort? Qu'a mérite le bœuf, animal simple, sans méchanceté, né pour les travaux?

« Ce ne put être qu'un ingrat, indigne des dons fertiles de Céres, qui le premier osa tirer de sa charrue ces ouvriers infatigables, les immoler, et frapper de sa hache leurs cous chargés des marques de leurs fatigues, avec lesquels ils avaient si souvent retourné les champs de leurs maîtres, et lui avaient procuré tant de moissons. Ce n'est pas assez de commettre un pareil crime, l'homme le fait partager aux Dieux. Il pense que le Souverain du ciel se réjouit de la mort du taureau laborieux.

« Une victime sans tache, sans défaut, et de la plus grande beauté, car ces avantages lui sont funestes, couronnée de bandelettes, enrichie d'or, est conduite et s'arrete devant les autels. Elle entend des prières qu'elle ne comprend pas; elle voit mettre sur son front, au milieu de ses cornes, les fruits qu'elle a cultivés et fait naître ; bientôt frappée, elle souille de son sang un couteau qu'elle a déjà peut-être aperçu dans l'onde limpide qu'on a préparée. Soudain on arrache de son sein encore vivant ses entrailles palpitantes, et c'est dans ces entrailles qu'on cherche à découvrir les secrets des Dieux.

« D'où vient une si grande avidité dans les hommes pour ces nourritures défendues? O mortels, osez-vous vous en rassasier? Ce que je vous demande, c'est d'abandonner cet

usage affreux. Prêtez l'oreille à mes avertissements, et toutes les fois que vous goûterez de vos bœufs égorgés, sachez et souvenez-vous que vous dévorez vos laboureurs.

« Puisqu'un Dieu m'ouvre la bouche, je suivrai les mouvements qu'il m'inspire ; je vous découvrirai tous mes secrets, ceux du Ciel même, et les oracles dont il m'a rempli.

« Je vais chanter de grandes choses, cachées jusqu'à ce jour, et que l'esprit de nos pères n'a pu pénétrer, Il faut que je m'élève au milieu des astres ; il faut que je quitte la terre, ce séjour de l'erreur, pour me transporter sur les nues et me reposer et m'asseoir sur le dos du puissant Atlas. C'est de là que je verrai ces esprits tremblants, qui ne savent pas se servir de leur raison; c'est de là que j'exhorterai les faibles qui craignent le trépas, et que je leur développerai les lois des Destinées. »

III.. Pythagore enseigne la métempsycose et cherche à la prouver par des exemples.

« Timides mortels, qui redoutez la mort, qu'est-ce que le Styx ? que sont les ténèbres ? Pourquoi craindre de vains noms, chimères de nos poëtes, supplices trompeurs d'un monde imaginaire ? Ne pensez pas que vos corps, lorsque le bûcher et la flamme les ont consumés ou que le temps les a détruits, puissent éprouver aucun mal. Les âmes ne meurent point ; sorties de leur première demeure, elles en habitent de nouvelles qui les reçoivent et qu'elles animent. Moi-même, je m'en souviens, dans le temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthoïs. Ménélas me perça le cœur d'une flèche; j'ai reconnu dernièrement dans le temple où la ville d'Argos révère Junon,

le bouclier dont je chargeais alors mon bras.

« Tout change, rien ne meurt; notre âme erre sans cesse, va et revient d'un corps à l'autre, quel qu'il soit : de celui d'une bête féroce dans celui d'un homme, du nôtre dans celui d'un animal, et ne périt en aucun temps. Comme la cire molle prend alternativement plusieurs figures, sans demeurer ce qu'elle fut ni conserver les mêmes formes, et ne cesse point d'être de la cire, ainsi notre âme est toujours la même substance, mais elle parcourt différents corps. Que l'avidité ne vous fasse donc pas manquer à le piété. Je vous annonce des vérités; craignez en égorgeant les animaux, de troubler les âmes de vos parents; que le sang ne se nourrisse point de sang.

« Porté sur cette mer vaste où je vogue à pleines voiles, je poursuivrai. Rien de constant dans l'univers; tout varie, tout change, et toutes les formes des corps sont passagères. Ainsi qu'un fleuve, le temps s'écoule par un mouvement perpétuel; car l'onde et l'heure légère ne peuvent s'arrêter. Comme le flot est poussé par le flot, comme le premier est chassé par un autre qui survient, et celui-ci par d'autres encore, ainsi le temps, les moments se suivent, se succèdent et sont toujours nouveaux; ce qui fut auparavant n'est plus, ce qui n'était pas encore commence; chaque instant se renouvelle.

« Vous voyez les nuits sombres s'éclaircir sur la fin, faire place au jour, et la clarté du jour succéder à l'obscurité de la nuit. Dans le temps que tous les êtres fatigués s'abandonnent au repos, la couleur du ciel n'est pas la même que quand l'étoile du matin commence à paraître; l'éclat de celle-ci

n'est pas si grand que celui de l'Aurore, lorsqu'elle précède le Soleil qui vient remplir l'univers: cet astre lui-même rougit le matin en s'élevant de dessous le monde, et le soir quand il va de nouveau s'y cacher. Il est à midi dans toute sa splendeur, parce que la nature de l'air est plus pure dans cette élévation, et qu'il est plus éloigné des exhalaisons de la terre. L'aspect de la Lune n'est jamais semblable non plus. Lorsqu'elle croît, elle est plus petite la veille que le lendemain; elle est plus grande dans son décours.

IV. Les quatre saisons de l'année; nombre égal de vicissitudes de la vie humaine.

« Ne voyez-vous pas l'année se succéder en quatre saisons? N'imite-t-elle pas dans son cours les âges de la vie? Le printemps nouveau, tendre et délicat, ressemble parfaitement à l'enfance. Son herbe s'élève sans force et sans fruits, et flatte le laboureur d'un doux espoir. Tout renaît alors; le champ émaillé de fleurs prend une face riante; mais ses feuilles n'ont encore aucune vigueur. L'année, plus robuste après le printemps, passant dans l'été, devient comme un jeune homme. Aucun âge n'est plus fort, plus vigoureux ni plus bouillant. L'automne succède; il a quitté la force du temps qui précédait; plus doux et plus mûr, il est entre la jeunesse et la vieillesse; sa température tient le milieu; des cheveux blancs commencent à se répandre sur sa tête; enfin le vieil hiver arrive d'un pas tremblant, dépouillé de ses cheveux ou n'en ayant plus que de blancs.

« Nos corps changent de même, sans cesse et sans repos. Nous ne sommes plus ce que

nous fûmes, demain nous ne serons plus ce que nous sommes. Il fut un temps où nous n'étions qu'un simple germe, les premières espérances d'un homme dans le sein de notre mère. La nature nous forma de ses mains puissantes : elle ne voulut pas que nos corps, enfermés dans ce sein, y fussent resserrés, et nous en fît sortir pour respirer l'air. Venu à la lumière, l'enfant se couche sans force; bientôt, marchant sur ses pieds et sur ses mains, il suit l'exemple des animaux; tremblant ensuite, il se tient debout, chancelant, mal affermi sur ses jambes, et aidé de quelques secours qui soutiennent sa faiblesse. Dans la suite, il devient fort et léger; la jeunesse passe et s'écoule; il parcourt la saison mitoyenne de l'année, et marche à la vieillesse par le chemin d'une pente rapide; elle détruit et dissout la force des âges précédents. Le vieux Milon pleure en voyant pendre faibles et sans vigueur ces bras couverts de muscles, de nerfs, et semblables à ceux d'Hercule. La fille de Tyndare, Hélène, gémit aussi lorsqu'elle regarde dans un miroir les traces que les années ont laissées sur son visage, et se demande comment il est possible qu'elle ait été deux fois enlevée. Temps qui dévores toutes choses, et toi vieillesse jalouse, vous détruisez tout, vous consumez, vous plongez dans la mort ce que vous avez usé peu à peu par la lime de l'âge.

V. Pythagore fait connaître les différentes métamorphoses que subissent les éléments.

« Ce que nous appelons éléments n'est pas plus stable; je vous apprendrai quelles vicissitudes ils éprouvent : prêtez toute votre attention à mes discours.

« Le monde éternel contient quatre espèces de corps primitifs; deux sont pesants : la terre et l'eau, que leur poids entraîne et fixe dans le lieu le plus bas. Les deux autres, distingués par leur légèreté, ne trouvant rien qui les repousse, montent et s'élèvent jusqu'aux cieux; ce sont l'air, et le feu plus pur que l'air. Quoiqu'ils soient éloignés par les places qu'ils occupent, tout est composé de ces principes. Ils se changent aussi l'un en l'autre. La terre se dissout et devient de l'eau; l eau se résout en vapeur et s'élance au milieu de l'air, dont elle prend la nature; l'air, dépouillant ce qui lui reste de grossièreté, s'épure et va briller parmi les feux supérieurs; ils reviennent sur leurs pas de la même manière et parcourent les mêmes routes en descendant. Le feu s'épaissit et va dans l'air, de là dans l'eau; l'eau ramassée et condensée devient de la terre. Nul être ne conserve sa premiere manière d'être. La nature, qui renouvelle sans cesse les corps, répare une forme par une autre. Croyez-moi, rien ne périt dans le monde; mais tout varie et change de figure. On appelle naître, commencer d'être autre chose que ce qu'on était auparavant, et mourir, cesser d'être ce qu'on est.

« Quoique certains corps soient transportés d'un endroit dans un autre, le fond en subsiste toujours. Je ne pense pas que rien puisse durer sous la même apparence. Ainsi du siècle d'or nous sommes venus au siècle de fer; ainsi la disposition des pays a changé si souvent; j'ai vu ce qui fut autrefois un terrain solide être une mer; j'ai vu des terres où jadis étaient des eaux. On a découvert des coquillages loin de l'Océan; on a trouvé des ancres sur le sommet des mon-

tagnes. La chute et le cours des eaux ont fait des vallées de ce qui fut autrefois des champs. Des rochers ont été cachés sous les flots par les inondations ; des marais se sont desséchés et sont devenus des plaines sablonneuses; et des terrains arides, qu'aucune onde n'arrosa jamais, ont formé des marais.

VI. Les fontaines, les fleuves, les champs, les villes changent.

« La nature ouvre ici de nouvelles fontaines; elle en a fermé d'autres ailleurs. Plusieurs fleuves sont nés des tremblements de terre, qui en ont tari beaucoup d'autres. Ainsi, le fleuve Lycus, englouti sous la terre dans un endroit, ressortant dans un lieu plus éloigné, se montre par une autre ouverture. Ainsi l'Erasin disparaît, et, apres avoir roulé ses flots dans des cavernes profondes, renaît enfin ailleurs pour arroser les campagnes d'Argos. Ainsi l'on raconte que le fleuve Mysus, las de sa source et de ses premiers rivages, va couler dans de nouveaux pays sous le nom de Caïque. L'Amasène entraîne quelquefois du sable avec ses ondes dans la Sicile, et quelquefois il reste a sec. Jadis on buvait des eaux du fleuve Anigre; maintenant vous ne voudriez pas y toucher, parce que, s'il ne faut pas ôter toute croyance aux poëtes, les Centaures y laverent autrefois les blessures que leur avaient faites les fleches d'Hercule. L'Hypanis, qui descend des montagnes de la Scythie, a des eaux douces auprès de sa source, qui se chargent un peu plus loin de sel et d'amertume.

« Antisse, Pharos et Tyr, bâties par les Phéniciens, furent autrefois environnées par les mers; aucune n'est une île aujourd'hui. Les

anciens habitants de Leucade ont vu leur territoire joint au continent; maintenant ils sont entourés par les flots. Zancle fut unie, dit-on, à l'Italie, jusqu'à ce que l'Océan en eût enlevé les limites, et l'eût poussée au milieu de ses ondes. Si vous cherchez Hélice et Buris, villes de l'Achaïe, vous les trouverez sous les flots; les matelots en montrent encore les murs détruits et submergés.

« Pres de Trézene, où régna Pitthée, on trouve une montagne élevée, qu'aucun arbre ne couvre; autrefois c'était une campagne vaste, unie dans sa surface. Ce prodige est terrible dans le récit même. Les vents furieux, enfermés dans les cavernes obscures et profondes de la terre, voulant respirer par quelque endroit, s'étant efforcés vainement de prendre le chemin de l'air et de se mettre en liberté, ne trouvant aucune ouverture dans cette prison pour y faire passer leur haleine, enflèrent la terre, et la tendirent comme l'on fait en soufflant une vessie ou la peau d'un bouc qu'on vient d'écorcher. Cette tumeur resta dans le lieu même, elle prit la forme d'une haute colline, et se durcit avec le temps.

VII. Pythagore rapporte d'autres métamorphoses de la Nature.

« Il me resterait à rapporter beaucoup d'exemples que vous avez connus ou dont vous avez entendu parler. J'en ajouterai peu. L'eau ne donne-t-elle pas et ne reçoit-elle pas différentes qualités? Ton onde, fontaine d'Ammon, est froide dans le milieu du jour, et s'échauffe au lever et au coucher du soleil. On dit que le bois s'enflamme dès qu'on le jette dans la fontaine Athamas, lorsque la lune dans son déclin présente un croissant plus petit.

« Les Thraces ont un fleuve dont l'eau pétrifie les entrailles de ceux qui viennent d'en boire, et qui change en rocher toutes les matières qu'elle touche. Le Cratis et le Sybaris qui borne nos campagnes donnent aux cheveux la couleur de l'ambre et de l'or. Ce qui paraîtra plus merveilleux, il en est qui non-seulement changent les corps, mais encore les esprits.

« Quiconque étanche sa soif dans la fontaine de Clitore hait le vin, le fuit et ne peut aimer que l'eau, soit qu'il s'y trouve une vertu contraire, ou, comme le racontent ceux qui demeurent sur ses bords, soit que le fils d'Amithaon, Mélampe, après avoir, par ses enchantements et par ses herbes, guéri de leurs fureurs les Prœtides étonnées, ait jeté dans ces eaux le reste des remedes dont il s'était servi, et qu'elles en aient conservé le pouvoir d'inspirer cette horreur pour le vin. L'effet de celles du fleuve Lynceste est bien différent, car celui qui les a goûtées, quoique avec beaucoup de modération, chancelle comme s'il avait pris trop de vin.

« On voit un lac dans l'Arcadie, suspect par ses eaux incertaines, et que les Anciens ont appelé Phénée; craignez-les lorsqu'il est nuit; elles sont nuisibles quand on en boit pendant les ténèbres, et sans danger durant le jour. Ainsi les fleuves et les lacs ont différentes forces et différentes propriétés.

« Il fut un temps où l'île d'Ortygie flottait sur les ondes, maintenant elle est immobile. Le navire Argo craignit de heurter contre les Symplégades éparses sur les mers, et se choquant les unes et les autres. Aujourd'hui, ces îles, affermies et fixées, résistent à tous les vents,

« Les bouches de l'Etna, ce mont qui nourrit

dans son vaste sein des fournaises de soufre, ne vomiront pas toujours des feux et n'en ont pas toujours vomi, car si la terre est un animal, elle vit; elle a des soupiraux par lesquels elle les exhale en différents lieux; et toutes les fois qu'elle tremble, ces voies peuvent changer, se fermer et d'autres s'ouvrir. Si les vents enfermés sous des antres ouverts dans son sein jettent et lancent continuellement des pierres et des matières combustibles qui s'embrasent par le frottement, ces vents peuvent abandonner leurs retraites, qui deviendront alors froides. Si ces feux sont allumés par le bitume et par le soufre, leurs sources se tariront. La terre épuisée ne leur fournira plus alors aucune nourriture; ils se consumeront après plusieurs siècles; les aliments manqueront à leur nature vorace; ils ne supporteront point cette faim et s'éteindront dès qu'ils ne pourront plus la satisfaire.

VIII. Pythagore continue le même sujet.

« On dit que dans Palène, ville au nord de la Macédoine, il existe des hommes dont le corps se couvrent de plumes légères lorsqu'ils se sont baignés neuf fois dans les marais de Triton. Il est difficile de le croire, ainsi que ce qu'on dit des femmes scythes, qui, versées dans le même art des enchantements, se convertissent en oiseaux en se frottant de certaines herbes. Si l'on doit avoir confiance en quelques prodiges, c'est en ceux qui sont prouvés.

« Ne voyez-vous pas que tous les corps gâtés par le temps ou la chaleur se changent en petits insectes? Allez, assommez des taureaux, enfouissez-les dans la terre, il sortira de la pourriture de leurs entrailles, des

abeilles amies des fleurs; l'expérience prouve ce fait. Elles aimeront les campagnes comme leur père; elles s'attacheront au travail et conserveront les mêmes vues d'utilité. Le cheval belliqueux, enfoui pareillement, sera l'origine des frêlons. Otez ses pattes et ses serres à l'écrevisse, couvrez de terre le reste de ce corps ainsi tronqué, vous en verrez naître un scorpion qui vous menacera de sa queue faite en forme d'aiguillon.

« Les habitants de la campagne ont observé que ces petits insectes qui s'attachent aux feuilles qu'ils rongent et qu'ils entourent du duvet qu'ils filent, quittent leur figure pour prendre celle du papillon. Le limon renferme des semences qui produisent des grenouilles vertes. Il les fait naître d'abord sans pieds; la nature leur fournit ensuite des jambes propres à nager, et à faire de grands sauts. Leurs parties postérieures sont plus hautes que celles de devant. Le petit à qui l'ourse vient de donner le jour n'est pas d'abord un ours, mais une masse de chair à peine vivante. Sa mère, en le léchant, façonne ses membres, et lui fait prendre une forme pareille à la sienne.

« N'avez-vous pas observé que les petits des abeilles, enfermés dans ces cellules exagones qu'elles ont travaillées avec de la cire, ne sont que des corps informes en naissant, et qu'ils ne prennent que tard des pieds et des ailes?

« Qui croirait que l'oiseau de Junon, dont la queue offre la couleur et l'éclat des astres, celui qui porte les armes de Jupiter, les colombes de Vénus, toute l'espece des oiseaux enfin éclôt et sort du sein d'un œuf. s'il ne savait pas qu'ils naissent ainsi? Plusieurs prétendent que lorsque l'épine du dos s'est

corrompue dans un sépulcre, la moelle humaine se change en un serpent.

IX. Du phénix, du caméléon et d'autres de ce genre

« Tous ces animaux du moins tirent leur origine d'un principe étranger. Il existe un oiseau qui se reproduit et se répare seul et par lui-même. Les Assyriens l'appellent le phénix. Il ne se nourrit ni d'herbes ni de fruits, mais des larmes de l'encens, du suc odoriférant de l'amome. Quand il a rempli les cinq siecles destinés à sa vie, il se bâtit un nid sur les rameaux d'un chêne ou sur le sommet d'un palmier; apres l'avoir rempli de petites baguettes de canelle et de myrrhe brisée en mille morceaux, il s'y place et finit ses jours au milieu des parfums. On raconte qu'ensuite un petit phénix renaît des cendres de son père pour vivre autant d'années. Lorsque l'âge a fait prendre à ce dernier des forces suffisantes et capables de porter un fardeau, il ôte ce nid de dessus les branches élevées, et porte avec piété, à travers les airs, dans la ville du Soleil, le tombeau de son père et son berceau, qu'il pose devant les portes sacrées du temple de ce Dieu. Admirons aussi l'animal qui ne se nourrit que d'air, et qui prend la couleur de tous les corps qu'il a touchés.

« L'Inde soumise fit présent à Bacchus du Lynx, dont on dit que l'urine se condense et se pétrifie aussitôt qu'elle est à l'air. Tel est le corail qui se durcit aussi dès qu'il s'y trouve exposé. C'était une plante molle et flexible sous les ondes.

« Le Soleil plongerait ses chevaux fatigués au milieu des flots, et le jour finirait avant que je pusse avoir raconté toutes les formes

différentes dont les corps sont susceptibles. C'est ainsi que nous voyons les temps changer, des nations prendre des accroissements et des forces, d'autres tomber. Troie, cette ville célebre, si riche en hommes, en trésors, qui put verser, sans s'affaiblir, tant de sang pendant dix années, maintenant humble et renversée, ne présente que de vieilles ruines et ne montre pour toutes richesses que les tombeaux de ses anciens habitants. Sparte fut renommée, Mycenes a subsisté pendant longtemps, ainsi qu'Athènes et les murs bâtis par Amphion. Sparte n'est plus, Mycènes est détruite; qu'est aujourd'hui Thèbes où régna jadis Œdipe? une fable. Que reste-t-il d'Athenes, si ce n'est son nom?

X. Pythagore chante la future grandeur de Rome.

« La Renommée commence a parler de Rome qui, bâtie par des Troyens, s'éleve et pose sur les bords du Tibre, qui descend de l'Apennin, les fondements immenses de l'empire de l'univers. Elle changera de forme en s'agrandissant; un jour elle sera la capitale du monde entier. C'est ainsi qu'en parlent les Augures, ainsi l'annoncent les Oracles.

« Autant que je puis m'en ressouvenir, Hélénus disait au pieux Enée, affligé de ses malheurs et désespérant de son salut au moment que Troie périssait :

« Fils d'une Déesse, si tu conserves quelque confiance en mes oracles, console-toi, Troie ne tombera pas tout entière. La flamme et le fer t'ouvriront un chemin; tu marcheras et tu porteras avec toi les restes de Pergame, jusqu'a ce qu'arrivé sur un rivage étranger tu trouveras plus de bonheur, pour Troie même et pour toi, que dans ta patrie. Déjà

je vois une ville promise par les destinées aux petits-fils des Phrygiens ; il n'en fut point de semblable et de si grande, il n'en est aucune, on n'en verra jamais. Plusieurs princes accroîtront sa puissance pendant de longs siècles; mais un descendant du sang de Jules la rendra la maîtresse de l'univers. Après que la terre aura joui de ce grand homme, les Dieux en jouiront à leur tour, et le ciel sera son séjour après sa mort. »

« Telles sont les prédictions que je me rappelle qu'Hélénus fit à ce héros. Je me réjouis de voir croître cette ville qui nous est alliée, et de la victoire des Grecs qui fait la grandeur des Phrygiens.

« Mais, pour ne pas m'écarter plus longtemps de la route que je me suis prescrite, je continue.

« Le Ciel et tout ce qu'on voit au-dessus de lui, la terre et tout ce qu'elle renferme, sont sujets aux changements. Nous-mêmes, qui sommes une portion de l'univers, nous n'en sommes point exempts; puisque tantôt nous sommes des hommes, tantôt nous animons des oiseaux; nous pouvons nous trouver dans les bêtes féroces, habiter leurs retraites, et nous cacher dans le sein des troupeaux. Conservons au lieu de les détruire ces corps, qui peuvent avoir reçu les âmes de nos pères, de nos freres, de quelques-uns de nos alliés, d'hommes enfin. Respectons-les, et ne faisons point de festins semblables à celui de Thyeste.

« Qu'il s'accoutume à d'horreurs, qu'il se prépare à répandre de sang humain, l'impie qui peut enfoncer le couteau dans la gorge d'un jeune veau, et prêter une oreille insensible à ses mugissements, ou donner la mort à ce chevreau qui pousse des cris semblables

à ceux d'un enfant, ou se nourrir d'oiseaux auxquels il a donné lui-même la nourriture! Qu'il y a peu de distance d'une pareille barbarie à de plus grands crimes! elle en ouvre le chemin.

« Que le bœuf laboure, et qu'il ne puisse imputer sa mort qu'à sa vieillesse. Que la brebis nous donne des armes pour nous défendre des attaques du froid Borée. Que les chèvres rassasiées présentent à nos mains leurs mamelles pleines pour les presser. Brisez vos filets, déchirez vos toiles, ôtez vos lacs, tous ces piéges trompeurs. N'abusez plus l'oiseau sur une baguette couverte de glu. N'enfermez plus le cerf dans ces enceintes de plumes qui l'effrayent. Ne cachez plus vos hameçons sous des viandes mortelles. Perdez les animaux qui vous nuisent, mais ne détruisez que ceux-là. Ne les servez pas sur vos tables, et ne prenez que des aliments permis. »

XI. Hippolyte ressuscité sous le nom de Virbius.

On raconte que Numa revint dans sa patrie après avoir recueilli dans son esprit ces instructions et beaucoup d'autres. Appelé par le peuple au trône Latin, il prit les rênes de l'empire. Heureux par la Nymphe Egérie. son épouse, éclairé par ses conseils et par ceux des Muses, il enseigna les cérémonies de la religion, et les arts paisibles, à cette nation accoutumée à la guerre. Lorsqu'après avoir vieilli longtemps il termina sa vie et son règne, les dames romaines, le peuple, les sénateurs pleurèrent sa mort.

Son épouse quittant la ville de Rome, se retire et se cache dans les forêts épaisses d'Aricie; elle trouble souvent, par ses gémissements et par ses plaintes, la tranquillité

des sacrifices de Diane institués par Oreste. Combien de fois les Nymphes du bois et du lac, cherchant à la consoler, l'avertirent-elles de ne pas continuer à pleurer Numa? Combien de fois le fils de Thésée lui dit-il : « Cesse de répandre des larmes; ta destinée n'est pas la seule a plaindre; jette les yeux sur les malheurs d'autrui, ils t'apprendront à supporter les tiens! Plût aux Dieux que je pusse te soulager par d'autres exemples que par le mien! mais le mien peut servir à cet usage.

« Tu peux avoir entendu parler d'un certain Hippolyte, qui périt victime de la crédulité de son père, et des artifices d'une marâtre cruelle. Tu seras étonnée, à peine m'en croiras-tu : je suis cet Hippolyte.

« La fille de Pasiphaé, qui voulait que je souillasse le lit de mon pere, feignit que je l'avais entrepris, et m'accusa du crime qu'elle seule avait désiré de commettre, soit qu'elle craignît mon indiscrétion, soit qu'elle fût offensée de mes refus. Mon pere me bannit d'Athènes malgré mon innocence; il me détesta, m'accabla d'imprécations, implora contre moi les Dieux.

« Fugitif, monté sur mon char, je marchais à Trézene aupres de Pitthée. J'étais arrivé déjà sur les rivages de Corinthe; la mer s'agite; une masse immense d'eau croît, s'élève comme une montagne et se courbe. La vague mugit et s'ouvre à son sommet; le flot, qui se brise, vomit un monstre armé de cornes. Elevé dans l'air, hors de l'eau jusqu'à la poitrine, il rejette par sa gueule et par ses narines une partie de ce flot.

« Mes compagnons sont épouvantés. Mon âme occupée de son exil, ne craignant rien de plus terrible, ne fut pas ébranlée. Mes chevaux furieux dressent les oreilles d'hor-

reur, et tournent leurs têtes vers la mer. Effrayés, troublés de l'aspect de ce monstre, ils précipitent mon char à travers les rochers; ma main malgré ses efforts ne peut gouverner les rênes; ils ne craignent plus le frein qu'ils blanchissent d'écume. Je me renverse en arriere, je tire à moi les guides, et la rage des chevaux n'eût pas triomphé de mes forces, si l'une de mes roues, rencontrant un tronc d'arbre qui l'arrête à l'endroit où elle tourne sur son essieu, n'eût été brisée et fracassée entierement. Je tombe de mon char. Vous auriez vu mes pieds embarrassés dans les liens, mes entrailles vivantes sortir de mon corps, entraînees au loin; mes nerfs s'attacher aux arbres, partie de mes membres suivre les chevaux, partie rester sur la place; mes os se briser avec bruit, et mon âme s'exhaler fatiguée de tant de tourments.

« Il ne restait plus aucune partie de mon corps que l'on eût pu reconnaître: il n'était plus qu'une seule blessure. Nymphe, oseras-tu, pourras-tu comparer encore tes malheurs aux miens? J'ai vu le royaume sombre et privé du jour. J'ai lavé mes membres déchirés dans les ondes du Phlégéton. La vie ne m'eût point été rendue sans le secours puissant du fils d'Apollon. Je la reçus due à ses remèdes et a ses herbes efficaces, en dépit de Pluton indigné. Diane alors me couvrit d'un nuage épais, de peur que mon aspect n'excitât l'envie en manifestant un si grand bienfait. Pour faire ma sûreté, pour qu'on me vît impunément, elle augmenta mon âge, et ne me laissa plus de traits qu'on pût reconnaître.

« Elle balança longtemps si ce serait dans la Crète ou dans Délos qu'elle m'exposerait; mais bientôt quittant ces idées, elle me mit

dans ces lieux, et m'ordonna de quitter mon nom, qui pouvait me rappeler le souvenir de la fureur de mes coursiers.

« Tu fus Hippolyte, dit-elle, sois le même homme, et prends le nom de Virbius. » Depuis ce temps j'habite cette forêt, j'y vis caché par le secours de la Déesse; elle m'a mis au nombre des Dieux inférieurs, et m'a fait son prêtre. »

XII. Egérie changée en fontaine. Tagès né de la terre. La lance de Romulus se couvrant de feuilles. Modération de M. Génutius Cipus.

Cependant le récit de ces infortunes étrangères n'adoucit point celles d'Egérie. Couchée au pied d'une montagne, elle continua de fondre en larmes, jusqu'à ce que la sœur d'Apollon, touchée de la douleur de cette malheureuse princesse, fit une fontaine de son corps, en changeant ses membres en ondes éternelles.

Ce nouveau prodige toucha les Nymphes. Le fils de l'Amazone n'en fut pas moins étonné que le laboureur de l'Etrurie, lorsqu'il aperçut au milieu de son champ une motte de terre se mouvoir seule et sans secours, bientôt quitter cette forme pour prendre celle d'un homme, qui n'ouvrit sa bouche nouvelle que pour annoncer l'avenir. Les habitants l'appelerent Tagès. Le premier il apprit aux Etruriens l'art de la divination.

L'étonnement de ce prince fut encore aussi grand que celui de Romulus quand il vit le dard qu'il avait lancé sur le mont Palatin, s'attacher à la terre, s'affermir sur des racines, et non sur le fer qui formait sa pointe, se couvrir de feuilles, cesser déjà d'être un dard, devenir un arbre, et présenter aux spectateurs étonnés un ombrage inattendu.

Sa surprise enfin lui pareille à celle de Cipus, lorsqu'il aperçut ses cornes dans l'onde du Tibre. Il les voit, il croit que c'est une illusion, et doutant s'il y devait ajouter foi, il porte souvent ses mains à son front; il touche ce qu'il vient de voir, et ne condamne plus ses yeux. Quoiqu'il revînt triomphant des ennemis, il s'arrêta dans cet endroit, et levant en même temps ses bras et ses cornes vers le Ciel : « Dieux, s'écria-t-il, quoique ce soit qu'annonce ce prodige, si c'est un bonheur, qu'il soit pour ma Patrie; si c'est une infortune, qu'elle ne regarde que moi. »

A ces mots il appaise les Dieux, et leur brûle de l'encens sur un autel de gazon vert qu'il leur dresse. Il fait des libations de vin, consulte les entrailles de deux brebis qu'il vient d'immoler, pour apprendre ce que signifie cette merveille. L'Aruspice étrusque qui les examinait avec lui, vit qu'elles promettaient de grandes destinées, quoique ce fût d'une manière qui n'était pas bien manifeste; mais lorsqu'il eut détourné ses regards de dessus les fibres des victimes, et qu'il les eut portés sur les cornes de Cipus : « O roi, s'écria-t-il, je te salue, car ces lieux et le peuple Romain vont t'obéir. Laisse tout retardement, hâte-toi d'entrer dans ces murs dont les portes s'ouvrent devant tes pas, Ainsi l'ordonnent les destins. Aussitôt que tu seras arrivé dans la ville tu seras roi; t jouiras d'un règne long et tranquille. »

Cipus recule d'étonnement à ces mots; et d'un air sombre, détournant ses yeux de Rome : « Ah ! loin de moi, dit-il, loin de moi ces présages; que les Dieux n'en offrent jamais de pareils. Plus juste, je passerai ma vie dans l'exil, afin que le Capitole ne me reçoive point comme son roi. »

Il dit, et soudain il convoque le peuple Romain et le Sénat respectable ; il couvre avant tout ses cornes d'un laurier paisible, s'assied sur une éminence que ses soldats venaient de préparer; ayant ensuite prié les Dieux selon l'usage antique, il prononce ce discours :

« Vous avez ici quelqu'un qui sera votre roi si vous ne le chassez de Rome; je vous le ferai connaître par un signe plutôt que par son nom; il porte des cornes sur sa tete. L'augure vous avertit que s'il paraît dans vos murs il vous donnera des lois. Il y pouvait entrer, vos portes étaient ouvertes ; mais je m'y suis opposé, quoique personne ne lui soit attaché de plus pres que moi. Chevaliers, défendez votre ville a cet homme, et s'il mérite votre défiance, assurez-vous-en par des chaînes pesantes, et mettez fin à vos terreurs par la mort du tyran. »

Tel que le murmure qui retentit dans une forêt de pins où souffle le vent féroce du midi, tel que celui des flots de la mer quand on les entend de loin, tel est le bruit que ce discours excite parmi le peuple. Mais au milieu des clameurs de cette troupe frémissante, une voix s'élève et s'écrie : « Quel est-il ? » Tous se regardent au front les uns les autres, et cherchent les cornes qu'on leur annonce.

Cipus leur dit alors : « Voyez celui que vous cherchez. » Il ôte sa couronne malgré le peuple qui voulait l'en empêcher, et montre son front orné d'une double corne.

Tous détournèrent les yeux, tous poussèrent des gémissements ; et qui le croirait ? tous regardèrent avec douleur la tète de l'invincible Cipus. Mais ne pouvant souffrir qu'il parût plus longtemps dans cet état funeste,

ils le prièrent de reprendre la couronne due à ses victoires.

Cipus, les Sénateurs, parce que tu refusas d'entrer dans Rome, te donneront autant de champs, que tu pouvais en embrasser, avec une charrue attelée de bœufs, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils firent graver en airain sur les portes de leur ville, une tête d'homme avec deux cornes pour perpétuer la mémoire de cet évenement.

XIII. Esculape changé en serpent.

Muses, Déesses favorables aux poëtes, car vous savez tout, et l'antiquité la plus reculée ne peut rien vous dérober; apprenez-moi maintenant de quelle contrée le fils de Coronis fut amené dans l'île formée par le Tibre, et vint habiter des Temples dans la ville de Romulus.

Une peste cruelle avait corrompu l'air de l'Italie; les corps pâles erraient presque sans vie; les peuples fatigués de funérailles, voyant que tous les efforts humains étaient inutiles, et que l'art de la médecine ne pouvait rien, implorèrent le secours céleste. Leurs députés abordent à Delphes, située au milieu du monde, pour interroger l'oracle d'Apollon; ils le prient de vouloir bien soulager tant de malheureux par une réponse salutaire, et de finir les horreurs et les maux de leur patrie. Les fondements du temple de ce Dieu, son carquois, sa statue, ses lauriers, tout tremble à la fois. Du fond du sacré trépied sort une voix avec ces mots, qui jetèrent l'effroi dans tous les cœurs :

« Romains, ce que vous demandez ici, vous l'auriez trouvé dans un lieu plus près de vos murs ; allez-y ; ce n'est point Apollon

qui doit terminer vos maux ; cet ouvrage est celui de son fils. Marchez sous ces heureux augures, approchez-vous de lui. »

Quand le Sénat prudent eut reçu ces ordres, il s'informe de la ville où l'on adore le jeune fils d'Apollon. Des ambassadeurs partent pour Epidaure; ils voguent conduits par les vents. Lorsque leur navire en eut touché les rivages, ils se présentèrent devant le conseil et les Pères Grecs; ils les prièrent de leur accorder ce Dieu, dont la présence devait mettre fin aux funérailles, aux malheurs des Latins, et dirent que le sort l'avait ainsi réglé.

Les avis des Grecs sont partagés ; une partie ne pense pas que ce Dieu puisse être refusé. D'autres n'y consentent point, et conseillent de ne pas dépouiller Epidaure de ses richesses en livrant Esculape. Tandis qu'ils balançaient ainsi, le crépuscule de la nuit chassà les derniers rayons de la lumière. L'ombre avait enveloppé le globe de la terre de ses ténebres, lorsque le Dieu secourable parut, au milieu de ton sommeil, s'arrêter devant ton lit, ô Romain envoyé pour le demander. Il était tel qu'il a coutume d'être dans son temple, tenant un bâton champêtre dans sa main gauche, et démêlant sa barbe longue avec sa droite. Il t'adressa ces paroles d'une voix paisible :

« Quitte toute crainte, j'irai, je quitterai ma figure; regarde ce serpent qui se plie autour de mon bâton, attaches-y tes regards jusqu'à ce que tu puisses être sûr de le reconnaître. Je prendrai sa forme, je serai plus grand et comme il convient aux Dieux. »

Il disparaît à ces mots. Le Sommeil s'enfuit avec Esculape, et le jour naissant ne tarda pas à paraître.

L'Aurore du lendemain avait dissipé les feux de la nuit ; les Epidauriens, incertains de ce qu'ils doivent faire, s'assemblent dans le temple superbe d'Esculape, et le supplient de vouloir bien leur indiquer, par un signe céleste, la demeure qu'il veut habiter. A peine s'étaient-ils tus, que le Dieu caché sous la forme d'un serpent, dont la tête était ornée d'écailles, s'annonça par des sifflements. Il fit mouvoir à son arrivée sa statue, ses autels, le faîte doré de son temple, et son parvis couvert de marbre. Il s'arrête au milieu, se dresse sur une partie de son corps, s'élève de toute sa poitrine, et porte autour de lui ses yeux étincelants de feu.

La foule frémit épouvantée. Le prêtre, dont les cheveux étaient liés de bandelettes blanches, reconnut la Divinité. « Voilà le Dieu, s'écria-t-il, voilà le Dieu : qui que vous soyez ici présents, adorez-le de l'âme et de la voix. O le plus beau des Dieux, ajouta-t-il en s'adressant à lui, que ton aspect nous soit un bonheur, sois favorable aux peuples qui révèrent tes autels. »

Chacun adore la Divinité, et répète les paroles du grand-prêtre ; les Romains surtout implorent son appui d'esprit et de cœur. Propice à ces derniers, il agita ses écailles, il vibra trois fois sa langue et rendit autant de sifflements, en signe qu'il les exauçait. Ensuite il se coule sur le marbre, s'élève encore, tourne la tête derrière lui, regarde les autels qu'il va quitter, salue sa demeure accoutumée et son temple. Il serpente sur la terre couverte des fleurs dont elle était jonchée, se baisse sur son sein, et traversant la ville, arrive au port défendu par des murs. Il s'arrête, on le voit jeter ses regards paisibles sur cette foule qui l'a suivi, la remer-

cier de ses respects, et se placer sur un vaisseau Latin. Le navire sent le poids de la Divinité, les Romains se réjouissent de le voir pressé par un Dieu. Ils immolent un taureau sur le rivage, et lèvent les ancres de leur flotte couronnée de fleurs.

XIV. Esculape est transporté à Rome.

Un vent léger enfle les voiles. Le Dieu couché sur la poupe, la presse de sa tête, l'y repose et de la regarde les ondes. La flotte, à l'aide d'un doux zéphyre, voguant sur la mer Ionienne, approche des côtes de l'Italie au lever de la sixième aurore. Bientôt elle est portée vers les bords de Scylacée, au-delà de Lacinie, embellie par le temple de Junon. Elle quitte Japygie, et fuit, avec le secours des rames agitées à gauche, les écueils d'Amphysse. Laissant à droite Céraune, elle côtoie Roméchion, Caulone, Naricie, passe la mer et le promontoire de Pélore dans la Sicile, et voit les demeures d'Eole, Temese, fertile en métaux, ainsi que l'île de Leucosie et les jardins de la ville de Peste. Elle flotte à la vue de Caprée, du promontoire de Minerve et des collines fécondes en vin de Surrente. Elle suit les bords de la ville d'Héraclée, de celle de Stabie, de Parthénope faite pour les délices et les plaisirs, enfants de l'oisiveté; de cette ville elle va près du Temple de la sibylle de Cumes. Elle borde Baïe, célèbre par ses sources chaudes, Linterne qui porte l'arbre d'où coule le mastic. Elle voit le Vulturne qui roule dans ses flots une quantité prodigieuse de sable, la ville de Sinuesse abondante en colombes blanches, le climat épais de Minturne, Cajette où le vaillant Enée ensevelit sa nourrice, Formium où régna

jadis Antiphate, Terracine environnée de marais, le promontoire de Circé et le rivage d'Antium. Les Romains tournèrent leurs voiles vers ce dernier; car déjà la mer commençait à s'agiter. Le Dieu serpent déploya ses cercles, défit ses plis tortueux, et s'étendant dans toute sa longueur, tourna ses pas vers le temple de son père qui joignait au rivage.

L'Océan s'étant apaisé, le Dieu d'Epidaure quitte les autels d'Apollon; apres avoir joui de l'asile qu'avait daigné lui donner l'auteur de ses jours, il sillonne le sable avec ses écailles, et montant sur le gouvernail, il appuie sa tête sur la poupre jusqu'à ce qu'il arrive à Castrum, aux demeures Latines, à l'embouchure du Tibre.

XV. Esculape placé dans l'île du Tibre.

Le peuple entier, la foule des pères et des mères vient au-devant de lui; l'on voit avec eux ces jeunes filles, dont l'occupation est de conserver tes feux Déesse Vesta. Tous saluent Esculape avec des cris de joie. Pendant que le vaisseau remontait avec rapidité les ondes du fleuve, on brûlait de l'encens sur des autels rangés en ordre des deux côtés du rivage. L'air était embaumé de fumées odorantes; des victimes frappées teignaient les couteaux de leur sang. Déjà l'on était entré dans la ville de Rome, cette capitale de l'univers. Le serpent se lève, meut sa tète soutenue par le grand mât, et regarde sa nouvelle demeure.

Le Tibre se divisant dans son cours en deux branches égales, embrasse un terrain dont il forme une île à laquelle il donne son nom. C'est là que le fils d'Apollon descend du vaisseau Latin, et reprenant sa figure céleste, il

met un terme aux deuils par son arrivée salutaire.

XVI. Louanges de Jules César. Plaintes de Vénus aux approches de la mort qui le menace.

Esculape, étranger, vint habiter Rome; César est un Dieu né dans Rome même qui l'honore. Il n'eut point d'égal dans la paix ni dans la guerre. Ce furent moins ses campagnes qu'il termina par des triomphes, les soins qu'il donna toujours aux affaires de l'Etat, et la gloire qu'il se hâta d'acquérir, qui le changèrent en nouvel astre, en comète, que les vertus de son fils; car, parmi toutes les actions éclatantes de ce héros, il n'y a rien de si glorieux pour lui que d'avoir été le père d'Auguste. Serait-ce plus en effet d'avoir soumis la Grande-Bretagne environnée par les mers, d'avoir conduit ses vaisseaux victorieux sur les ondes fertiles du Nil, d'avoir subjugué les rebelles Numides, Juba leur roi, le Pont encore tout rempli du nom de Mithridate, d'avoir tout soumis au peuple Romain, d'avoir obtenu l'honneur de quelques triomphes et d'en avoir mérité davantage, que d'avoir adopté ce grand homme dont les Dieux ont daigné favoriser l'univers, pour recevoir de lui des lois? Afin que ce prince illustre ne sortît pas d'un sang mortel, son père dut devenir un Dieu.

Lorsque la mère d'Enée eut vu se préparer la mort cruelle de ce heros et les conjurés aiguiser leurs poignards, elle pâlit, et dit à tous les Dieux au-devant desquels elle se présenta :

« Voyez avec quelle ardeur les trahisons s'élèvent contre moi, avec quelle fureur on attaque une tête, l'unique qui me reste du troyen Jules. Serai-je toujours la seule Déesse

occupée de justes inquiétudes ? Blessée jadis d'un trait lancé par le fils de Tydée, j'ai vu détruire les murs mal défendus de Troie. J'ai vu mon fils errer sur les flots, exposé aux dangers des longs voyages, pénétrer dans les demeures des morts, soutenir de longues guerres contre Turnus, et, s'il faut dire la vérité, de plus grandes encore contre Junon; mais pourquoi rappeler aujourd'hui les anciens malheurs de mon sang? La crainte des nouveaux qui s'apprêtent ne me permet pas de songer à ceux qui sont passés. Vous voyez les glaives coupables s'aiguiser contre moi. Détournez-en les coups, repoussez le crime, de peur que les feux allumés sur les autels de Vesta ne s'éteignent par le meurtre de son grand pontife.

XVII. Des prodiges annoncent la mort de César.

Vénus effrayée prononce en vain ce discours dans le Ciel. Il touche les Dieux, mais ils ne peuvent empêcher les décrets des Parques. Ils envoient cependant des signes de deuil prochain. On raconte que les armes se choquèrent et retentirent dans les nues. On entendit dans le Ciel le son terrible des trompettes qui donnaient le signal du meurtre. Le Dieu du jour affligé ne présenta qu'une sombre et pâle lumière à la terre inquiète. On vit souvent des flambeaux brûler sous les astres; des gouttes de sang tombèrent avec la pluie; l'étoile de Vénus voilant son éclat, parut obscure et d'une couleur de fer. Le char de la Lune rougit. Dans mille endroits, le sombre hibou fit ses funestes présages. L'ivoire se couvrit de sueur. Des cris et des mots menaçants furent entendus dans les bois sacrés. Les victimes ne promettaient

aucune faveur des Dieux; leurs fibres annonçaient des tumultes, des mouvements prêts à naître. La partie supérieure de leur foie était coupée. On assure que pendant la nuit les chiens hurlèrent dans les places publiques, autour des temples; les ombres des morts errèrent; la ville fut ébranlee.

Les avis des Dieux ne purent cependant prévenir les trahisons, ni détourner les destins qui devaient s'accomplir. Les poignards sont portés dans le Capitole; car il n'est point de lieu dans la ville plus commode pour le crime, et où l'attentat soit plus facile que dans le Sénat.

XVIII Jupiter console Vénus et lui fait valoir les destins et la félicité d'Auguste.

Alors Vénus se frappa le sein; elle essaya de cacher César sous cette nue qui lui servit autrefois à dérober Pâris à la vengeance d'Atride, et sous laquelle Enée évita le fer de Diomède. Jupiter son père lui dit ces mots :

« Ma fille prétends-tu seule vaincre le Destin insurmontable? Entre, tu le peux, descends dans le palais des trois sœurs; tu verras une table d'airain fixée sur un fer solide, où les destins de tout l'univers sont gravés si profondément, que, toujours éternels, à l'abri des orages, ils bravent la chute du ciel, la fureur de la foudre, et ne craignent aucune ruine. Là, tu verras ceux de tes descendants imprimés sur le diamant, dont la dureté résiste aux siècles. Ecoute, je les ai retenus dans ma mémoire, je te les réciterai pour que tu n'ignores pas l'avenir.

« Vénus, celui pour lequel tu t'affliges a rempli le nombre de ses années; après avoir ter-

miné celles qu'il dut passer sur la terre, il faut que, nouveau Dieu, il s'élance dans le ciel et soit honoré dans des temples; c'est à toi, c'est à son fils, héritier de son nom et du gouvernement du monde, à remplir ces deux objets. Vengeur redoutable de la mort de César, Auguste aura les secours de son père et les nôtres, dans les guerres qu'il entreprendra. La ville de Modène assiégée et prête à se rendre, devra la paix à sa protection; Pharsale le verra; les plaines de Philippe se teindront encore du sang des Romains; il triomphera d'un grand nom sur les mers de la Sicile. L'épouse égyptienne d'un général Romain, peu défendue par cet hymen, sera vaincue après avoir en vain menacé le Capitole de servir l'Egypte. Pourquoi te rappelerais-je, et te décrirais-je toutes les nations barbares situées sur les deux bords de l'Océan? Tout ce que la terre contient de pays habitables sera sous sa puissance, la mer même lui sera soumise. Après avoir donné la paix au monde, il appliquera tous ses soins au bonheur de ses sujets. Législateur équitable, il publiera des lois sages, et c'est par son exemple qu'il gouvernera les mœurs. Portant ensuite ses regards sur les temps à venir et sur le sort de ses petits-enfants, on le verra laisser son nom et son empire au fils de sa vertueuse epouse; et ce ne sera qu'après une longue vieillesse et lorsque ses années auront égalé ses actions, qu'il montera dans les demeures célestes auprès des Dieux ses ancêtres.

« Va cependant recevoir l'âme de César qui s'échappe de son corps assassiné; fais-en un astre, afin que le Dieu Jules veille sans cesse du haut des cieux sur le Capitole. »

XIX. Jules César changé en astre. Vœux pour Auguste.

A peine Jupiter avait-il dit ces mots, que Vénus, invisible à tous les yeux, descend et s'arrête au milieu du Sénat. Elle reçoit l'esprit de César, et ne voulant pas que cette âme nouvellement sortie de son corps s'évanouisse dans les airs, elle la conduit parmi les astres. Pendant qu'elle la porte, elle la voit se charger de feux éclatants, et la laisse échapper de son sein. Cette âme sublime, s'élevant d'elle-même au-dessus de la Lune, va briller comme une étoile, traînant après elle, dans un grand espace, une chevelure enflammée.

C'est de ce lieu, que voyant les hauts faits de son fils, César avoue qu'ils sont au-dessus des siens et se réjouit d'etre surpassé par ce héros. Quoique ce dernier ne veuille pas permettre qu'on préfère ses actions à celles de son père, la Renommée libre au-dessus de toutes les lois, leur donne malgré lui la préférence et lui désobéit dans cette unique occasion. Ainsi le fier Atrée cède aux titres d'Agamemnon; ainsi Thésée surpasse Egée; ainsi la gloire d'Achille s'élève au-dessus de celle de Pélée. Enfin, pour me servir de comparaisons égales à mon sujet, ainsi Jupiter est plus grand que Saturne; seul il commande au ciel, aux trois mondes; la terre obéit au eul Auguste. Tous deux sont à la fois les souverains et les pères de leurs Empires.

Dieux, compagnons d'Enée que vous défendîtes contre le fer et le feu, Dieux indigètes, Quirinus qui fondas Rome, père de Romulus, Vesta, consacrée parmi les Pénates de César et toi-même, Apollon qu'on voit au nombre de ses Dieux domestiques avec Vesta, Ju-

piter, qui du haut de ton trône protéges le Capitole sur le mont Tarpéïen, et vous autres Dieux secourables qu'il est permis aux poëtes d'invoquer, retardez et reculez au-delà de notre siècle ce jour funeste où l'immortel Auguste, quittant la terre qu'il gouverne, s'élevera dans le ciel, et qu'alors il soit propice aux vœux de ceux qui l'imploreront ici-bas.

XX. Conclusion de l'ouvrage.

Enfin, j'ai fini cet ouvrage, que ni le courroux de Jupiter, ni le fer, ni le temps qui consume tout, ne pourront détruire. Que ce temps, qui n'a de droits que sur mon corps, termine quand il le voudra la durée incertaine de ma vie; la partie la meilleure de moi-même me survivra, portée au-dessus des astres, immortelle comme eux. Mon nom ne s'éteindra jamais. Je serai lu dans tous les lieux où s'étendra la puissance Romaine; et si les présages des poëtes ont quelque certitude, je vivrai par la Renommée durant tous les âges.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DOUZIÈME

(suite)

LIVRE TREIZIÈME

LIVRE QUATORZIÈME

LIVRE QUINZIÈME

Paris.—Imp. nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, direct.

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

MUSÉE NATIONAL

COLLECTION DE PORTRAITS DES PERSONNAGES
LES PLUS CÉLÈBRES
accompagnés de leurs Biographies

20 *centimes la livraison de 4 portraits*
25 centimes rendu franco

L'OUVRAGE (20 LIVRAISONS) EST EN VENTE

Cette publication a pour but de faire connaître les personnages les plus célèbres de tous les temps et de tous les pays, depuis le soldat qui verse son sang pour la patrie, jusqu'au savant qui lui consacre ses veilles; depuis l'inventeur qui crée un outil, jusqu'au marin qui trouve un monde; depuis l'artiste qui charme l'esprit et le cœur, jusqu'à l'écrivain qui élève les âmes; depuis le philanthrope, enfin, qui distribue sa fortune aux malheureux, jusqu'à l'humble sœur d'hôpital qui leur sacrifie sa vie tout entière!

Disposés pour être mis en volume, ces portraits biographiques peuvent être détachés par les instituteurs et donnés en récompense aux élèves.

FORTE REMISE AUX INSTITUTEURS

La reliure se paie à part : 1/2 reliure, 60 c.; reliure, 1 fr.; doré sur tranche, 1 fr. 25.

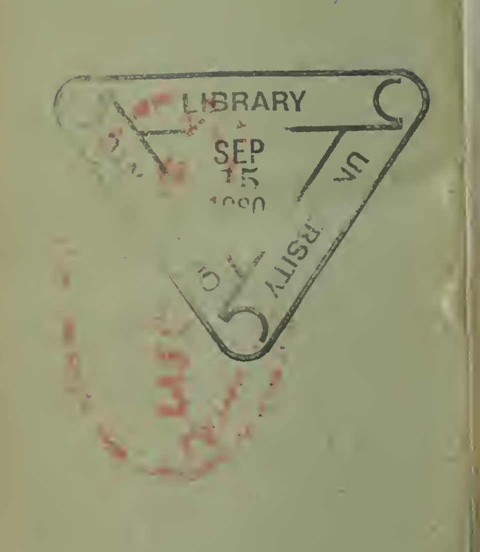
Liste des Portraits contenus dans ce volume

1. CORNEILLE.
2. VAUBAN.
3. PARMENTIER.
4. CHRISTOPHE COLOMB.
5. WASHINGTON.
6. JACQUARD.
7. DESCARTES.
8. LA TOUR-D'AUVERGNE.
9. LA FONTAINE.
10. HOCHE.
11. CHAPPE.
12. L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.
13. MOLIÈRE.
14. BERNARD PALISSY.
15. MONTYON.
16. JENNER.
17. JEANNE D'ARC.
18. CHANCEL. DE L'HOSPITAL
19. RACINE.
20. OLIVIER DE SERRES.
21. AMBROISE PARÉ.
22. LAVOISIER.
23. VOLTAIRE.
24. DUQUESNE.
25. JEAN GOUJON.
26. MONTESQUIEU.
27. FRANKLIN.
28. SAINT VINCENT DE PAUL
29. RAPHAEL.
30. SULLY.
31. SALOMON DE CAUS.
32. BAYARD.
33. TURGOT.
34. PESTALOZZI.
35. LA PÉROUSE.
36. D'ALEMBERT.
37. MADAME LABOULAYE.
38. MATHIEU MOLÉ.
39. D. PAPIN.
40. [illegible]ALE.
41. CERVANTÈS.
42. OBERKAMPF.
43. COLBERT.
44. GÉNÉRAL FOY.
45. BUFFON.
46. JACQUES CŒUR.
47. ROTROU.
48. HAUY.
49. JEANNE HACHETTE.
50. REGNARD.
51. LE POUSSIN.
52. BEAUMARCHAIS.
53. FÉNELON.
54. CHAMPIONNET
55. MONTAIGNE.
56. WATT.
57. MADAME DE SÉVIGNÉ.
58. MARCEAU.
59. MONGE.
60. ADAM DE CRAPONNE.
61. VICOMTESSE DUMOUL[illegible]
62. DARCET.
63. JEAN BART.
64. FULTON.
65. CARNOT.
66. LESUEUR.
67. BOURGELAT.
68. CLÉMENCE ISAURE.
69. CATINAT.
70. ROLLIN.
71. CHEVALIER ROSE.
72. CRILLON.
73. MIRABEAU.
74. MONTGOLFIER.
75. CUVIER.
76. MADAME DE MARCIL[illegible]
77. DUGUESCLIN.
78. J.-J. ROUSSEAU.
79. GALILÉE.
80. GUTENBERG.

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 11, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

26.
27.
28.
29. A
30. SU
31. SAL
32. BAY
33. TURC
34. PEST
35. LA P
36. D'ALE
37. MADA
38. MATH
39. D. PA
40.

Paris.


LIBRARY
SEP
15
UN
RSITY

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

BRIEF
PA
031373


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 03 01 004 6